

*Bibliothèque numérique*

**medic@**

**Zimmermann, Johann Georg. Traité  
de l'expérience en général, et en  
particulier dans l'art de guérir. Tome  
troisième**

*Paris : Vincent, 1774.*

*Cote : 32701 (III)*



**(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)**  
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/hist/med/medica/cote?32701x03>

# TRAITÉ DE L'EXPÉRIENCE EN GÉNÉRAL,

ET EN PARTICULIER DANS L'ART DE GUÉRIR;

Par M. GEORGE ZIMMERMANN, D.M.  
Membre des Académies de Berlin, de  
Munich, de Palerme, de Pesare; des  
Sociétés de Zurich, de Bâle, de Berne, &c.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,  
Par M. LE FEBVRE de V. D.M.

*Non ex vulgi opinione, sed ex sano judicio. BACON*

TOME TROISIÈME

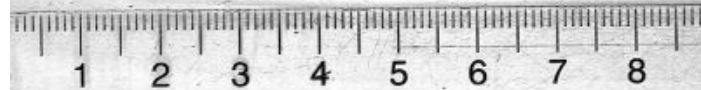


A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Lithographe,  
rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXIV.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi,*









# DE L'EXPÉRIENCE EN MÉDECINE.

## CHAPITRE PREMIER.

*Des Alimens considérés comme causes  
éloignées des Maladies.*



L'HOMME abuse des alimens, moins parce qu'il n'en connoît pas l'usage, que parce qu'il ne connoît pas les suites de cet abus : aussi les anciens disoient que les maladies aiguës venoient du ciel, & celles de long cours de notre propre faute. Un Anglois a fort bien dit là-dessus, que le trait de la mort tombe du ciel, mais que nous l'envenimons par notre mauvaise conduite. Il faut

*Tome III.*

A

2 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
mourir, c'est une loi commune à  
tous (a) les êtres animés de ce globe ;  
mais l'agonie lente qui nous mine, est  
communément le fruit de notre folie.

Le pain est l'aliment le plus commun d'une partie des hommes. Il n'y a pas beaucoup de chose à dire en général sur les effets du mauvais pain : cependant je remarque que l'abus de cet aliment est très-nuisible aux enfans ; qu'il les rend pâles, leur cause des vers, & tous les maux qui résultent de la présence de ces insectes. Schebbéar croit que la maladie qu'on appelle maladie angloise,

---

(a) Personne n'a mieux rendu cette idée que Sénèque :

*Omnia tempus edax depascitur, omnia carpit,  
Omnia sede movet, nil finit esse diu.  
Flumina deficiunt, profugum mare littora siccat,  
Subsidunt montes, & juga celsa ruunt.  
Quid tam parva loquor? Moles pulcherrima cœli  
Ardebit flammis tota repente suis.  
Omnia mors poscit ; lex est, non pœna perire.  
Hic aliquo mundus tempore nullus erit.*

## DES MALADIES. 3

n'est si commune en France parmi les enfans, que parce qu'ils mangent du pain dont l'acidité dissout la partie calcaire des os, & les réduit ensuite en cartilage. Cette maladie n'est pas moins commune parmi nous, mais j'en trouve la cause dans une toute autre acidité, dont je parlerai ci-après.

L'intérêt a inventé à Londres un moyen de rendre le pain très-nuisible à l'homme, en rendant le pain très-blanc. Rien n'est plus commun que de voir succéder à l'usage de ce pain toutes sortes de maladies, des suffocations, & la mort. Les boulangers de Londres remarquerent, il y a quelques années, qu'une de ces manieres de rendre le pain blanc rendoit les selles difficiles; ils s'aviserent de jeter du jalap dans leurs farines, & leur pain rendit effectivement les selles plus aisées, en agissant comme purgatif. Le docteur Manningham a exposé les différentes méthodes de sophistiquer les farines, & les maladies qui en proviennent, aussi-bien que les marques auxquelles

A ij



4 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
les on peut reconnoître le pain sophistiqué.

Quelquefois le pain devient un vrai poison par une altération naturelle, & sans que l'industrie, ou plutôt la méchanceté des hommes, y ait part ; cette altération vient de l'ivroie, de la nielle ou rouille, *rubigo, uredo*, & sur-tout des ergots qui viennent aux grains, ce qui les a fait appeler *bled cornu*, ou *seigle ergoté*.

L'ivroie, au jugement des plus grands botanistes, est une herbe très-vénéneuse, qui croît en si grande abondance dans les champs, sur-tout dans les temps humides & froids, que le peuple croit que le froment s'est changé en ivroie. La farine en devient un peu noirâtre ; le goût en est doux ; ce qui fait qu'on distingue difficilement la farine empoisonnée par cette graine, d'avec toute autre. La graine de cette plante cause des étourdissemens, des anxietés, des vertiges, des vomissemens, le délire, des convulsions, & la paralysie. Targioni dit avoir vu avec

## DES MALADIES. 5

grand étonnement cultiver l'ivroie autour de Camugliano, & les habitants en mettre (a) un fixieme dans le pain, pour en rendre la faveur agréable, sans que leur fanté en fût aucunement altérée.

Néedham distingue deux sortes de nielle : dans l'une, la graine est changée en une poudre noire ; dans l'autre, on voit de petits filets élastiques, ou ce que les observateurs ont appelé *des animalcules*. Le célèbre Jussieu regarde la premiere espece comme la corruption du grain même, & la seconde comme la corruption de la fleur. Néedham dérive cette corruption des insectes qui se trouvent en grande quantité dans le vin, & y vivent plusieurs années dans un état d'insensibilité. Le pain en devient amer, & d'une faveur insoutenable ; ce qui fait qu'il ne vient guère de maladie épidémique de cette cause,

---

(a) Zwinger dit dans son Herbarium allem. qu'on en donne avec succès aux poules, chapons, pigeons, cailles, pour les engraisser, quoique ce soit un poison pour l'homme.

**6 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES**  
 parce qu'on ne mange pas volontiers  
 de ce pain : cependant on a remar-  
 qué en France que ce pain y a causé  
 des gangrènes mortelles.

Le feigle ergoté (a) est un grain

(a) Les grains, dit Muschembroeck, qui sont attaqués de cette contagion, se peuvent aisément distinguer de ceux qui sont sains ; car ils ont plus d'un demi-pouce de grosseur. La mauvaise qualité de ces grains est si grande, que, si l'on ne les sépare pas des autres, & qu'on en fasse du pain, ceux qui en mangent sont attaqués de différentes maladies, telles que des fièvres malignes, des gangrènes, des sphacèles. MM. Dodart, Salerne, Deslandes, Monnier, nous ont détaillé très-exactement ces maladies. Nédham ayant examiné du feigle ergoté, a trouvé qu'il étoit composé de deux substances, l'une noire, l'autre blanche. Cette dernière étoit molle, composée de longues fibres unies entr'elles, & dans lesquelles on ne remarquoit rien qui donnât aucun signe de vie ; mais, lorsqu'on versoit une goutte d'eau sur cette substance, elle se délayoit, les fibres se séparoient les unes des autres, & donnoient alors des signes de vie ; car chaque fibrille nageoit dans l'eau, & s'y présentoit sous la forme des petites anguilles qu'on observe dans le vinaigre. Bradley nous a appris la manière de détruire ces insectes. Nédham a éprouvé cette méthode,



## DES MALADIES. 7

qui s'est altéré par la froidure de la saison. Ce seigle devient si malfaisant que le pain qu'on en fait devient un véritable poison qui coagule le sang, éteint la chaleur naturelle, stupéfie au point que les membres, sur-tout les pieds & les jambes, meurent peu à peu, deviennent d'une noirceur semblable à celle de la poix, durs & aussi fragiles que le verre, & se séparent même du reste du corps qui n'est pas encore attaqué.

On ne trouve ces grains ergotés que dans le seigle ; & ce n'est autre chose que le grain qui s'est formé en cheville. Dodart les a observés

---

& en a confirmé le succès. On prend de la forte saumure, dans laquelle on jette de l'alun, & l'on fait tremper le grain corrompu pendant l'espace de trente heures dans ce mélange : sans cela, ces animalcules vivent long-temps, & ne meurent que très-difficilement. Cartheuser a rapporté les années où ces maladies se sont manifestées en différentes parties de l'Europe, & les sources où l'on peut s'en instruire. Patholog. Tome I, page 321 & suiv. cap. de *Convulsione cereali*.

A iv

8 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
très-exactement. Ils sont assez noirs  
au-dehors, blanchâtres en dedans,  
& beaucoup plus durs que le seigle  
naturel quand ils sont secs; ils ont  
même quelque chose de coriace. Ces  
grains n'ont pas mauvais goût. Ils  
montent aux épis beaucoup plus  
haut que les grains ordinaires; ils  
sont quelquefois longs de treize à  
quatorze lignes, & larges de plus de  
deux. On en trouve souvent sept ou  
huit à un seul épi. Il est aisé de voir  
que ces grains ne sont pas des grains  
d'un autre genre, mais de véritables  
grains de seigle enfermés dans  
leur balle.

M. Lang, médecin à Lucerne, dit,  
dans l'excellente dissertation qu'il a  
écrite à ce sujet, que les grains de seigle  
ergoté sont des excroissances contre  
nature, noirâtres, dures, plus ou  
moins longues & épaisses, droites,  
crochues, cornues, pointues & combustibles,  
ayant un peu le goût du seigle,  
mais avec une arrière-faveur un peu âcre.  
On trouve dedans un petit ver presque invisible.  
Selon ce médecin, on voit jusqu'à six ou sept

## DES MALADIES. 9

de ces excroissances à un seul épi ; mais le nombre va quelquefois jusqu'à douze, & plus, à un seul épi, quand une saison humide en favorise la naissance.

On a remarqué en France que le feigle ergoté vient en plus grande quantité dans un sol humide & froid, & dans les années fort pluvieuses ou très-humides, & que l'espece de feigle qu'on sème en Mars, & qui se nomme chez nous feigle d'été, est plus sujette à cette maladie que l'espece qu'on sème en automne, & qui s'appelle feigle d'hiver. Chatton, chirurgien à Montargis, dit que le feigle est attaqué presque tous les ans de cette maladie en Sologne, dans le Berry, le Bléfois, le Gâtinois, sur-tout dans les terres légères & sablonneuses ; qu'il y a peu d'années où cela n'arrive pas : mais que ces grains malfaisans naturellement, ne font aucun mal lorsqu'ils ne se trouvent pas en grande quantité. Ces grains paroissent principalement lorsqu'un été très-chaud succede à un printemps fort humide.

A. v.



## 10 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

Le seigle ergoté n'est pas toujours vénéneux. Lang a observé que le pain de seigle où il est entré certaine quantité de ces grains, ne produit pas les effets nuisibles qui en résultent communément. Malgré qu'on les apperçoive dans le seigle, ils ne sont vénéneux que lorsqu'ils sont grands, longs, épais, & lorsqu'ils sont venus dans un temps humide. Théodore (a) Zwinger l'aîné, doute que la gangrène vienne réellement de l'usage du seigle ergoté, puisqu'il croît en quantité dans le canton de Basle, où on le donne à moudre avec l'autre seigle, & qu'on le mange sans aucun inconvénient, après en avoir fait du pain. Le baron de Bondeli, ministre du roi de Prusse en Suisse, écrivit à M. Lang, que les médecins de Berne avoient d'abord regardé les maladies dont nous avons parlé comme un effet de l'air ; mais

---

(a) Zwinger dit encore dans son herbier que le seigle ergoté qu'il appelle tête de mort, *todten-kopf*, mis sous la langue, arrête les hémorragies, *stellen das bluten*.

qu'ils avoient été convaincus, par des expériences plus nombreuses & plus exactes, que c'étoit réellement le seigle ergoté qui en étoit cause. Jean Jacques Ritter se plaignit aussi de ce que la maladie qu'avoit causée le seigle ergoté, avoit été attribuée par les médecins de Berne, au commencement de ce siècle, à la chétive nourriture des payfans, à leur peu de propreté & au froid excessif; tandis qu'il est constant que ce grain fait même périr les animaux, & qu'on en a vu nombre de funestes expériences par rapport à l'homme. Ce qui a été cause de cette erreur, c'est, comme nous l'avons vu, que ce grain ne produit pas toujours les mêmes effets funestes.

Ces maladies se sont déjà manifestées en France dans le seizième & le dix-septième siècles. Mais ce fut vers la fin de 1709 qu'elles y firent le plus de ravages. Les membres, dit Lémery, deviennent noirs par l'usage du seigle ergoté; ils se détachent des membres sains, ils tombent l'un après l'autre, sans que les remèdes puissent

A VJ

12 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 arrêter les progrès du mal ; & le ma-  
 lade en périt. Suivant Lémery, on  
 a eu là - dessus les plus tristes expé-  
 riences dans plusieurs hopitaux Fran-  
 çois , particulièrement à Orléans ,  
 dans la Sologne & le Bléfois , lorf-  
 que le pain coûtoit si cher au com-  
 mencement de ce siècle. L'Académie  
 des Sciences de Paris a publié, il y  
 a quelque années , une description de  
 cette gangrène venue du seigle er-  
 goté. La lecture en fait frémir : on  
 fit mourir en très-peu de temps un  
 cochon avec ce grain ; il périt après  
 avoir perdu l'usage de ses membres ,  
 qui avoient répandu, comme par une  
 sueur, la liqueur la plus puante. Il y  
 a toujours, par cette raison, dans l'hô-  
 pital d'Orléans , nombre de malades  
 de la Sologne , lesquels y périssent  
 de la gangrène. Tantôt elle ne monte  
 que jusqu'aux genoux , tantôt elle se  
 porte aux cuisses ; ce sont les pieds  
 qui en sont le plus attaqués, les mains  
 n'éprouvent qu'un engourdissement.  
 L'amputation des membres malades  
 est inutile : de cent vingt à qui les  
 chirurgiens François , inexorables,



couperent les jambes, on n'en put sauver que quatre ou cinq; voilà ce que dit l'Académie de Paris.

On a remarqué en Allemagne les mêmes effets, en général, de ces fortes de grains, quoiqu'à un moindre degré. On dit qu'ils y ont excité des mouvemens convulsifs, qui passèrent en paralysie, & que les malades étoient dans un état où ils sembloient ne pas penser aucunement. La maladie que l'on appelle chez nous *kriebel-kranckheit* (a), s'est manifestée avec violence dans les cantons de Zurich, de Berne, de Lucerne & de Fribourg. Elle ravagea le canton de Zurich en 1716: elle s'est montrée dans le comté de Lenzbourg en 1709; les membres attaqués de la gangrène étoient noirs comme ceux de gens roués, durs comme de la corne, & secs en totalité. Elle régna aussi, la même année, dans le bailliage de Schwazembourg. Les habitans du canton de Lucerne en ont éprouvé les plus horribles effets en 1709, 1716 &

---

(a) *Convulsio cerealis.*



## 14 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

1717. En 1709 il y eut, dans un district de trois ou quatre lieues, jusqu'à cinquante personnes attaquées de cette maladie dans ce canton. Les sages précautions de cette République sauvèrent la vie à quarante-neuf; le cinquantième mourut, parce qu'il avoit déjà auparavant un mal dangereux à la jambe. La plupart de ceux de ce canton qui prirent assez à temps les remèdes convenables, n'en ont éprouvé aucun mal; ceux qui avoient été moins diligens perdirent les uns quelques dents, les autres quelques doigts, un pied, une jambe entière. Ce mal sembla être parvenu à son plus haut point en 1709, le pauvre campagnard ne pouvant s'en garantir en aucune manière, faute d'autre nourriture que celle de ces grains malfaisans.

M. Lang, cet excellent médecin Lucernois, qui nous a donné l'exakte description de cette maladie, nous en a aussi communiqué la cure; mais cela n'entre pas dans le plan de mon ouvrage: on peut la voir dans la dissertation qu'il a écrite là-dessus. En général, cette maladie n'étoit précédée

## DES MALADIES. 15

d'aucune fièvre, mais d'une foiblesse qui se faisoit sentir à la (a) poitrine ou au bas-ventre, selon que les membres supérieurs ou inférieurs étoient menacés de la maladie. Les uns sentoient déjà cette foiblesse deux, trois ou quatre semaines avant la présence manifeste de la maladie; d'autres ne l'éprouvoient que quelques jours auparavant; quelques autres ne l'ont pas sentie du tout d'avance, mais il furent saisis des symptômes les plus terribles sans aucun signe précurseur. On vit même dans le canton de Lucerne quelques sujets perdre en marchant, sans avoir senti la moindre douleur, un ou deux doigts du pied, ou se les arracher en se déchauffant.

Dès que la maladie se faisoit sentir, les membres se refroidissoient; la peau devenoit pâle, livide, se ridoit; les veines disparoissoient; il survenoit un engourdissement total du mem-

---

(a) M. Z. dit au ventre supérieur ou inférieur: ce qui présente un sens ambigu, vu que la tête est appelée par quelques anatomistes *le ventre supérieur*.

## 16 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

bre attaqué, & il perdoit toute sensibilité : on pouvoit le piquer, le couper comme on le vouloit, sans que le malade s'en apperçût ; il ne sentoit pas une goutte de sang de la plaie : le malade pouvoit cependant remuer le membre attaqué, quoiqu'avec difficulté. Cette maladie n'attaquoit que les bras, les mains, les jambes & les pieds ; du reste, le malade ne sentoit aucun changement dans tout son corps. Au milieu de la douleur extrême qui se faisoit sentir aux membres attaqués après leur engourdissement, il ne paroissoit que quelques mouvemens fiévreux ; le sommeil étoit toujours fort inquiet : quelques malades se sentoient beaucoup de soif, avoient la bouche amère & pâteuse ; d'autres faignoient continuellement du nez ; leur urine étoit presque toujours blanche & limpide, quelquefois un peu trouble : aucun malade ne se plaignoit de vraies douleurs de tête ; & tous conservoient leur appétit pendant toute la maladie. Peu à peu les douleurs des membres attaqués augmentoient, de même que les



autres symptômes. Lorsque la maladie résistoit à tous les médicamens, le mal se portoit des doigts à la main, au bras, au pied, à la jambe, jusqu'à ce que la gangrène parût aux parties malades, & les fît mourir tout-à-fait : il succédoit enfin un desséchement total & une noirceur affreuse ; alors le membre se séparoit du corps & tomboit.

M. Lang conclut de ces observations, que le venin du seigle ergoté n'est pas de l'espèce la plus dangereuse au premier abord : non-seulement il parcourt toutes les parties intérieures du corps les plus nobles, sans aucun dommage sensible, si l'on excepte la stupeur qui se fait quelquefois sentir à la tête ; il n'excite même aucun des accidens fâcheux dont les autres poisons sont toujours suivis, ni dans le sang, ni dans les autres parties ; point de spasmes, de serremens de poitrine, de mouvemens (a) convulsifs, d'évanouisse-

---

(a) On vient cependant de voir plus haut que les convulsions sont quelquefois de la partie.

18 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
mens , de fièvres. Mais on n'en doit  
pas moins compter le seigle ergoté  
parmi les poisons lents & cachés ;  
car il ne change en aucune manière  
le goût & l'odeur du pain , & il peut  
résider long temps dans le corps avant  
de se manifester par ses effets , qui  
sont alors quelquefois si subits , qu'ils  
deviennent mortels avant qu'on ait  
pu songer à y remédier.

Quoique ce bled soit , de tous les  
grains , celui qui se conserve le plus  
long-temps en nature , la farine ne  
peut pas se garder de même sans s'al-  
térer & devenir un aliment meurtrier  
par vétusté , sur-tout si l'humidité des  
lieux a contribué à sa corruption.  
On a vu dans plusieurs colonies , &  
même chez les peuples les mieux ap-  
provisionnés , les plus tristes effets de  
ces farines , d'où il sort , quand on les  
ouvre , une vapeur pénétrante & mê-  
me violette ou bleue , qu'on peut re-  
garder comme une vraie flamme. Un  
homme croyable me dit , il y a quel-  
que temps , qu'il s'étoit trouvé à  
l'ouverture d'un pauvre malheureux  
qui étoit mort dans sa chambre ,

## DES MALADIES. 19

après plusieurs défaillances qu'il avoit éprouvées auparavant : on lui vit l'estomach, les intestins & les poumons tout gangrenés ; sa vessie étoit aussi rouge en dedans que si on l'eût remplie de sang ; c'étoit de ces farines dont sa femme & trois de ses enfans étoient probablement morts, aussi-bien que lui.

Les vers & les différens insectes qui se jettent sur des farines gardées, ne sont pas moins nuisibles par l'altération qu'ils causent à cet aliment, dont la qualité se vicie encore plus dangereusement par leur présence. C'est cependant l'aliment dont se nourrit le pauvre peuple, qui, trouvant ces farines ou le pain qu'on en fait, à meilleur compte, achette en même-temps & sa vie & sa mort de la même main.

Le riz est pour une grande partie des hommes, ce que le pain est pour nous ; c'est l'aliment principal des Turcs. Les Chinois s'en servent au lieu de pain, quoique la Chine soit abondante en bled. Le riz fait presque la seule nourriture des Malabares : il y sert même de pain aux riches,



## 20 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

parce que le froment ne vient pas sur la côte de Malabar. On en fait le même usage par-tout dans l'Inde. Les Chinois le font bouillir sec avec de l'eau, les Malabares avec de l'eau & du lait, & le mangent à pleine main. Bon-tius dit que le riz chaud est très-nuisible aux nerfs, & qu'on a vu par expérience que l'abus de cet aliment affoiblit considérablement la vue, & cause même un aveuglement total : que c'est pour cette raison que les habitans de Java, & d'autres, ne prennent jamais de riz chaud.

Les autres alimens du règne végétal produisent différens effets, selon leur nature particulière : en général ils sont plus convenables à l'homme que la viande, parce que la plupart sont d'une nature plus analogue à celle de nos humeurs considérées dans le vrai état de santé ; on n'y voit aucune acrimonie, non plus que dans un grand nombre des végétaux ; d'ailleurs il est constant, en général, que l'on vit plus long-tems en ne mangeant pas de viande : on est d'un caractère plus doux, plus humain, mais moins pro-



pre aux travaux , & à une vie très-occupée.

Il ne faut donc pas être surpris que Pythagore ait donné la préférence aux alimens du règne végétal, sur les viandes ; & que les Thérapeutes, attachés à ce sentiment, se soient contentés de pain & d'un peu de sel, y ajoutant tout au plus un peu d'hyssope : l'eau seule faisoit leur boisson. Les premiers Grecs ne mangeoient que des végétaux ; & ils rendirent des honneurs divins à Pélage, pour leur avoir appris à manger (a) des

---

(a) Les Arcadiens se nourrissoient même encore de glands long-temps après que les autres Grecs eurent pris nos différentes especes de grains pour alimens, comme l'observe Galien. Mais cela doit-il se prendre à la lettre pour les glands du chêne, à l'exclusion de toutes les autres especes ? Pour moi je ne le crois pas. Les anciens Grecs comprenoient sous la dénomination générique de chêne, non-seulement les différentes especes que nous y reconnoissons aujourd'hui, mais encore d'autres arbres, comme le dit Dioscoride, *φελος & πευκε ειδη εφ' ους*, L. I, c. 145. Ils comprenoient aussi sous la dénomination de gland *βελανος* les différentes especes de

**22 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES**  
glands, qu'ils regardoient comme plus fains que les herbages.

On ſçait auffi quel régime les Spartiates obſerverent dans des tems poſtérieurs ; régime dont ils faiſoient

---

chataignes, comme on le voit encore par le même, c. 146, & par Galien, *de Cib. bon. & mal. ſuc.* c. 4, & *de Alim. ſac.* c. 38. Le mot *φυγος* eſt pris auffi pour *βαλανος*, dans Ariſtoph. & dans Platon pour les chataignes, *φυγος σποδισει*, ils font rôtir des chataignes ſous la cendre. Le mot *φυγος* qui ſe prend pour le fruit du hêtre, *fagus*, me paroît donc avoir été le nom générique de toutes les eſpeces de fruits qui faiſoient la nourriture de ces premiers hommes qui habitoient une terre couverte de forêts. Ce mot a même un rapport très-direct avec le mot hébreu *fag*, qui ſignifie *nourriture, aliment*. Or les Grecs tenoient leur langue de l'Orient, comme on peut le voir par le petit Dictionnaire étymologique de Kœnig, & par d'autres ouvrages de ce genre. Voyez Simon, *Lex. hebraïc.* Galien dit que les Grecs ſe font nourris de glands dans des tems de famine, *de Alim. ſac.* & *de cib. bon.* & certains peuples malheureux en font encore aujourd'hui le principal ſoutien de leur vie. J'ai cru devoir éclaircir ce trait de la fable, que les écrivains mythologiques ont tous rapportés ſans examen.

tant de cas, que Pausanias, après la bataille de Platée, fit préparer un repas à la maniere accoutumée des Lacédémoniens, & un à la maniere des Perfes, & leur dit ensuite; voyez la folie des généraux ennemis, qui, accoutumés à de pareils repas, ont cru nous pouvoir vaincre, nous qui vivons d'une maniere si différente.

Les végétaux font, au Mogol, la nourriture ordinaire non-seulement des idolâtres, qui ne mangent point de viandes; mais aussi celle du petit peuple parmi les Mahométans, & d'une bonne partie des troupes. Le riz, les herbes & le beurre font les alimens ordinaires des habitans de Bengale. On ne vit presque que des végétaux à Malabar; les négocians qui passent des côtes de Coromandel & de Surate, à Batavia, se nourrissent la plupart de légumes.

Cependant les végétaux ne sont pas non plus tous innocens: sans parler de ceux qui ont une disposition décidée à une prompte putréfaction, ils ont pour la plupart quelque chose de refroidissant; d'où il est aisé de conce-



24 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 voir pourquoi ils causent à certains  
 sujets des flatuosités considérables ,  
 & beaucoup plus que la viande ; mais  
 cela dépend aussi du tempérament  
 particulier , & de la constitution in-  
 dividuelle des sujets : c'est pourquoi  
 nous ne pouvons rien dire de général  
 là-dessus. Il en est à qui les végétaux  
 sont comme autant de purgatifs ; tan-  
 dis que les Minorcains, qui en vivent  
 la plupart du temps, & mangent beau-  
 coup, sont presque toujours consti-  
 pés.

La nature flatueuse des fruits n'est  
 pas une chose douteuse. Hales a vu  
 par expérience, qu'une pomme con-  
 tient une quantité d'air assez grande,  
 pour que cet air qui s'échappe de la  
 pomme, remplisse un espace qua-  
 tre cens quatre-vingt fois plus grand  
 que la pomme, sous le poids dou-  
 blé de l'athmosphère : cependant les  
 pommes cuites sont une nourriture  
 légère, & dont je croirois pouvoir  
 vivre, en y joignant du pain & de  
 l'eau, sans être exposé à des flatuo-  
 sités & à la mélancolie, s'il me plai-  
 soit de vivre ainsi. L'abus des fruits  
 cruds

## DES MALADIES. 25

cruds cause la cardialgie, des coliques, des dévoiemens, des obstructions & toutes sortes de maladies des nerfs.

On croit presque par-tout que les fruits sont la cause de la dyssenterie, quoique tous les vrais médecins aient prouvé que ce sentiment est absolument mal fondé. Les causes de la dyssenterie sont pour la plus grande partie dans l'air, qui se refroidit promptement après avoir été très-chaud. les chaleurs raréfient les humeurs & les rendent acrimonieuses, la transpiration se trouve arrêtée par le froid subit, les humeurs se rejettent aussitôt sur le centre, où elles trouvent un plus libre accès, & de-là dans les intestins. Si donc ces humeurs sont en même-temps âcres, la dyssenterie aura lieu, même chez les sujets qui n'ont pas mangé de fruits; en effet nous voyons très-souvent cette maladie se manifester & faire des progrès, lors même que les arbres (a) ne sont encore qu'en fleurs :

---

(a) Il y a environ huit ans qu'un village  
*Tome III.* B

26 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 elle règne aussi dans les pays froids  
 où les fruits sont très-rare, & par-  
 conséquent peu entre les mains du  
 peuple.

---

situé sur la rivière d'Oise, près de Chan-  
 tilly, fut désolé de la dysenterie, lors même  
 qu'il n'y avoit encore aucun fruit de mûr.  
 Pour moi je puis certifier que les fruits d'été  
 m'ont plusieurs fois été d'une grande res-  
 source dans le traitement des maladies de  
 cette saison, & que c'est avec raison que  
 M. Grant les regarde comme un bienfait  
 particulier de la Providence.

Je traitai l'année passée une fièvre putride  
 dans un sujet scorbutique. Le chirurgien de  
 l'endroit où cela arriva, me dit qu'il avoit  
 suivi un fort habile médecin, mais que ja-  
 mais il n'avoit ouï dire que les fruits fussent si  
 avantageux que je le disois, mais très-préjudi-  
 ciables au contraire. Il vit encore avec plus  
 d'étonnement qu'une légère saignée que je lui  
 avois dit de faire pour occasionner une détente  
 nécessaire, & faciliter l'action des médica-  
 mens, avoit été suivie de la cure la plus heu-  
 reuse, que je dûs particulièrement à la diète  
 végétale & des fruits rouges de la saison,  
 aidés d'un peu de limonade. J'avois traité  
 peu de temps auparavant la domestique de  
 cette personne, d'un scorbut si confirmé  
 qu'elle ne pouvoit plus se soutenir. Les  
 plantes & les fruits l'avoient tirée d'affaire.



On a remarqué avec justesse que la dyssenterie vient quelquefois vers l'automne, des insectes qu'on avale avec les choux, & même avec les fruits. Decker qui a écrit une excellente dissertation sur cette maladie, dit qu'il est impossible que les fruits aient contribué en rien à la dyssenterie dont il nous a donné l'histoire; & qui a fait de si grands progrès. Il s'appuie sur ce que l'on ne remarque quelquefois aucune dyssenterie dans les années où les fruits sont le plus abondants: il dit d'ailleurs que cette maladie attaque des gens qui n'ont jamais fait usage de fruits, même des enfans qui prennent le lait d'une mere qui s'abstient de tout fruit quelconque; que la redoutable dyssenterie de Nimegues étoit déjà parvenue à son plus haut point avant qu'on eût pu manger d'aucun fruit; & qu'enfin ceux qui ne mangeoient pas de fruits & ceux qui en mangeoient, en ont été indifféremment attaqués.

Des expériences certaines ont prouvé de toutes parts que les fruits d'été ne causent jamais de dyssenterie. M.

B ij



## 28 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

Tiffot prétend même qu'il n'y a pas de préjugé plus faux que celui-là ; & qu'il n'y a que des gens opiniâtres, & par conséquent bornés, qui puissent le soutenir ; & que tous les fruits mûrs, sur-tout ceux d'été, sont un vrai préservatif contre la dyssenterie. On voit par-là combien celui qui rejette ce que croit la multitude, pense juste quelquefois.

Il y a lieu de croire, d'après des expériences constatées, qu'il y a une quantité prodigieuse d'air dans les (a) raisins ; au moins est-il vrai qu'ils sont très-flatueux pour des sujets délicats qui n'ont pas le ventre libre. J'ai vu il est vrai un homme enfler & mourir subitement, après avoir mangé une quantité prodigieuse de raisins ; mais cet homme, outre cette quantité d'air qui a pu se dégager dans ses entrailles & le suffoquer, étoit sujet à la convulsion

---

(a) Le tartre, qui est un produit du raisin, rend une quantité incroyable d'air que le feu en dégage ; c'est ce que l'habile M. Roux fait voir dans ses cours publics de chimie, de la manière la plus sensible.

## DES MALADIES. 29

que nous appelons danse de Saint-Vit.

Les alimens huileux du règne végétal font très-nuisibles : on en voit naître des maladies épidémiques, sur-tout si l'on prend en même temps des alimens gras du règne animal ; c'est par cette raison que la gale règne presque continuellement dans les isles septentrionales de l'Ecosse. Dans la basse Saxe, où le peuple vit à peu près comme chez nous les cochons, l'huile de navet est un aliment très-usité & détestable, qui dispose tout à la putréfaction. La religion de certains pays défend à quelques Cénobites l'usage du lard & de la graisse. Ces gens font leur cuisine avec de l'huile : voilà pourquoi nombre de ces personnes ont des descentes complètes, ou incomplètes. Plusieurs sont même sujets à pisser au lit pendant qu'ils dorment, à cause du grand relâchement que l'huile produit dans tous les visceres. J'ai remarqué que l'huile ne vaut rien à tous ceux dont l'estomac & les intestins ne font que foiblement leurs fonctions ; les digestions

B iij

30 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
en deviennent toujours plus mauvai-  
ses dans ces sujets.

Le lait tient le milieu entre les ali-  
mens du règne végétal & du règne  
animal. Dans certaines circonstan-  
ces, c'est le meilleur des alimens :  
aussi l'Etre suprême l'a-t-il destiné à  
être notre première nourriture. Le  
lait de femme est sans contredit le  
plus fluide & le plus doux. Après lui,  
c'est le lait d'ânesse qu'on doit pré-  
férer, ensuite celui de jument ; celui-  
ci est préférable au lait de chèvre :  
le moins coulant & le moins bon est  
celui de vache. Mais, ce que tout le  
monde ne croira peut être pas, c'est  
que le lait le plus coulant & le plus  
délié fournit une crème beaucoup  
plus épaisse & beaucoup plus solide  
que le lait le plus gras : voilà pour-  
quoi le fromage du lait le plus délié  
est dur & cassant, au lieu que celui  
du lait gras est tendre, & se rompt  
aisément.

C'est une folie, dit Rousseau, de  
craindre le lait caillé, après qu'il a  
séjourné quelque temps dans l'esto-  
mac : cette réflexion me paroît juste :



car le lait se caille toujours dans l'estomac avant de se digérer. Les enfans vomissent toujours le lait caillé; les excréments des jeunes animaux ne pourroient pas être fermes si le lait ne prenoit certaine consistance dans leurs viscères; c'est à-dire s'il ne s'y cailloit pas. On doit sans doute conclure de-là que le lait n'est pas salutaire à tout le monde, mais qu'il n'est pas mal-sain parce qu'il se caille.

Un médecin Anglois avoit déjà fait cette objection aux médecins avant Rousseau : on répondit, à Londres, à ce médecin qu'il est de fait que plusieurs sujets ont éprouvé des douleurs considérables, des convulsions, & sont même morts après avoir pris quelques substances acides après du lait, & qu'il s'ensuit par conséquent que cette coagulation du lait dans l'estomac est mal-saine. Un autre Anglois dit encore que le lait de vache s'aigrit & se coagule sans la moindre addition d'aucune autre substance, en douze heures de temps, lorsqu'il fait fort chaud : que conséquemment on ne nie pas que le lait ne se

B iv

## 32 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

caille dans l'estomac : mais souvent il n'en résulte aucun mal ; car les coliques intestinales si communes chez les enfans, & les excréments verts qu'ils rendent, naissent uniquement de quelque vice de la bile qui a une si grande influence sur la digestion de nos alimens aussitôt qu'ils sont sortis de l'estomac ; ainsi cet Anglois concluoit que le lait se caille promptement après être entré dans l'estomac ; que la sérosité s'en séparoit en s'écoulant seule ; que la bile rendoit à la partie coagulée sa fluidité dès quelle tomboit dans le *duodenum* ; & que si ce lait ne devenoit pas parfaitement nourrissant par ce changement, il devenoit au moins un excrément régulier.

Il y a une faute évidente dans l'induction de ce second Anglois. Les excréments verts viennent sans doute de quelque vice de la bile ; mais d'où vient ce vice ? Un Italien d'un esprit plus pénétrant, M. Zeviani, dit que les expériences chimiques nous prouvent que les excréments ne deviennent verts que parce

qu'étant retenus trop long-temps dans les intestins , ils prennent une nature acide & corrosive à certain point ; d'où ils arrive que la bile devient toute aussi verte que quand on y mêle de l'esprit-de-nitre. Mais d'où vient cette aigreur corrosive ? du lait caillé.

Il ne s'agit pas ici de tout cela. Ce qu'il est important de sçavoir , c'est que le lait , quoique le plus facile à digérer de tous les alimens , est aussi le plus mauvais lorsqu'il n'est pas bien digéré , ou , ce qui est encore plus dangereux , lorsqu'il ne l'est pas du tout. Les nourrissons ne vomiroient pas leur lait si leur estomac le pouvoit digérer , & la moindre aigreur le corrompt dans l'estomac.

Boërhaave blâme la conduite des femmes qui font bouillir long-temps le lait dont elles nourrissent les enfans , pour lui ôter sa crudité imaginaire. Le lait se gâte en cuisant , dit-il , parce qu'il perd sur le feu ses parties les plus saines & les plus fluides ; c'est aussi ce qui lui a fait penser que le lait seroit plus sain pour ces enfans , si on le leur donnoit avec du

B. v.



34 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
pain sans avoir bouilli. Cette doctrine  
coûteroit peut-être la vie à un mé-  
decin chez nous, ou on lui arrache-  
roit au moins les yeux.

Le lait qui ne s'est pas digéré laisse  
dans les intestins une matiere dure,  
caséuse, que la nature ne peut pas  
réduire ni assimiler à nos princi-  
pes : de-là les coliques, les convul-  
sions, les cardialgies, les torticolis,  
(τρυχλοτέτνει,) & souvent une mort  
subite à la suite de ces symptômes.  
Dans d'autres circonstances, les intes-  
tins se distendent quelquefois au point  
de rendre le ventre extrêmement dur;  
les glandes du mésentere s'obstruent;  
il en arrive ensuite autant à toutes  
les autres; les matieres passent sans  
laisser aucune substance nutritive, &  
l'atrophie fait périr les sujets.

Boërhaave cherchoit lui-même la  
raison de ces inconvéniens dans le  
peu d'énergie de la bile, qui ne peut  
alors résoudre cette matiere dure &  
caséuse. On sçait combien les adul-  
tes qui ont l'estomac trop foible,  
sur-tout les hypochondres, les fem-  
mes hystériques, sont exposés à souff-

frir du lait, quoiqu'il y en ait aussi qui s'en accommodent très-bien; c'est par ces motifs que M. Winter, ancien médecin ordinaire du prince d'Orange, & professeur de médecine à Leyde, disoit qu'on avoit tort de conseiller aux gouteux de ne prendre que du lait pour toute nourriture, s'ils ont l'estomac trop foible, ou naturellement sujet aux spasmes; parce que ces sujets sont exposés à tous les inconvéniens qui peuvent résulter de l'aigreur de la crème qui se corrompt dans leur estomac.

Les effets de la bouillie qui ne digere pas, ne sont pas moins nuisibles aux enfans. Je sçais bien que la bouillie fait la nourriture de million d'enfans; mais cela n'empêche pas qu'elle n'en ait fait périr un très-grand nombre. Je l'ai déjà dit: d'où viennent les obstructions, les vomissemens, les coliques continuelles, les dévoiemens, les selles glaireuses, grises, jaunes, vertes, noires, le gonflement de l'abdomen, la quantité énorme des vents, les cardial-

Bvj

36 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
gies si fréquentes, les torticolis qui  
étranglent les enfans, souvent sous  
mes yeux, & tous les symptômes  
convulsifs que tous les médecins de  
tous les pays voient comme moi,  
décrivent, & ne peuvent arrêter par  
rapport à l'aveuglement opiniâtre  
des femmes, & en général du peup-  
le. D'où vient que sur vingt-cinq  
mille morts il se trouve maintenant  
à Londres, tous les ans, huit mille  
enfans qui meurent de convulsions,  
si ce n'est parce qu'on leur farcit l'es-  
tomac & les intestins d'un aliment  
qui les empoisonne ? Mais il seroit  
plus aisé de transporter les Alpes dans  
les vastes plaines de l'Asie, que de  
désabuser une femme écervelée.

J'ai vu tous ces accidens, tantôt  
solitaires, tantôt réunis en grand nom-  
bre, produits par cet abus ; je les ai  
fait cesser en bien des cas : ils dis-  
paroitroient entièrement si les peres  
& meres avoient assez de droiture  
& de déférence pour se laisser don-  
ner un avis de la part de gens qui ne  
cherchent que le bien de leurs fa-  
milles ; s'ils pouvoient se laisser per-



suader que leurs préjugés sont même un crime, dont ils sont comptables à l'Etre suprême & à la société, qui a autant de droit qu'eux à la conservation de ces enfans; enfin s'ils vouloient convenir qu'un peu de bouillon où ils auroient jeté un peu d'orge & d'avoine concassées avec un peu de beurre frais éviteroit à leurs enfans toutes ces tristes maladies, & les nourriroient encore mieux. Un peu de bouillon gras seul, pris de temps en temps, ou du lait avec du pain émié ne les exposeroit pas à périr. C'est cependant cette opiniâtreté qui rend si commune en Suisse & ailleurs la maladie ordinaire aux enfans de l'Angleterre, où on les voit périr si malheureusement.

Le *rachitis* ou cette maladie angloise, ainsi appelée parce qu'elle se manifesta premièrement en Angleterre vers le milieu du seizième siècle, excite un grand appétit; les enfans qui en sont attaqués mangent beaucoup, & maigrissent considérablement. Ils ont la plupart le ventre gonflé & très-dur. Il se forme d'abord

38 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
de petits nœuds à leurs membres ;  
enfin ils se courbent au point de ne  
plus pouvoir se soutenir , & dépérif-  
sent par-tout , tandis qu'il n'y a que  
le ventre , la tête ou quelques parties  
particulieres qui prennent plus de (a)  
volume. Les enfans ne sont jamais  
attaqués de cette maladie avant le  
fixieme mois : cependant je connois  
plusieurs familles en Suisse dont les  
enfans en étoient déjà attaqués avant  
cet âge. Les enfans en sont ordinai-  
rement attaqués entre la seconde &  
la troisieme année. Si cette maladie  
n'est pas bien guérie , ce qui n'est  
que trop commun , elle laisse après  
elle des obstructions aux glandes , qui  
conduisent à des maladies comprises  
de peu de monde , & assez souvent  
à une consommation mortelle.

---

(a) Voyez Hoffmann pour un plus grand  
détail des symptômes , & des suites de cette  
maladie qu'il rangeoit parmi les maladies  
nouvelles.

On confond assez fréquemment la chartre  
& le rachitis. C'est un abus : tous les enfans  
qui sont en chartre ne sont pas rachitiques.  
Il faut donc les distinguer.

Zéviani, habile médecin de Vérone, a écrit il n'y a pas long-temps, d'une manière conforme à notre expérience sur cette maladie, qui n'est pas rare en Italie, probablement à cause de l'impureté que le libertinage y porte si considérablement dans le sang. Il regarde cette maladie comme une cachéxie dans laquelle toutes les parties du corps sont affectées d'une âcreté extraordinaire qu'il attribue à la corruption du lait dont on nourrit les enfans. Il croit avec raison que cette altération cause à un moindre degré les autres maladies des enfans; mais selon lui, lorsqu'elle est au plus haut degré, elle est la seule cause éloignée du rachitis. Je suis d'accord avec Zéviani pour le fond de la chose : cependant, suivant mon expérience, je pense que la bouillie conduit encore plus vite, que le lait seul, à cette maladie.

Vandermonde pensoit aussi que la bouillie est la plus mauvaise nourriture qu'on puisse donner aux enfans, » ce mélange indigeste de lait & de » farine qui n'a pas fermenté, dit-il,



40 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 » ne forme dans l'estomac qu'un mixte  
 » qui n'éprouve d'autre changement  
 » que celui qui le ramene à son  
 » âcreté originaire. » Le lecteur peut  
 le consulter. Plutarque dit que les  
 Spartiates ne donnoient que très-peu  
 à manger à leurs enfans, afin qu'ils  
 prissent plus d'accroissement. Philo-  
 pémon les avoit obligés d'abandon-  
 ner la maniere de nourrir les enfans,  
 parce qu'il sçavoit bien, dit Plutar-  
 que, qu'ils auroient toujours l'ame  
 & le cœur nobles.

On mange peu de beurre en Suisse  
 en comparaison de la Hollande & de  
 l'Angleterre. On n'y en sert pas à  
 table. Dans la basse Saxe & dans le  
 Brandebourg, où au lieu de souper  
 on se contente d'une pauvre *beurrée*  
 dont on y est aussi avide que les An-  
 glois de ponche, les habitans se sen-  
 tent souvent des mauvais effets de  
 leur beurre salé, & quelquefois gâté :  
 ils éprouvent des rots amers & d'un  
 goût détestable : il est constant que le  
 beurre peut exposer à de très-grands  
 inconvéniens, si on en fait beaucoup  
 d'usage ; mais sur-tout le beurre frit

qui se fait sentir par de très-mauvais rapports, même pendant plusieurs jours.

Le beurre n'est que la partie la plus grasse du lait, coagulée par un principe acide qui se fait sentir avec force dans l'analyse spontanée qui se fait du beurre lorsqu'il se gâte. Il est aisé d'appercevoir par ce phénomène que le beurre pouvant contracter de lui-même une aussi mauvaise qualité que celle qu'on y apperçoit alors, pourra aussi subir une altération très-nuisible dans l'estomac & les intestins, où tout tend si naturellement à s'altérer par rapport aux mauvais levains qui résident quelquefois si opiniâtrément dans les premières voies; ce qui me feroit penser que le beurre pourroit être très-nuisible aux sujets dont la bile auroit beaucoup d'acrimonie. Le beurre excite beaucoup de nausées, & même de violens vomissemens à quelques sujets: d'autres en éprouvent des picotemens très-vifs au creux de l'estomac, & des cardialgies très-douloureuses: d'ailleurs le beurre relâche

42 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 tous les solides, de même que l'huile ; c'est par cette raison que nombre de sujets de quelques ordres religieux sont exposés à des hernies de différentes especes. Malgré cela, on ne peut disconvenir qu'un bon beurre frais n'ait son avantage, pris le matin, en y joignant pour boisson quelque vin léger & coulant. Il ne peut alors être nuisible que par la quantité, ou la mauvaise disposition des sujets qui en usent.

Nous usons moins de fromage en Suisse qu'en Allemagne & en Hollande ; c'est ce qui m'a apprêté à rire plusieurs fois lorsque j'étois en Allemagne où l'on me parloit souvent de fromage quand on vouloit me parler d'une chose qui ne fût pas au-delà de la sphère d'un Suisse. Nous avons deux especes de fromages, le fromage dur, & le fromage mou. Le dur est le plus sain : il augmente l'appétit ; mais l'abus de celui-ci cause des cuissens douloureuses, de fortes ardeurs dans l'estomac ; il empêche de dormir : tel est le fromage verd que nous appelons *schabzieger*, c'est



le plus fort ; ses effets en sont aussi plus grands. Les fromages mous sont les plus savoureux , mais ils surchargent l'estomac & les intestins d'une mauvaise pituite , & presque indestructible , & produisent tous les maux qui peuvent résulter de cette humeur. Nos grands buveurs , & tous les fainéans du bas peuple usent de cette espece. On diroit , en les entendant parler , qu'ils ont toujours un morceau de fromage dans le gosier ; ce qui ne va pas mal avec la prononciation de notre dialecte Suisse que tout le monde prononce du gosier ; car il n'y a qu'un seul canton où l'on parle du nez , comme on dit abusivement. On voit des gens même du bon ton préférer cette seconde espece , sur-tout lorsque le fromage est tout pourri ; ce qui sent un peu trop le Suisse ; mais nous sçavons que les Romains aimoient l'*assafétida* , que les Indiens appellent encore *un manger des dieux*..

Les nations du Nord , sur-tout celles qui sont le plus reculées vers ce point du globe , font beaucoup d'u-

44 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 sage des viandes. Les habitans du Japon ne mangent point la chair des quadrupèdes, mais seulement celle des oiseaux aquatiques. Ils n'usent pas de lait ; néanmoins la baleine, jusques même à ses intestins, fait pour eux un manger délicieux. Ils n'épargnent pas non plus les autres poissons. Ils sont en général, par cette raison, dans une telle disette de vivres, que le petit peuple est obligé de se contenter de toutes sortes de plantes maritimes & des herbes vénéneuses dont ils empêchent les effets par les préparations qu'ils en font. Les Egyptiens sont encore fort réservés sur l'usage des viandes. La plupart ne mangent que du bœuf coupé, quelques-uns des poules ; mais leur aliment ordinaire est le lait, & tous leurs repas sont fort simples. On voit cette même sobriété régner à la Chine & dans toute l'Inde, où l'usage de la viande est encore plus rare.

Les médecins Chinois défendent ordinairement toute nourriture dans les maladies, mais sur-tout la viande, les poissons & les œufs dans les

fièvres. Ils ne permettent que la seule eau de riz, ou le riz avec beaucoup d'eau, encore avec beaucoup de retenue. L'estomac, disent-ils, ne peut pas faire ses fonctions lorsque le corps est malade, & les alimens pris même en petite quantité ne digèrent que très-mal. On suit aussi cette méthode dans le royaume de Tunkin, à la Cochinchine, dans l'Indoustan, dans toutes les Indes orientales & au Japon. Les médecins Indiens sont en cela plus sages que ces médecins qui n'auroient pas le courage de défendre la viande à des malades du bon ton, pour qui ils croient devoir avoir une basse complaisance, suivie très-souvent, à leur déshonneur, des plus mauvais effets.

Toutes les viandes disposent certainement nos humeurs à la putréfaction : la viande pourrit même quelquefois immédiatement dans l'estomac. L'impression que le feu fait sur la viande, en concentre la saveur, en exalte d'autant plus les sels & les huiles, que le feu est plus actifs ; ce qui la rouffit à la fin & la rend dégoûtante. La viande frite dans le



## 46 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

beurre ou la graisse, la dispose à une putréfaction d'autant plus prompte qu'une substance huileuse ne bout qu'au six-centième degré (a) de chaleur, & l'eau au deux-cent-douzième, & qu'ainsi il faut un feu d'autant plus grand pour cuire ainsi ces viandes.

Mais c'est particulièrement la chair de cochon (b) qui fait tendre nos humeurs à la putréfaction. Les ordures dont cet animal immonde se nourrit, ne lui fournissent que des fucs réellement dépravés ; en effet l'expérience nous fait voir que le cochon est de tous les animaux celui qui est le plus sujet aux abcès des poumons, & aux maladies de la peau & à la pourriture. C'est pour cette raison qu'on fait tuer tous les cochons en tems de peste dans les endroits bien policés. Les oiseaux qui ne vivent que d'insectes, ces morceaux si friands pour les riches, *irritamenta gula*, déterminent encore plus nos humeurs à la corruption. Les perdrix produi-

---

(a) Au thermomètre de Farenhait, ce sont le 250° & le 80° de l'échelle de Reaumur.

(a) Hipp. ne pensoit pas de même sans restriction.

font ce mauvais effet à un si haut degré, qu'il n'est pas possible de vivre de perdrix pendant trois jours de suite sans tomber malade. La viande qui se pourrit dans l'estomac, occasionne des vents abominables ; ce qui arrive même lorsqu'elle ne digère pas bien. Il n'est donc pas inutile de connaître si ceux qui ont l'estomac foible souffrent plus des végétaux que des viandes.

Je fais d'abord une grande différence entre les viandes : la chair blanche de la volaille ordinaire & celle du veau semblent en général les plus faciles à digérer ; & celles des jeunes bêtes plus faciles aussi que celle des vieilles. Le bœuf, le porc, les volailles noires, le gibier se digèrent difficilement en général ; de même que la viande grasse : la chair du sanglier se digère plus aisément que celle du porc, parce que le sanglier ne mange guère que du gland. De toutes les viandes, le bœuf me paroît plus difficile à digérer que les autres viandes, lorsqu'il est mangé trop tard : il nuit donc, non parce qu'il se pour-

48 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
rit dans l'estomac, ce que je n'ai ja-  
mais éprouvé, mais parce qu'il y est  
comme un poids énorme.

Shebbear est allé trop loin lorsqu'il  
a dit que les alimens du règne ani-  
mal étoient plus naturels & plus ana-  
logues à nos humeurs, que ceux du  
règne végétal, & de plus facile diges-  
tion. Zéviani prend un parti plus sage  
à ce qui me semble, lorsqu'il conseille  
de mêler les substances animales avec  
les végétales dans les flatuosités hy-  
pochondriques; parce qu'il n'est pas  
encore décidé les quelles sont les plus  
venteuses. Je connois nombre de gens  
à qui les substances végétales ont cau-  
sé pendant une longue suite d'années,  
des flatuosités excessives; tandis qu'ils  
ne souffroient aucun mal du veau, de  
la volaille blanche & noire, de la  
chair de chevreuil, du sanglier,  
même des jambons & des saucissons  
enfumés. La chair du bœuf, de l'oie,  
du canard, du lièvre, leur causoit  
des vents il est vrai, mais elles ne  
pourrissent pas chez eux; car ils ne  
sentoient ni cuissions dans l'estomac,  
ni aucuns rapports putrides.

Je



Je crois pouvoir inférer de ces réflexions, que toute viande causera bien des vents si elle se pourrit dans l'estomac, mais que cela n'arrive pas à tous les estomacs; & qu'ainsi on ne sçauroit la regarder comme plus venteuse que les substances végétales, lorsqu'elle est bien choisie. En effet, les substances végétales sont plus dangereuses à nombre de sujets, à cause des flatuosités qui en résultent, que plusieurs especes de viande. Lorsqu'il s'agit de faire cesser une disposition déterminée aux fièvres, & particulièrement aux passions violentes, on se trouve infiniment mieux des alimens du règne végétal; mais surtout des pommes cuites & pelées, ce que j'ai connu par expérience.

Il règne un préjugé absurde & très-dangereux à l'égard des gelées de viandes: ce préjugé est sur-tout entretenu par ces praticiens routiniers qui sont ordinairement les fauteurs de toutes les erreurs populaires, en ce qui concerne la médecine. On veut forcer ceux qui ont un estomac foible, & sur-tout ceux qui

*Tome III.*

C

50 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
sont épuisés, à user des gelées qui  
se tirent en plus grande quantité du  
veau que du bœuf; du mouton pres-  
que autant que du veau, & une fois  
autant d'un vieux cocq que du veau;  
mais en moindre quantité de la vo-  
laille. Gardez-vous, disoit Boërhaave,  
des gelées ou des consommés, si  
vous avez affaire à un estomac foi-  
ble; car cela ne digere qu'avec les  
forces les plus robustes, & se change  
en vraie colle-forte, si ces forces ne  
se trouvent pas dans les sujets. C'est  
une erreur populaire, dit-il, de croire  
que les gelées & les consommés sont  
des confortatifs d'autant plus puis-  
sants, qu'ils sont sans aucun mélan-  
ge; car il est certain que ces sub-  
stances ne feroient que d'autant plus  
convenables à un estomac foible, si  
on y joignoit dix parties d'eau.

Les poissons en général causent  
moins la putréfaction des humeurs  
que les viandes. Il ne faut pas leur  
attribuer les effets qui ne sont dûs  
qu'aux épices superflues dont on les  
assaisonne; le poisson sain ne pro-  
duira jamais ces effets. Il est des ef-

## DES MALADIES. 51

estomacs foibles qui ne peuvent s'accommoder de la viande, & qui digèrent sans aucun inconvénient les poissons de mer, aussi-bien que ceux d'eau douce. Le faumon qui remonte de la mer dans nos rivières, pour y frayer, cause souvent des crampes à l'estomac; mais les vomitifs les font passer. D'ailleurs les faumons sont alors comme malades, n'ont aucune fermeté, & sont par-tout couverts de pustules lorsqu'ils ont frayé: voilà pourquoi les Hollandois qui en mangeoient autrefois, malgré cela, furent attaqués de la lèpre, de même que les Egyptiens avoient l'éléphantiasis au grand Caire, par l'usage qu'ils faisoient des poissons pourris du Nil & des eaux croupissantes de plusieurs lacs.

L'usage continuel du poisson expose les Hollandois à des maladies lentes & à la pierre, vu la quantité des autres alimens mucilagineux, & du fromage sur-tout dont ils usent. Les Groënlandois boivent la graisse des poissons; c'est pourquoi leurs humeurs sont si épaisses, que la pe-

C ij



§2 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 tite-vérole qui passa du Danemarck  
 chez eux , détruisit la moitié de la  
 nation ; elle étoit en effet si maligne  
 par cette circonstance , que les mala-  
 des en mouroient le troisieme jour. Je  
 ne sçais si d'après la quantité considéra-  
 ble d'enfans qu'on remarque par-tout  
 le long des côtes maritimes & sur le  
 bord des rivieres , on a conclu avec  
 raison que le grand usage du poisson  
 favorisoit la population. La remarque  
 que fait Montesquieu à ce sujet est  
 au moins fort ingénieuse ; selon lui ,  
 le régime de certains Cénobites con-  
 tredit tout-à-fait l'intention de leurs  
 fondateurs.

Les épices font assez sentir par  
 leurs qualités naturelles qu'elles ne  
 nous ont pas été données pour entrer  
 dans nos alimens au point où on les  
 emploie. C'est en Europe qu'on en  
 abuse le plus ; elles exaltent la bile,  
 & disposent le sang à des fièvres vio-  
 lentes , à des maladies arthritiques  
 & à plusieurs autres maux. L'abus  
 que l'on fait aux Indes des muscades  
 cuites dans le sucre , fait tomber en  
 léthargie , & dans un état de roideur

## DES MALADIES. 53

& d'insensibilité. On a très-bien dit que le plus grand bien que font les épices est d'exciter l'appétit; & que le plus grand mal qu'elles causent, c'est de brûler insensiblement les intestins.

Le sucre semble être devenu un de nos besoins les plus nécessaires. On a prétendu que le sucre causoit de la pituite, épaissoit le sang; tandis que Boërhaave a fait voir qu'il manifeste au contraire une grande vertu résolutive & savonneuse dans notre corps; qu'il fond, atténue & dissipe la pituite; mais il dit aussi que le sucre résout trop nos parties huileuses, amaigrit, & relâche les fluides en atténuant trop les humeurs. On ne doit donc pas être surpris que Fracassini compte le sucre parmi les causes de l'hypochondriac. Linnæus dit cependant qu'il s'est vu des gens parvenir à un âge fort avancé en faisant, dans leurs alimens, un grand usage du sucre qu'ils aimoient beaucoup.

Les vaisseaux dont on se sert pour préparer les alimens peuvent devenir

C ij

54 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES nuisibles à l'homme. On pense sans doute, à ces mots, qu'il s'agit ici des vaisseaux de cuivre, parce qu'on regarde le cuivre comme un vrai poison, que l'eau seul peut attaquer; & que d'ailleurs on assure que des alimens cuits dans des vaisseaux de cuivre non étamé, ou qui y étoient restés trop long-temps, avoient causé des vomissemens effroyables : quelques grains de cuivre agissent même, dit-on, comme (a) émétique. On in-

---

(a) On ne peut disconvenir que les raisonnemens & les expériences que produit ici M. Z. n'aient réellement quelque chose de spécieux, & ne semblent conclure en faveur de son sentiment. Muschembroeck, qui parle aussi de ces expériences de M. Eller, pense à peu près de même; « Fit-on bien de dé- » fendre tous les ustenciles de cuivre, sur le » bruit qui se répandit au sujet du lait altéré » par le cuivre? » Non, dit-il; il convient néanmoins que le lait qui séjourne dans des vaisseaux de ce métal peut l'attaquer & devenir pernicieux. M. Lewis convient aussi que les acides du règne végétal, même les plus doux, attaquent tous les vaisseaux métalliques, excepté ceux d'or & d'argent, *even by the milder ones of the vegetable Kingdom, c. 3, art. Vessels. Disp.* Mais il fait une



DES MALADIES. 55

féra il n'y a pas long-temps, dans les Gazettes, un article du Meklen-

distinction fondée sur l'expérience ; c'est que ces acides attaquent aisément ce métal lorsqu'ils sont froids, tandis qu'on y peut faire bouillir le jus de limon même sans qu'il prenne aucun mauvais goût : cependant je fis faire l'année passée de la gelée de groseilles dans une grande jatte de cuivre ; elle sembloit réellement n'en avoir pris aucune teinte. Mais j'ai remarqué que quand je faisois dissoudre cette gelée dans de l'eau froide sur-tout, le peu de gelée qui restoit au fond du verre avoit réellement une saveur étrangère & un peu nauséabonde. Les mêmes gelées qu'on achette chez les confiseurs ont très-souvent cette mauvaise arriere-saveur dans le même cas : ce que j'attribuois aux sucres bruts ou mal-propres dont la plupart de ces gens se servent : mais j'ai été détrompé ; car je n'avois employé que de très-beau sucre. J'avois fait environ seize livres de gelées : j'ai aussi observé que dès que la groseille cesse de bouillir, elle attaque promptement le cuivre, malgré la substance mucilagineuse du sucre qui l'enveloppe. J'ai aussi remarqué plusieurs fois que du thé jeté dans un vase de cuivre rouge où il y avoit de l'eau bouillante, donnoit à l'eau une teinte très-rouge & nauséabonde. Je m'en suis même trouvé incommodé : or le même thé dont j'usois ne pro-

Civ

§6 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 bourg, dans lequel on disoit : « Ces  
 » jours derniers, nous eûmes une

---

duisit pas le même phénomène dans un vaisseau de terre quelconque. Ce n'est donc qu'à des parties cuivreuses attaquées par le thé lors de l'ébullition, qu'on doit attribuer ce phénomène. Il y a environ sept ans qu'un jeune négociant de Beauvais périt en allant de Paris à Orléans, pour avoir bu du thé fait dans une cafetière de cuivre, à la *Sellette rouge*, rue Saint-Denis, où il avoit logé. Il fut pris de violentes tranchées à quelques lieues de Paris. Aucun remède ne put le sauver. Le traducteur François de Muschembroek dit, sur l'art. 39, §. 10, que le 17 Juillet 1759, cinq personnes ayant mangé d'un ragoût de veau fait la veille dans une casserole de cuivre, dont l'étamure étoit usée en partie, en furent incommodées. Deux en furent quittes pour quelques nausées & quelques douleurs de colique. Les trois autres eurent un vomissement violent, accompagné de convulsions très-vives qui durèrent près de quinze heures, malgré les secours qu'on leur administra. Une d'entr'elles se sentoit encore de cet accident quatre mois après. Chacun pourra se convaincre par expérience que le petit-lait, fait d'une manière quelconque, prend dans le cuivre une saveur abominable, sans même y rester trop long-temps. Le médecin de Gultrow, auroit donc pour lui la vraisem-

» preuve convainquante des mauvais  
» effets du cuivre , observés depuis

blance, comme on le voit par Muschembroeck même , & par M. Lewis. Quant aux expériences de M. Eller, la plupart paroissent si mal faites, qu'il n'est pas possible d'en rien conclure contre l'opinion commune. Le ragoût de veau qui produisit ces tristes suites le lendemain de sa cuisson, dément une partie de ses expériences. On a vu plusieurs fois, à Paris, des pensionnaires incommodés, & même dangereusement malades chez leurs maîtres par un pareil accident. En accordant que les expériences sont pour & contre, on a toujours raison de se défier de ce métal. Quant à ce que M. Eller dit que le cuivre dissout de cette manière n'est pas un véritable poison, mais simplement un émétique plus ou moins puissant; il donne par-là lieu de conclure qu'il n'a pas même l'idée du phénomène. L'émétique ordinaire ou le tartre stibié est un poison si réel, qu'il ne s'agit que d'en forcer la dose pour périr : on en peut dire autant de cette dissolution du cuivre. Le verdet, qui n'est fait qu'avec un acide végétal, n'est pas d'une autre nature; c'est cependant un poison bien décidément. Quelques praticiens ont ordonné, il est vrai, le verd-de-gris à la dose d'un ou deux grains, comme émétique; mais il a été suivi de trop mauvais effets pour s'y fier, dit M. Lewis.

Cv.



38 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 » long temps, d'après l'usage des vaif-  
 » feaux de ce métal non étamé, où  
 » l'on fit cuire des alimens. Le fer-  
 » mier, qui demeure à Groffenlukner,  
 » apporta au marché de Guftrow des  
 » fromages aigres & les vendit. Tous  
 » ceux qui en mangerent en senti-  
 » rent aufsitôt les mauvais effets. Ils  
 » eurent des vomiffemens, des con-  
 » vulfions & d'autres incommodités.  
 » Brun, médecin de cette ville, auquel  
 » on envoya de ces fromages, jugea  
 » aufsitôt que la cause de ces acci-  
 » dens n'étoit que dans les vaiffeaux  
 » de cuivre où ces fromages avoient  
 » été faits : conféquemment au rap-  
 » port de ce médecin, la police or-  
 » donna de ne plus employer dé-  
 » formais de vaiffeaux de cuivre pour  
 » préparer aucun aliment provenant  
 » du lait. » Or je demande, avec tous  
 les égards dûs à la probité de ce

---

M. Z. me permettra donc de dire ici, avec  
 tous les égards que mérite fon fçavoir &  
 fon génie, qu'il s'est déclaré au moins trop  
 vite pour une opinion qui n'est encore qu'o-  
 pinion, &, par conféquent, nullement ad-  
 miffible.

marchand de fromage, & à l'esprit observateur du médecin de Gultrow, si ces accidens ne pouvoient pas se rapporter aussi bien directement au fromage, sans y faire entrer le cuivre : du moins M. Eller a fait voir à l'académie de Berlin, que l'usage des vaisseaux de cuivre n'est pas aussi pernicieux qu'on le croit communément, & qu'on l'a prétendu à Gultrow.

Les médecins chimistes les plus expérimentés, dit M. Eller, n'ont jamais pu rien découvrir de nuisible dans le cuivre purgé de toutes matières hétérogènes. La qualité corrosive & dangereuse des métaux, vient uniquement de ce qu'ils ont été transformés en sel ou en vitriol. Aucun métal ne sçauroit prendre de mauvaises qualités, à moins qu'il n'ait été dissous par les acides minéraux. Les dissolvans d'un autre règne ne leur donnent pas ces mauvaises qualités. De l'eau de puits, qui avoit bouilli deux heures dans un chaudron de cuivre, ne fit pas appercevoir le moindre dépôt de cuivre,

Cvj

60 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
ni au goût, ni à l'examen chimique.  
De la bière, du lait, du bœuf avec  
du sel, des choux, des carottes,  
du lard, des poires & des pommes  
que l'on fit cuire de la même ma-  
nière, ne firent appercevoir aucune  
partie cuivreuse, ni par l'évapora-  
tion, ni par la calcination, ni par  
l'extraction.

Les végétaux qui contiennent une  
espece d'alcali volatil, des oignons,  
l'ail, le raifort sauvage cuit avec de  
la viande, ne donnerent aucune teinte  
aux cendres tirées de ces substances  
cuites; par conséquent il ne s'étoit  
fait aucune dissolution du cuivre.  
M. Eller en a fait autant avec une  
marmelade aigrette de jus de baies  
de sureau, pour laquelle on emploie  
de grosses prunes bleues; avec un  
brochet cuit avec le sel nécessaire,  
dans un vaisseau de cuivre, & avec  
du café. Il n'y a pas remarqué la  
moindre dissolution métallique, non  
plus que dans l'eau pure qui étoit  
restée toute une nuit dans un vais-  
seau, ni dans celle qu'il avoit fait  
bouillir, & laissée refroidir dans un



## DES MALADIES. 62

vaisseau de cuivre, ni dans un bouillon fait avec quelques livres de bœuf dans une marmite de cuivre, & qui s'y étoit refroidi : de l'eau pure qu'il avoit fait bouillir avec un peu de sel commun dans un chaudron de cuivre, en avoit dissous quelques grains ; mais il ne remarqua rien de semblable dans toutes les expériences où ce sel avoit pu se porter sur d'autres matieres que sur le cuivre.

L'altération qui arrive au goût du bouillon des alimens cuits dans le cuivre, ce qui s'y fait sentir d'acrimonieux & de nauséabond n'a lieu, selon les expériences de cet habile physicien, que quand on ajoute du vin, du vinaigre, ou du jus de citron à la viande ou aux végétaux pendant la cuisson, ou lorsqu'on les fait séjourner trop long-temps dans ce métal exposé à un air humide qui puisse altérer ce métal ou en réduire une partie en *verdet*. M. Eller conclut de tout cela, que les alimens doivent nuire à la santé s'ils séjournent dans le cuivre ; qu'il en résultera des vomissemens, des anxiétés précoces,

**62 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES**  
 diales , mais qu'on ne doit pas mettre pour cela cette dissolution du cuivre dans la classe des poisons , d'autant plus que ce n'est alors qu'un émétique plus ou moins fort , selon la quantité du cuivre qui s'est laissé attaquer.

Cette opinion de M. Eller me paroît confirmée par la pratique des Chinois qui font dissoudre du verdet dans du petit-lait ; & , après avoir fait évaporer ce mélange , il font du résidu des bols avec lesquels ils entreprennent de guérir la rage & l'épilepsie.

M. Margraff a examiné très-exactement , à Berlin , plusieurs sortes d'étain des Indes & de l'Europe : il a trouvé dans toutes une portion considérable (a) d'arsenic , qui nous rend

---

(a) Si la colique dont j'ai parlé précédemment venoit réellement du principe arsenical de l'étain , il faut nécessairement dire qu'il ne fait pas à tout le monde la même impression ; car j'en fus attaqué seul parmi cinq ou six personnes qui buvoient habituellement du même cidre & du même vaisseau. On fait cependant de ce métal plusieurs préparations

DES MALADIES. 63  
la vaisselle d'étain suspecte. On voit  
par-là qu'il ne faut pas laisser sé-

médicales auxquelles on a attribué les effets les plus salutaires. On l'a administré en poudre, en chaux & en sel : on l'a fait entrer dans des médicamens composés. Le docteur Alston a eu assez de confiance pour en faire prendre à jeun une once en poudre, selon la préparation de la Pharmacopée de Londres ; mais si cette poudre détruit les vers, l'usage n'en est pas plus sûr pour les malades, dit M. Lewis. L'antihectique de la Poterie, où il entre une partie d'étain sur deux de régule martial d'antimoine, a été vanté comme un excellent diaphorétique, & comme un remède d'une grande ressource dans les cas de phthisie & de marasme ; mais quelques habiles gens, qui ne s'en sont pas laissé imposer par la renommée, ont non-seulement douté de ces effets, ils ont même toujours regardé ce remède comme suspect & capable de plutôt produire les maladies pour la guérison desquelles on l'ordonnoit. Cette question ne sera pas entièrement décidée, dit M. Lewis, que l'on n'ait déterminé au juste les vertus de la chaux d'étain & d'antimoine. Selon le jugement & l'expérience de M. Macquer, la chaux d'étain est extrêmement refractaire, & même indissoluble prise solitairement. Il reste à sçavoir si l'étain combiné avec le régule d'antimoine par la fusion, & exposé à



#### 64 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

journer aucun acide dans des vaisseaux d'étain. Quoiqu'il ne soit ici question que de la batterie de cuisine, je puis néanmoins rapporter ce que Van-Swieten a observé au sujet du plomb. Les domestiques d'une maison furent attaqués de la colique de plomb, ou si l'on veut la colique de Poitou, pour avoir gardé l'eau qu'ils buvoient dans un grand vase de plomb. M. S. Schinz, mé-

la détonnation avec le nitre, &c. peut acquérir de vraies vertus médicales. Le peu d'accord qu'il y a entre les artistes sur les différentes doses de chaque matière de ce mixte, donne déjà lieu de défiance, relativement aux vertus du médicament : les uns prenant deux parties de régule sur une d'étain, les autres, une de régule sur six d'étain : quelques-uns ont préféré la couleur blanche du médicament, d'autres la couleur bleuâtre. M. Lewis conclut de tout cela, qu'il est probable que ce remède qui a été abandonné ne rentrera jamais dans la pratique. En effet, peut-on se fier aux effets d'un métal, qui, suivant les expériences de M. Margraff, contient une once d'arsenic sur huit onces de métal ? Il est aisé de s'en appercevoir à l'odeur forte d'ail que décele la limaille d'étain que l'on fait brûler à une chandelle.

decin à Zurich, s'occupe actuellement à examiner par des expériences les effets nuisibles des vaisseaux de métal dont on se sert dans les cuisines.

Jusqu'ici j'ai indiqué ce en quoi les qualités générales des alimens pouvoient être considérées comme causes éloignées des maladies; il me reste à parler des effets nuisibles qui peuvent résulter, lorsqu'on en prend ou trop, ou moins qu'il ne faut; ou de leurs différens mélanges absurdes.

La trop grande quantité des alimens nuit au corps, & particulièrement à l'esprit. Une voracité continuelle rend stupide. Les facultés de l'ame sont toujours plus fortes, plus actives avec la sobriété. Les anciens médecins Egyptiens déduisoient toutes les maladies des alimens, & conseilloient pour cette raison les vomitifs, les purgatifs & la faim lorsqu'on étoit malade. Le meilleur moyen de conserver les forces du corps & de l'ame, c'est de ne même pas manger tout ce que l'on peut digérer. Mieux la digestion de

## 66 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES

tous les alimens se fait, plus le chile est coulant, plus la circulation est en même temps libre, plus l'esprit en acquiert de pénétration.

Cheyne a dit qu'il faut avoir l'estomac net pour avoir l'esprit serein. Un garçon qui avoit été pris dans une forêt avoit l'odorat si pénétrant à cause de sa maniere de vivre toute simple, qu'il distinguoit par-là les plantes salutaires de celles de mauvaises qualités; mais il perdit cette délicatesse de l'odorat dès qu'il fut obligé de vivre comme les autres hommes. Un aveugle distinguoit les couleurs au tact, mais uniquement lorsqu'il avoit l'estomac vuide. Pythagore mangeoit & buvoit peu pour élever son esprit au point où il est parvenu. Carnéade devant disputer avec Chrysippe sur un point de philosophie, se purgea d'avance avec de l'ellébore, afin d'avoir l'esprit plus libre, & que le feu de son imagination se portât avec plus de force contre ce philosophe Stoïcien. Protagène étant occupé à faire le portrait de Jalyfus, vécut alors très-so-



## DES MALADIES. 67

brement , pour ne pas émouffer , par des alimens trop abondans ou trop gras , la délicatesse de ses sentimens & de son goût.

Je trouve dans Philon qu'il n'étoit pas permis aux Thérapeutes de manger avant le coucher du soleil , parce qu'ils croyoient que la recherche de la sagesse étoit seule digne de la clarté du jour , & qu'on ne devoit prendre soin du corps que dans l'obscurité. Plusieurs même d'entr'eux ne mangeoient presque rien pour cette raison , & vivoient pendant six jours , dit-il , du chant (a) de leurs hymnes , comme la cigale de la rosée ; mais ce qui me paroît raisonnable au milieu de cet enthousiasme , c'est que , selon Philon , les Thérapeutes détestoient les excès de la table , parce que ce sont les plus grands ennemis du corps & de l'ame , que le vin détruit la raison , & que des mets

---

(a) Il faut , dit Shaftesbury , le jugement le plus délicat pour se livrer à l'enthousiasme , dont le pouvoir est si grand & si étendu : *Enthusiasm is wonderfully powerful and extensive , but a thing of nice judgement.*

68 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
friands ne font qu'aiguïser les desirs  
de la concupiscence, que ce Juif ap-  
pelle le plus insatiable de tous les  
animaux.

Le fameux actionnaire Law ne man-  
geoit de toute la journée, pendant sa  
jeunesse, qu'un petit morceau de pou-  
let pour jouer plus heureusement.  
Newton se contentoit d'un peu de  
biscuit, & d'un filet de vin de Ca-  
naries lorsqu'il écrivoit son célèbre  
Traité des couleurs; c'est pourquoi  
Boërhaave dit très-bien qu'il étoit  
surpris toutes les fois qu'il voyoit  
dans ses lectures, ou entendoit dire  
que les philosophes croient que leurs  
pensées dépendent d'eux, tandis que  
la nourriture éteint pour ainsi dire  
l'esprit; & que le mathématicien qui,  
avant de se mettre à table, auroit  
résolu le problème le plus difficile,  
est comme stupide & assoupi après  
un grand repas.

Celui qui est paresseux & assoupi  
une heure après son repas, a cer-  
tainement trop bu & trop mangé.  
La trop grande quantité des alimens  
en empêche la digestion; ils se gon-

flent plutôt & se corrompent dans l'estomac, ou il faut qu'ils en sortent par un vomissement volontaire, comme le faisoient autrefois les Romains vers la décadence de l'Empire. Si l'on ne s'y prend ainsi, ils causent les plus violens maux de tête, le foda, la colique, une surcharge *sur fait*, si connue en Angleterre, & l'on court risque de mourir comme la Métrie mourut, après avoir mangé sans discrétion d'un pâté, chez le Lord Tirconel. Tout le monde a ordinairement le visage rouge & bouffi, les yeux ardens, & l'on se sent pesant, assoupi après un grand repas : de-là vient, dit Van Swieten, que souvent des gens, qui ne connoissent point de tempérance, meurent subitement d'apoplexie.

Les sujets d'une foible constitution éprouvent des inquiétudes, un abattement du corps & de l'esprit qui semblent s'affaiblir sous un pesant fardeau, lorsqu'il mangent un peu plus que de coutume. Ils éprouvent pendant la nuit tout ce que peut causer une substance mal digérée, des vents,



70 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
du trouble pendant le sommeil, des  
douleurs vagues, des rêves (a) in-  
quiets, des suffocations, le cochemar,  
des affections nerveuses les plus re-  
doutables, & qui ressemblent à une  
véritable apoplexie; ce qui ne cesse  
qu'en se déchargeant de ces matie-  
res, & en rétablissant la digestion.

Le chevalier Scarborough disoit  
donc avec raison à la Duchesse de  
Portsmouth, ou vous mangerez moins,  
ou vous prendrez plus d'exercice,  
ou vous prendrez médecine, ou vous  
ferez malade.

Les maladies commencent presque  
toutes par une mauvaise digestion; ce-  
pendant mille médecins prennent leurs  
indications curatives, dans les cas d'af-  
fection hypochondriaque ou hysté-  
rique, de l'état imaginaire de l'air;  
tandis qu'il faut tourner toute son  
attention vers l'état de l'estomac &  
des intestins, & rétablir les diges-  
tions si l'on veut guérir toutes les  
maladies lentes.

---

(a) Voyez à ce sujet le Traité des songes  
d'Hipp. Ce traité n'est pas l'ouvrage d'un sot,  
comme je l'ai ouï dire,

Les gens de lettres, & en général tous ceux qui menent une vie sédentaire, pensent qu'ils peuvent manger autant que d'autres qui menent une vie fort active. Ils mangent certainement avec autant d'appétit que ceux-ci, mais ils digèrent infiniment plus mal : ainsi plus l'appétit des gens de lettres est grand, plus ils doivent jeûner ; sans cette attention, ils sentiront augmenter de jour en jour leurs flatuosités & les maux qui en résultent, en dépit de toutes les drogues qu'ils pourront prendre dans l'intention de se soulager, & qui ne feront qu'empirer leur état : de-là les mélancolies ordinaires à tant de gens de cabinet qui tombent quelquefois dans un désespoir subit, sur-tout s'ils vivent dans un air grossier, & prennent des alimens de dure digestion.

Les causes des fièvres algides & ardentes les plus fortes, résident souvent dans les premières voies : voilà pourquoi l'on guérit, comme je l'ai vu, ces premières fièvres avec un vomitif ; c'est aussi par cette raison que ces fièvres reviennent souvent

72 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
 lorsque l'estomac est dérangé. J'ai vu  
 des fièvres continues se terminer au  
 sixième jour par la crise la plus heu-  
 reuse, en purgeant & faisant vomir  
 avec la crème de tartre ; c'est sur-  
 tout chez les enfans qu'il faut faire  
 attention à cette cause. Leurs fièvres  
 continues simples cedent aux remè-  
 des évacuatifs en général ; & c'est à  
 la promptitude à les employer qu'on  
 doit, comme on le sçait, la termi-  
 naison heureuse des fièvres putrides  
 les plus mauvaises.

Il est rare de voir manger très-peu,  
 cela arrive néanmoins à des femmes  
 hystériques. Je remarque dans ces  
 circonstances combien il est plus aisé  
 de vider un corps trop rempli, que  
 de remplir un corps vuide. Des gens  
 qui ont une vie fort active, certains  
 artisans, les soldats, les payfans pé-  
 riroient d'épuisement, si on ne leur  
 donnoit que les alimens délicats dont  
 les gens de lettres ont besoin.

Dès que la vie simple & irrépro-  
 chable des premiers Chrétiens eut  
 été mal interprétée par les siècles  
 postérieurs, & que l'esprit de la re-  
 ligion



## DES MALADIES. 73

ligion eut été mal conçu, le fanatisme qui s'empara de certains esprits, lesquels s'imaginèrent forcer le ciel à s'ouvrir pour eux, en s'exténuant par le jeûne, ne produisit que des ébullitions de sang, une ardeur extrême dans le cerveau : de-là des rêves, des visions, des apparitions de toute espece, dont tous les Chrétiens instruits rougissent dans toutes les communions. Au lieu de songer à conserver à la société les membres dont l'Etat avoit besoin, on alla s'exténuer par abstinence dans les déserts, & pratiquer des règles de vie absurdes qui ne sont jamais entrées dans le vrai esprit de la religion. Des milliers de citoyens obsédés par cet esprit de pénitence, eurent même assez d'orgueil pour dire qu'ils ne mangeoient que quatre ou cinq figues par jour, ou un peu de pain détrempé dans de l'eau avec un grain de sel. S. Jérôme lui-même, cet habile homme, cet élégant écrivain, cet homme si clairvoyant en tant de points, ne dit-il pas qu'il s'est trouvé, à la fin du jeûne, pris d'une si forte

*Tome III.*

D

74 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
fièvre, & si abattu, què sa chair sem-  
bloit tenir à peine à ses os. Les pre-  
miers Chrétiens qui se retirèrent dans  
les déserts eurent raison de s'y souf-  
traire pour se conserver la vie que  
leurs persécuteurs vouloient leur ra-  
vir. Réduits à la dernière misère,  
l'abstinence devint pour eux une  
triste nécessité; mais ceux qui vou-  
lurent les imiter ne furent plus gui-  
dés par le même esprit: aussi les rê-  
ves, les songes, les apparitions ne  
furent à la mode que quand cette  
vie commença à avoir ses attraits,  
c'est-à-dire quand l'orgueil se fut cou-  
vert du manteau de l'humilité du  
fondateur de la religion. Mille pro-  
diges de ce temps peuvent sans con-  
tredit trouver une explication claire  
& directe dans la faim ardente de  
ces anachorettes vraiment pénitents  
ou non. La chaleur du climat qu'ils  
habitoient n'y contribuoit pas peu.

Ce n'est pas que je blâme ici la  
conduite des Chrétiens qui suivent  
réellement l'esprit de la religion telle  
qu'elle se présente d'elle-même à  
tout esprit bien fait, & instruit des

## DES MALADIES. 75

devoirs qu'il doit à l'Etre suprême. Je sçais respecter la religion, non-seulement comme nécessaire dans un Etat, mais encore en elle-même. Je ne considère ici que la suite des abus; & ce qui est du ressort de la médecine est aussi du mien. J'ai donc droit de dire que le trop grand jeûne est même une des sources principales de la superstition. Nous en voyons, parmi les différentes sectes de l'Asie, les mêmes effets que parmi les Chrétiens quelconques. M. Grant approuve les lois diététiques de l'Eglise Romaine : en cela il a raison. Ce ne sont pas non plus ces lois que je prétends attaquer : je n'en veux qu'aux abus. Je soutiendrai que tant que les abstinences auront lieu dans certains ordres au point où on les pratique, il y aura toujours des rêveurs, & non de vrais Chrétiens dans ces gens bien intentionnés, mais mal conduits. Il est à souhaiter que l'Etat suive ses vues en France. Les autres pays Catholiques ne tardent pas à imiter ce qui s'y fait.

Le mélange absurde des alimens

D ij



76 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
est peu naturel, & certainement très-  
nuisible, sur-tout avec le régime qu'on  
observe presque par-tout aujourd'hui.  
Les cuisiniers qui ont le talent de  
réunir tout ce que la nature a séparé  
par les intervalles mêmes les plus  
grands, ont aussi celui d'abrégé la  
vie, ou plutôt de porter un vrai  
poison dans les humeurs. Les symp-  
tômes extraordinaires qu'on remar-  
que si fréquemment de nos jours,  
sur-tout dans les gens de condition,  
ne sont dûs qu'au raffinement des  
mets qu'on sert sur les tables. M. de  
Haller dit que les maladies peuvent  
bien (a) changer de nature dans des  
pays où l'air n'est plus le même que  
par le passé par rapport à certaines  
circonstances ; mais on peut dire  
avec plus de vérité qu'une manière  
de vivre aussi absurde que celle de  
la plupart de nos Européens actuels  
peut y causer encore plus de change-

---

(a) *Quid si verò morbi genium deficiant ,  
si ipse denique aër, & cœlum, & anni tempe-  
rates mutantur ! Præfat. ad histor. morbor.  
Wratisl.*

## DES MALADIES. 77

mens, & qu'il ne faut pas être surpris de voir certaines maladies ne plus suivre le même cours que par le passé, du moins à certain point. Plusieurs habiles médecins sont aussi du même sentiment. Il est sûr que nos humeurs, viciées de tant de manières par cette multiplicité & cette combinaison bizarre d'alimens, doivent produire des symptômes tout-à-fait inconnus aux anciens, & dénaturer les maladies à plusieurs égards.

On faisoit autrefois, en France, comme en Allemagne, le dénombrement de ceux qui s'étoient enivrés, pour prouver qu'on avoit bien bu à un festin; mais je pense qu'on comptera bientôt par toute l'Europe ceux qui y seront suffoqués, pour dire qu'on y a été splendidement traité. Je ne vois pas de politesse si mal entendue que celle d'engager & de forcer, pour ainsi dire, les amis à se farcir l'estomac de cent sortes différentes de mets tout contraires les uns aux autres. Rien peut-il contribuer davantage à épuiser les forces de l'estomac; &, par consé-

D ii

78 ALIMENS, CAUSES ÉLOIGNÉES  
quent, celles de l'esprit & du corps,  
que la variété contradictoire d'aci-  
des, d'épices, de viandes, de lait-  
ge, de glaces, de crèmes & de liqueurs  
les plus spiritueuses, sans parler des  
fruits de tout espece, nouveaux,  
secs, confits, & de toutes les sucre-  
ries, du café; enfin de tout ce qu'il  
faut prendre dans un repas, pour  
dire que l'on a fait honneur à la ta-  
ble. Quelle fermentation, ou plutôt  
quelle putréfaction tous ces mets con-  
trafants ne doivent-ils pas occasion-  
ner dans nos différens fluides: aussi  
les Grands en général ne vivent pas  
long-temps, ou ils font, eux & leurs  
enfans, les tristes victimes de ces  
repas homicides.







## LIVRE VI.

*De l'Expérience dans l'art de  
guérir.*

## CHAPITRE II.

*De la Boisson considérée comme cause  
éloignée des maladies.*

**L**EAU douce semble aussi bien que les végétaux être la boisson la plus convenable à l'homme : car les boissons fermentées sont plutôt un produit de l'industrie que de la nature. L'eau doit avoir certaines qualités déterminées pour être bonne ; il faut qu'elle soit sans faveur , légère , & qu'elle s'échauffe aisément sur le feu , & se refroidisse de même.

Les Grecs & les Romains regardoient l'eau comme une médecine universelle. Boërhaave dit qu'elle fortifie les intestins , purifie tout , préserve des fièvres aiguës ; qu'elle est le meilleur médicament pour un sujet

D iv

## 80 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

trop maigre, ou qui a trop de bile, ou trop d'âcreté dans les humeurs. L'eau n'éteint pas la vivacité du génie. Démosthène que Longin comparoit à la foudre, ou à une tempête, ne buvoit que de l'eau. Il semble aussi que César n'ait bu que de l'eau : Caton disoit de là qu'il fut le seul qui eût sçu renverser la république par sa sobriété. Tiraqueau ne buvoit que de l'eau ; & malgré cela eut quarante enfans, & fit autant d'ouvrages.

Il y a de plusieurs sortes d'eau : & quelques-unes sont très-nuisibles au corps. L'eau de pluie paroîtroit préférable à cause de sa légèreté ; mais elle se pourrit promptement, à cause des œufs d'insectes dont l'air est toujours rempli ; voilà pourquoi on ne s'en sert pas sur les vaisseaux ; elle devient encore plus mauvaise lorsqu'on la garde dans des citernes. On remédie en quelque sorte à ces inconvéniens par la cuisson, dans les pays où l'on n'a pas d'autre eau à boire, comme en Hollande ; mais cette eau qu'on y boit chaude si souvent & si abondamment, y produit de très-

DES MALADIES. 81  
 graves maladies par le relâchement  
 extrême qu'elle cause à l'estomach.

L'eau de rivière n'est pas toujours  
 saine, à cause des impuretés qu'elle  
 charie; c'est ce qu'on a remarqué à  
 l'égard de la Seine, du Gange, du  
 Nil &c. L'eau de source se sent assez  
 ordinairement des qualités du terrain  
 dans lequel elle circule; d'où vient  
 que la plûpart de ces eaux sont lour-  
 des, crues, ou vaporeuses. L'eau de  
 puits a souvent ces mauvaises quali-  
 tés, elle cause la gravelle & la pierre,  
 comme les eaux de sources qui sor-  
 tent des rochers. On voit de ces eaux  
 rouler très-long-temps dans des ca-  
 naux souterrains, & se dégager au  
 contact de l'air extérieur d'une gran-  
 de partie de gravier fort atténué, ce  
 qui fait croire (a) au peuple que c'est  
 l'eau qui se pétrifie. Ces eaux peu-  
 vent exposer à de grands inconvé-  
 niens, si on ne les fait pas bouillir &  
 reposer ensuite avant d'en boire. Pour

---

(a) Muschembr. pense qu'il est très-possi-  
 ble que l'eau se change réellement en terre.  
 Phys. §. 1487.



## 82 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

Le peu que les eaux dures , crues ou graveleuses trouvent dans les reins , ou dans la vessie quelque matiere visqueuse , il n'est pas douteux qu'elles ne puissent y former un noyau qui deviendra ensuite une concrétion pierreuse : c'est par rapport à cela que la pierre est si fréquente dans quelques provinces. Il est cependant des constitutions heureuses , auxquelles ces mauvaises qualités de l'eau ne font aucune impression.

L'eau la plus nuisible est celle des flaques ou des marais , ou celle qui roule sur un sol mal-propre , ou chargé de mauvais principes quelconques. Les bons observateurs qui nous ont parlé des épidémies , ont fait attention à la nature mal-faisante de ces eaux. Les missionnaires Danois disent que l'éléphantiasis , ou le gros pied des Chétiens de S. Thomas , ne vient que des eaux dont ils boivent. C'est des eaux de neige qu'on dérive les goëtres , si communs parmi les habitans des Alpes ; ils sont très-rare dans le Tyrol ; au lieu que dans les villages du Piémont , c'est une chose

DES MALADIES. 83  
 qui paroît si naturelle , qu'on y est  
 un sujet de dérision lorsqu'on n'en a  
 pas. C'est dans le plat pays que les  
 goëtres se voyent en Suisse : d'ailleurs  
 c'est sur les montagnes que l'on y a  
 l'eau la plus pure. (a)

Le vin pris immodérément est pour  
 les jeunes gens , ce que le fumier est  
 aux arbres , comme l'ont très-bien  
 dit les meilleurs observateurs : le fu-  
 mier pousse le fruit & fait périr les  
 arbres ; le vin dans ces cas-là de-  
 vient presque un poison : il attaque  
 l'homme dans tous ses principes ,  
 ruine toutes les forces , détruit tou-  
 tes les facultés de l'ame , cause des  
 vomissemens , des fièvres , la fureur ,  
 la folie , des convulsions , l'apoplexie ,  
 & quelquefois la mort. Le vin en gé-  
 néral énerve lentement le corps , si  
 l'on en prend un peu trop habituel-  
 lement ; il dissout toutes les humeurs ,

---

(a) On peut voir dans Muschembroeck de  
 plus grands détails sur les propriétés de l'eau  
 & sur ses effets. Cet habile homme a ras-  
 semblé tout ce que l'expérience a pu dé-  
 couvrir d'intéressant.

D vj.

84 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 & fait périr par l'hydropisie ; mais  
 les suites les plus communes de l'abus  
 du vin , sont une disposition à tou-  
 tes les maladies inflammatoires , à la  
 goutte , à l'asthme , à l'hydropisie , &  
 à l'apoplexie. Ce sont les débauches  
 du vin qui rendent les suffocations si  
 fréquentes en Angleterre.

Les sujets sanguins & qui mènent  
 une vie sédentaire , s'attirent en gé-  
 néral par l'usage immodéré du vin ,  
 les douleurs les plus violentes au dos ,  
 aux reins , & la pierre. On a vu pé-  
 rir des gens par une inflammation  
 de l'estomac , pour avoir inconsi-  
 dérément bu du vin , lorsque la bile  
 leur étoit remontée dans l'estomac  
 après une émotion violente. Bacon  
 dit avoir vu confirmé par l'expé-  
 rience , ce que l'antiquité avoit  
 cru par rapport à l'effet du vin , sur  
 le principe de la génération : il pré-  
 tend donc que les buveurs de vin  
 perdent leur virilité , ou n'engen-  
 drent que des filles , comme le disent  
 les Anglois en plaisantant

Les médecins regardent comme les  
 meilleurs pour l'usage ordinaire , les



DES MALADIES. 85  
vins qui ont moins d'esprit & de sel;  
mais qui contiennent plus de terre &  
d'huile: tels que les vins de Neufchâtel  
chez nous, & ceux de Bourgogne;  
cependant les vins légers sont en gé-  
néral plus faits pour le corps, que  
ceux qui ont trop de corps. La plû-  
part des vins trop spiritueux sont,  
comme on dit, capiteux: on fait ce  
reproche au vin de Champagne; mais  
c'est peut-être le plus innocent de  
tous les vins, quand on n'en prend  
que raisonnablement. Le Bourgogne  
fait plus d'impression sur le genre  
nerveux; on conseille même le vin  
de Champagne à certains goutteux,  
sur la remarque que l'on a faite qu'il  
n'y a presque pas de ces maladies  
dans cette province: le Bourgogne  
au contraire irrite violemment cette  
maladie. Les vins du Rhin passent  
aisément, sont légèrement acidules,  
& déplaisent par-là à bien du monde;  
mais, quand ils ont cinquante ou  
soixante ans comme j'en ai vus, c'est  
un breuvage délicieux, auquel il ne  
faut néanmoins pas trop se livrer.  
Ces vins en général sont au-dessus.

### 86 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

d'un grand nombre d'espèces de vin.

Les uns préfèrent les vins blancs aux vins rouges, les autres pensent le contraire ; on ne peut cependant nier que la partie colorante des vins rouges ne les rende moins coulans , & fort lourds quelquefois. On s'apperçoit de cette partie colorante d'une manière fort sensible dans les urines des grands buveurs , lorsqu'ils sont malades sur-tout ; c'est ce à quoi des praticiens peu attentifs ne songent pas , & ce qui leur fait prendre ce phénomène pour tout autre chose dans plusieurs maladies. On prétend aussi que les vins rouges ont une qualité astringente qui dessèche les solides & épaissit les humeurs.

Parmi les forts vins , le meilleur & le plus sain , est sans contredit celui de Hongrie ; il surpasse presque tous les vins de l'Europe , même les meilleurs de l'Italie , de l'Espagne , & de la France. Ce vin croît dans le comté de Zemple , pays de la haute Hongrie , aux environs de Mad , Tolézia , Benyé , Talga , Schadan , Kerestur , Tarzal , Sermesch & Tokay.

## DES MALADIES. 87

Tous ces vins s'appellent vin de Tokay ; il n'y a réellement entre celui-ci & les autres, presque aucune différence sensible : ces vins sont à peu près aussi bons les uns que les autres. On a remarqué que le meilleur vin de Hongrie fournit, après la fermentation, jusqu'à moitié de sa quantité, un esprit d'une odeur exquisite ; l'autre moitié a un goût douceâtre mêlé d'un peu d'acidité. On a aussi observé qu'on ne retire pas tant d'esprit des plus excellens vins de la haute Hongrie que l'on appelle *essence*, ou vin de *mere goutte*, à cause de leur douceur huileuse : aussi il ne reste presque aucune partie acidule, mais avec certaine matiere aqueuse, une matiere épaisse, visqueuse, douce, & qui prend aisément feu quand elle est desséchée, & jettée dans le feu. Les vins même les plus inférieurs de la basse Hongrie n'ont point d'acidité, & ne déposent pas autant de matiere tartareuse que les vins du Rhin.

Tous les vins en général sont pour un homme en santé comme le contrepoison des viandes ; car le vin em-



## 88 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

pêche, par son acide, l'alcali volatil de se développer autant qu'il le fait avec l'eau. Rogers a vu en Irlande des sujets attaqués de fièvre putrides, pour ne boire que de l'eau avec les viandes qu'ils mangeoient.

Les vins doux, ou ceux qui n'ont pas encore passé par le degré de fermentation requise, sont presque diurétiques comme tous les vins nouveaux; ils causent des spasmes à la vessie, des stranguries, & quelquefois même une ardeur très-cuifante dans la verge, comme le fait la bière en certaines circonstances : on la prendroit pour une vraie chaude-pisse ; cela vient de la seconde fermentation qu'ils éprouvent dans le corps : mais il ne faut pas compter parmi ces vins les vins doux de France, d'Italie, d'Espagne & de Perse, qu'on fait cuire & évaporer à certaine quantité avant qu'ils commencent à fermenter. Cette espèce de cuisson empêche les principes de s'analyser spontanément, ce qui fait que ces vins ne s'altèrent pas par la suite, & restent même long-temps doux.

On peut compter parmi les vins

## DES MALADIES. 89

acidules ceux du Rhin, de la Moselle. Ces vins rendent dans la distillation un tiers d'esprit; le reste a un vrai goût de (a) vinaigre. Le vin du Rhin qui n'est pas encore vieux contient beaucoup de tartre. On croyoit pouvoir expliquer par-là pourquoi la pierre est une maladie si commune dans les Chapitres de l'Allemagne, où l'on ne boit presque que du vin du Rhin. Mais M. Schmidt a fait voir que le tartre n'est pas nuisible, & qu'il n'y en a pas dans le vieux vin du Rhin: il regarde donc l'acide de ce vin comme innocent, puisqu'il n'est pas nuisible dans le vinaigre; Il prétend donc que la pierre n'en peut pas être produite, vu que la pierre ne consiste que dans une aggrégation de particules lexivielles: que d'ailleurs cette maladie est très-rare aux environs du Rhin, & que ce vin est plus pro-

---

(a) J'ai trouvé par toute l'Allemagne & dans les Pays-bas le vinaigre le plus insipide; ce qui prouve que les vins qui le fournissent n'ont que très-peu de principe spiritueux. On en fait aussi des autres liqueurs fermentées, mais il est encore plus mauvais.

90 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
pre à dissoudre la pierre qu'à la former. Le vin de Moselle passe pour avoir moins de principe tartareux que le vin du Rhin ; mais il le conserve à tout âge , & il cause volontiers la goutte.

Les vins acides & austères des contrées de la Suisse , qui sont le long de la Reus , de l'Aar , & de la Limmat , engendrent le plus les maladies articulaires ; mais d'un autre côté , on voit si rarement la pierre & la gravelle dans ces contrées , que je doute que le vin acide puisse jamais en être cause. On a observé que ce sont plutôt les vins cuits de France , d'Italie , &c. qui produisent ces maladies & la goutte.

Comme la fermentation peut bien avancer , mais non rétrograder , dit M. Macquer , le vin tourne quelquefois à l'aigre , & le mal est sans remède ; il n'est plus alors une liqueur faite pour la boisson. Une cupidité criminelle a néanmoins trouvé des palliatifs pour ces inconvénients. Les marchands jettent dans ces vins tournés à l'aigre différentes drogues



## DES MALADIES. 91

pour en absorber l'aigreur, & les rendent par-là un vrai poison. M. Macquer remarque encore que les alcalis & les terres absorbantes pourroient servir à refaire ces vins pour quelque temps ; mais, comme ces matières donnent au vin une couleur sombre ou verdâtre, & une saveur qui n'est pas plus agréable que l'aigreur qu'elles font disparoître, ces empoisonneurs se servent de la chaux de plomb pour rendre à ces vins une saveur douce, & qui n'en altere en rien la couleur ; elle arrête même la fermentation. Ce sçavant chimiste croit qu'il n'est aucun marchand de vin assez malheureux pour jeter de cette chaux de plomb ou de la litharge dans les vins, vu qu'ils ne peuvent ignorer les accidens terribles qui en résultent, & qui sont quelquefois suivis de la mort. Pour reconnoître cette fraude, il faut, dit cet habile homme, y verser du foie du soufre en liqueur. Si le précipité qui se fait alors est brun ou noirâtre, c'est une preuve que le vin est empoisonné par cette chaux : autrement

92 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
le précipité est blanc, ou simplement  
coloré par le vin, lorsqu'on ne l'a pas  
ainsi empoisonné.

Gaubius a publié un autre moyen  
de reconnoître cette fraude. Il faut  
faire dissoudre de l'orpiment dans de  
l'eau de chaux : on verse de ce mé-  
lange dans le vin. S'il est empoisonné  
avec de la litharge, il devient rou-  
geâtre ou noirâtre.

Le vin du Rhin est moins suscep-  
tible de fraude que tout autre, vu  
que les raisins secs, la litharge, &  
d'autres drogues illicites lui ôtent  
son goût acidule, & se font aussitôt  
reconnoître par-là.

Les Hollandois falsifioient autre-  
fois les vins de France par le pro-  
cédé le plus infâme. Ils imprégnoient  
leurs tonnaux de la vapeur de l'ar-  
sénic, du soufre & du bitume. Le  
vin se conservoit long-temps frais &  
de bon goût : mais il causa dans les  
Indes des dyssenteries mortelles.  
Quoique les vins que l'on falsifie en  
quantité à Hambourg, & qui se ven-  
dent dans la partie septentrionale de  
l'Allemagne soient d'une douceur

agréable, il n'en font pas moins mauvais, à cause de l'eau de-vie qu'on y mêle. Ils donnent très-fort à la tête, & rendent le corps extrêmement lourd & indolent. On préfère aujourd'hui, en France, le vin de Champagne non mouffieux, parce qu'on a reconnu que la plupart de ces vins n'ont (a) cette qualité qu'au moyen du jus de navet, ou du suc de bouleau qu'on y jette pour les rendre tels. Cette sophistication est la plus supportable de toutes, parce que le jus de navet est un excellent remède en bien des cas.

Le riz, & en général les végétaux fournissent, au moyen de la

---

(a) Les vrais vins mouffieux ne font guère plus avantageux que ceux-ci. Comme le vrai vin mouffieux ne devient tel que parce qu'on le met en bouteille avant que la fermentation en ait assez dégagé d'air pour que le vin soit au degré ordinaire de tous les vins, ce fluide porté dans le corps, y occasionne des flatulences & une ardeur considérable, tant à l'estomac qu'à la poitrine, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois à Châalons-sur-Marne. Ces vins font même perdre l'appétit d'une manière surprenante.



## 94 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

fermentation, une liqueur vineuse : le palmier en rend aussi une semblable, mais ce suc vineux du palmier s'aigrit promptement. Les Suédois font un vin très-agréable avec les framboises. On en fait aussi de pareil en Angleterre ; on en fait même avec les fraises & les baies de sureau. Les Anglois aiment sur-tout ces derniers lorsqu'ils ont fermenté avec du sucre, & qu'ils fortifient d'un peu d'eau-de-vie. On fait en Angleterre, comme en France, beaucoup de cidre avec les pommes & les poires. Cette liqueur passe pour être plus substantielle que le vin ordinaire. Le poiré est (a) *mou* ; mais ses effets sont aussi funestes que ceux du cidre de pommes, si les poires dont on le fait ne sont pas parvenues à une parfaite maturité. Ces différens cidres causent

---

(a) Je ne sçais comment M. Z. prend ici le mot *Weich*. Le poiré n'a réellement pas tant de corps que le cidre de pomme ; mais il est infiniment plus violent, quoique cette violence ne soit que passagère. La plupart des cidres qu'on vend à Paris, sont sophistiqués avec de l'alun & du miel.

## DES MALADIES. 95

des constipations terribles, & même la colique de Poitou, ou la même que celle du vin sophistiqué avec de la litharge. L'espece de cidre qu'on fait en Angleterre avec des pommes sauvages, passe pour être de meilleure garde, & plus saine.

Les Egyptiens font un vin avec les dattes; cependant ils lui préfèrent l'eau. Les Chinois font leur vin de riz distillé. Tous ces vins, ou plutôt toutes ces liqueurs spiritueuses nuisent au moins par leur aigreur aux estomacs foibles, & qui sont déjà incommodés d'humeurs acrimoneuses.

La bière est d'usage dans presque tous les pays : on la fait à la Chine avec du riz, & en Amérique avec du maïs. La partie mucilagineuse des grains, dont la bière est chargée la rend nutritive à certain point. On croit qu'elle garantit de la pierre à cause du houblon; mais la quantité d'air qu'elle renferme est extrême. La meilleure de toutes les bières est *la mumme*, ou la bière de Brunswic : elle ne le cède presque pas au vin d'Espagne, & ne

## 96 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

s'aigrit même pas sous l'équateur ; mais je regarde cette bière, aussi-bien que tous les vins huileux , comme de vrais médicamens. On peut s'en bien trouver , mais c'est par l'usage convenable qu'on en fait : autrement ce sont autant de poisons qu'on se porte dans les humeurs. La bière devient très-nuisible si elle n'a pas fermenté. Les Hollandois aiment cette bière par préférence, & rient de tout leur cœur lorsqu'ils la voient écumer ; mais ce bouillonnement est une preuve que la fermentation n'a pas été assez longue. Cette bière cause une dysurie ; & , selon Boërhaave , des coliques convulsives , des inflammations à l'estomac , aux intestins , lesquelles sont suivies de la mort en peu de temps. On lit dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Paris qu'un gentilhomme mourut malgré tous les secours possibles, après avoir bu une grande quantité de forte bière renfermée dans une cruche , & qui n'avoit pas encore tout-à-fait fermenté. On lui trouva en l'ouvrant les intestins énormément distendus par des vents.

L'usage



L'usage des breuvages distillés cause au genre humain des maux incurables. De ce nombre sont l'eau-de-vie que Sydenham vouloit qu'on ne conservât que pour l'usage extérieur : soit l'eau de-vie de vin, soit de bled, ou l'eau de cerise ; le *tafia* ou l'eau-de-vie de sucre, qu'on appelle aussi *rum* ; l'*arak* (a) ou l'eau-de-vie de riz, & toutes les huiles spiritueuses qu'on sert aujourd'hui sur toutes les tables, où la mort va comme aiguïser sa faux par les mains de la volupté.

L'eau de-vie de bled a beaucoup moins de corps que l'eau-de-vie de France, sur-tout celle de Coignac & d'Orléans. Cette eau-de-vie de bled contient neuf parties d'eau sur cinq d'esprit, au lieu que l'eau-de-vie de France contient neuf parties

---

(a) On appelle aussi *arack*, proprement dit, ou *arrack*, la liqueur qui vient de la distillation du jus de cocotier, que l'on fait découler des arbres par incision. Ce mot se donne dans l'Inde à toute liqueur forte, & même à notre eau-de-vie. Le vrai *arrack* est purgatif quand il est nouveau, & porte beaucoup à la tête lorsqu'il est vieux.

Tome III.

E

## 98 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

d'esprit sur sept parties d'eau : outre cela la bonne eau-de-vie a une odeur spiritueuse agréable, qu'elle conserve presque jusqu'à la dernière goutte, aussi-bien que sa force : ce qu'on ne voit pas à l'eau-de-vie de bled ; d'ailleurs celle-ci a toujours un goût acide, & même de l'âcreté. Les eaux-de-vie de la Rochelle ont aussi quelque chose de cette même âcreté ; mais l'eau-de-vie de bled prend plutôt feu, & semble porter plus de chaleur dans le corps, malgré certaine fadeur qu'on y remarque aussi.

Le *kirsch wasser*, (ou l'esprit tiré des cerises,) se fait sur-tout en Suisse, & ne le cède en rien à l'eau-de-vie de France, lorsqu'il est vieux, & qu'il n'est pas tiré de prunes de damas, ou de prunes quelconques : l'âge l'améliore toujours. Il fait avec le sucre & le jus de citron, un ponche excellent.

Le tafia, rum, ou eau-de-vie de sucre, est une liqueur plus huileuse que l'eau-de-vie ordinaire. L'arrak est encore plus fort, plus balsémique, & contient une huile très-atténuée.

## DES MALADIES. 99

L'usage modéré de ces boissons feroit peut-être plus salutaire que nuisible, si on se contentoit d'en connoître seulement l'usage ; mais il est peu d'hommes qui soient fous (a) avec raison, ou qui se contentent de se livrer à une folie agréable. J'ai vu nombre de médecins prêcher sans cesse diète & régime, & qui ressembloient à ce bon capucin, qui, en prêchant sur la gourmandise, rottoit à chaque instant.

Le monde est rempli de préjugés funestes au sujet des liqueurs spiritueuses. On m'a soutenu, en Suisse, que le kirsch-wasser est rafraîchissant, j'ai cru devoir répondre que selon le peuple & les Indiens, le poivre rafraîchit ; & qu'un Sophiste a dit que le feu est froid, & la neige chaude.

Pecquet prétendit qu'il ne falloit pas d'exercice pour faire la digestion, mais quelque boisson spiritueuse : il conseilla donc de boire un petit verre

---

(a) *Cum ratione insanire*, ou *insanire insaniam hilarem*, comme le disoient les Latins.



100 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
d'eau-de-vie après le repas, & le fit  
lui-même. Il sembla s'en bien trou-  
ver pendant quelque temps ; mais à  
la fin son estomac & ses intestins en  
furent tellement raccornis, qu'ils ne  
laissent plus passer que l'eau-de-  
vie. Pecquet fut obligé de quitter son  
emploi, & devint bientôt la victime  
de sa folie.

Non-seulement ces boissons ne fa-  
cilitent pas la digestion ; elles y sont  
au contraire un très-grand obstacle.  
Elles semblent d'abord fortifier ; mais  
bientôt elles causent une inertie qui  
devient générale. On ne dira jamais  
non plus que l'ivrognerie soit l'anti-  
dote de la gourmandise.

On emploie les boissons spiritueu-  
ses contre les flatuosités : elles sem-  
blent en effet les faire cesser pour  
peu de temps ; mais les vents repa-  
roissent bientôt. Au lieu d'attaquer  
la cause de ces flatuosités, on se  
borne à en arrêter les effets, & l'on  
augmente cette cause en suspendant  
ses effets pour un instant. Comme  
ces flatuosités viennent de la foi-  
blesse des viscères, le mal devient en-

## DES MALADIES. 101

core plus grand après l'usage de ces médicamens absurdes , qui laissent après leur effet un relâchement encore plus considérable. J'ai connu un homme hypochondriaque , qui buvoit tous les soirs un petit verre d'eau-de-vie de France , pour obvier à ces flatuosités ; mais son mal en augmenta de jour en jour : les flatuosités furent suivies de très-grands vertiges ; il augmenta la dose de son eau-de-vie : il fut frappé d'apoplexie, & mourut à la fleur de son âge.

J'ai connu un autre homme attaqué de la même maladie , & dont l'épouse avoit quelquefois une humeur assez fantasque. Il crut pouvoir se mettre au-dessus de ces boutades de son épouse, en buvant chaque fois que cela arrivoit, un petit coup d'eau-de-vie, disoit-il : mais comme les bizarreries de cette femme revenoient souvent, il augmenta sa maladie à proportion qu'il buvoit. Il se sentit enfin, après tant de récidives, des anxiétés extrêmes ; il eut des diarrhées très-violentes ; & tomba enfin dans un affreux désespoir toutes les fois qu'il

E iij

## 102 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

plaisoit à l'aimable épouse de pousser un peu loin ses singularités.

Leau-de-vie quelconque durcit toutes les parties du corps, les resserre. Ceux qui en boivent immodérément se trouvent dans le cas des hydro-piques, *quo plus sunt potæ plus sitiuntur aquæ* ; plus ils cherchent à éteindre la soif qui les dévore, plus l'eau-de-vie leur enflamme les entrailles ; & leur estomac perd à la fin, raccorni & durci, toute sensibilité ; ils ne sont plus affectés que de l'impression de cette liqueur. Ces gens meurent ordinairement de maladies inflammatoires de poitrine, ou de l'asthme, ou d'hydropisie de poitrine, ou de polypes formés dans le cœur par un phlegme tenace ; s'ils ne périssent pas d'apoplexie (a).

---

(a) Une personne avec qui je parlois il n'y a pas long-temps des abus de l'eau-de-vie, me dit qu'elle connoissoit un homme âgé de près de quatre-vingt-dix ans qui ne prenoit tous les jours qu'un peu de pain & une demi-bouteille d'eau-de-vie, ce qui faisoit toute sa nourriture depuis très-long-temps. On a vu mourir deux hommes, il y a quelques



## DES MALADIES. 103

Thierry a trouvé dans les buveurs de profession , les bronches rétrécies, souvent d'un bon tiers. Je sçais même , par expérience , que ce rétrécissement se fait sentir à quelques sujets lorsqu'ils sont ivres. Van-Swieten a trouvé dans une femme qui avoit aimé l'eau-de-vie , la rate , le pancréas , le foie , les poumons très-durs , & généralement toutes les glandes extrêmement dures , & pour ainsi dire pétrifiées.

Je ne puis être du sentiment de Thierry , qui dit qu'on peut boire impunément des liqueurs spiritueuses dans les pays froids comme dans les pays chauds. Il croit que ces boissons , dont l'usage fait tant d'impression dans un climat tempéré , affecteroient à peine un Européen qui en prendroit en même quantité entre les Tropiques, ou près des cercles Polaires , ou à une certaine hauteur de l'atmosphère. Cette opinion

---

mois , pour s'être enivrés d'eau-de-vie : trois autres , qui s'étoient également enivrés avec eux , en furent très-mal.

E iv

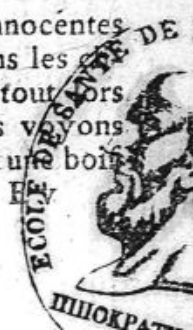
104 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
paroît fondée sur deux observations.  
1<sup>o</sup> Smith dit que la même dose de  
vin qui enivre en Europe , entre-  
tient à peine les esprits vitaux dans  
la Guinée , à cause de la transpira-  
tion continuelle & même excessive  
qui a lieu dans cette contrée. 2<sup>o</sup> On  
a aussi observé que ces boissons n'é-  
chauffent pas plus que l'eau dans  
les pays froids.

Il est vrai que la transpiration est  
très-grande dans les pays chauds ,  
qu'on y est bientôt épuisé , & que  
l'on est obligé pour cette raison de  
reprendre de nouvelles forces d'une  
manière quelconque. Les marchands  
qui traversent les déserts de l'Asie ,  
pour aller en Turquie & en Perse ,  
étanchent très-bien leur soif avec un  
verre d'eau-de-vie , ou de vin de  
Perse ou d'Espagne le plus fort. Le  
vin est indispensable à tous les Eu-  
ropéens qui se trouvent à Carthagène  
d'Amérique. En effet , tous les habi-  
tans se plaignent de maux d'estomac ,  
lorsque les galions tardent trop à ar-  
river ; les Espagnols sont alors obli-  
gés de mêler du piment ou jamaïque

DES MALADIES. 105  
dans leurs alimens, pour s'exciter à manger.

Ces observations nous font voir qu'on est réellement obligé de prendre de ces boissons dans les pays chauds, pour étancher au moins la soif par leur impression passagere; & que, dans les chaleurs excessives, il en faut prendre plus à cause de l'épuisement extrême que l'on éprouve alors. C'est aussi ce que l'expérience nous apprend; nos chasseurs Suisses disent que rien ne défaltere tant en été que l'esprit de cerise; mais ils disent aussi qu'il en faut prendre modérément. J'ai aussi vu des sujets délicats, obligés de boire du vin de temps en temps pendant les grandes chaleurs, pour ne pas tomber dans de fréquentes défaillances; mais cela ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes pendant les chaleurs.

Ces boissons paroissent innocentes pendant les froids, ou dans les climats septentrionaux; sur-tout lors de cette température. Nous voyons en effet que l'eau-de-vie est une boi-





106 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 son d'un grand usage dans le Nord.  
 On ne peut faire ce reproche au  
 général de l'Allemagne : je vois néan-  
 moins que l'eau-de-vie commence à  
 se faire si bien goûter dans la basse-  
 Saxe , même comme une panacée  
 universelle , que les femmes répon-  
 dent fort plaisamment aux médecins  
 qui leur reprochent de ne pas avoir  
 pris les médicamens ordonnés : *mais*  
*je bois de l'eau-de-vie !* M. de Haller  
 a pensé que les concrétions pierreu-  
 ses ne se trouvoient si communément  
 dans la vésicule du fiel , parmi le  
 petit peuple de Gottingue , qu'à cause  
 de l'usage immodéré de l'eau-de-vie.

On boit beaucoup d'eau-de-vie en  
 Pologne. Les gens de condition , en  
 Danemarck , prennent habituelle-  
 ment des liqueurs le matin ; & l'on  
 en verse à table un petit verre sur  
 chaque mets de difficile digestion.  
 On présente des liqueurs en Suède ,  
 avant de se mettre à table , pour ou-  
 vrir l'appétit. L'ivrognerie s'aug-  
 mente à l'excès en Sibérie. Les La-  
 pons commencent dès l'âge de deux  
 ans à boire de l'eau-de-vie ; leur

penchant pour cette liqueur est si grand , qu'on a été obligé d'en défendre l'entrée chez eux. C'est aussi chez les Islandois une passion générale que cette boisson. Il n'y a que les Groënlandois qui en usent modérément parmi les nations du Nord : c'est peut-être parce qu'ils trouvent plus de goût à leur huile de poisson ; mais cet usage si général & en même temps si abusif de l'eau-de-vie , ne prouve pas que les boissons spiritueuses soient innocentes dans le Nord. Un Lapon prend de la noix vomique lorsqu'il a la colique : on en connoît les dangereux effets parmi nous. Un Russe (a) boit de l'eau-forte dans le cas de besoin.

Mais voici des faits qui nous prouvent incontestablement le danger des liqueurs spiritueuses. Bernier nous dit que les Anglois se font périr à Bengale avec leur ponche. Les Euro-

---

(a) Un domestique Russe a prouvé ici , à Paris , que M. Z. n'avance rien de hasardé. Cela ne lui a pas fait plus d'impression que l'eau-de-vie ; mais cet homme tremble de tous les membres.

## 108 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

péens éprouvent fréquemment les funestes effets de l'eau-de-vie de riz ou de l'arak à Malabar, si on en doit croire les missionnaires de Tranquebar : les Malabares l'ont en horreur. Bontius dit qu'il ne périt tant de matelots Hollandois aux Indes, que par l'usage de l'arak. Cheyne dit que l'usage immodéré que les Anglois font du ponche en Amérique, leur cause des coliques convulsives très-fréquentes, des spasmes, des paralyties ; & la mort qui suit de près ces maladies. De bons mémoires de la Jamaïque, me disent qu'il ne se passe pas d'année que le ponche, fait avec le rum, n'enterre mille ames. Cette boisson est si forte, que les Anglois nouvellement débarqués dans ce pays, ne peuvent la soutenir ; & le moindre abus qu'ils en font, leur cause des fièvres terribles, qui deviennent mortelles en peu d'heures. Ulloa dit qu'il y a beaucoup plus de femmes que d'hommes au Pérou, parce que les hommes s'y ruinent le tempérament à boire du tafia dès leur jeunesse.



Les lois & les religions des peuples méridionaux prouvent qu'on a regardé chez eux l'ivrognerie comme très-dangereuse sous leur ciel brûlant. Les Carthaginois avoient une loi qui interdisoit l'usage du vin. Mahomet défendit le vin ; & les Turcs s'en abstiennent. La loi des idolâtres de l'Indostan défend le vin. Quoique les Maures de l'Indostan ne s'embarrassent pas beaucoup de la superstition de ce pays-là , ils sont cependant très-sobres. Montesquieu a très-bien dit que l'ivrognerie fait tomber l'homme en phrénésie dans les pays chauds , & le rend stupide dans les pays froids.

Il me reste encore à parler du thé , du café, du chocolat, comme causes éloignées des maladies. Incapable de flatter les préjugés lorsqu'ils peuvent nuire , je vais dire franchement ce que je pense de ces boissons si fort à la mode , sans m'inquiéter de ce que l'ignorance peut dire à ce sujet. Bacon étoit surpris que les boissons chaudes eussent été si négligées des modernes : cet homme si péné-

110 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 trant verroit aujourd'hui avec douleur  
 que cette négligence non-seulement  
 n'a plus lieu de nos jours, mais qu'on  
 prend aujourd'hui de ces boissons à  
 l'excès.

Le thé n'est autre chose que les  
 feuilles d'un arbrisseau qu'on cultive  
 avec soin au Japon & à la Chine.  
 On fait beaucoup de distinction en-  
 tre les différentes sortes de thé, par  
 rapport à la couleur, à l'odeur, au  
 goût & à la figure des feuilles. Les  
 Chinois y font des distinctions, qui  
 sont purement arbitraires. Lu-Yu dit  
 qu'il y a un nombre infini d'espèces  
 de thé, toutes distinguées par des  
 noms particuliers. On trouve peu de  
 véritable thé dans les contrées sep-  
 tentrionales de la Chine. Les mar-  
 chands Chinois vendent assez ordi-  
 nairement des feuilles de plusieurs  
 autres arbres pour du thé. On prend  
 pour du thé dans la province de Chan-  
 Ting, une espèce de mousse très-  
 amère qui croît dans le sol pierreux  
 d'une montagne située près de Mong-  
 Yng-Hyen ; cependant on peut assu-  
 rer que toutes les espèces de vrai

## DES MALADIES. III

thé se réduisent à un petit nombre ; & qu'outre cela , ce sont les feuilles d'un même arbrisseau.

Les deux genres principaux du thé , sont le thé verd ou le song-lo-cha , & le thé-bou ou le Y-cha. On se sert du thé verd à la Chine pour recevoir les visites ; mais le thé-bou est d'un usage beaucoup plus général dans tout l'empire. Les connoisseurs divisent le thé-bou en trois especes. La premiere vient des arbrisseaux nouvellement plantés ; elle s'appelle maucha. On ne s'en sert que pour faire des présens , & il est aussi particulièrement d'usage pour l'Empereur. C'est le vrai thé impérial ; cependant la livre n'en coûte dans le pays où il croît que quarante-trois sous environ , monnoie de France. La seconde especé est celle des feuilles plus avancées : on le vend à la Chine sous le nom de bon thé-bou. La troisieme especé consiste en des feuilles très-grandes , & qui ont toute leur maturité ; c'est la plus commune & la moins chère. La fleur du même arbrisseau fournit aussi une especé





112 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
de thé. Ce thé est extrêmement cher,  
quoiqu'il n'ait rien de particulier ni  
dans sa couleur, ni dans son goût,  
& que par cette raison même on  
s'en serve peu chez l'Empereur.

Toutes ces especes croissent sur  
le même arbrisseau, selon Cuning-  
ham, & leur variété ne vient que  
de la grandeur des feuilles, ou du  
temps où on les cueille, & on les fait  
sécher.

Cunningham divise le thé qu'on  
apporte en Angleterre, en thé verd  
fin, en thé verd commun, & en thé-  
bou. Le meilleur thé-bou est le bour-  
geon même de l'arbrisseau. On le  
cueille au mois de Mars, & on le  
fait sécher au soleil. Le bon thé-  
bou doit se cueillir en Mai, & le  
thé verd en Mai & Juin; mais celui-  
ci se sèche au feu. Les feuilles de  
thé changent promptement de qua-  
lités, de grandeur & de goût. La  
moindre négligence dans la récolte,  
les rend aussitôt d'une espece infé-  
rieure. La plus grande partie du thé  
qu'on voit en Europe, vient de la  
Chine, par Canton. Le plus cher, &

## DES MALADIES. 113

le meilleur que j'aie pris, est celui qu'apportent par terre les caravanes Russes qui vont tous les deux ou trois ans à Pékin. Il appartient au souverain de la Russie, comme tout le commerce qui se fait par ces caravanes; il ne passe dans d'autres mains que comme présent.

Au reste, on falsifie l'odeur & la saveur du thé, en y mêlant différentes choses; mais sur tout le thé-bou dans lequel on jette une infusion de terre de Japon.

Le petit peuple de la Chine fait bouillir le thé de la dernière sorte en grande quantité dans un chaudron pour la boisson ordinaire. Les gens plus relevés prennent leur thé, qui est d'une qualité supérieure, à peu près comme on le prend en Europe, sinon qu'ils n'y mettent pas de sucre. Il n'y a que les Tartares qui le prennent avec du lait. Au Japon, on le met en poudre pour le mêler avec de l'eau, & on l'agite comme du chocolat jusqu'à ce qu'il écume, ensuite on le prend sans sucre.

## 114 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

Les Afiatiques en général, mais surtout les Chinois, vantent le thé comme un médicament de la vertu la plus grande & la plus étendue. J'ai vu des recettes chinoises pour l'épuisement des esprits vitaux, pour le mal de tête, le ténésme, les hémorroïdes, la cardialgie; pour la constipation qui a lieu après les couches; pour les douleurs de reins; pour tous les cas de poison; pour les cuissens qui ont lieu dans la petite-vérole; pour les amas de phlegme dans la gorge; pour les envies de vomir; pour la suppression des règles & la toux; toutes recettes qui n'étoient composées qu'avec du thé, ou auxquelles le thé servoit de base ou d'excipient: mais on sçait trop bien que les Chinois vantent extraordinairement tout ce qui est du crû de leur sol, & combien on juge faux lorsqu'on juge dans l'enthousiasme.

Le thé verd passe par toute la Chine pour être corrosif, quoiqu'on y pense aussi qu'un estomac foible peut s'accommoder du bon thé-bou. Cependant je lis dans des écrivains



## DES MALADIES. 115

dignes de foi, que l'abus du thé produit à la Chine des maladies de nerfs les plus violentes, le diabète, une consommation & la mort. Le Ling-Fi ordonne conséquemment de ne prendre que peu de thé, & jamais à jeun. L'auteur du livre Tchang-Seng, ou de l'Art de se procurer la santé & une longue vie, dit, sous le règne de Cang-Hi : « J'avoue réellement » que le thé ne m'est pas agréable, » & que mon estomac se révolte » lorsque je suis obligé d'en prendre. Peut-être que la foible constitution que j'avois dans ma jeunesse, est la cause de cette antipathie. » Cet aveu nous montre combien se sont abusés les médecins Européens, en voulant imaginer les raisons pour lesquelles le thé est si salutaire aux Asiatiques, & si contraire aux peuples de notre continent.

On a cependant raconté des merveilles que le thé faisoit aussi en Europe. J'entends continuellement vanter ces prodiges par les personnes qui souffrent même le plus de

116 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
son usage, & cela sous mes yeux.  
Une chose passée en habitude guérit,  
comme on le sçait, bien des maux, &  
prévient même ceux que l'on n'a pas.  
Deux médecins Hollandois, Craanen  
& Bontekoe, écrivirent dans le dernier  
siècle, peut-être en faveur de la com-  
pagnie des Indes Hollandoise, que  
le sang étoit dans son état de per-  
fection lorsqu'il étoit le plus fluide,  
& que même il n'avoit dans cet état  
aucune disposition à aucune maladie  
quelconque. Bontekoe vouloit donc  
que l'on prît tous les jours jusqu'à  
cent, & même deux cents tasses de  
thé, pour se préserver de toutes les  
maladies possibles. Il nioit absolu-  
ment que le thé affoiblisse l'estomac.  
Il avoit sans doute un estomac de fer.

Ce sentiment devint général : on  
but du thé sans garder de mesure, afin  
de bien délayer le sang, ou plutôt afin  
de faire monter les actions de la com-  
pagnie des Indes. Boërhaave arrêta  
heureusement les progrès de cette opi-  
nion, & les ravages qu'elle causoit. Il  
fit voir d'une manière triomphante  
que la vraie nature de la consommation

est dans la fluidité même du sang; que ceux qui sont dans cet état ont, à la vérité, plus d'agilité & plus de facilité à saisir & comprendre les choses; mais qu'ils dépérissent aussi comme en fondant de jour en jour, ne se rétablissent jamais, & meurent enfin après un épuisement total, si le médecin n'est pas assez heureux pour leur rendre le sang plus épais. L'usage seul du thé n'est pas même suffisant pour atténuer le sang, comme le prétendoit Bontekoe; car je remarque que cette boisson fait tomber dans une mélancolie stupide, loin que les malades aient cette sérénité d'esprit qui se voit dans quelques espèces de consomption; mais Boërhaave a suffisamment prouvé ce qu'il avoit entrepris.

On nous dit que le thé pousse les urines, la sueur, leve les obstructions, guérit le mal de tête, la léthargie, la palpitation de cœur, qu'il rend le corps actif, réveille les esprits: d'autres ajoutent qu'il fortifie l'estomac & les intestins, qu'il est bon pour les dégoûts, les indi-



118 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 gestions & les cours de ventre. Il est  
 des gens qui regardent le fort thé verd  
 comme émétique, & vantent ce-  
 pendant l'usage du thé aux personnes  
 hypochondriaques ou hystériques.  
 J'avois autrefois la table, en qualité  
 de médecin, chez un théologien par-  
 tisan de la philosophie Wolfienne, &  
 hypochondriaque du premier rang.  
 Il regardoit le thé comme l'antidote  
 de sa maladie ; & dans cette persua-  
 sion, il versoit du thé sur tout ce  
 qu'il mangeoit : ce qu'il me van-  
 toit comme fort salutaire. Il regardoit  
 au contraire le café comme très-  
 nuisible, & par cette raison ne se  
 servoit à son déjeûné que du marc  
 de la veille. Il en remplissoit une  
 tasse à moitié, versoit du thé dessus,  
 & avaloit cela dans l'intention vrai-  
 ment philosophique de se laver l'es-  
 tomac.

On ne sçauroit nier, dit M. de  
 Haller, que le thé ne cause pour  
 quelque temps certaine gaieté dans  
 les pensées, certain feu poétique ;  
 c'est pourquoi je conseille l'usage  
 modéré du thé à ceux qui se portent

bien. Je remarque qu'il facilite réellement les sueurs, & qu'on l'emploie souvent avec succès dans cette vue, lorsqu'il est besoin de le faire. Il empêche aussi de s'endormir; il lave, nettoie l'estomac surchargé, en s'abstenant en même temps de toute nourriture. Il est réellement alors innocent, en le prenant même, si l'on veut, avec une infusion d'une autre plante convenable, comme j'ai coutume de le prendre moi-même, & avec utilité.

Je conseille aussi le thé à tous ceux qui sont obligés de s'exposer au froid (a), sur-tout en voyage, parce

---

(a) J'ai connu, moi troisième, la vérité de ce que dit ici M. Z. en passant de Dordrecht à Bréda : en 1756, je fus obligé de prendre la voie du Mordyk, & de faire le trajet, tantôt sur la glace, tantôt au milieu de monceaux énormes de glaces. Le froid que j'y ressentis, aussi bien que deux personnes de la compagnie, fut si vif, que depuis les hanches jusqu'au bout du pied, nous perdîmes presque tout sentiment & tout mouvement. On nous porta dans l'auberge : l'hôtesse intelligente nous refusa toute autre boisson que le thé, nous disant qu'elle en connoissoit

120 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 qu'il est le préservatif le plus sûr  
 & le meilleur contre la pleurésie &  
 toutes les autres inflammations. Je  
 le conseille particulièrement à ceux  
 qui, après être restés exposés à un  
 froid humide, rentrent au logis tout  
 transis : on prévient par-là les mau-  
 vais effets d'une transpiration arrê-  
 tée, & l'on sent bientôt cesser la  
 pesanteur & la lassitude qui en ré-  
 sulte d'abord. En quoi consiste donc  
 principalement, dans ces cas-là, le  
 vrai avantage du thé? Boërhaave ré-  
 pond que c'est dans l'eau tiède.

Mais il faudroit être un Sangrado,  
 pour croire que l'eau tiède soit avan-  
 tageuse à tous les estomacs. Hypo-  
 crate a déjà dit que l'abus de l'eau  
 tiède, ou la *thermoposie*, amollit la  
 chair, (a) affoiblit les nerfs, rend

---

les bons effets en pareilles circonstances.  
 Nous suivîmes son avis, & nous ne tardâmes  
 pas à nous réchauffer.

(a) L'eau, mais particulièrement l'eau chaude  
 prise abondamment, nuit directement, en ce  
 qu'elle délaie trop la lymphe, en emporte la  
 partie nutritive, soit par les urines, soit par les  
 sueurs, & appauvrit ainsi le sang, qui par-là doit  
 stupide,



Rapide, cause des hémorrhagies, des défaillances & de-là la mort.

Le thé est donc nuisible à plusieurs

nécessairement devenir un fluide déterminé à la putréfaction. L'eau abreuvant pareillement tous les solides, en enlève aussi tout ce qui en entretient la force; la fibre s'affaïsse, se relâche, & perd tout mouvement d'oscillation: il ne se fait plus d'action réciproque des fluides sur les solides, & des solides sur les fluides: de-là la stagnation des fluides épais qui restent, & les engorgemens d'où il résulte tant de maux. Un ecclésiastique, chanoine à Saint-Cloud, vient enfin de mourir pour s'être obstiné, malgré mes avis, à prendre des boissons aqueuses immodérées. Cet homme jouissoit, il y a quelques années, de la santé la plus robuste. Il lut par hasard l'ouvrage intitulé, *l'Eau remède universelle*; & à la moindre incommodité, il mit en pratique les rêveries de cet ouvrage & de quelques autres analogues. Il devint bientôt hypochondriaque, éprouva des rétentions d'urines opiniâtres, des éruptions dartreuses au col, aux cuisses, au scrotum. Sa respiration s'embarraffa extrêmement. Je me trouvai chez lui il y a quelques mois: je l'avertis du danger dont il étoit menacé; mais il me répondit qu'il connoissoit trop bien la bonté de son remède. Tel est le peuple. Il mourut quelques jours après que je l'eus quitté.

*Tome III.*

F

## 122 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

égards de la manière dont nous le prenons ; doit qu'on attribue toutes les vertus de ce breuvage au thé même , ou à la fermentation du sucre , ce que je ne crois pas , ou à l'eau tiède autant qu'au thé. Je n'insisterai pas ici sur ce que dit le célèbre Linnæus, que les plantes qui approchent du thé , sont la plupart vénéneuses : car je vois chez nous des dames ne prendre que de l'eau tiède avec du sucre & de la crème , & en éprouver les mêmes effets que ceux du thé : d'ailleurs Linnæus pense que ce n'est que le thé tout nouveau dont on doit boire l'infusion avec circonspection. Cette règle ne peut avoir lieu que pour les Chinois & les Japonais ; parce qu'en effet le thé tout récent , produit une espèce d'ivresse. Voilà pourquoi les lois de ces peuples fixent le temps où l'on peut commencer à prendre du thé ; mais il me suffit que le thé soit incontestablement la cause des effets déterminés dont j'ai parlé.

Le thé a quelque chose de pénétrant qui se porte même dans l'inti-

mité de nos solides, & qui discute, atténue toutes nos humeurs. Je vois nos praticiens routiniers Suisses, uniquement occupés de chercher à atténuer les humeurs dans le traitement des affections hypochondriaques & hystériques ; mais je remarque en même temps qu'il en résulte un relâchement incurable, que les digestions en sont entièrement altérées, que les flatuosités augmentent de plus en plus, & qu'enfin la mélancolie devient alors comme un pesant fardeau qui accable les malades. On sçait qu'après les fréquentes saignées, rien ne donne tant la mine cadavéreuse, que l'usage immodéré du thé. Nous avons vu en Suisse un gentilhomme qui, à tous égards, sçavoit prendre un ton de roi : on lui dit un jour que rien ne relevoit tant la majesté d'un roi, que lorsque tout avoit l'air pâle autour de lui. Il faisoit donc saigner ses domestiques tous les mois, & les obligeoit en même temps de prendre chacun cinquante tasses de thé par jour.

On ne peut disconvenir de tous les

F ij



124 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
effets du thé, relativement aux maux  
hypocondriaques & hystériques.  
Je buvois du thé pendant une parti  
de la nuit, étant à Gottingue, afin de  
ne pas m'endormir, ce qui me réussit  
réellement ; mais, au bout de deux  
ans le sommeil m'avoit abandonné  
aussibien que mes forces, & j'avois  
la tête aussi foible que l'estomac. J'ai  
vu plusieurs personnes de mes con-  
noissances dans le même cas, & par  
la même cause ; mais j'ai remarqué  
depuis ce temps-là en Suisse, que le  
thé rendoit à nombre de mes mala-  
des le pouls très-lent, & foible ;  
leur causoit des mouvemens hypo-  
condriaques, des soulevemens d'esto-  
mac, des flatuosités, des palpitations  
de cœur, des suffocations hystéri-  
ques, un tremblement, des vertiges,  
des évanouissemens, les pâles cou-  
leurs, & souvent la mélancolie la  
plus profonde ; & que les sujets hy-  
pocondriaques ou hystériques sen-  
tent sur-tout les tristes suites de leur  
maladie dès qu'ils ont pris du thé.  
Freind a connu une femme à qui l'u-

sage du thé avoit causé une incontenance d'urines, & ensuite la suppression de ses règles.

Nombre de sujets hypochondriaques s'imaginent avoir l'estomac froid, & s'y prennent de différentes manières pour l'échauffer. Les uns ont toujours une fourrure sur l'estomac, d'autres prennent très-chaud tout ce qu'il mangent; la soupe ne vaut rien, disent-ils, si l'on ne la mangent pas très-chaude, ou ils prennent leur thé bouillant pour ainsi dire. Je connois un de ces sujets à Zurich, & que j'estime particulièrement: cet homme a continuellement la theière à la main, & boit de sa lessive chinoise depuis le matin jusqu'au soir pour se réchauffer, dit-il, l'estomac; mais cet homme a le corps rempli de vents; il est sujet à des coliques lorsque ces flatuosités ne sortent pas aisément, il a toujours quelque chose de farouche, & trouve à redire à tout: aussi est-il toujours retiré. Je ne dirai pas à ces gens qu'ils n'ont pas l'estomac froid; mais j'appellerai cette prétendue froideur un relâche-

F iiij

126 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
ment extrême ; & c'est le thé qui  
en est la seule cause.

Nos dames se passeroient aussi peu  
de leur bouilloire aux heures mar-  
quées, que de leur table à jouer :  
voilà pourquoi les fleurs-blanches  
sont une maladie aussi commune  
parmi nos Suissesses que parmi les  
Flamandes & les Hollandoises. Je  
guéris tous les jours cette maladie,  
quoique lentement, en employant  
tout ce qui est contraire aux effets  
de l'eau tiède, comme la rhubarbe,  
les martiaux, l'extrait de quinquina,  
& , en général, tous les toniques les  
plus forts. Je suis accoutumé depuis  
long-temps à demander si l'on a des  
fleurs-blanches, aussi librement que  
je demanderois si l'on est enrhumé,  
& l'on me répond là-dessus sans plus  
de cérémonie. J'ai remarqué cette  
maladie dans des Suissesses de (a)  
dix ans, & à un très-haut degré.  
Cheyne dit que les fleurs-blanches

---

(a) Hoffmann a vu une fille attaquée de  
cette maladie dès sa naissance : d'autres l'ont  
observée dans des filles de deux ans, quelles  
qu'en fussent les causes.



attaquent aujourd'hui la portion la plus aimable du beau sexe, & que ces femmes en sont presque toujours stériles. Cette stérilité vient réellement assez souvent des fleurs-blanches, mais elle dépend aussi d'autres causes. J'ai aussi fait cesser la stérilité, en faisant cesser un état extrêmement irritable de la matrice & du vagin. Toutes les femmes n'ont pas, il est vrai, le vagin si irritable lorsqu'elles ont des fleurs-blanches, quoique la matrice le soit presque toujours. Toutes celles qui prennent du thé n'ont pas des fleurs-blanches, & toutes celles qui en sont incommodées ne prennent pas du thé; mais la plupart n'en sont redevables qu'au thé; car ces fleurs-blanches ne viennent que du relâchement des vésicules (a) pituitaires de la matrice.

On observe outre cela que l'usage même modéré du thé, quoique très-

---

(a) Morgagni, dit M. Raulin, a trouvé les matrices de différens âges parsemées dans leur face interne de vésicules ou tubercules glanduleux qui rendoient une mucosité naturelle, dont la partie qui répond au col de

**128 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE**  
 rare , est aussi très-nuisible à ceux dont les solides tendent d'eux-mêmes à se relâcher & à s'affaïsser ; il est vrai que le relâchement qui suit l'usage de cette boisson ne se fait pas sentir immédiatement après, dans des sujets dont les forces sont encore plus grandes que celles de ce poison lent ; mais chaque effet ne suit pas toujours sa cause avec promptitude, autrement les hommes seroient en général plus sages qu'on ne les voit ordinairement. Je crois donc avoir

---

ce viscere, étoit toujours remplie. Toutes ces glandes, dans leur état naturel, rendoient une humeur gélatineuse, muqueuse, filamenteuse & transparente. Pour peu qu'elles fussent dégénérées, la mucosité changeoit de nature ; elle étoit plus épaisse, plus fluide & de différentes couleurs. Dans ces différens états, lorsqu'il avoit nettoyé la cavité de ce viscere souillée de cette humeur, il la comprimoit, & en faisoit découler de nouvelle par gouttes sensibles, de la même nature & de la même qualité que celle qu'il avoit ôtée. Ces glandes ou vésicules étoient plus apparentes dans les matrices des femmes qui avoient eu des fleurs-blanches : la matrice en étoit affectée vers son col, & quelquefois le vagin dans toute son étendue.

droit de conclure que le thé est réellement la cause, quoiqu'éloignée d'un grand nombre de maladies.

On doit en dire autant du café; cette graine est originairement le produit d'un arbre de l'Arabie heureuse & de l'Ethiopie. Les anciens Grecs ne paroissent pas l'avoir connu, & les auteurs Arabes n'en font pas non plus mention. Ce fut au commencement du quatorzième (a) siècle

(a) Quelques écrivains modernes prétendent que le café ou cawé, ou *bon ban bunnu*, a été connu de temps immémorial. On a recours pour le prouver à plusieurs passages des Livres hébreux. On pense donc que le mot *kali* qui se trouve dans différens endroits de ces Livres, sur tout dans le deuxième Livre de Samuel où il est répété deux fois, c. 17, & 28, doit s'entendre du café. Le mot *kali* signifie un grain rôti ou brûlé. Ludolf l'avoit entendu du café, mais ensuite il a changé de sentiment, aussi-bien que Leydecker. On peut consulter Maius, *Supplém. ad Lex. Cocc.* -- Stephan. Blancard, *haustus polychr. Verdries, Physiol. Bibl.* -- Winckler, dans ses *Dissertations théologiques & philosophiques*. Séhudt, *Memorabil. jud.* -- Biblioth. theol. Select. P. XLV. Sterringa, *Animadvers. philol.* Geïerus, *Diff. an potius Coffée vesti-*

F v.



130 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
 qu'on commença à en parler. Rauwolf  
 est celui qui le fit connoître le pre-  
 mier, il y a environ deux cents ans,  
 & il n'est d'usage en Europe que de-  
 puis cent trente ans environ. On le

---

*gia in Sacra Scriptura reperiantur.* Tels sont les  
 auteurs qu'indique feu M. Simon, professeur  
 des langues orientales à Halé. Pour moi je  
 pencherois pour l'affirmative. Il est très-sûr  
 que les Arabes usoient de cette boisson long-  
 temps avant que le Sultan Helim s'emparât  
 de l'Egypte, en 1518. Ce fut-là que les  
 Turcs connurent l'usage de cette boisson,  
 quoiqu'ils n'aient commencé que plûtard à  
 en user. Le silence des auteurs Arabes, celui  
 de Louis Bassano, d'Antoine Ménavin, de  
 François Sansovin, qui ont écrit le premier  
 en 1545; le second, en 1548, & le troisie-  
 me, en 1563, sur trois boissons ordinaires  
 aux Turcs & aux Asiatiques, n'est qu'une  
 preuve indirecte de la négative, puisque les  
 Arabes, & les Egyptiens après eux, s'en étoient  
 servis long-temps auparavant. L'historiette  
 que raconte Nairon, professeur des langues  
 orientales à Rome, sur l'occasion de la dé-  
 couverte du café, peut être en toute sûreté  
 rangée parmi les fables. Est-il probable  
 qu'un arbre aussi beau que le *bon* n'ait at-  
 tiré que si tard les regards des peuples de  
 l'Yemen. Pour moi je ne l'ai vu en fleur  
 qu'avec un vrai plaisir, & j'aurois été tenté de  
 goûter de son fruit, sans même le connoître,

tira assez long-temps du Levant. Les Hollandois le cultiverent d'abord à Surinam. Les François sçurent s'en procurer quelques livres de nouveau, & le semerent à la Martinique & à Cayenne. Le café de l'Amérique est à présent commun dans toute l'Europe.

Le meilleur café est celui qu'on appelle le café du Levant. Il y en a de deux sortes ; l'une vient de Mocha, l'autre du grand Caire : elles ont la même qualité. Les Hollandois en apportent de Java, & les François de l'isle de Bourbon, qu'on nous vend bien cher pour celui du Levant, & qui lui est de beaucoup inférieur. Le moins bon est celui d'Amérique, sur-tout lorsqu'on l'a mis tremper dans l'eau de mer pour en augmenter le poid ; ce qui lui donne une âcreté extrême.

Le café est une boisson aussi habituelle chez les Turcs, que le thé chez les Chinois. Ils le sçavent préparer de maniere à le rendre beaucoup meilleur qu'il n'est chez nous. Le secret est dans la maniere de le

Fvj

## 132 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

brûler, de sorte que rien ne s'en échappe : au reste ils le font très-fort, & en prennent copieusement, sans lait & sans sucre. On a voulu nous démontrer pourquoi le café n'étoit que peu, ou point nuisible aux Turcs; mais on a oublié qu'il falloit prouver auparavant qu'il ne leur étoit réellement pas nuisible. Les Turcs souffrent de l'abus du café aussi-bien que nous. Il les rend foibles, stupides, & même perclus, surtout s'ils y mêlent de l'opium : aussi les Turcs méprisent-ils leurs compatriotes qui abusent de cette boisson, comme le font du vin nos ivrognes.

On pense que le café fortifie l'estomac, & qu'il est apéritif. On dit aussi qu'il facilite la digestion, qu'il fait cesser les flatuosités, les maux de tête, & sur-tout la migraine, les étourdissemens; qu'il empêche les attaques de léthargie, la suppression des règles; qu'il rend gai, fortifie la mémoire; qu'il facilite la circulation du sang & les sueurs; qu'il dissout les épaississemens des humeurs, pousse les urines, purge quelquefois.



légèrement. Je trouve qu'il y a du vrai dans tout cela, sur-tout à l'égard de ceux qui n'en prennent que rarement, qui ne boivent pas de vin, & ne sont pas faciles à émouvoir; mais il ne s'agit pas ici de recommander le café comme médicament; il suffit que l'usage même modéré du meilleur café soit un peu nuisible à toutes sortes de tempéramens, même dans l'état de santé, & qu'il faille en prendre pour aider la digestion & réveiller l'esprit quand on s'y habitue. Une jeune dame Suissesse, qui, selon Rousseau, joint à l'esprit d'un Leibnitz, la plume de Voltaire, m'écrivait un jour: « Sans café je n'ai que l'esprit d'une huitre. »

Mais l'abus de ce breuvage fait beaucoup de mal, même à ceux qui se portent bien, & il est pernicieux dans plusieurs maladies. Je prends du café deux fois par jour; mais je n'en prend que (a) deux tasses à la fois,

---

(a) M. Z. ne passeroit pas ici pour un homme bien sobre sur cet article, s'il le prend tel qu'il le dit plus bas.

## 134 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

& de cette maniere, il ne m'incommode pas : au contraire, deux tasses de plus m'affoiblissent, me causent des mouvemens hypochondriaques, des tremblemens, des étourdissemens & certaine timidité qui m'est insupportable. Je vois arriver la même chose à tous ceux qui se portent bien, mais qui sont d'une foible constitution, dès qu'ils en prennent plus que d'ordinaire.

L'abus continuel du café attire aux sujets d'un tempérament vif & sensible toutes sortes de maladies des nerfs, sur-tout aux femmes. Il cause souvent des éruptions affreuses au visage, il fouette le sang, & me paroît être la cause principale de ce que nos Suissesses ont leurs règles si long-temps & au-delà de l'âge ordinaire, & tombent par-là dans de dangereuses maladies. Il pousse le sang par les narines, les poumons, la matrice, les vaisseaux hémorroïdaux; il produit des toux lentes, enfin une consommation totale; & ce qu'il y a de singulier, c'est que cette consommation est accompagnée de

gaieté extrême. Hoffmann a même déduit du café l'origine du pourpre, quoique cependant l'origine de cette maladie, & son passage d'un pays à l'autre, soient pour moi un vrai problème.

Thierry dit que le café au lait cause quelquefois subitement des fleurs-blanches. Je sçais très-bien que nombre de femmes regardent le laitage comme une cause des fleurs-blanches, parce que le lait est blanc, & que ces fleurs s'appellent blanches; mais que le café au lait les fasse venir préférablement, c'est ce qui ne m'est pas assez connu. M Raulin a remarqué que le café fait quelquefois l'effet d'un purgatif, & cause le dévoiement. J'ai souvent vu le café au lait & sans lait, contribuer beaucoup à la diarrhée lente hystrérique; maladie que je regarde comme très-mauvaise, & très-difficile à guérir.

L'abus du café cause des maux de tête terribles, loin de les guérir, comme on le pense ordinairement. Thierry a vu des gens si incommodés de maux de tête, qu'ils étoient



## 136 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE

inertes à tout, & ne furent guéris de leurs maux qu'en renonçant au café. Il a vu comme moi des gens perdre par là le sommeil, & maigrir à vue d'œil. Mais j'ai observé d'un autre côté que le café procura du sommeil dans un cas où l'opium étoit sans effet. Une dame de condition, âgée de soixante-fix ans, étoit fort tourmentée d'une maladie arthritique terrible, depuis plusieurs mois consécutifs. Elle ne dormoit aucunement, comme il arrive assez dans ces sortes de maladies. J'employai divers moyens pour faire cesser ces insomnies. J'eus enfin recours à l'opium. Elle en prit un grain la première fois, & sans succès. Je doublai la dose la nuit suivante, mais aussi inutilement. Elle eut elle-même l'idée de prendre du café au milieu de la nuit, parce qu'il lui avoit déjà été avantageux dans quelques insomnies, aussi-bien qu'à d'autres personnes de sa famille. Je consentis à cette tentative, quoique je regardasse le café comme contraire à la maladie principale. Elle en prit donc deux tasses.

## DES MALADIES. 137

au lait la première fois, & dormit aussitôt pendant une heure. Elle réitéra la même chose avec ce même succès toutes les fois. Elle prit donc son café au lait au milieu de la nuit, pendant quatre mois consécutifs, & dormit; ce qui ne lui arrivoit pas lorsqu'elle ne le prenoit pas. Cette observation ne prouve pas les bons effets du café, mais qu'il y avoit quelque chose de particulier dans le tempérament de cette dame.

Le café fait moins de mal dans les pays à bière. J'ai vu à Gottingue maint Allemand avaler vingt tasses de café sans en rien ressentir. Le café ne fait même pas de mal dans la Suisse, en général, parmi le peuple, parce qu'il ne prend le café que fort foible: c'est plutôt une espèce (a) de lavage capable de faire soulever l'estomac à le voir seulement; mais dans nos villes où l'on se pique d'au-

---

(a) C'est à peu près de la même manière qu'on prend le café en Hollande, en Flandre & en Allemagne, au lieu qu'on y mange réellement le thé, tant on le prend épais.

138 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
tant de politesse & de raffinement  
qu'en France, on ne prend qu'une  
tasse de fort café après le dîner.

Je conclus, de tout ce que je viens  
de dire à ce sujet, que l'usage modéré  
du café n'est pas aussi nuisible que le  
même usage du thé, mais que l'abus  
du café est encore plus dangereux que  
celui du thé.

Le chocolat a aussi beaucoup d'in-  
fluence sur la santé. On le fait prin-  
cipalement du cacao, qui étoit en-  
tièrement inconnu aux anciens, &  
que les Européens ne connoissent  
que depuis la découverte de l'Amé-  
rique. Les Américains sçavoient l'art  
de faire le chocolat long-temps avant  
que les *Sauvages de l'Europe* passas-  
sent chez eux : ils en connoissoient  
l'usage & les effets, en faisoient  
grand cas, en vivoient en grande  
partie. Quelques nations se servoient  
même du cacao au lieu d'argent.

La plus grande partie du cacao  
vient de Terre ferme, ou du pays  
des Caraques, & de quelques autres  
contrées Américaines. Le grand ca-  
cao de Nicaragua est le meilleur. Le



## DES MALADIES. 139

petit cacao des Antilles est le moins bon. Le chocolat dans lequel on joint à peu près la moitié de petit cacao des Antilles à celui de Nicaragua, passe pour le meilleur, parce que le petit cacao des Antilles est beaucoup plus onctueux.

On gâte déjà le cacao au Mexique, en mêlant dans le chocolat différentes épices. La même chose arrive en Europe, où l'on y jette de la canelle, du gérofle, de la vanille, du musc & de l'ambre. On se nourrit presque de chocolat seul dans l'Amérique méridionale. Quant à l'Europe, c'est en Portugal, en Espagne, & en Italie qu'on s'en sert le plus.

Le chocolat me rabêtit lorsque j'en prends; & s'il produit le même effet sur d'autres, il peut avoir son utilité dans la société: au reste, on vante le chocolat comme un remède contre toutes les espèces d'épuisemens: les uns disent qu'il fortifie l'estomac; d'autres s'en servent lorsqu'ils se sentent trop fatigués des

**140 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE**

plaisirs de l'amour. Il passe enfin pour un remède contre l'impuissance totale, tandis que le chocolat & tout ce qui chauffe cause des pollutions nocturnes, & par-là même un épuisement considérable, si cela devient fréquent. On y remédie par l'usage de médicamens d'une nature toute opposée; malgré cela, je vois que certains sujets mariés sont obligés d'en prendre, & s'en trouvent bien.

Je me fers avec beaucoup de succès, pour les femmes épuisées après des pertes de sang, pour l'atrophie des enfans, & dans quelques especes de consommation, d'un breuvage fait de gruau d'avoine un peu rôti, de lait, & d'une petite portion de chocolat. Il seroit à souhaiter qu'on donnât à ce chocolat d'avoine la préférence sur le chocolat, proprement dit, dans de semblables maladies.

L'abus du chocolat peut certainement devenir très-nuisible dans nos climats. L'usage du chocolat est souvent contraire à des sujets foibles, valétudinaires, hypochondriaques.

## DES MALADIES. 141

hystériques, parce que le cacao est trop gras & trop indigeste pour eux; il donne un faux appétit, plutôt qu'un appétit vrai & naturel. L'abus de cette boisson cause des fièvres aux jeunes-gens; elle surcharge d'une nourriture superflue ceux qui menent une vie sédentaire: de-là mille anxiétés, & tout ce qui les suit. Le chocolat est contraire aux sujets replets & foibles; l'abus de ce breuvage, joint à l'intempérance dans le manger, seroit un moyen sûr d'être attaqué de maladies inflammatoires, & sur-tout d'apoplexie. Il cause souvent aux filles la suppression des règles & les pâles-couleurs. Enfin cette boisson si chérie a outre cela tous les inconvéniens qui résultent des épices & des drogues qu'on y mêle. J'ai remarqué que l'odeur de la vanille est insupportable aux sujets hypochondriaques ou hystériques: elle les fait suer extrêmement; &, lorsque ces personnes prennent du chocolat à la vanille, il leur cause des maux de tête violens, des tremble-



142 BOISSON, CAUSE ÉLOIGNÉE  
mens, des vertiges, & tous les symp-  
tômes qui peuvent accompagner les  
affections hypochondriaques & hyf-  
tériques.

Des gens du bon ton, comme on  
l'appelle, ne goûteront peut-être pas  
toutes ces réflexions que je fais con-  
tre des boissons si accréditées par  
l'usage & la volupté; mais heureu-  
sement ces gens ne lisent pas de  
livres allemands, & encore moins  
ceux de la nature de celui-ci.



## CHAPITRE III.

*Du Mouvement & du Repos considérés  
comme causes éloignées des Maladies.*

**L**E trop grand exercice produit plusieurs maladies ; il en résulte aussi d'un trop grand repos , & de certaine position habituelle.

Un exercice trop grand ou trop violent , met le sang & les poumons dans un mouvement considérable , le dispose aux maladies inflammatoires ; il exalte les sels , fait fondre la graisse , occasionne des fièvres aiguës , des hémorragies , des suffocations & la mort. Le trop grand mouvement de nos fluides les fait sortir hors du cours naturel ; ils s'extravasent , forment des dépôts , les sécrétions se troublent , ne se font plus régulièrement , ou se suppriment en partie : quelquefois même certaines humeurs se déchargent par là trop vite ou trop abondamment ; mais les exercices de ce genre sont encore plus préjudiciables aux sujets

## 144 DU MOUVEM. ET DU REPOS

qui ne sont pas accoutumés à de grands mouvemens, ou lorsqu'il fait très-chaud, ou lorsque le corps n'est pas soutenu par des alimens solides, & par une boisson nécessaire ; ou lorsqu'on passe subitement du repos au mouvement, ou du mouvement au repos ; les grands exercices sont nuisibles immédiatement après les repas, parce que la digestion trop accélérée n'est qu'irrégulière, & par-là peu avantageuse ou plutôt mauvaise, sur-tout si l'on sue beaucoup : ce qui est ordinaire aux sujets d'une foible constitution.

Mais le manque total d'exercice est encore plus nuisible que l'excès contraire ; les solides s'affaiblissent dans cette inaction ; la circulation des humeurs devient indolente & difficile ; les humeurs s'augmentent, se compliquent & s'altèrent réciproquement, faute des sécrétions & des excréctions requises pour les épurer. Le sang devient surabondant, la graisse s'accroît de plus en plus ; peu-à-peu la dépravation des humeurs devient universelle : les solides qui  
ne



**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 145**  
 ne sont plus abreuvés que par des suc  
 corrompus, s'affoiblissent, & de-là ré-  
 sulte cet abattement de l'esprit & du  
 corps; ces mal-aïses qui sont souvent  
 suivies d'hémorroïdes, d'apoplexies,  
 de suffocations, de différentes hydro-  
 piques, d'un état enfin où l'on ne vé-  
 gete même que pour vivre languis-  
 sant, loin de penser; & pour finir  
 tristement une vie malheureuse.

Des femmes qui aiment à lire & qui  
 sont persuadées qu'elles ne sont jamais  
 si bien que chez elles, conçoivent  
 de-là un amour décidé pour la vie  
 sédentaire; il est vrai que tant qu'on  
 se porte bien, on est toujours bien  
 même assis; mais ce bien être de  
 la vie sédentaire & retirée, ne tarde  
 pas quelquefois à être suivi des plus  
 grands maux.

Les gens de lettres qui ne pren-  
 nent aucun exercice, & se tiennent  
 continuellement sur leurs livres, se  
 gâtent l'estomac, en perdent sou-  
 vent l'appétit, ou ne peuvent pren-  
 dre que des alimens très-légers;  
 mais, malgré la légèreté de ces ali-

*Tome III.*

G

146 DU MOUVEM. ET DU REPOS  
mens & leur facilité à se digérer ;  
ces gens ont la plûpart des flatulen-  
ces extrêmes , des inquiétudes dans  
tous les membres , & sentent un  
mal-aïse qu'ils ne peuvent définir &  
dont les suites sont d'autant plus dan-  
gereuses : ils sont exposés à toutes  
sortes d'obstructions , à des cours de  
ventre , à des affections nerveuses :  
le sommeil les fuit ; ils évitent les  
plaisirs , en fuyant même les attraits ,  
se livrent à des pensées qui les minent  
& les dévorent , & deviennent enfin  
en proie à la mélancolie la plus dan-  
gereuse. Les gens de lettres, dit Rouf-  
seau , sont de tous les hommes ceux  
qui vivent le plus assis , pensent le  
plus ; & sont par-là les plus malades  
& les plus malheureux de tous les  
hommes.

On voit même à la campagne le  
laboureur devenir hypochondre ,  
lorsqu'il est long-temps assis. C'est  
une chose peut-être aussi peu connue  
qu'un très-riche & très-beau village  
de la Suisse , où il n'y a pas une fa-  
mille dont quelqu'un ne se soit ou

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 147  
pendu, ou défait de maniere quel-  
conque. Je demeure dans une con-  
trée dont le paysan est très-gros-  
fier, accoutumé au plus rude travail,  
pourvu de bons alimens & de vin  
en abondance ; ces gens sont en gé-  
néral fort gais, opiniâtres, se bat-  
tent aisément jusqu'à se tuer les uns  
les autres ; ne connoissant d'ail-  
leurs aucun autre joug que celui de  
leur travail. J'en vois cependant par-  
mi eux qui sont des hypochondria-  
ques achevés, dès qu'ils s'occupent  
de métiers qui demandent d'être assis.  
Cela est ordinaire sur-tout aux cor-  
donniers, aux tisserands qui sont tou-  
jours assis & courbés en avant, ils  
perdent l'appétit, sentent une pression  
douloureuse au côté, ont mille ima-  
ginations bizarres, des vertiges, le  
pouls très-lent & presque imper-  
ceptible.

Je remarque aussi que ces gens  
sont aussi sensibles à toutes les im-  
pressions de l'air, que la femme la  
plus délicate, à cause de la foiblesse  
de leurs fonctions vitales & naturel-  
les ; ce qui fait le principe des affec-

G ij



148 DU MOUVEM. ET DU REPOS;  
tions hypochondriaques. La transpi-  
ration se supprime aisément chez eux;  
& ils tombent dans toutes les mala-  
dies qui en peuvent résulter, aussi  
facilement que les femmes les plus  
délicates qui vivent à la ville.

On voit aussi naître des maladies de  
certaines positions, de certains mou-  
vemens particuliers du corps & de ses  
parties, lorsque ces mouvemens durent  
trop, ou sont trop violens: comme  
être long-temps de bout, être assis  
penché, être couché à plat, tout  
effort tel qu'une toux fréquente, les  
grands éclats de rire, l'éternument,  
le baillement, (a) les pandiculations,  
parler, crier, chanter, souffler, dan-  
ser, lutter, pousser, porter. Je re-  
marque aussi que certains mouve-  
mens nécessaires aux ouvrages des

---

(a) Je connois deux hommes bien faits  
& d'une très-bonne constitution, dont l'un  
attrapa une descente en s'étendant au matin  
sur son séant lors de son réveil, & l'autre  
en se mouchant un peu fort, étant couché  
tout de son long sur le dos. Je cite ces deux  
exemples pour prouver que M. Z. ne dit  
rien de trop ici.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 149  
femmes , leur causent différentes  
affections nerveuses ; voilà pourquoi  
j'ai soin de prescrire leur tâche aux  
femmes hystériques que je traite.

Le digne citoyen d'un meilleur  
monde , s'exposa à des mouvemens  
hypochondriaques d'une espèce nou-  
velle pour des philosophes , lors  
qu'abandonné de tous les hommes ,  
il vint habiter les vallées de Neuf-  
Châtel , en disant , j'étois homme ,  
je pensois en homme , & j'écrivois  
en homme : on s'en fâcha ; je veux  
maintenant devenir femme ; voilà  
pourquoi je fais des aiguillettes pen-  
dant toute la journée.



## CHAPITRE IV.

*Du Sommeil & des Veilles, comme causes éloignées des Maladies.*

**L**E sommeil, si avantageux par lui-même, peut être suivi des plus tristes conséquences si on s'y livre trop. On sçait que le sang perd peu à peu une partie de son mouvement & de sa chaleur pendant le sommeil. La sensation du froid devient à lors inévitable ; & il faut nécessairement être plus couvert en dormant, que lorsqu'on est éveillé. Un long sommeil fait tomber toutes les parties du corps dans une espèce d'inertie ; le sang qui circule beaucoup plus lentement alors s'arrête sur-tout à la tête ; la transpiration est infiniment moindre ; les humeurs s'épaississent ; l'homme devient gros & gras, incapable de toute occupation d'esprit : la mémoire se perd, parce qu'il s'amasse dans les ventricules du cerveau un phlegme épais qui le comprime, &



en empêche le mouvement nécessaire.

Ceux qui ont de la disposition aux maux hypochondriaques ou hystériques, font très-mal de dormir longtemps, sur-tout le matin. Le sommeil qu'on prend immédiatement après le souper, cause des rêves effrayans qui indiquent toujours (a) quelque dérangement dans le corps, lorsque ces rêves n'ont aucun rapport avec les occupations de la journée. Le cochemar suit assez ordinairement les (b) mauvaises digestions. Un homme hypochondriaque m'a dit qu'il sentoît même ce poids accablant en veillant, lorsqu'il étoit sur son lit, que son corps étoit alors comme immobile & extrêmement fatigué; qu'il voyoit en même temps une infinité de petits phantômes se promener sur son lit.

La nécessité du sommeil est presque en raison du travail de la journée, voilà pourquoi le sommeil fuit les palais des grands, & qu'il visite plus volontiers la cabane du pauvre

(a) voyez le Traité des Songes d'Hippoc.

(b) Voyez les médecins de Breslaw, p. 318.

152 **SOMMEIL ET VEILLES ;**  
 mercénaire. La nécessité du sommeil  
 est si réelle, comme le dit M. de Haller,  
 qu'une des principales raisons qui obli-  
 gea (a) la brave garnison Angloise  
 de rendre le fort S. Philippe au Duc  
 de Richelieu, fût que les Anglois  
 ne pouvoient plus porter leurs armes :  
 car le soldat s'endort au milieu des  
 foudres, lorsqu'il est excédé de fa-  
 tiges.

Les veilles immodérées mettent les  
 nerfs & le sang dans le mouvement  
 le plus violent ; elles usent les for-  
 ces de ceux-là, & rendent acrimo-  
 nieuses toutes les parties de celui-ci ;  
 épuisent la graisse, disposent aux ver-  
 tiges, aux maux de tête violens, aux  
 hémorroïdes, aux fièvres, à des in-  
 quiétudes extrêmes, à la mauvaise  
 humeur ; on fait tout à lors sans or-  
 dre, sans suite, sans but & sou-  
 vent tout par boutades. Ceux qui dor-  
 ment beaucoup sont rarement suscep-  
 tibles de passions violentes, au lieu

---

(a) Cela prouve aussi que les François qui  
 les pressoient si vivement ne dormoient pas  
 plus qu'eux.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 153  
 que ceux qui dorment peu, sont ordinairement vifs & coleres. J'ai vu des sujets des deux sexes changer au point de n'être plus reconnoissables pour ne point dormir assez.

Enfin les veilles excessives causent les imaginations les plus bizarres & les plus absurdes, & même la phrénésie. On a même vu des sujets épuisés par les veilles, dont le cerveau étoit ou flétri, ou en partie consummé; c'est à ces veilles excessives qu'il faut rapporter les rêveries que l'on trouve dans l'histoire des Anachorètes. On a prétendu que les choses qu'on en a rapportées sont autant de mensonges, cela est vrai quant à la réalité des choses; mais il n'est pas moins vrai que ces gens dont un zèle mal entendu avoit dérangé la cervelle, ont pu voir effectivement ce qu'ils racontoient. Nous voyons tous les jours les mêmes choses arriver lorsque le cerveau se dérange. Ces Anachorètes ont donc pu voir ce qu'on voit de nos jours dans les mêmes circonstances. Des historiens guidés par l'enthousiasme, ont peut-

G v.



154 SOMMEIL ET VEILLES,  
 être prêté quelque chose à ces con-  
 tes ; mais c'est toujours un effet du  
 même dérangement. Je ne crois pas  
 devoir m'arrêter d'avantage sur ces  
 puérilités dont on ne tient plus aucun  
 compte aujourd'hui parmi les gens  
 sensés. Nous sommes persuadés que  
 la religion peut être très-avantageuse  
 sans ces fables , & que les rêves &  
 les visions n'en font pas des preu-  
 ves ; du moins pour des gens qui  
 pensent.

---

## CHAPITRE V.

*Des Excrétions & des Matières retenues  
 dans le Corps, considérées comme  
 causes éloignées des Maladies.*

**L**ES excrétions ordinaires du  
 corps sont celles de la salive ,  
 de la bile, des excréments, de l'urine ,  
 de la transpiration, de la semence ,  
 des règles, des lochies & du lait.

Il ne faut pas confondre la salive  
 avec l'excrétion qui vient de la tra-  
 chée-artère , ou de l'œsophage. On

dCAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 155  
 doit rejeter celle-ci & avaler celle-à. Celui qui rejette toujours sa salive n'a pas faim ordinairement, parce que la salive est une des principales causes de la faim, voilà pourquoi les soldats & les payfans fument souvent dans la seule vue de se garantir de la faim. La salive vient à la bouche à la vue d'un mets qui plaît lorsque l'on a faim.

La salive est utile à la digestion, à cause de sa qualité savonneuse; c'est donc se faire tort que de trop cracher, il en résulte de la soif, de la sécheresse dans la bouche; le chyle trop peu délayé ne forme qu'un fluide visqueux, & l'on s'apperçoit bientôt de l'affoiblissement des forces. Les anciens comptoient la mélancolie parmi les maux qui résultoient de la trop grande excrétion de la salive; mais j'ai remarqué que ce crachement fréquent est dans les sujets hypochondriaques & mélancoliques plutôt un effet de la pituite abondante qui se trouve dans les corps lors de ces maladies, qu'une des causes de ces maladies.

G. vii

## 156 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

Ceux qui crachent beaucoup en fumant , perdent l'appétit & maigrissent. Ruysch a connu un homme qui perdit totalement l'appétit par une fistule qui lui vint au conduit salivaire ; cet homme étoit tombé dans une atrophie totale. Boërhaave dit que toutes les coctions du corps (a) s'alterent dès que la première l'est.

---

(a) « Telle est la salive, tel est le chyle & le sang, telle est aussi la nature des autres fluides de nos corps, » dit Baglivi. Il fait une observation qui mérite de trouver sa place ici : « Je suis, dit-il, assez du sentiment de ceux qui croient que les maladies épidémiques & contagieuses se communiquent par le contact des miasmes qui infectent la salive dans la bouche ; car on remarque que dans ces maladies les malades se plaignent d'abord de nausées ; la langue se charge d'un mauvais goût ; l'estomac se soulève ; & les premiers symptômes de ces maladies se font appercevoir au ventricule & par des anxiétés aux hypochondres, des vomissemens, des cardialgies, des chaleurs d'entrailles. Ceux qui se trouvent donc dans le cas de traiter ou de soigner les malades atteints de ces épidémies contagieuses, feront bien de ne jamais avaler leur salive, d'avoir dans la bouche du genièvre, un morceau de citron, ou du



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 157

La bile a une influence considérable sur l'état sain ou malade du corps : elle s'oppose au développement des acides, en garantit les humeurs, dissout par sa vertu savonneuse les parties tenaces, grasses, huileuses des alimens, & en facilite le mélange exact. La bile se répand dans le ventricule lorsqu'on est fort secoué dans les voitures, ou fort agité sur les vaisseaux. Il en résulte des vomissemens violens qui abattent considérablement; il est des gens à qui cet inconvénient n'arrive pas

---

» pain trempé dans du vinaigre, & d'user  
 » d'autres moyens préservatifs, tirés des aci-  
 » des végétaux, pour se garantir des miasmes  
 » salins hétérogènes dont l'air est alors im-  
 » prégné. » On peut ajouter que c'est encore  
 plus par le moyen de la salive que par l'inspi-  
 ration que les ouvriers qui travaillent aux  
 substances métalliques sont exposés à de si  
 funestes maladies. Le sel actif dont la salive  
 abonde, augmente encore l'activité de ces  
 particules hétérogènes dont l'air se charge : leur  
 énergie se développe dans les premières  
 voies, où l'on en éprouve les premières im-  
 pressions, & le ravage se porte ensuite plus  
 loin.

### 158 DES EXCRÉTIONS, &c.

dans une voiture un peu rude, & qui vomiront de la bile toute pure au seul mouvement oscillatif d'un carrosse.

La bile s'arrête quelquefois dans le foie & dans les vésicules du fiel, d'où elle ne sort ou qu'en très-petite quantité, ou plus du tout. J'ai vu disséquer peu de sujets de soixante ans, à Gottingue, dont le foie n'ait eu quelque vice; mais tous les hommes ne boivent pas de l'eau-de-vie. Cependant la bile circule moins à proportion qu'on vieillit, de même que tous les fluides: le foie devient plus dur & moins volumineux. L'abus de l'eau-de-vie, aussi-bien qu'une vie triste & retirée, occasionne des pierres dans la vésicule du fiel par l'épaississement de la bile, & par la diminution de son écoulement dans les intestins, de-là les indigestions, les constipations, & la mélancolie excessive; le ventre des enfans grossit, ils sont exposés à des spasmes produits par l'acrimonie des humeurs, lorsque la sécrétion & l'excrétion de la bile n'a pas lieu.

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 159

La rétention de la bile produit encore de plus grands maux. La bile se jette alors dans le sang, & en même temps à toute l'habitude du corps, produit les différentes jaunisses : elle dissout le sang, le rend aqueux, ce qui cause l'hydropisie, qui (a) vient sur-tout à la suite de l'ictère noir. Si la bile passe subitement dans le sang, il en résulte une fièvre bilieuse, ce qui n'est cependant pas toujours vrai : car on a vu la bile se répandre subitement après un vomitif, & les sujets n'avoir aucune fièvre.

Nombre de gens regardent la bile comme la source de toutes les maladies. M. de Haen & M. Tissot ont fait sentir l'abus de cette opinion, qui ne vient que de l'ignorance de gens incapables de voir les maladies comme il le faut. On ne peut cependant disconvenir que Baglivi n'ait eu raison d'attribuer nombre de maladies aux vices de ce fluide ; mais il ne faut pas non plus se livrer à l'imagination sur ce sujet.

---

(a) Je viens de guérir cette redoutable maladie.



## 160 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

Les matieres fécales doivent être un peu fermes dans un homme bien portant , c'est une marque que les parties nutritives des alimens ont été extraites par la coction , & portées dans le sang. Des excréments trop massifs causent , lorsqu'on les rend , de grands maux de tête , des inflammations aux yeux , des mouvemens fiévreux , sur-tout à des sujets foibles , quelquefois des descentes & même l'apoplexie. Une constipation opiniâtre cause des flatuosités énormes , & des convulsions aux sujets hypochondriaques ou hystériques. M. Navier a trouvé le rectum extrêmement distendu dans un jeune homme qui avoit à peine une selle tous les vingt jours. Les vapeurs qui émanent intérieurement de ces excréments retenus si long-temps , affectent toutes les humeurs , y portent une acrimonie putride qui cause souvent les éruptions les plus difformes. J'ai vu un hypochondriaque dont les selles , qu'il ne rendit pendant plusieurs mois de suite que tous les quinze jours , étoient toutes vertes ;

**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 161**  
 il avoit avec cela un appétit extrême,  
 & sans avoir le ventre gonflé : il fut  
 guéri. Trioen nous donne le détail  
 d'une constipation qui dura presque  
 trois mois, dans une femme âgée  
 de 84 ans, & qui fut suivie de la  
 mort. La seule rétention des vents  
 est même très-dangereuse. Suétone  
 nous dit que l'empereur Claude  
 avoit publié un édit par lequel il  
 fût permis à chacun de lâcher les  
 vents en quelque lieu que ce fût,  
 parce qu'on lui avoit dit que quel-  
 qu'un étoit mort par un scrupule de  
 bienfiance.

L'excès contraire ou les cours de  
 ventre sont quelquefois salutaires,  
 mais généralement ces cours de ven-  
 tre indiquent toujours quelque vice.  
 Je remarque dans les sujets hypo-  
 chondriaques ou hystériques, une  
 diarrhée que l'on ne craint pas assez,  
 & que certains ignorans vantent com-  
 me un bienfait de la nature ; cette  
 diarrhée dure quelquefois plusieurs  
 années, paroît tantôt tous les jours,  
 tantôt plusieurs fois dans la semaine,  
 mais au moins tous les mois trois ou

## 162 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

quatre fois en un jour. Elle prive le corps de sa nourriture, épuise les forces, & devient même la cause des maladies dont elle n'étoit d'abord que l'effet. Je ne suis donc pas étonné que M. Zéviani n'aime pas voir le ventre libre dans les affections hypochondriaques ou hyftériques; & qu'il regarde un dévoiement d'un jour dans ces maladies, comme plus dangereux qu'une constipation de quinze.

L'excrétion de l'urine est plus abondante dans les pays froids que dans les pays chauds, parce qu'on transpire moins dans ceux-là. Les femmes peuvent (a) généralement retenir leur urine plus long-temps que les hommes. L'excrétion trop abondante de l'urine fait une vraie maladie que nous appellons diabète, & qui est quelquefois excessif. Gatinaria rapporte l'histoire d'une femme qui en soixante jours avoit rendu par les urines 1740 liv. pesant d'eau, de plus qu'elle n'en

---

(a) La facilité avec laquelle elles lâchent leur urine au moindre éclat de rire, & la structure des parties prouveroient le contraire.



**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 163**  
 avoit pris ; malgré cela, elle guérit. Boërhaave a vu un jeune homme attaqué d'un diabète blanc laiteux, à la suite de l'usage immodéré du thé & du café pour s'empêcher de dormir & étudier jour & nuit : ce jeune homme tomba dans une consomption dont il mourut après avoir été tourmenté d'une soif que rien ne pouvoit éteindre. Mundius rapporte dans les Mémoires de l'Académie de Boulogne, qu'il vit une religieuse rendre chaque jour pendant quatre - vingt-dix-sept jours de suite, quarante livres d'urines, tandis qu'elle ne prenoit par jour que trois livres de nourriture. Les Mémoires de l'Académie des Sciences de Paris nous disent qu'une femme rendit une aussi grande quantité d'urine pendant plusieurs jours de suite.

La rétention de l'urine n'est pas moins dangereuse, elle fait même généralement périr plus promptement ; la vessie contient environ quatre livres d'eau, souvent elle se remplit de cette quantité d'urine dans les femmes qui sont en travail ; ce-

## 164 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

pendant l'expérience volontaire en peut-être dangereuse. On a vu la vessie exorbitamment pleine, s'élever au-dessus du pubis, & la grande irritation ou l'envie excessive, mais inutile d'uriner, la faire rouler & descendre jusque dans le scrotum; on a vu l'urine se supprimer totalement par l'obstruction des deux uréters dont l'un s'étoit bouché par sympathie, l'autre l'étant déjà. La rétention des urines dans la vessie, la distend au point qu'elle perd sa force musculaire, ne peut plus revenir sur elle-même, & crève même, à moins qu'on ne vienne à bout d'y porter une sonde: c'est ce qui peut arriver dans les couches difficiles. Il résulte de-là des fistules incurables, ou l'urine s'insinue dans le tissu cellulaire de tout le corps, se porte peu à peu au cerveau, si elle ne peut trouver d'autre issue. Tycho-Brahé étant à Prague en carrosse avec l'Empereur, retint son urine par politesse; il voulut ensuite la lâcher, mais inutilement, & il en mourut.

La transpiration est différente selon

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 165  
 les climâts, la saison, la température suivie & passagere, selon l'âge, le sexe, & les alimens. Les selles & les urines ne vont guère qu'à quatre livres par jour dans un homme bien portant, qui prend huit livres de nourriture, le reste se dissipe par la transpiration insensible. La transpiration est très-grande dans les pays chauds, & beaucoup moindre dans les climats froids. Elle est à l'urine dans l'été comme cinq est à trois; c'est le contraire en hiver: elle est égale à l'urine au printemps & en automne. La transpiration se fait librement dans un temps pesant & clair, & se supprime à certain point dans un temps léger & obscur. Les personnes âgées transpirent peu, parce que les urines & les selles sont proportionnellement plus abondantes que dans la jeunesse. Les alimens indigestes la diminuent; les alimens délaïés ou fluides l'augmentent, & elle augmente le plus dans les *thermes*, ou bains chauds.

Une transpiration trop forte est une véritable sueur; elle affoiblit



## 166 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

beaucoup ; la sueur est contraire à la nature, & les médecins la regardent comme une maladie très-dangereuse lorsqu'elle est poussée ou trop longtemps, ou à l'excès. La sueur ne doit presque pas avoir lieu dans un homme bien portant, à moins qu'il ne fasse quelque grand mouvement, ou qu'il ne commette quelque faute dans le régime. Elle nuit toujours comme telle, & ne fait du bien qu'accidentellement. Plus on transpire donc au-delà de son ordinaire, plus on s'épuise : cet épuisement est d'autant plus évident, qu'on y remédie subitement par un verre de vin & avec quelque aliment. Tous les médecins qui entendent leur art, font d'accord à défendre les sueurs, à moins que ce ne soit dans des sujets adonnés à l'ivrognerie. Les faux médecins, les empiriques, les charlatans, les demi-sçavans, les femmes, crient toujours qu'il faut fuer, que la sueur sauve un malade, qu'elle enleve les mauvaises humeurs, qu'on s'en trouve bien mieux, mais ils ne tiennent pas compte de ceux que des sueurs font

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 167  
périr tous les jours. Leur expérience  
ne va pas jusques-là.

J'ai vu des gens entêtés sur cet  
article, quoique d'ailleurs fort rai-  
sonnables, s'exposer par des sueurs  
volontaires à des maladies inflam-  
matoires, à toutes sortes de rhuma-  
tismes, à des éruptions cutanées, à  
la phthisie pulmonaire, ou devenir  
les hypochondriaques les plus som-  
bres & les plus abattus, après avoir  
fait de leur corps une machine va-  
poreuse pour remédier à des maux  
qu'ils n'avoient pas, ou plutôt pour  
aggraver ceux qu'ils avoient, & aux-  
quels la moindre chose auroit pu  
remédier.

La diminution de la transpiration  
n'est pas, à beaucoup près, aussi pré-  
judiciable, parce que les urines de-  
viennent alors plus abondantes; mais  
il peut résulter de grands maux d'une  
suppression subite de la transpira-  
tion, comme des rhumes de cer-  
veau, une toux dangereuse pour les  
poumons, des fièvres catarrhales, le  
feu Saint-Antoine, des rhumatismes,  
une paralysie. La transpiration se sup-

## 168 DES EXCRETIONS, &amp;c.

prime au lit lorsqu'on s'y agite trop ; & pour-lors on ne se leve qu'avec une espece de lassitude dans tous les membres , une pesanteur de tête douloureuse , de la mauvaise humeur : il en peut résulter des maladies fort graves , si cela récidive souvent ; c'est sur-tout le matin que la transpiration est la plus forte ; il faut donc tâcher de se tenir le plus tranquille dans ce temps-là. Il est aisé de s'apercevoir quand la transpiration du matin s'est bien faite. On se réveille promptement , & l'on sort du lit avec gaieté après quelques pandiculations dont on éprouve un bien être très-sensible.

Il n'est pas moins dangereux de s'exposer, la nuit sur-tout, à l'impression de la fraîcheur de l'air depuis le coucher du soleil jusqu'à neuf à dix heures du soir, & depuis l'aurore jusqu'à six heures du matin, dans les beaux jours. Il est des gens qui s'assoient ou se couchent imprudemment sur un gazon humide ou sur terre, sans réfléchir aux suites que cela peut avoir. On a vu des gens  
pris



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 169  
 pris de violentes coliques par cette imprudence ; ce qui arrive ordinairement aux environs de Rome, lorsqu'on s'y couche, de nuit, sur la terre dans les beaux jours d'été. Ces coliques se voient à la Jamaïque, selon le rapport des médecins Anglois ; à Malabar, selon celui des missionnaires de Tranquebar. Je vois même dans le livre chinois Tchang-Seng, que ceux qui sont assis ou couchés trop long-temps dans un lieu humide s'exposent à une paralysie, ou au moins à un cours de ventre.

La répercussion de la sueur est au moins aussi dangereuse. Il en résulte des engorgemens dans les glandes : j'en ai vu venir une foiblesse incurable de l'ouïe, & d'autres maux. On sçait que la maladie de Scarron ne lui vint que pour s'être jeté tout en sueur dans la Seine. M. Langhans, médecin à Berne, nous a communiqué une observation importante à ce sujet. Un jeune homme de vingt-cinq ans se chagrinoit depuis long-temps par la crainte imaginaire d'un malheur inévitable, qui, selon lui,

*Tome III.*

H

## 170 DES EXCRÉTIONS, &amp;c.

devoit lui arriver ; il en perdit la raison. Dans cette phrénésie , il s'échappe au milieu de l'hiver, lors d'un froid très-vif, dans l'espérance de se soustraire à son malheur, & arrive à Lausanne. Agité par un songe tumultueux, il s'éveille de nuit, s'imaginant qu'on vouloit se saisir de lui, passe par une fenêtre, arrive au matin à Milden, qui est à quelques lieues de Lausanne : on le transporte à l'hôpital de Berne. Deux heures après, tout son corps étoit roide & immobile : aucun effort ne put lui ouvrir la bouche, tant il avoit les mâchoires serrées l'une contre l'autre. Les boisons qu'on lui injecta dans la bouche par l'ouverture que laissoit une dent de manque, revenoient sans succès. Les clysteres n'avoient pas plus de réussite ; on étoit obligé de lui tirer son urine avec une sonde. La peau des pieds & cinq doigts se gangrenèrent : on les lui enleva. Je voudrois seulement que M. Langhans nous eût dit comment ce jeune homme avoit pu se plaindre de chaleur & d'anxiétés extrêmes, puisque, se :

lon le rapport de ce médecin, le malade eut toujours la bouche fermée pendant un mois qu'il fut dans cet état.

L'ivresse séduisante des (a) plaisirs de l'amour, & l'excrétion de la liqueur la plus substantielle de nos humeurs, sont aussi conformes à la nature, que l'envie de boire & de manger, d'uriner & d'aller à la selle. L'effusion de la liqueur féminale se fait toujours sans inconvénient, lorsque la nature nous avertit de nos besoins par une titillation involontaire. Ce prurit bienfaisant n'a jamais lieu que quand les vésicules féminales, remplies de cette liqueur robuste, font sentir sa surabondance sans le concours de l'imagination, & sans aucun attouchement volontaire. L'action qui fait naître & consomme en même temps le plaisir créateur dans lequel se fondent tous les desirs de deux êtres pour en produire un troisième; cette douce énergie, dis-je, ne ten-

---

(a) M. Z. est un peu trop crud dans l'original de tout cet article.



## 172 DES EXCRÉTIIONS , &amp;c.

dra jamais qu'à soutenir le corps, loin de l'abattre , lorsqu'on ne fera que suivre les desirs , sans les provoquer, & sans forcer la nature à les produire par une conduite illicite. Comme ce plaisir n'est que la vive sensation dont l'ame est occupée, moyennant le genre nerveux qui éprouve un ébranlement extrême, cet ébranlement devient bientôt la cause d'une vraie douleur & d'une prostration considérable, si on se livre sans mesure au plaisir de la sensation.

M. de Haller dit que le penchant aux plaisirs de l'amour est presque invincible dans les hommes, afin qu'ils y engagent & forcent même les femmes ; mais il n'est pas besoin d'user de cette contrainte envers les femmes qui ne goûtent pas souvent la douceur de ces plaisirs. Il s'accumule dans certaines glandes, ou vésicules, une liqueur qui leur cause un prurit qui les détermine aisément à se rendre à la première loi du Créateur. C'est une preuve évidente de sa sagesse, dit encore M. de Haller, que nous souhaitons ardemment ce que nous de-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 173  
vons faire. Les femmes oublient bientôt les douleurs de l'enfantement, pour se rendre aux desirs d'un époux, & souvent même pour les provoquer.

Ce plaisir consommé, même sans trop de discrétion, dans les bras d'une femme chérie, ne fait pas subitement d'impression désavantageuse sur les forces, à cause du soulagement qui résulte d'une longue passion satisfaite au gré du cœur qui chérit; mais ce plaisir énerve le corps, dès qu'il n'est plus que la suite d'une imagination échauffée, ou d'une concupiscence contrainte. Le plaisir même le plus nécessaire, & par conséquent le plus pur, ne se goûte jamais sans un évanouissement & sans un abattement passager. Tous les médecins soutiennent que la perte d'une once de liqueur séminale affoiblit plus que celle de quarante onces de sang. Ce plaisir est une espèce de mouvement épileptique, dont la suite est un relâchement au moins aussi grand que le spasme universel avoit été violent. Arétée disoit que cette

H iij

## 174 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

liqueur robuste nous rendoit vifs ;  
ardens, charnus, velus, hardis, cou-  
rageux, nous donnoit une voix mâle,  
& nous rendoit propres à toutes  
les grandes entreprises.

Ce plaisir épuise toutes les forces,  
s'il est trop fréquent ; ce sont sur-  
tout les nerfs qui en souffrent : de-là  
les maux & les foibleffes d'estomac ;  
les mauvaises digestions, les coctions  
irrégulières des humeurs, des ali-  
mens : les yeux s'affoiblissent, le  
cœur devient indolent, le cerveau  
s'affaïsse, les maux de tête s'empa-  
rent des sujets qui deviennent quel-  
quefois épileptiques, pulmoniques,  
hypochondriaques, tombent dans  
un état de langueur où le corps &  
l'ame semblent avoir perdu l'usage  
de toutes leurs facultés : on est in-  
sensible à tout, sinon à ses maux ;  
& l'on est, à la fleur de l'âge, dans  
une triste décrépitude.

Toutes ces grandes villes où un  
penchant effréné à un misérable plai-  
sir d'un moment, où le bruit tumultueux  
d'un prétendu bonheur passa-  
ger qui cache un cœur rongé de



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 175

mille foudris, où l'impureté des mœurs & le libertinage le moins réservé sont, dit-on, des preuves du sçavoir-vivre & de la politesse raffinée de ces gouffres où s'absorbe la meilleure partie des Etats, ne nous présentent que par cette raison tant de squelettes ambulants, tant de têtes sans cervelle, tant de gens ineptes & inutiles à la société; ou plutôt autant de membres gangrenés par ces plaisirs impurs, dès leurs plus beaux jours. Heureux même les Etats où un libertinage monstrueux ne prend pas la place de l'abus des plaisirs dictés par la nature! Seroit-ce m'exposer à passer pour déclamateur, si je disois que cet abus, trop énorme pour être nommé, prend même sa source dans presque toutes les maisons destinées dans ces grandes villes à l'éducation de la jeunesse?

Le mariage n'exclut malheureusement pas ces désordres, & les maux qui en résultent. Nombre d'époux perdent au lit toutes les forces du corps & de l'ame. Les médecins n'osent même souvent faire entendre

H iv

## 176 DES EXCRÉTIONS, &amp;c.

un avis salutaire, dans la crainte de révolter des gens qui n'en voudroient pas faire l'aveu, quoiqu'à leur avantage. Les uns ne sçavent pas payer à la beauté un tribut plus méritant; les autres me disent que leurs femmes ne se portent jamais bien sans la fréquence de ce plaisir; ceux-ci craignent les boutades & les caprices de leur épouse; ceux-là aiment mieux être réellement les peres de leurs enfans, & mille autres raisons frivoles que j'entends débiter tous les jours pour s'autoriser dans le peu de retenue qu'on a sur ces plaisirs, d'où il ne résulte que des enfans *malin-gres*, comme dit le peuple, & languissans. Cette fréquence des plaisirs de l'amour est cause de la prompte vieillesse des habitans des pays chauds. Rarement ils ont des enfans passé trente-cinq ou quarante ans; ils sont même tous défaits à cet âge-là.

La chaleur qui affoiblit si fort dans les pays méridionaux, ne peut cependant pas être la cause de cette vieillesse prématurée. Les Bramines

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 177

parviennent à une forte vieillesse, lorsqu'ils s'abstiennent des plaisirs de l'amour ; mais la chaleur extraordinaire fait naître un penchant excessif pour les plaisirs : c'est ce qui fait que les Indiens orientaux sont étonnés de la liberté que nous accordons aux femmes en Europe ; & quand nous leur disons que nous comptons sur la vertu de nos femmes, ils répondent qu'il est bien difficile que le beurre si près du feu ne fonde pas. Bosman vit les Nègres de la côte de Guinée s'abandonner à cet instinct de la nature dès leur plus tendre jeunesse ; & , selon lui , rien n'est plus rare dans ce pays que de voir une fille qui se rappelle le temps où elle a cessé d'être vierge.

La vieillesse précoce n'est pas le seul effet de l'abus de ces plaisirs. La première conséquence qui en résulte, sont les (a) pollutions qui épuisent

(a) J'ai guéri dans mon voisinage, il y a environ huit mois, un jeune homme de vingt ans qui étoit sujet à des pollutions, dont je n'ai jamais vu d'autre exemple. Après s'être

H. v



## 178 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

les sujets. Ces pollutions peuvent aussi venir de causes innocentes. L'idée d'une belle femme, dit M. de Haller, peut y donner lieu ; mais ce n'est pas encore là ce qui peut rendre malade. Ces pollutions arrivent aussi au moindre *stimulus*, sans même songer à une femme ; quelquefois même à l'aspect d'une laide personne, au milieu des occupations les plus sérieuses & les plus contraires à la volupté : c'est alors une preuve du relâchement des vaisseaux spermatiques.

---

adonné au malheureux vice des attouchemens volontaires, il se sentit un épuisement extrême, des tiraillemens à la poitrine & une toux légère, mais sèche, qui l'incommoderent beaucoup : outre cela, toutes les fois qu'il avoit uriné, la liqueur séminale sortoit avec autant de vivacité que dans l'action même du plaisir. Il y avoit déjà du temps qu'il étoit dans cet état, & qu'il maigrissoit à vue d'œil. Je lui fis prendre du mastic en larmes dans de gros vin rouge, & faire des injections dans la verge, avec demi-once d'huile d'amandes douces, six gouttes d'huile essentielle de gérofile, & une pincée de sucre candi. Il se porte très-bien depuis quelques mois.

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 179

Les jeunes-gens ne souffrent point, ou très-peu des premières impressions que l'idée d'une belle femme leur a causées, mais il résulte pour eux mille incommodités des secondes. On les voit à un âge plus avancé sentir toutes les tristes conséquences de leur inconduite passée. Ils ont de fréquens maux d'estomac, des vomissemens, des douleurs à la poitrine, aux reins, aux cuisses, aux jambes: leurs yeux sont abattus, peuvent à peine soutenir le grand jour. Je tiens d'un maître très-soigneux, que les enfans sujets à ce malheureux vice ne peuvent même se soutenir à genoux, & tombent quelquefois évanouis dans cette position; ils ont le visage défait, les yeux enfoncés, les oreilles d'un blanc terne, les lèvres pâles ou d'une couleur matte: ils n'ont presque point d'appétit: une grande soif les tourmente par intervalles: ils sentent très-souvent des maux de cœur. Arétée nous dépeint bien l'état qui résulte de ces pollutions, tant volontaires qu'involontaires. La perte trop fréquente, dit-il, de la liqueur

H VI

## 180 DES EXCRÉTIONS, &amp;c.

féminale rend vieux avant le temps, indolent, languissant, assoupi, maladif, courbé, efféminé, pesant, las, négligent en toute chose, & inepte à toute occupation.

Je regarde aussi cet abus comme une des causes principales des affections hypochondriaques si peu connues, quoique si généralement répandues; cette triste maladie vient sans doute aussi de toute autre cause; mais elle n'est que plus dangereuse lorsqu'elle vient de cet abus. Il est étonnant de voir quantité de jeunes gens gais, éveillés, agités, joyeux avant le mariage, devenir, quelques mois après, mornes, sombres, indolents; en un mot hypochondriaques. Les femmes ignorent qu'en sollicitant trop leurs époux à ces plaisirs, elles en font disparaître toute la douceur, & les mettent hors d'état de les en faire jouir long-temps.

Je vois encore se plonger dans toutes les horreurs de l'hypochondriac, ceux qui se marient lorsque la fleur de leur âge est passée, & que leurs forces commencent à se sentir



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 18<sup>e</sup>  
 du cours des années. Plater nous dit  
 qu'un homme qui étoit sur le retour,  
 fut saisi d'un si grand serrement de  
 cœur la nuit de ses noces, qu'il fut  
 obligé de s'arrêter plusieurs fois, &  
 qu'il mourut enfin dans les bras de  
 sa femme. Salmuth a vu un sçavant,  
 mais hypochondriaque, devenir phré-  
 nétique par la même raison; & le  
 cerveau d'un autre se *ratatiner* avec  
 tant de force, qu'on l'entendoit,  
 comme il ajoute plaisamment, ba-  
 lotter dans le crâne. Cette singulière  
 expression de Salmuth n'infirme pas  
 son observation; car j'ai vu un ma-  
 lade se plaindre fort ingénument de  
 sentir comme un *sceau plein d'eau*  
 se mouvoir dans sa tête; mais je  
 n'ai pas entendu ce mouvement.  
 M. Tiffot a vu un homme de cin-  
 quante ans devenir aveugle trois se-  
 maines après avoir épousé une jeune  
 femme, & mourir quatre mois après.  
 Si les sens gâtent l'esprit, on peut  
 dire aussi que l'esprit altere au moins  
 les sens lorsqu'on se livre à des de-  
 sirs qui ne viennent absolument que

## 182 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

de l'imagination ou d'une incontenance habituelle, même lorsque la nature se taît.

On a remarqué que la plûpart des insectes masculins périssent après l'acte de la génération. L'épuisement qui le suit, prouve assez que l'animal ne donne la vie à un autre être qu'aux dépens de la sienne. Les passeraux ne vivent pas long-temps, à cause de leur lascivité.

La mélancolie réunie à l'hypochondriacé est aussi une des conséquences de cet abus. En cet état terrible, souvent l'homme cherche du soulagement dans les embrassemens d'une femme, mais, immédiatement après, il se précipite dans un état encore plus noir & plus affligeant. L'incontinence use toutes les forces de l'ame : aussi Socrate reprochoit à Alcibiade de gâter le plus bel esprit de la Grèce par son libertinage. Newton à quatre-vingt-cinq ans emporta dans le tombeau ce que la jeunesse perd dès la quatorzième année.

Enfin l'on a vu des gens mariés

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 183

Contracter différentes maladies particulières par leur incontinence ; les uns perdre la vue par une cataracte ; les autres périr d'un crachement de sang, ou traîner, quelques mois après leur mariage, la vie la plus languissante : quelques-uns sont morts d'une phthisie dorsale, laquelle s'annonce ordinairement par une douleur aux reins, par un craquement des vertèbres, & par un tiraillement dans le scrotum.

Les médecins qui traitent les grands savent combien le libertinage aggrave leurs maladies, les complique, & les rend méconnoissables ; c'est aussi de-là que M. Tissot déduit la malignité mortelle de la plupart de leurs maladies.

Nombre de femmes se font un jeu de leur incontinence, parce qu'en général elles en font moins incommodées que les hommes ; il en est cependant à qui ces abus deviennent très-préjudiciables en certaines circonstances. Les fausses-couches si fréquentes chez nous n'ont ordinairement pas d'autre cause, en accor-



## 184 DES EXCRETIONS, &amp;c.

tant même qu'une première fausse-couche ne vienne pas de-là ; car il est impossible de prévenir les fausses-couches subséquentes, si la femme ne s'abstient pas des plaisirs de l'amour lorsqu'elle est grosse.

Il arrive aussi que les femmes conçoivent avant que la matrice soit bien nettoyée, & purgée des suites d'une fausse-couche ; ce qui fait quelquefois partir l'enfant, vu l'irritation que ces matières produisent dans ce viscère : il faut donc qu'elles évitent de s'approcher de leur mari trop promptement, si elles ne veulent pas s'exposer au même inconvénient. Werlhof croit que tous les remèdes sont inutiles sans cette précaution : au lieu que la disposition aux fausses-couches, aux moles, aux pertes sanguines, cesse d'elle-même : on peut y obvier par des remèdes fortifiants & apéritifs. En effet, on a vu des femmes, qui, après plusieurs fausses-couches, avoient perdu toute espérance d'avoir des enfans, devenir meres bien portantes, & heureusement, par ces précautions.

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 185

Je fus appelé chez une jeune & jolie femme dont le mari étoit beaucoup plus âgé ; elle étoit au septième mois de sa grossesse, & se plaignoit de spasmes insupportables aux intestins. Elle avoit eu les mêmes accidens lors de sa première grossesse, & l'enfant étoit mort peu après sa naissance. Elle redevint donc grosse, & très-promptement ; elle sentit les mêmes douleurs ; elle accoucha, & l'enfant mourut aussi : or ces mêmes douleurs lui étoient revenues dans la grossesse dont il s'agit ; elle n'avoit que le ventre affecté de ces douleurs, & s'inquiétoit beaucoup pour la vie de l'enfant qu'elle attendoit, parce qu'elle ne le sentoit remuer que foiblement. Je lui fis prendre quelques médicamens qui calmerent les douleurs, & firent remuer l'enfant davantage. Les douleurs revinrent avec une force extrême pendant une nuit ; elle se plaignoit beaucoup, & me dit qu'il n'y avoit pas moyen que je la pusse guérir, parce que je ne connoissois pas son mal. Je vais donc le connoître,

## 186 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

lui dis-je , s'il est possible : répondez-moi ; elle rougit : je la questionnai ; enfin elle m'avoua que les instances de son mari ou le peu de ménagement qu'il avoit pour elle toutes les nuits , étoit la cause de cette colique ; que ces embrassemens étoient toujours suivis chez elle de ces vives douleurs ; que tel avoit été son sort dans toutes ses grossesses , quoiqu'elle en eût été moins affectée par le passé. Je médicamentai le mari pour guérir l'épouse , & fis cesser son appétit , sous prétexte de lui donner quelque chose à prendre pour quelque incommodité. L'épouse ne ressentit plus ses coliques , & mit au monde un enfant bien fait & bien portant.

Je puis dire qu'il n'y a qu'une Julie , une Messaline , une Cléopâtre , qui puisse se livrer à ces excès d'incontinence. On a vu des filles mourir presque subitement par l'excès infâme de leur libertinage.

Mais une extrême attention que tout médecin doit avoir , tant par rapport aux garçons , que par rapport aux filles , c'est de s'informer



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 187  
soigneusement si les sujets sont réservés sur eux-mêmes, & particulièrement les filles, à qui on ne peut arracher un aveu à ce sujet qu'avec beaucoup de peine. Elles prétextent mille faussetés, & particulièrement le dérèglement de leurs écoulemens menstruels, pour cacher leur incontinence. J'ai éprouvé plus d'une fois ces difficultés (a).

Les écoulemens sanguins sont fort différens chez les femmes, par rapport à différentes circonstances. Les femmes ont leurs règles de bonne heure dans les pays chauds. En Italie & en Espagne, elles sont réglées à douze ans; voilà pourquoi les filles sont déclarées nubiles à cet âge par le Droit Romain. Shaw dit que sur les côtes de Barbarie, les filles de-

---

(a) Je supprime ici plusieurs détails, très-bons en eux-mêmes, que M. Z. fait sur l'onanisme. M. Tissot & d'autres en ont assez dit pour instruire ceux qui se destinent à la médecine. Il faut avoir quelques égards pour les mœurs qu'on ne doit pas toujours représenter aussi mauvaises qu'on les voit dans le particulier.

## 188 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

viennent meres à onze ans, & grand<sup>r</sup> meres à vingt-deux. Les filles conçoivent à neuf, dix & onze ans, à Goa, & sont hors d'âge à trente. Prosper Alpin raconte, comme une chose fort connue, que les marchands de la Nubie dépucellent en chemin toutes les filles de huit & dix ans qu'ils transportent en Egypte, & cela afin qu'elles soutiennent mieux les fatigues du voyage : or il n'est pas aisé de dépuceler une fille qui n'est pas encore réglée ; d'où je conclurois que les filles de la Nubie le sont encore avant celles de Goa. Les femmes ne voient qu'assez tard dans les pays froids & montagneux ; c'est en général à quatorze ans. Si elles voient auparavant, c'est un écoulement prématuré, & qui n'est dû qu'à la force de leur passion ; passé dix-huit ans, c'est une maladie. J'ai vu en Suisse de jeunes filles réglées dès l'âge de douze ans, & qu'il a fallu marier, bongré malgré, pour éviter le défordre. J'en ai vu d'autres qui ne l'étoient pas encore à vingt, & qui faisoient vœu de virginité. C'est au

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 189  
temps de l'apparition des règles que le sein prend plus de volume. Un tempérament passionné accélère cet instant : voilà pourquoi Aristote conseilloit d'observer particulièrement les filles à ce moment critique, vu le prurit extrême que la nature leur fait éprouver alors.

Les femmes ne voient rien en Groënlande, peu en Italie & en Espagne, &, en général, dans tous les pays chauds encore moins que dans ces deux pays. Les femmes qui prennent de forts exercices & habituellement, ne voient presque rien ; c'est ce qui arrive aux Brasiliennes, qui font presque tout ce que les hommes doivent faire ordinairement. Les femmes grasses ne voient pareillement que très-peu, quand elles ne sont pas voluptueuses, & qu'elles boivent peu. Leurs règles sont facilement en retard, sans que leur visage change de couleur ; mais elles ressentent des douleurs de coliques très-vives quand les règles veulent paroître. Les femmes d'un tempérament mélancolique ne voient que



## 190 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

peu, & irrégulièrement : tantôt toutes les trois semaines, tantôt tous les quinze jours, quelquefois toutes les six semaines.

Une vie voluptueuse rend les règles plus considérables & plus fréquentes ; c'est ce qui fait que les femmes voient deux fois par mois dans toutes les grandes villes où elles sont si fréquemment plus occupées des plaisirs que d'affaires sérieuses. Les filles lascives ont quelquefois leurs règles hors du temps ordinaire, sans aucune douleur, parce que, lorsque le sang se porte en abondance aux parties de la génération, il cause une irritation considérable à la matrice. Adam Brendel a même vu des femmes lascives rendre de gros œufs qui s'étoient détachés des ovaires. L'amour, dit M. Haller, anime le mouvement du sang, augmente le nombre des pulsations dans un temps donné, & cause dans le poulx une inégalité que l'on peut attribuer à la crainte qui accompagne toujours l'amour. Un amour violent & près de la jouissance cause une

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 191  
 chaleur extrême, des battemens de cœur extraordinaires, une rougeur, donne des forces, ou cause un tremblement, & l'on sent comme un feu qui circule dans les vaisseaux sanguins : voilà pourquoi il n'est pas rare de voir chez les femmes passionnées un écoulement sanguin paroître avant le jour, ou la nuit même des noces ; écoulement sanguin qui rend fort sot l'époux ignorant qui ne desire que de goûter des plaisirs légitimes.

L'abondance du sang cause aussi différens symptômes à l'approche des règles. La plupart des femmes sentent une tension au *sacrum*, des maux de tête, des douleurs de poitrine ; plusieurs, de violentes coliques, & quelquefois elles ont des cours de ventre : d'autres, des dégoûts, des vertiges, des crampes, &c. Cet écoulement augmente jusqu'au troisieme jour, & va en diminuant jusqu'au fixieme. Quelques femmes ne voient que pendant deux jours, d'autres voient pendant huit. Dans ce dernier cas, il y

## 192 DES EXCRÉTIIONS; &amp;c.

a quelque dérangement. Cet écoulement est quelquefois, dans les jeunes filles, un an à revenir après la première apparition, sur-tout quand elles vont & viennent continuellement. En général, les règles reparoissent tous les trente ou trente-un jours, disparoissent ordinairement pendant la grossesse, quoiqu'il y ait des exceptions pour ce dernier cas.

L'écoulement excessif des règles est extrêmement préjudiciable aux forces. Les parties extérieures en deviennent froides; le visage pâlit ou devient livide; il survient des maux de cœur, d'estomac, de tête, des crampes, des défaillances, des affections hystériques, & même des (a) convulsions. Si cet écoulement est porté au dernier excès, il en résulte des œdématis aqueuses & une hydropisie, comme je l'ai remarqué dans une femme de trente-cinq ans, qui eut pendant près de six ans de

---

(a) Cela est assez ordinaire à toutes les hémorragies excessives.

fuite



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 193  
suite une hémorragie continuelle de l'utérus; son visage s'enfle d'abord, ensuite le corps peu à peu, & elle devient généralement hydropique par la continuation de cet écoulement.

D'autres sont attaquées de fièvres lentes à la suite de ces écoulemens considérables, & tombent enfin en consomption. Quelquefois ces écoulemens causent une stérilité, très-souvent des fausses-couches; ce qui est ordinairement de mauvais augure, autant que j'ai eu lieu de l'observer.

Il faut rapporter ici l'écoulement des règles qui vont au-delà de l'âge ordinaire. On sçait que les règles paroissent irrégulièrement & plus abondamment quand elles approchent de leur cessation totale; c'est une lampe qui jette sa dernière lueur avec plus d'éclat lorsqu'elle est près de s'éteindre: c'est pour cela qu'on regarde comme une excrétion critique & utile les pertes de longue durée & abondantes qui ont lieu vers l'âge de cinquante ans: cet écoulement n'est vicieux en général que quand il dure au-delà de ce terme, ce qui n'est pas

*Tome III.*

I

## 194 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

si rare ; car je l'ai remarqué au-delà de la soixante-dixième (a) année : mais, dès la cinquante-unième ou cinquante-deuxième année, il cause des migraines très-douloureuses & très-opiniâtres, même aux femmes qui avoient joui jusques-là de la meilleure fanté, & enfin des crampes redoutables. Il n'est pas rare que ce flux cause des vertiges, & même des évanouissements, lorsqu'il est près de cesser.

J'ai vu différentes fois ces crampes se faire sentir à la vessie avec une douleur inexprimable, causer une rétention d'urines pendant plus de deux jours, parce que je n'étois pas à portée de secourir promptement la malade. J'ai tiré trois fois une dame de condition de ce danger : à la troisième fois son ventre s'étoit enflé extraordinairement ; ses jambes s'étoient remplies d'eau depuis l'extrémité des pieds jusqu'au ventre. Elle se porte bien depuis un an que je l'ai guérie la dernière fois.

Lorsque les règles continuent au-delà de cinquante-cinq ans, il en ré-

---

(a) Voyez van-Swieten à ce sujet.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 195  
 suite une hydropisie; ou il y a quelque mal plus grand de caché dans la matrice; c'est ou un abcès, ou un cancer, & autre chose de semblable. Une femme de soixante & onze ans se trouvoit incommodée de nouveau de ses règles depuis quatre ans; elles se changerent en une perte réelle qui s'arrêta subitement par l'impression du froid qu'elle avoit senti à l'église. Peu de temps après, il se manifesta un cancer à la matrice, dont j'ai observé pendant deux mois les symptômes affligeans, & qui a fait périr la malade. Boërhaave dit que les femmes qui ont, entre cinquante & soixante ans, un trop fort écoulement sanguin de l'utérus, en meurent ordinairement.

La suppression des règles n'est pas moins dangereuse; elle l'est extrêmement lorsque les vaisseaux de l'utérus deviennent roides; ce qui est ordinaire aux femmes des Tapuys. Comme ces peuples regardent les écoulemens périodiques des femmes comme quelque chose d'impur & de honteux, ils font faire de profondes



## 196 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

plaies aux cuisses de leurs filles ; moyennant lesquelles le sang est détourné de l'utérus , & , en fix mois , ils leur font perdre cet écoulement en réitérant les mêmes opérations.

La suppression des règles est ordinairement suivie de pesanteur , de fatigues , d'indolence , de mauvaise humeur , de perte d'appétit , de dégoût , de flatuosités , de palpitation de cœur , de tension à la poitrine , de suffocations hystériques , sur-tout au lit , de toux séches , de difficulté de respirer , de cercles bleus autour des yeux , de maux de tête , de vertiges , de douleurs violentes aux articulations & d'œdématie aux jambes , & très-souvent de la mélancolie la plus sombre , comme je l'ai vu il n'y a que peu de jours.

Quelquefois le sang épaissi pénètre difficilement dans les artérioles du visage , ce qui cause une pâleur ; ou les vaisseaux trop remplis s'ouvrent , & le sang coule de toutes les parties du corps. Je fus appelé , il y a quelque temps chez une fille de seize ans qui n'a pas encore eu ses écoulemens

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 197  
 périodiques, mais qui depuis un an  
 saigne beaucoup du nez tous les mois  
 pendant trois jours de suite. Lorsque  
 ce saignement n'a pas lieu, elle a les  
 tranchées les plus violentes, des an-  
 xiétés précordiales extrêmes, pen-  
 dant lequel temps je lui ai trouvé le  
 pouls très-lent & très-foible, & l'esprit  
 fort triste. Quelque temps après, j'eus  
 occasion de voir une fille de vingt-  
 huit ans, qui, depuis plusieurs an-  
 nées, avoit éprouvé les maux hysté-  
 riques les plus grands, des convul-  
 sions, & tout ce qui peut résulter  
 des affections de l'utérus : à la suite  
 de cela, elle avoit perdu ses règles,  
 ou ne voyoit que très-peu. Il y  
 avoit six mois qu'elle avoit tous les  
 mois un vomissement de sang très-  
 violent ; mais ce vomissement ayant  
 manqué une fois, elle eut un point  
 de côté accompagné d'une forte fié-  
 vre & d'un égarement d'esprit. Elle  
 avoit eu quelques années auparavant  
 ses écoulemens périodiques par l'ex-  
 trémité de l'index.

M. Schohinger de Saint-Gall vit une  
 fille qui ne voyoit presque pas sans

I iij

## 198 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

avoir les mains toutes rouges lors de ce temps critique: ses mains s'enfloient, s'ouvroient d'elles-mêmes aux deux premiers doigts, mais cela cessa dès qu'il eut déterminé l'écoulement par la voie ordinaire. Hippocrate nous dit que la suppression des règles fait quelquefois venir de la barbe aux filles. Nous voyons en Suisse comme ailleurs des filles & des femmes barbues, mais j'ignore si c'est par cette raison.

La cessation naturelle & totale des règles n'arrive pas toujours au terme général. Les femmes robustes & grasses cessent de voir de bonne heure, quelquefois même à trente-cinq ans. Les femmes délicates les perdent plus tard. En général le temps où les femmes sont sur le point de cesser de voir est le plus critique de leur vie. La réplétion subsiste encore, & le sang ne coule plus: voilà pourquoi, selon les plus habiles médecins, les fièvres aiguës ou les fièvres inflammatoires sont la plupart mortelles pour les femmes dans ce temps-là. Il vient aisément aussi des inflamma-



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 199  
tions à l'utérus, des fièvres érup-  
tives, & plusieurs maladies chroni-  
ques qui ont leur siège dans l'utérus,  
où font appercevoir leurs effets à  
l'estomac & à la tête.

J'ai actuellement à traiter une dame  
gaie, grasse, vigoureuse, qui, après  
la suppression de ses règles, irrégu-  
lières d'abord, mais qu'elle ne voit  
plus depuis trois mois, & qui tou-  
chent peut-être à leur fin, est sou-  
vent prise d'un mal de tête excessif,  
de vertiges, & ensuite d'un vomis-  
sement convulsif, pendant lequel le  
pouls est extrêmement lent & foible.  
Elle eut déjà, il y a trois ans, ces  
vertiges & ce vomissement, de ma-  
nière qu'elle tomba même dans la  
rue : cependant je l'en avois guérie,  
& elle n'en avoit rien ressenti jus-  
qu'à ce moment-ci. Son estomac étoit  
pour-lors chargé d'une pituite abon-  
dante que je ne remarque pas pré-  
sentement ; mais les mêmes effets  
viennent souvent de causes (a) dif-  
férentes.

---

(a) Cette réflexion de M. Z. ne me paroît  
I iv

## 200 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

On peut aussi rapporter ici les lochies, c'est d'abord un sang plus ou moins pur, ensuite une sérosité sanguine, enfin une matière pituiteuse. Ce flux devoit en général durer trois semaines, mais il se passe souvent en quinze jours, & même en dix ; ce flux cesse encore plutôt dans les sujets qui n'ont pas ordinairement leurs règles abondantes, & dont les vaisseaux ont un très-petit diamètre, ou qui perdent beaucoup de sang dès les premiers jours.

On croit qu'une perte considérable après l'accouchement, est très-souvent mortelle dans des femmes jeunes & vigoureuses : cela peut être vrai ; mais cette perte n'est mortelle que parce que la matrice a été tirillée ou déchirée pendant l'accouchement : c'est donc ce déchirement qui est la cause de la mort. Le flux des lochies abondantes, n'a que l'incon-

---

pas juste ici. Le vomissement antérieur pouvoit bien avoir la même cause que le second, sans que la pituite que vomissoit la malade y contribuât en rien. Voyez Rega sur la sympathie de l'utérus & de l'estomac.

énient des règles trop abondantes, si la matrice n'a pas été blessée. M. de Haller fait mention d'une femme qui resta comme sans penser après un pareil écoulement.

La suppression des lochies est ordinairement mauvaise, & quelquefois dangereuse, mais moins pour les femmes qui voient ordinairement peu; cependant cette suppression subite cause de très-mauvais effets: chez les autres, le ventre se gonfle, & ce gonflement persévère à moins que le retour des règles, ou un second enfantement, ou une perte, ne le fasse cesser. J'ai vu provenir des fièvres lentes de ces suppressions, & le pourpre en est fréquemment la suite chez nous; je conviens néanmoins que le pourpre peut avoir aussi une autre cause chez les femmes en couches. La gangrène suit l'inflammation de l'utérus, si ces purgations n'ont pas lieu chez les femmes qui avoient leurs règles abondantes. M. de Haller a vu le sang s'épancher par l'orifice des trompes de Fallope, sur-tout lorsque le col de l'utérus s'est rétréci:



## 202 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

circonstance digne de remarque, & qui n'est pas assez connue : cela peut même causer une fièvre pourprée, & la gangrène.

Une femme vint me consulter il n'y a pas long-temps sur son état : vingt ans auparavant elle avoit bu, par le conseil d'une sage-femme, une bouteille d'eau froide du puits, immédiatement après son accouchement, pour empêcher les sueurs : les lochies s'arrêtèrent après cette imprudence, il lui survint une toux convulsive qui dégénéra en un asthme qu'elle a depuis ce temps-là : elle n'a jamais rien vu depuis.

La suppression des lochies est assez souvent suivie de transports, de longues mélancolies, & d'une vraie phrénésie, quoique périodique. J'ai vu une femme de trente ans tomber dans une profonde mélancolie hystérique après cette suppression : cette femme étoit alors d'une timidité extraordinaire, avoit une aversion singulière pour toutes les idées qui l'avoient flattée le plus autrefois, souffroit continuellement d'un mal

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 203

de tête , avoit du dégoût pour toute nourriture , sentoît une foiblesse dans toutes les parties de son corps , une espèce d'étranglement , un tremblement dans les jambes , & des ébullitions continuelles. Van-Swieten dit que les femmes en couches tombent souvent dans une manie incurable , après avoir étouffé ou plutôt dévoré quelque chagrin cuisant : ce qu'il faut déduire de la même origine. M. Hirzel de Zurich a vu arriver après une suppression des lochies , causée par une affliction extrême , une roideur totale du corps ou un tétanos universel.

Une femme de trente-fix ans , qui avoit toujours fait paroître certaine timidité , & un penchant à la mélancolie , & d'autres marques d'un affoiblissement du genre nerveux , mit au monde son premier enfant , qui mourut peu d'heures après. La sage-femme l'avoit excitée pendant le travail à faire des efforts redoublés , lui demandant si par son indolence elle vouloit faire périr son fruit. Ces efforts , auxquels elle avoit été

I vj

## 204 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

forcée , lui causerent des convulsions qui augmentèrent après l'accouchement , & elle eut quelques égaremens d'esprit. Les lochies furent modiques le premier jour , & le lendemain cessèrent entièrement : elle eut tout ce jour-là des égaremens d'esprit , le pouls fréquent & fort , des sueurs abondantes , & urina sans douleur. La nuit du troisieme jour elle reposa assez bien , mais le pouls étoit toujours fréquent & fort , elle avoit une grande soif : les lochies reparurent un peu , la malade devint gaie ; au lieu que dans les premiers instans elle s'étoit toujours reproché d'être meurtriere de son enfant. La nuit du quatre au cinq , elle eut une nuit inquiete avec des douleurs spasmodiques violentes dans le bas-ventre ; le pouls étoit égal , l'urine blanche , & les lochies paroissoient très-foiblement ; la malade parut se mieux porter , le pouls devint mou , la sueur diminua , elle dormit paisiblement ; mais insensiblement elle tomba dans une noire mélancolie qui augmenta extrêmement



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 205

le onzieme jour, après une nuit très-inquiete. Le soir elle fut prise d'un tétanos général, qui dura tout le jour suivant sans aucun relâchement, jusque dans la nuit ; le quinze elle eut le pourpre. Après avoir été rétablie, il lui resta toujours une humeur revêche, & une profonde mélancolie, de sorte qu'elle vouloit toujours le contraire de ce qu'on exigeoit d'elle : ce ne fut que vers le neuvieme mois de sa maladie qu'elle prit de bonne volonté quelques médicamens, & avec succès. On voit par cet exemple combien les suites de la suppression des lochies peuvent être graves, lorsque quelque passion est la cause de cette suppression.

L'écoulement très - abondant du lait peut avoir de mauvaises suites, sur-tout si la personne qui nourrit est trop délicate ; les alimens ne lui fournissant plus de nourriture, les forces diminuent, le corps est inquieté par toutes sortes de crampes, l'esprit devient chagrin ; & enfin il survient une fièvre lente & une phty-

## 206 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

fié, si l'on n'y remédie de bonne heure, en faisant cesser d'allaiter. Une femme enceinte qui nourrit, risque une fausse-couche, outre que le lait qu'elle donne est mal-sain.

La suppression du lait est encore plus dangereuse ; il en résulte des engorgemens dans les glandes, des tumeurs considérables, sur-tout si le lait est abondant ; des inflammations avec une forte fièvre, des abcès à l'un ou à l'autre endroit, quelquefois plusieurs en même temps, ou au lieu d'abcès, des tumeurs squirreuses très-dures, & enfin au bout de vingt & trente ans un cancer occulte, & qui s'ouvre quelquefois, ce que j'ai eu lieu d'observer ; mais cela n'arrive pas toujours. Quelquefois le lait répercuté trop tôt cause des inflammations à la matrice, & le pourpre ; quelquefois il disparoît sans aucun inconvénient, & cause des lochies plus abondantes.

Quelle que soit la multiplicité & la variété des maladies qui peuvent provenir des vices des excrétiions, il ne paroît cependant pas qu'il soit

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 207  
 si difficile de les connoître, si l'on  
 sçait estimer au juste les effets de  
 chaque cause, & que l'on cherche  
 ensuite dans les cas particuliers le  
 point de réunion de tous les effets  
 qu'on y a observés. Il est si ordinaire  
 qu'une excrétion particulière, viciée  
 de maniere quelconque, en dérange  
 une autre, qu'il est presque toujours  
 nécessaire de considérer plusieurs ex-  
 crétions prises ensemble, pour pou-  
 voir estimer les effets qui paroissent  
 ne provenir que d'une seule; d'ail-  
 leurs, les mêmes dérangemens ne pro-  
 duisent pas toujours les mêmes effets  
 par rapport à certaines circonstan-  
 ces particulieres qu'il faut sçavoir dis-  
 cerner, sans quoi l'on ne connoitra  
 jamais les causes qu'à demi, ou plu-  
 tôt très-mal. On voit très-souvent  
 les choses changer précipitamment  
 de face, après avoir remédié à un  
 inconvénient duquel on n'avoit rien  
 soupçonné de mal à craindre ultérieu-  
 rement, & cependant il paroît tout-  
 à-coup les symptômes les plus fâ-  
 cheux: les malades tombent dans



## 208 DES EXCRÉTIIONS, &amp;c.

un abattement, une mélancolie, une phrénésie, & dans d'autres accidens dont on n'avoit pas apperçu le moindre indice. Il ne suffit donc pas de guérir; il faut encore prévoir les suites d'une guérison, tant par rapport à elle-même que par rapport aux effets qui peuvent résulter des causes subséquentes, en supposant telle ou telle chose qu'on n'a même lieu de craindre que par la comparaison d'autres cas semblables, que l'expérience aura fait connoître, ou par ce que les lois de l'économie animale permettent de supposer.



## CHAPITRE VI.

*Des Passions, considérées comme Causes éloignées des Maladies.*

**T**RISTRAM Shandy compa-  
roit assez plaisamment le corps  
& l'ame, à un habit & à sa dou-  
blure : « si vous chiffonnez l'un, dit-  
» il, vous chiffonnez l'autre aussi. »  
Quelques médecins supposent à  
l'ame certain *impetus*, *ἐνστικτύον* ou  
*certaine force impulsive*, & une autre  
au corps. Celle-là est, selon leur opi-  
nion, la cause efficiente de toutes les  
passions violentes ; celle-ci, la cause  
efficiente de tous les mouvemens vio-  
lens que le corps exécute par le moyen  
des nerfs, *comme premier mobile* : cette  
doctrine a été celle d'Hippocrate. Kau-  
Boërhaave en a parlé au long, mais  
Gaubius avec plus de précision &  
mieux. J'entends par cette *force im-  
pulsive* le tempérament tout simple-  
ment, car ce n'est que conséquem-  
ment au tempérament (a) que nos

---

M. Z. rend ainsi ses idées dans l'original ;

## 210 DES PASSIONS,

passions & nos actions sont individuellement déterminées. Le tempérament est donc la cause prochaine de nos passions & de nos actions considérées comme telles en telles circonstances, & dans tel individu.

Les penchans ou les fortes inclinations, & les transports de l'ame sont ce que l'on appelle *affections*, mouvemens de l'esprit & passions. Les affections & les passions ne diffèrent que dans le degré : les affections, *affectus*, sont ce qui donne le branle aux passions proprement dites, & celles-ci ne sont que les affections simples ou composées mises en action, soit que ces affections étant devenues habituelles reparoissent à chaque occasion, soit qu'elles s'emparent tout à-coup entièrement

---

» car ce sont ses marques (du tempérament)  
 » qui résident dans les sens, dans le tact,  
 » dans les affections & dans les passions qui  
 » déterminent nos sentimens & nos actions,  
 » & qui sont conséquemment la cause pro-  
 » chaine de toute les impressions du corps ma-  
 » tériel & de l'ame-incorporelle. » *φοιβεσινος*  
*λογος* ! ou me trompé-je ?



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 211  
de l'homme : la passion peut donc être regardée comme un degré éminent de l'appétit sensitif, & de l'aversion sensitive en action.

Ces notions (a) des affections & des passions ne contredisent pas celles des philosophes les plus subtils ; je suppose même ici que tout ce qu'on dit des affections convient aux passions , & réciproquement , que les passions naissent des affections , & que celles-ci doivent toujours les précéder. On ne peut nier que quelques affections analogues , & même différentes ne soient compatibles ; au lieu que plusieurs passions ne peuvent exister ensemble , car l'une absorbe toutes les autres ; mais je ne crois pas pour cela que les passions soient des affections d'un genre supérieur. C'est comme si l'on vouloit dire que la convulsion actuelle est une inclination d'un genre supérieur aux convulsions.

---

(a) Quoique les deux paragraphes suivans ne soient pas fort intéressans en eux-mêmes, & encore moins ici, je les ai laissés.

## 212 DES PASSIONS,

Milord Home distingue aussi les passions des affections par deux marques qui ne détruisent pas ma définition. Les passions sont actives, dit-il, les affections ne le sont pas; les passions sont accompagnées de desirs, les affections ne le sont pas. Il distingue aussi les souhaits des desirs, & appelle ceux-là la plus grande activité des affections. La *compassion* & le souhait que les choses aillent mieux, sont, selon lui, une affection; la *pitié* (Pity) & le désir que les choses aillent mieux, sont une passion.

Je ne fais ici ces réflexions métaphysiques, que par rapport à la différence que l'on met en médecine entre la cause éloignée externe ou interne, & la cause prochaine des maladies. Ce n'est pas la théorie des affections & des passions qu'il nous importe de connoître ici, ce ne sont que leurs effets; nous devons nous occuper aussi peu de la manière dont arrivent ces effets: car, quoiqu'on le voie quelquefois, c'est cependant ce qui nous est absolument caché la plupart du temps.

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 213

Les passions agissent ou subitement avec plus ou moins d'énergie, ou lentement ; ou elles sont suivies de mort subite, ou elles ne sont que la cause éloignée de la mort, ou elles consomment l'homme peu à peu. La grandeur de la cause, mais sur-tout le tempérament, détermine toujours le plus ou le moins de danger. A peine un homme vif, mais peu pénétrant, sentira-t-il un contraste qui fera presque mourir un autre sujet qui appercevra l'enchaînement de tout ce qui peut en résulter. Un stupide ne comprend pas comment on peut se plaindre de toutes sortes d'injures auxquelles il seroit insensible : mais d'un autre côté, ce stupide a mille peines qu'un esprit clairvoyant ne sent jamais, parce que la raison ne les voit pas.

En général, les gens d'une forte imagination souffrent le plus des mouvemens violens de l'ame ; & ceux qui ont plus de raison que d'imagination, ont plus à souffrir des mouvemens lents de l'esprit. Les gens tout-à-fait indolens ou entièrement



## 214 DES PASSIONS,

stupides souffrent en général le moins des passions. Mais ceux qui réunissent une raison éclairée à un esprit vif & réfléchissant, en sont le plus troublés. Aussi les plus grands esprits ont toujours les plus grandes passions. Boërhaave, cet homme si modéré, dit qu'il a éprouvé lui-même que le souvenir d'un contraste que l'on effuie ne se perd pas, quoi que l'on fasse pour l'oublier, à moins qu'une idée plus forte & permanente n'en vienne effacer le souvenir: il ajoute que l'esprit en est même occupé en songe.

Toutes les passions portées à l'excès attirent à l'homme des maladies redoutables, lui causent quelquefois la mort, ou le mettent au moins dans un danger éminent. Les plus habiles médecins conviennent unanimement qu'une frayeur (a) considérable peut causer une apoplexie mortelle; & ils regardent les apoplexies comme les

---

(a) J'ai vu une fille d'un menuisier tomber en épilepsie à la suite d'une peur. Les accès devinrent périodiques, & elle mourut d'apoplexie quelques années après.

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 215

maladies qui résultent le plus communément de toutes les passions violentes. Le cœur est atteint si violemment de ces impressions extraordinaires, qu'il se contracte au point de ne plus admettre ni lâcher de sang. Voilà pourquoi le visage pâlit, les lèvres deviennent bleues, tout mouvement cesse, & l'on tombe mort assez souvent dans ces circonstances. Une passion, sans être même portée à l'excès, cause une difficulté de respirer, de parler, un serrement à la poitrine, & quelquefois la langue reste comme adhérente au palais. Les passions foibles parlent, les fortes passions sont muettes.

Quoique le jeu des passions dépende principalement du tempérament, & qu'elles ne soient qu'un développement des facultés sensitives (physiques) appliquées à certain objet & à certain point, (les effets d'une cause matérielle prenant tantôt le caractère du vice, tantôt celui de la vertu, selon que l'application en est bonne ou mauvaise;) c'est cependant l'ame qui les détermine, comme cause se-

## 216 DES PASSIONS,

conde. Les affections hypochondriacques & hystériques, la mélancolie, peuvent, il est vrai, venir de plusieurs causes physiques ; mais ces maladies viennent aussi quelquefois d'un chagrin dans le sujet même le mieux portant, quoique nous ignorions absolument comment cela peut avoir lieu.

Les récidives des mêmes mouvemens de l'ame & des mêmes passions font aussi reparoître des maladies dans l'état où l'on paroît les avoir le moins à craindre, comme l'épilepsie, &c. J'ai aussi remarqué que les femmes qui avoient été sujettes à de grands maux hystériques, n'étoient nullement mieux lorsque les convulsions étoient plus rares & plus foibles ; mais que le mieux étoit réel lorsque l'esprit n'étoit plus affecté de certaines idées qui ne se faisoient point appercevoir dans l'état de santé, & qui dans la maladie du mieux de laquelle on veut juger, causoient certains regards fixes & hagards, arrêtoient la respiration, occasionnoient des mouvemens spasmodiques dans les membres : car le corps suit les affections de l'ame dans ces



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 217  
ces sortes de cas ; & il agit comme  
l'ame sent. Il n'est donc pas hors  
d'œuvre de considérer ici les effets  
principaux des passions les plus sen-  
sibles , parce que souvent des pas-  
sions différentes produisent des effets  
semblables ; & réciproquement les  
mêmes passions produisent des effets  
différens en différentes circonstances,  
dans les mêmes individus , ou dans  
d'autres.

La joie , que Cicéron définit très-  
bien , *un transport voluptueux de l'ame*  
auquel il ne permettoit pas au sage  
de se livrer , quoiqu'il convienne lui-  
même de s'y être livré presque jus-  
qu'à l'excès dans un moment inat-  
tendu ; cette passion , dis-je , est beau-  
coup plus dangereuse qu'une tristesse  
subite. Aussi les exemples des effets  
dangereux de la joie sont-ils plus fré-  
quens que ceux d'une affection dou-  
loureuse & en même temps sou-  
daine de l'ame. Sophocle , voulant  
prouver qu'il jouissoit encore de  
toutes ses facultés intellectuelles à  
son grand âge , fait une tragédie , est  
couronné , & meurt de joie. Pareille

*Tome III.*

K

218 DES PASSIONS;  
 chose arriva à Philippide, auteur de  
 comédies. Chilon, Lacédémonien,  
 embrasse son fils qui venoit de rem-  
 porter le prix aux jeux Olympiques,  
 & meurt de joie. Deux dames Ro-  
 maines, voyant revenir leurs fils des  
 batailles de Trasymene & de Cannes,  
 moururent de même. M. Juventius  
 Thalna, apprenant qu'il avoit les  
 honneurs du triomphe, pour la con-  
 quête qu'il venoit de faire de l'île  
 de Corse, tombe, & meurt de joie  
 devant l'autel où il sacrifioit en ac-  
 tion de graces. Vater rapporte qu'un  
 soldat robuste, & qui n'avoit jamais  
 été malade, mourut subitement de  
 plaisir, au moment où il alloit em-  
 brasser une fille qu'il désiroit depuis  
 long temps. Une honnête famille de  
 Hollande étoit réduite à l'indigence;  
 le frere aîné passe aux Indes, s'y  
 pousse, fait venir sa sœur, lui mon-  
 tre des bijoux dont il lui fait pré-  
 sent; elle reste immobile, & meurt.  
 Le fameux Fouquet meurt en ap-  
 prenant que Louis XIV lui rendoit  
 la liberté. La nièce de Leibnitz, ma-  
 riée à un ecclésiastique Protestant,

**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 219**  
 ne se doutoit pas qu'un philosophe  
 pût laisser de l'argent ; elle trouve  
 après la mort de son oncle soixante  
 mille ducats dans un coffre sous le  
 lit : elle meurt en les appercevant.

Méad , médecin des petites-Mai-  
 sons de Londres , & qui sont tou-  
 jours bien pleines , dit qu'il a eu à  
 traiter beaucoup plus de monde très-  
 enrichi en peu de temps au commerce  
 de la mer du Sud , que de gens ré-  
 duits à la mendicité. Des ris exces-  
 sifs causent quelquefois la mort. Zeu-  
 xis venoit de peindre une vieille  
 femme ; il regarde attentivement ce  
 portrait , le trouve si singulier , qu'il  
 en meurt de rire. Philémon étant dans  
 un jardin avec ses amis, un âne vient  
 au trot vers eux , mange fort tran-  
 quillement un plat de figues ; Philé-  
 mon dit qu'il boiroit bien un verre  
 de vin ; l'âne le boit , & Philémon  
 meurt de rire.

La colere est un mouvement vio-  
 lent de l'ame , joint au desir de se ven-  
 ger. Les effets de cette passion se  
 font appercevoir par tout ce qu'il y  
 a de sensible & de mobile dans l'hom-

K ij



220 DES PASSIONS, 220  
me. La colere fait rougir le visage ;  
les yeux étincellent, les muscles sont  
tendus, le cœur bat plus vite ; le  
sang circule impétueusement ; il se  
fait jusqu'à cent quarante pulsations,  
& plus, dans une minute ; il survient  
quelquefois de violentes hémorra-  
gies. Des femmes qui avoient leur  
règles dans ces circonstances, les ont  
vues couler par les mamelles. Ces  
hémorragies se manifestent aussi par  
des extravasations sous-cutanées, qui  
forment des taches rouges, brunes,  
d'où l'on a vu résulter la gangrène,  
& une noirceur depuis le pied jus-  
qu'au genou : on a aussi vu une apo-  
plexie suivre immédiatement ces  
mouvemens violens qui avoient fait  
rompre quelque vaisseau dans le cer-  
veau. Quelquefois le sang reste tout-  
à-coup au centre du corps ; le visage  
pâlit, la voie s'affoiblit ou se perd ;  
l'on est tout tremblant, sans même  
pouvoir se soutenir ; on étouffe, on  
tombe en une défaillance qui va  
quelquefois jusqu'à mourir, si l'ame  
ne peut par aucun moyen faire un  
retour sur elle-même. On a vu la

## AUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 221

ere suivie d'épilepsie, de colique mortelle, de fièvre excessive, & de mort subite.

J'ai vu tout récemment, avec M. Wæterli, médecin, & M. Fuchsin, habile chirurgien, une fille de vingt ans qui étoit tombée dans un état convulsif singulier, après un violent mouvement de colere qu'elle avoit eu au soir certain jour que ses règles lui étoient venues. Sa langue étoit devenue toute roide, de sorte qu'elle ne pouvoit absolument pas parler : il falloit la soutenir par les bras sur son séant ; & malgré cela, elle trépignoit d'une manière étonnante : elle avoit un serrement extrême à la poitrine & à l'estomac, ne pouvoit rien avaler, & rendoit, au milieu de ses agitations, le son de voix le plus singulier sans discontinuer. Je conseillai des lavemens émolliens, dans la vue de rappeler les règles. M. Wæterli proposa une saignée du pied, laquelle fut faite aussitôt. Le même état de la malade dura encore une heure. Enfin, après des lavemens réitérés, elle rendit beaucoup de matieres

K iij

## 222 DES PASSIONS,

bilieuses par les felles & par des vomissemens. Dès-lors, le spasme cessa entièrement ; les règles coulerent abondamment avant la fin de la nuit & le jour suivant.

La bile se porte ordinairement dans l'estomac après une forte colere, & cause des vomissemens. Chez d'autres, elle se répand en abondance dans les intestins ; excite un cours de ventre avantageux : ou elle sera retenue, & se jettera dans le sang, causera une jaunisse, ou se pourrira, produira une fièvre bilieuse, laquelle est si commune en Suisse, peu décrite encore, & mortelle à tant de sujets. Si la colere est suivie d'une grande tristesse, & que la bile ne s'épanche pas, il en résultera des obstructions au foie. Le sexe rend quelquefois une quantité prodigieuse d'urines pâles, dans ces circonstances : certaines femmes, sur-tout les femmes hystériques, sont saisies de douleurs articulaires, de spasme à l'estomac, de coliques, ont des pertes de sang de l'uterus. En général, la colere excessive devient mortelle,



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 223  
 & les sujets en périssent ou par  
 apoplexie, ou par une hémorragie.  
 Cette dernière fit périr Valentinien  
 & Attila (a).

(a) Hoffman nous rapporte aussi plusieurs observations sur les effets de la colere. Un homme entre dans un grand mouvement de colere, boit ensuite un verre d'eau froide; bientôt après il sent une tumeur douloureuse à la malléole du pied gauche. Cette tumeur dispaeroit là par l'application d'un remède, & se porte au genou avec beaucoup plus de douleur. Tout ce pied & les tendons se roidissent: il y survient des agitations spasmodiques qui se portent aux membres supérieurs; & le sujet éprouve en même temps de violentes ébullitions par-tout le corps. *Consult. méd.* sect. iv, cas. 162. Voyez *ibid.* cas. 198; & sect. iij, cas. 49, *ibid.* cas. 57; sect. j, cas. 38. Ce dernier cas sur-tout mérite attention; il s'y agit d'une suppression des règles, arrivée par un mouvement de colere. Il y a tout à craindre, répond Hoffman, que la maladie ne dégénere en épilepsie chronique, en paralysie ou en apoplexie, pour peu qu'il y ait d'irrégularité dans la conduite de la malade; mais j'ajouterai que j'ai vu à Marbourg un domestique dans l'auberge où j'ai logé, qui fut pris d'une rétention d'urine très-douloureuse après s'être mis en colere contre un soldat. Quant à l'hémorragie qui

K iv

## 224 DES PASSIONS,

La terreur, qui vient de la sensation d'un mal violent & subit, cause presque comme la colere, des battemens de cœur, des défaillances, des foibleffes subites, des tremblemens (a), le battement des genoux, de sorte que l'homme ne peut se sauver. Mais la secousse que la terreur produit dans toutes les parties du corps, est encore plus violente que celle de la colere; car elle produit sur le champ des convulsions: on a vu le crâne s'ouvrir dans le moment; les évacuations des femmes se suppriment alors beaucoup plus ordinairement que dans un mouvement

---

fit périr Attila, je crois avoir lu, il y a déjà du temps, dans un historien qui a pour titre: *De rebus Hungaricis*, qu'Attila ayant épousé dans une extrême vieillesse une jeune fille, mourut la nuit même; & que sa femme s'étant réveillée la nuit, l'avoit trouvé nageant dans son sang.

(a) La terreur est fort bien représentée dans Cicéron: *Terror est metus concutiens ex quâ fit ut pudorem rubor, terrorem pallor & tremor, & dentium crepitus consequatur*. Quant à la terreur mêlée de colere, Le Brun l'a représentée en grand maître.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 225  
 de colere. Quelquefois la terreur est  
 suivie de pertes extrêmes ; les ar-  
 teres se crevent , ou il suit une apo-  
 plexie ; ce que M. de Haller déduit  
 fort judicieusement d'une colere mê-  
 lée de terreur , ou d'un desir vio-  
 lent , & de la force excessive d'une  
 idée ; ce qui fait prendre un effor  
 incroyable aux forces du corps dans  
 les fous ou dans ceux qui se noient.

Les pertes de sang , au contraire ,  
 viennent d'un relâchement soudain  
 des nerfs de l'uterus ; ce qui arrive  
 par les mouvemens irréguliers de la  
 terreur , de même que dans la co-  
 lere & la frayeur qu'éprouvent ceux  
 que l'on jette dans la mer pour em-  
 pêcher les suites de la morsure d'un  
 animal enragé : car on sçait que  
 cette immersion cause une frayeur  
 suivie d'une extrême foiblesse , par la-  
 quelle le roidissement du cou disparoît.

Non-seulement la terreur jette im-  
 médiatement dans des convulsions ;  
 mais ces convulsions deviennent quel-  
 quefois périodiques. M. Tissot a vu un  
 payfan, qui rêvant qu'un serpent s'en-  
 tortilloit autour de son bras , avoit

K v



## 226 DES PASSIONS,

fait un mouvement violent pour secouer ce serpent : depuis ce moment-là, dit-il, le bras fut saisi trois ou quatre fois le jour d'un mouvement convulsif très-fort, & qui duroit quelquefois une heure, sans qu'aucun effort pût l'arrêter.

L'épilepsie est même une des finites les plus ordinaires d'une terreur violente, de même qu'une terreur guérit aussi l'épilepsie. Wepfer vit l'épilepsie succéder à une terreur, & le sujet mourir ensuite d'une apoplexie. Boerhaave a vu une fille attaquée d'épilepsie, pour y avoir vu tomber un homme. J'ai vu à Gottingue une femme attaquée d'épilepsie, par la seule raison qu'elle étoit soupçonnée d'avoir tué son enfant.

Mais voici un fait qui fera toujours honneur à la sagacité du célèbre Boerhaave. Une fille avoit, dans l'hôpital de Harlem, une maladie spasmodique qui revenoit périodiquement : une autre fille, la regardant ou l'aidant, tomba dans la même maladie. Le lendemain une seconde y tomba de même ; enfin une troisième, une

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 227  
quatrième, & bientôt presque tous  
les garçons & toutes les filles de  
cette maison-là. Tous ces enfans  
tomboient les uns d'un côté, les au-  
tres de l'autre, & même presque tous  
en même temps, lorsqu'ils se regar-  
doient. En vain les médecins essaye-  
rent tout ce que l'art peut contre  
l'épilepsie : on crut devoir recourir  
à Boerhaave. La pitié le fit aller à  
Harlem.

Pendant qu'il y examinait la cho-  
se, il vit un enfant tomber dans un  
accès, & plusieurs autres ensuite,  
les uns après les autres. Comme  
les meilleurs remèdes avoient déjà  
été sans succès, il jugea que la ma-  
ladie ne passait d'un enfant à l'autre  
que par la force de l'imagination,  
& conclut qu'on pouvoit les guérir  
en détournant leur esprit de l'idée  
qui l'avoit frappé à ce point. Il pré-  
vint donc les administrateurs de ce  
qu'il alloit faire : il fit mettre dans  
la chambre où étoient tous ces en-  
fans épileptiques, de petits four-  
neaux remplis de charbons ardens,  
& fit poser sur ces fourneaux toutes

K vj.

228 DES PASSIONS,  
fortes de crochets & d'instrumens  
de fer ; & dit ensuite que , puisque  
tous les remèdes avoient été inutiles ,  
il ordonnoit qu'on découvrit le bras  
du premier de ces enfans qui tom-  
beroit par terre , & de lui percer la  
chair jusqu'aux os avec un fer rouge ,  
à l'endroit qu'il marqueroit.

Boerhaave employa toutes les for-  
ces de son éloquence pour frapper  
ces enfans ; de sorte qu'ils s'effraye-  
rent tous à la vue de ce remède  
horrible. Tout leur esprit étoit oc-  
cupé de cette nouvelle idée qui les  
avoit pénétrés , lorsque les mouve-  
mens de la maladie vouloient se faire  
sentir. Le plus foible d'entr'eux , ex-  
cessivement frappé de cette terrible  
opération à laquelle on alloit les  
soumettre , resta mort sur la place ,  
& tous les autres furent heureuse-  
ment guéris. Abraham Kaau , qui rap-  
porte ce fait , ajoute : on voit par-  
là combien il est utile de détourner  
l'ame d'une idée qui l'occupoit trop ,  
pour la porter vers une autre ; car  
on sçait que la terreur , une fièvre  
épidémique , la salivation , le ma-



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 229  
 Fiage, le fouet, ont déjà guéri l'épilepsie.

La frayeur fait dresser les cheveux : la frayeur produit dans les pores d'où sortent les cheveux la même (a) contraction qu'on remarque dans le froid. Je trouve dans Pechlin, qu'un jeune homme de vingt ans ayant fait naufrage non loin de Livourne, devint subitement grison, & l'étoit encore à sa quarantième année ; ce jeune homme avoit auparavant les cheveux noirs. Stahl raconte, sur la foi de Schenk, qu'un jeune homme de condition ayant été mis en prison pour un crime énorme, & condamné à mort, devint gris en une nuit.

Plusieurs expériences prouvent que des frayeurs subites ont causé des défaillances mortelles, & même une mort subite. On pâlit alors ; le sang reflue au centre, s'arrête dans la veine-cave ou dans l'oreillette droite du cœur ; les vaisseaux se distendent ; on sent un serrement de cœur, & quelquefois même le cœur

---

(a) Voyez Willis.

230 DES PASSIONS,  
 crève. Philippe II, roi d'Espagne, ne fit que dire au cardinal Espinosa, son ministre : *Cardinal, sçachez que je suis président* : le cardinal en fut si effrayé, qu'il mourut peu de jours après. Ce même prince, s'apercevant qu'un de ses ministres les plus affidés ne répondoit pas justement à ses demandes, lui dit : Pourquoi me mentez-vous ? Le ministre se retira, & en mourut. Philippe V, roi d'Espagne, mourut subitement à la nouvelle que les Espagnols avoient été battus près de Plaisance : on l'ouvrit, & on lui trouva le cœur crevé.

La crainte ou l'attente d'un mal qu'on n'est pas capable de détourner, affoiblit les forces du cœur, relâche & refroidit tout, arrête le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles, & quelquefois la transpiration, ce dont il résulte des frissons. Quelquefois aussi la crainte fait suer, parce qu'elle ouvre tout. Voilà pourquoi la peur fait quelquefois lâcher des vents peu forts dès l'abord, mais considérables quand tous les obstacles sont levés par l'affoi-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 231  
 blissement qui arrive au genre nerveux, qui ne donne plus d'action aux viscères. Souvent il résulte de la crainte l'excrétion des matières fécales, une diarrhée, comme M. de Haller dit l'avoir vu arriver à des gens effrayés de la hauteur des Alpes, la première fois qu'ils y monterent. Boerhaave dit qu'un homme, apprenant que ses biens alloient être vendus par justice, eut une perte de semence.

D'autres éprouvent après une peur des sueurs mortelles, qui sont une suite du relâchement général; quelques-uns urinent considérablement dans ces momens-là. Une demoiselle qui avoit ouï dire que les gens d'esprit ne sont pas superstitieux, témoigna un jour le plus souverain mépris pour ceux qui croyoient les contes qu'on débitoit sur les revenans. Il se trouvoit là un de ces hommes qui ne prennent pas les mots pour les choses, & qui voulut s'assurer de la fermeté d'esprit de cette personne. Il attacha quelques cordes à la couverture du lit de cette fille, &



## 232 DES PASSIONS,

les fit passer dans une chambre voisine : dès qu'elle fut endormie , il tira doucement les couvertures : d'abord elle se réveille , est saisie de peur , se met à crier : il continue ; elle redouble ses cris : il tire plus fort ; elle se jette à bas du lit : aussitôt il entre dans la chambre avec de la lumière & huit témoins , & trouva cette fille philosophe , en chemise , au milieu de la chambre , & le parquet tout couvert d'urine.

Les gens peureux sont plus sujets que d'autres à tomber malades , parce que la peur , qui relâche tout , facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air peut être chargé , & expose par-là beaucoup plus à la contagion des maladies populaires. Ceux qui ont dit que la peur dispoisoit particulièrement à ces maladies , ont donc dit la vérité. Un esprit ferme est au contraire un des préservatifs contre ces maladies. Rivinus a observé que la peste de Léipsick ne passoit d'un sujet à l'autre que par la peur. Falconet dit qu'une femme , en appercevant à l'église une

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 233

autre qui avoit des taches que cette femme-là prit pour une suite de la petite-vérole, en eut si peur, qu'elle eut réellement la petite-vérole. Cependant cette femme ainsi tachetée n'avoit pas eu cette maladie. La peur ouvrit donc les pores absorbans; & les miasmes de la petite-vérole, répandus dans l'air, s'insinuerent ainsi par la peau.

Un ecclésiastique de ma connoissance, homme respectable à tous égards, & d'un tempérament timide & délicat, fit nettoyer, à huit lieues du village où il demouroit, une culotte de peau dans une ville où régnoit la dyssenterie: on lui renvoya sa culotte; il la mit: sur le champ il pensa (a) qu'il pouvoit bien y avoir quelques miasmes dyssentériques dans cette culotte; il en eut une dyssenterie très-longue & très-

---

(a) Cet exemple ne prouve rien; car il étoit très-possible que cet homme eût la dyssenterie, après avoir mis la culotte; sans la peur qu'il eut. On sçait que les habits sont suffisans pour transporter cette contagion.

234 DES PASSIONS,  
violente. Son fils , jeune homme  
d'un tempérament délicat , entra dans  
la chambre d'un homme qui venoit  
de mourir du pourpre , prit le ca-  
davre par la main : ceux qui étoient  
avec lui lui dirent , pour éprouver  
sa délicatesse , qu'il s'étoit certaine-  
ment attiré le pourpre pour avoir  
touché ce cadavre ; effectivement il  
eut cette maladie au bout de quel-  
ques jours.

Les témoignages que M. Casimir  
Medicus rapporte de Pechlin, Hoff-  
man, Bayle, Fuller, Werlhof, Krause  
& d'autres , ne prouvent pas en  
tout l'explication que l'on en donne ,  
mais l'effet de cette passion : or c'est  
ce qu'il nous importe de prouver ici.  
Willis a très-bien dit que ceux qui  
ont une grande peur de la petite-  
vérole , l'ont les premiers. Cheyne  
assure que l'on se nuit infiniment par  
la peur dans toutes les maladies épi-  
démiques. Roger a observé que la  
peur donne des ailes au mal dans  
les contagions ; qu'elle en rend les  
miasmes plus actifs , & que ces con-  
tagions font par-là le double de ra-



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 235

vage. Van-Swieten vit une femme à qui la peur fit venir une tumeur qui dégénéra en squirre rebelle à tous les remèdes.

La peur est sur-tout dangereuse aux sujets délicats, hypochondriaques ou hystériques, parce que ces sujets sont d'autant plus affectés de la moindre chose, que tout est presque toujours chez eux d'une sensibilité extrême & dans une tension continuelle : ce qui les tient dans un état où ils s'imaginent avoir tous les maux à craindre. Tulpius nous dit qu'un homme livré à l'indolence étoit devenu imbécile, en lisant des livres de médecine & de chirurgie. M. Donald-Monro m'a dit à Londres, que son pere avoit fait ses études, sous Boerhaave, avec un hypochondriaque qui s'imaginait avoir les maladies que Boerhaave expliquoit à chaque leçon. L'imagination de cet homme étoit si forte, qu'on remarquoit en lui au moins quelque chose de pareil à la maladie qu'il venoit d'entendre expliquer.

## 236 DES PASSIONS,

Mais voici un exemple singulier de la peur, & dont je n'ai jamais rien vu de semblable. Une femme très-délicate, foible & extrêmement facile à émouvoir, fit sur la tête gauleuse de son enfant, non sans beaucoup de répugnance, une besogne qui ne peut être faite que par une vraie mere. Comme elle étoit occupée à nettoyer cet enfant, il lui prit une envie d'éternuer; aussitôt elle s'imagina, à cet éternement, s'être inoculé la même maladie: car elle me fit observer qu'elle n'avoit pas eu cette maladie ordinaire à l'enfance. Je l'engageai de mon mieux à rejeter loin d'elle cette crainte mal fondée; mais le lendemain elle me montra cinq gros boutons à sa tête, desquels il sortoit une eau claire, jaunâtre & inodore, au lieu de la matiere purulente qu'on remarque dans ces éruptions de l'enfance. Je lui dis encore de ne pas se frapper de cela; qu'elle avoit d'autant plus lieu de ne pas songer à ce mal si léger, qu'il venoit de se manifester à cinq de

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 237  
 ses ongles, *sans aucune cause manifeste*,  
 une tumeur phlegmoneuse très-dou-  
 loureuse.

La première fois qu'elle alloit voir  
 ses règles dans ces circonstances, elle  
 fut saisie de frissons sur le soir; bientôt  
 après, elle eut une forte fièvre, de cruel-  
 les douleurs arthritiques qui lui pri-  
 verent le bras gauche de tout mou-  
 vement; outre cela, un mal de tête  
 si violent, que cette femme extrê-  
 mement douce & modérée de son  
 caractère, & fort religieuse, se plai-  
 gnoit le plus amèrement de ses dou-  
 leurs. Le lendemain matin l'occiput  
 étoit couvert des mêmes boutons;  
 la malade avoit aussi des tumeurs  
 au-dessus du front en différens en-  
 droits; la peau du front marquée  
 de raies d'un rouge pourpré: elle  
 avoit la tête si sensible, que le moin-  
 dre attouchement lui causoit les plus  
 vives douleurs. Elle fut six jours  
 dans cet état: les règles alloient  
 doucement; le sang n'avoit même  
 presque point de rougeur. Je me con-  
 tentai de lui ordonner le bain des  
 pieds, & de faire bouillir dans cette



238 DES PASSIONS;  
 eau un peu de sénevé, & de la faire transpirer. Tout avoit cessé au bout de six jours : il n'y avoit plus de boutons à la tête.

Je n'eus pas besoin de donner aucun médicament évacuatif, parce que la malade, sujette à un cours de ventre presque continuel, l'eut alors très-fort. Elle se porta donc assez bien jusqu'au moment où ses règles alloient reparoître. Le mal lui revint tout-à-coup avec les mêmes symptômes, la même force, les mêmes douleurs aiguës & cuisantes, & outre cela avec une toux très-forte & continue qui m'effraya. Les boutons jetoient çà & là une sanie ou plutôt une eau claire, jaunâtre & sans odeur. La maladie dura encore six jours.

Dès que ce nouvel accès fut passé, cette femme me pria instamment de tâcher de la délivrer de cette maladie douloureuse par quelque moyen; me disant qu'elle lui consumoit le peu de forces qui lui restoit. Je m'y prêtai d'autant plus volontiers, que je voyois que ses forces vitales

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 239  
 n'étoient pas suffisantes pour faire  
 fortir à la tête le virus qui s'y étoit  
 jeté, & pour lui donner la vraie  
 gale des enfans. Je lui fis donc ap-  
 pliquer un grand vésicatoire sur la  
 nuque. Les vessies y devinrent si gran-  
 des & lui procurèrent tant de tran-  
 quillité, qu'elle ne trouvoit pas de  
 termes assez forts pour me rendre  
 le bien-être où elle se trouvoit. J'en-  
 tretins l'écoulement de ces vessies  
 jusqu'au sixième jour, qu'elles se des-  
 séchèrent. Le septième, je lui fis  
 prendre une dose de rhubarbe; le  
 huitième, étant moi-même plein de  
 sécurité, n'ayant vu d'ailleurs rien  
 à craindre hors le tems de ses règles,  
 je vis reparoître ce triste état avec la  
 dernière violence : cela dura huit  
 jours. Je sollicitai la transpiration,  
 & je lui fis mettre un sinapisme  
 aux pieds : tout avoit cessé au bout  
 de cinq jours ; & je lui fis prendre  
 deux doses de rhubarbe avec beau-  
 coup d'effet.

Au retour des règles, la maladie  
 reparut encore, & ne dura que qua-  
 tre jours ; mais le sang des règles

240 DES PASSIONS;  
qui couloient très-moderément, n'é-  
toit qu'une eau ichoreuse. Ces cir-  
constances me mirent dans un grand  
embarras : je voyois que mes re-  
mèdes & la tisane sudorifique n'a-  
voient servi de rien : je présumoïis  
bien des avantages de purgatifs plus  
actifs ; mais je n'osois les ordonner ,  
vu le long cours de ventre & la  
foiblesse des intestins de la malade ,  
sujette d'ailleurs à des maux hysté-  
riques. Je m'armai donc de patience :  
la malade m'en donnoit l'exemple le  
plus touchant. J'entrepris donc de  
dompter ce virus par l'usage du pe-  
tit-lait : mais il falloit empêcher les  
solides de se relâcher davantage. Je  
fis donc prendre en même temps ,  
trois fois par jour , une bonne  
dose de quinquina , de racine de va-  
lériane , & de mars : je continuai ainsi  
quelques mois. Les mêmes symp-  
tômes revinrent , il est vrai , pen-  
dant cinq mois , lors du temps des  
règles & hors de ce temps ; mais  
ils diminuerent peu à peu , & la ma-  
lade étoit sans fièvre. Le premier  
mois après l'usage de ces remèdes, le  
sang



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 241

sang reprit sa couleur rouge & saine. Au fixieme mois, il n'y avoit plus que quelques taches rouges au front, avec un mal de tête léger; ensuite ce ne furent plus que de pareilles taches qui paroissoient çà & là par-tout le corps, & disparoissoient aussitôt. Enfin quatre autres mois après, il ne parut plus rien; & ce virus, inoculé pour ainsi dire par la crainte, fut dompté par l'usage du petit-lait.

La peur fait généralement empirer toutes les maladies; elle en trouble le cours ordinaire, y cause mille symptômes étrangers: elle affoiblit si fort la nature, que la maladie reste toujours supérieure à la vertu des médicamens. Je me rappelle un homme qui avoit le pourpre blanc & rouge; tout alla bien jusqu'au septieme jour; les éruptions commençoient déjà à tomber; je le trouvais bien le soir. Au milieu de la nuit il fut saisi d'une peur subite, & mourut une demi-heure après.

Les vaines terreurs qu'on fait aux enfans dans le bas-âge, laissent de si fortes impressions dans l'esprit,

*Tome III.*

L

242 DES PASSIONS,  
que les hommes les plus raisonnables  
ont souvent de la peine à s'en défabu-  
ser lorsqu'ils jouissent de toute la  
force de leur esprit & de leur raison.  
On a remarqué avant moi, que ces  
idées sont sur-tout des impressions  
ineffaçables, lorsqu'elles sont prises  
des abus que l'on fait de la religion,  
soit par intérêt, soit par ambition. Je  
pourrois citer ici plusieurs exemples  
funestes de ces terreurs que l'on fait  
aux enfans, & nombre d'exemples  
de personnes adultes qui ont été les  
victimes de ces idées mal fondées,  
dont on les avoit malheureusement  
bercées dans leur enfance. Les con-  
tes que l'on fait tous les jours des  
revenans qui errent cà & là, ou pa-  
roissent, dit-on, sous une forme quel-  
conque, demandant de prétendus se-  
cours à leurs amis ou à leurs fa-  
milles, sont sur-tout ceux dont je  
veux parler ici. Les frayeurs qui ré-  
sultent de ces abus dans une imagina-  
tion gâtée, ont très-fréquemment  
les conséquences les plus fâcheuses.  
Rien n'est plus ordinaire, dans ces cir-  
constances, que de grandes tumeurs,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 243  
des inflammations à la superficie de la peau, des exulcérations douloureuses; ce dont j'ai vu moi-même plusieurs exemples. Voici un fait qui mérite d'être rapporté, quelque ennuyeux qu'il puisse paroître à certains lecteurs.

Une pauvre femme de soixantedix ans, qui demouroit dans une maison écartée, se trouvoit dans sa cuisine vers minuit; elle entendit alors du bruit sur un vieux escalier de bois qui conduisoit à cette cuisine: soudain la femme se souvint du revenant qu'on disoit être dans cette maison; elle ouvre donc la porte, & voit un chien tout noir, qui lui paroît grand comme un éléphant: elle est saisie de peur, leve ses bras décharnés, jette les hauts cris, se laisse tomber: sa fille accourt, & la traîne de son mieux sur son lit: dès qu'elle fut revenue à elle, elle se sentit des anxiétés, une envie de vomir, & un mal de tête extrême.

On me demanda chez elle le premier jour de cet événement: je la trouvai accablée de douleur, ayant toujours envie de vomir; son pouls

L ij



## 244 DES PASSIONS,

étoit lent & plein. Le deuxieme, je lui trouvai le même mal de tête, & la moitié de la tête remplie de grandes pustules qui avoient un pouce de diamètre, & remplies d'une eau jaunâtre toute claire; l'œil du même côté étoit enflammé, le pouls étoit lent & plein: la malade fut en sueur pendant toute la nuit suivante. Le troisieme jour les pustules s'ouvrirent; il en parut d'autres au front, à la mâchoire supérieure, à la tempe droite, & à la nuque. La douleur de ce côté étoit très-lancinante & très-aiguë. Le quatrieme jour, je trouvai aussi l'autre partie de la tête enflée, & marquée de taches rouges; l'œil droit étoit fermé: elle ne dormit pas la nuit suivante, & fut continuellement en sueur. Le cinquieme jour, tout sembla aller mieux le matin; les douleurs étoient beaucoup diminuées, sur-tout du côté gauche; l'œil droit s'étoit rouvert, & la malade en voyoit bien. La nuit suivante, je lui trouvai le visage affreux, la tête enflée par-tout; le nez, le haut des joues étoient couverts de pustules qui,

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 245  
 au lieu de contenir une matiere claire,  
 regorgeoient alors d'un pus bien cuit :  
 on voyoit quelques pustules commen-  
 cer à se dessécher. Le pus des boutons  
 qui étoient au haut du front, découloit  
 sur le visage ; la violente douleur de  
 tête étoit diminuée ; mais la malade  
 avoit toujours la tête fort pesante.

Le huitieme jour , les pustules  
 étoient sèches , & la tête pareille-  
 ment lourde. Le neuvieme, la malade  
 se portoit assez bien ; cependant elle se  
 plaignoit encore de mal de tête, ce qui  
 venoit de la fumée dont la chambre  
 étoit remplie : sa fille & une autre fille  
 furent prises d'un vomissement vers le  
 soir à cause de cette fumée. Le dixieme  
 jour , les pustules couloient encore  
 aux tempes, & la malade étoit foible :  
 le soir j'examinai ces pustules ; il y  
 en avoit deux qui couloient encore ,  
 toutes les autres étoient sèches : l'œil  
 étoit assez ouvert ; cependant elle  
 n'en voyoit pas bien : la malade sem-  
 bloit n'avoir plus ni forces , ni ap-  
 pétit ; mais elle dormoit assez bien  
 pendant la nuit. Le onze elle ne pou-  
 voit ouvrir l'œil, sa tête étoit lourde.

L iij

## 246 DES PASSIONS,

Le douze, la tête parut foulagée; l'œil étoit fermé; la malade n'avoit absolument plus aucunes forces. Le treizieme, l'œil s'ouvrit entièrement; mais la conjonctive étoit enflammée, cependant la malade en voyoit bien: le reste des pustules tomboit; la malade sentoit néanmoins des douleurs excessives à ces endroits-là. Le quatorze, la douleur étoit moindre, l'œil toujours enflammé & plus petit que l'autre. Pendant toute la nuit la malade sentit de très-vifs picotemens & de fortes cuissens aux tempes, au front & autour de l'œil enflammé; l'inflammation avoit néanmoins diminué.

Le seizieme jour, j'appris, pour la premiere fois, qu'il venoit toutes les nuits au visage de la malade une enflure qui disparoissoit le matin; je vis, le soir, tout dans le même état. Le dix-septieme, la fumée qui étoit revenue dans la chambre avoit encore appesanti la tête; les douleurs s'étoient néanmoins calmées. Le dix-huit, même pesanteur de tête, point d'appétit ni de forces. Le dix-neuf, douleurs excessives à l'extérieur de



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 247  
 l'œil, & à toute la moitié de la tête ;  
 le soir la malade se trouvoit mieux.  
 Le vingt elle étoit assez bien. Le vingt-  
 un, la chambre s'étoit encore remplie  
 de fumée ; la malade avoit vomi :  
 la douleur un peu calmée se porta  
 vers les tempes. Le vingt-deux, cette  
 douleur persistoit, les glandes lacry-  
 males jetoient du pus ; la malade  
 ne dormit pas la nuit suivante, & fut  
 fort troublée.

Le vingt-trois elle eut toute sa  
 raison à elle ; son pouls étoit lent  
 & plein ; mais le soir elle ressentit  
 des picotemens très-vifs & de grandes  
 cuissens, une pesanteur inexprima-  
 ble de tête ; l'œil étoit enflammé :  
 elle eut le transport pendant la nuit.  
 Les vingt-quatre & vingt-cinq, elle  
 eut toute sa raison à elle le matin, fut  
 tourmentée d'un violent mal de tête  
 le soir, & tomba dans un délire pen-  
 dant la nuit. Même état le vingt-six :  
 la malade avoit beaucoup sué la nuit  
 précédente ; ce qui lui avoit fait avoir  
 une éruption miliaire, dans laquelle  
 il se trouvoit cependant quelques  
 vésicules de trois lignes de diamètre :

Liv

248 DES PASSIONS,  
le soir cette éruption disparut, & la  
malade eut la nuit un transport.

Le ving-huit, je la trouvai le matin  
pleine de raison; elle dormit une heure  
pendant la nuit, ce qui ne lui étoit  
pas arrivé depuis long-temps. Le  
vingt-neuf, elle fut mieux le matin &  
le soir; la nuit se passa assez bien.  
Depuis le trente jusqu'au trente-trois,  
elle étoit raisonnable & tranquille  
pendant le jour, avoit de violens  
maux de tête & radotoit la nuit. Le  
trente-quatre elle eut la tête pesante,  
se leva cependant pour la première  
fois; elle eut encore le transport pen-  
dant la nuit. Le trente-cinq même état.  
Le quarante-cinq, je trouvai tout  
disposé à un heureux changement,  
sans voir cependant aucun signe de  
crise. Le quarante-huit, on me dit que  
les transports avoient entièrement  
cessé, que la malade avoit un som-  
meil tranquille & reprenoit ses for-  
ces. Le cinquante-quatre elle étoit  
bien rétablie, & vaquoit à ses affaires.

Enfin on a vu succéder à une forte  
peur, un tremblement qui a duré  
vingt-ans, la cataracte, la priva-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 249  
 tion de la parole, la paralysie, l'épilepsie, & la fureur, que j'ai vue venir de-là, & que j'ai guérie dans la troisieme résidence que j'ai faite à Gottingue.

Un jeune homme de vingt-trois ans, du pays de Brunswick, part de Gottingue pour aller voir son pere: en revenant il est attaqué sur la route par trois soldats qui veulent l'engager de force; l'un deux lui faist la bride de son cheval, & le blesse à la main d'un coup d'épée; il se sauve cependant & arrive à Gottingue. La peur qu'il eut que le coup qu'il avoit donné à l'un de ces soldats ne causât du chagrin à son pere, le mit dans une extrême inquiétude. Le lendemain de son arrivée à Gottingue, il me fit part de son inquiétude avec beaucoup de vivacité, me parut fort alarmé, & se plaignoit d'une forte douleur à la gorge, sous l'articulation de la mâchoire droite, & à la tête. Il eut une nuit fort inquiète, entra en fureur, & mit en fuite l'homme qui le gardoit. Le troisieme jour il étoit fort inquiet le matin, & cepen-

L v



## 250 DES PASSIONS,

dant dans son bon sens : son mal de tête étoit peu de chose, le pouls étoit presque dans son état naturel. Vers le soir il faisoit son sabre qu'il avoit couché dans le lit, au moment que son gardien s'étoit éloigné, en porta un coup à une dame, croyant que c'étoit un des soldats de Brunswic ; mais il revint bientôt à lui, & ne sçavoit rien de tout ce qui venoit de se passer. La nuit suivante il ne dormit aucunement, n'eut cependant qu'un délire de peu de durée, ne se plaignit de rien, & sua beaucoup. Le quatrième jour, je trouvai son pouls dans l'état naturel : il n'avoit pas de fièvre, ni la moindre douleur de tête ; il ne se plaignoit de rien, étoit fort tranquille & jouissant de toute sa raison ; mais le gardien, trompé par ce calme, s'étant retiré vers le soir, le malade sortit doucement de sa chambre, entra dans une chambre éloignée, trouva une épée dans une armoire sous plusieurs habits, sortit brusquement de la maison, prêt à tuer tous ceux qui se présenteroient dans la rue : il se jeta sur moi &

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 251  
 fur deux de mes amis qui nous trou-  
 vions par hafard à fa rencontre ;  
 nous lui échappâmes cependant, & je  
 le fis faifir par quelques foldats qui le  
 remirent au lit.

Bientôt après il revint à lui, &  
 pleura lorfque M. le Baron de Brunn  
 lui raconta en ma présence ce qui  
 s'étoit paffé. Il fut tranquille pendant  
 toute la nuit. Le cinquieme jour, je  
 lui trouvai le pouls plus fréquent que  
 de coutume, ce qui venoit de la dou-  
 leur violente que les véficatoires re-  
 nouvelés lui avoient caufée ; il avoit  
 toute la peau moite, un cercle bleu  
 autour des yeux ; du refte il étoit de  
 très-mauvaife humeur, mais dans fon  
 bon fens. Le foir il fut très tranquille,  
 ne fe plaignit que de mal de tête :  
 il avoit le pouls lent, & dormit bien  
 pendant la nuit.

Je lui remarquai pour la premiere  
 fois des mouvemens fiévreux, le  
 fixieme jour : il étoit en même temps  
 dans une grande chaleur, & jouiffoit  
 de fa raifon ; cet état dura toute la  
 nuit. Le feptieme jour, il fe mit à  
 bâiller continuellement dès fix heures.

Lvj

252 DES PASSIONS;  
 du matin , avoit de fréquentes pendulations : à dix heures , il tomba dans une grande foiblesse , se plaignit d'un tintement dans les oreilles : il dormit assez bien la nuit suivante. Le jour suivant il fut entièrement rétabli ; & se porta très-bien pendant un an. Je n'ai rien appris de nouveau à son sujet depuis ce temps-là (a).

---

(a) Voici un événement aussi singulier, qui fut la suite d'une peur. Un marchand qui étoit logé à Mayence dans la même auberge que moi , me fit ce récit en parlant de différentes choses : « Je venois d'Aschafenbourg, où j'avois un peu bu. Le vin , la chaleur & la fatigue m'obligerent de m'arrêter dans les bois qui sont entre cet endroit & Francfort ; je m'y endormis. Vers les trois heures du matin , je me réveillai sans sçavoir où j'étois ; je me mouchai pour prendre du tabac. A l'instant , je vis partir à quatre ou cinq pas de moi un animal très-gros , qui fit beaucoup de bruit en se sauvant. La peur me prit dans cet endroit inconnu , au point que je me trouvai mal , & restai-là jusqu'à près de cinq heures , sans avoir assez de forces pour me relever , quoique revenu assez promptement de mon évanouissement. Je partis pour me rendre à Francfort. Il me prit en chemin plusieurs saignemens de nez.



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 253

La pudeur , espece de crainte plus modérée , arrête le sang dans les ex-

& des étourdissemens. Plusieurs jours se passerent sans que je sentisse rien qu'une pesanteur considérable de tête : cela se dissipa. Un mois après environ , je tombai dans une foiblesse très-longue , ayant le corps & les membres très-froids , mais une chaleur extrême à la tête. Le saignement du nez me reprit ; je m'en trouvai bien. Huit jours après , j'éprouvai la même récurrence , qui fut accompagnée de mouvemens convulsifs. Je pris les bains froids tous les jours au matin pendant quinze jours , & quelques poudres qu'on me donna contre l'épilepsie ; mais je m'en trouvai extrêmement abattu : malgré cela je me rendis à Leipzig, où j'eus une vraie attaque d'épilepsie ; ce qui récidiva presque tous les mois , pendant près de neuf mois. Dans les intervalles , je vaquois d'autant plus librement à mes affaires , que j'étois toujours averti de ces accès par une profonde tristesse qui me prenoit trois ou quatre jours auparavant ; pour-lors je ne sortois pas. Un médecin de Leipzig me donna une bouteille d'une liqueur très-amère , qui fit retarder d'abord les accès , & me rendoit beaucoup moins lourd pendant les intervalles. Je n'ai pas repris d'autre bouteille. Les saignemens de nez continuerent encore pendant près d'un an , mais moins abondans & moins fréquens. Je pris beaucoup de bains , tantôt

## 254 DES PASSIONS,

trémities capillaires de la face & de la poitrine ; & , comme M. de Haller le présume, par-tout le corps. Il dit avoir vu une demoiselle dont la pudeur faisoit rougir totalement le sein dans certaines circonstances : cette conjecture est très-probable. J'ai également remarqué cette rougeur subite au sein des femmes qui ont la peau très-blanche & très-fine. Je me souviens d'avoir déjà fait cette observation à Paris

---

chauds, tantôt froids, & les effets de ma peur disparurent ; quoique, depuis ce temps-là, la vue d'un gros chien me fasse une singulière impression, qui cependant n'a pas de suite. »

M. Gr. de Vitri m'a dit, il y a quelques années, étant chez lui, qu'une personne lui apprenant brusquement la mort de sa mere lorsque le perruquier l'accommodoit, il fut si effrayé, que la touffe de cheveux que ce perruquier tenoit, lui resta dans la main. Je pourrois rapporter ici l'histoire d'une paralysie occasionnée par une peur, & qui fut accompagnée des symptômes les plus étranges ; mais c'en est assez pour faire voir quelle est l'imprudence de ceux qui se font un plaisir de faire peur. Les hommes les plus déterminés en éprouvent aussi bien les funestes suites, que les sujets les plus timides. Les exemples n'en sont pas rares.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 255  
 sur la fameuse Dumefnil, à laquelle  
 quelques mouvemens passionnés,  
 mais non pas la pudeur, firent mon-  
 ter le rouge d'abord au front, &  
 paroître ensuite au sein; ses joues  
 étoient trop plâtrées pour l'apperce-  
 voir-là.

On rougit ordinairement dans la  
 société quand on sent que l'on a man-  
 qué, ou lorsqu'on craint de passer  
 pour coupable d'une faute qu'on n'a  
 pas commise. Un scélérat qui me fe-  
 roit appercevoir le moindre soupçon  
 d'une mauvaise action de ma part,  
 me ferait certainement rougir; en  
 ce cas je rougirois pour lui. On rougit  
 quelquefois parmi de petits esprits,  
 quand ils se défendent d'une offense  
 connue, ou inconnue, bien ou mal  
 fondée: on voit qu'ils ont des soup-  
 çons, & l'on appréhende que l'es-  
 prit borné de ces gens ne fasse tom-  
 ber ces soupçons sur des innocens.

La pudeur portée trop loin cause  
 quelquefois des suites plus graves  
 chez les femmes; elle arrête les rè-  
 gles, & est quelquefois mortelle. Je  
 tiens de M. de Haller, qu'une demois-



156 DES PASSIONS,  
felle sentant ses règles la prendre dans  
une *diligence*, en fut si affectée de-  
vant les étrangers avec qui elle étoit,  
qu'elle en eut une forte fièvre, &  
en mourut.

La tristesse agit ou promptement,  
ou lentement; ainsi tantôt c'est une  
passion des plus vives, tantôt une  
passion lente: elle a pour objet  
tantôt un grand mal, tantôt un  
moindre, tantôt présent, tantôt éloi-  
gné, & dont on n'espère pas se ga-  
rantir. On n'a pas autant d'exem-  
ples d'effets funestes de la tristesse  
que de la joie, parce que la tris-  
tesse abat, il est vrai, la force des  
nerfs, mais ralentit plutôt le cours  
du sang qu'elle ne l'accélère; cepen-  
dant une tristesse subite est quelque-  
fois mortelle. On dit qu'Homere mou-  
rut de chagrin de ne pas pouvoir ex-  
pliquer une énigme que des pêcheurs  
lui propofoient. Ces pêcheurs étoient  
occupés à se nettoyer de leur ver-  
mine; Homere, sur cette entrefaite,  
leur demanda ce qui les occupoit;  
ils lui répondirent, nous avons perdu  
ce que nous avons pris, & nous avons

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 157  
 ce que nous n'avons pas pris. Homere, qui étoit, dit-on, aveugle, se trouvant ainsi hors d'état de les comprendre, en mourut de douleur. Diodore Chronos passoit pour un très-subtil dialecticien du temps de Ptolomée-Soter : Stilbo lui proposa, en présence du roi, une question à laquelle il ne put répondre : alors le roi, voulant le couvrir de honte, prononça une partie de son nom, & l'appela *Onos*, âne, (*ονος*) au lieu de Chronos ; Diodore en fut si affecté, qu'il mourut bientôt après. Horace fut si sensible à la mort de Mécène son bienfaiteur, qu'il mourut neuf jours après lui. Creech, qui s'étoit fait une grande réputation par sa traduction de Lucrèce, & s'étoit ensuite couvert de honte par celle d'Homere qu'il avoit entreprise, fut si pénétré du mauvais succès de sa seconde tentative, qu'il se pendit pour ne pas être exposé au mépris de ses compatriotes. C'est ce qui m'a souvent mis dans le cas d'être étonné qu'aucun (a) poète Allemand ne se fût encore pendu.

---

(a) M. Z. rend à ses compatriotes la jus-

## 258 DES PASSIONS,

Montagne nous fait mention d'un Allemand qui fut tué au siège d'Osen, après avoir fait des prodiges de valeur : un des officiers généraux voulut voir le corps de ce grand homme ; à l'instant il reconnoît son fils , & tombe mort. M. Tissot nous rapporte que le pere d'une nombreuse famille ayant perdu son épouse , qu'il aimoit éperdument , devint subitement asthmatique. Un de nos plus vieux praticiens routiniers s'imagina que le siège de la maladie de cet homme étoit à l'anus , & donna de très-forts médicamens , dans l'intention de produire un flux hémorroïdal. Ce malade en mourut au bout de deux jours : on trouva le poumon très-enflammé , & le cœur crevé.

Il n'y a pas long-temps qu'un Anglois tomba par terre à Londres à l'enterrement de sa femme , perdit l'usage de ses membres , & resta muet depuis ce temps-là. Le prince George-

---

tice qui leur est due. Parmi un grand nombre de poètes Allemands que j'ai lus , je n'ai encore vu qu'Opitz & M. Haller qui méritassent quelque considération.



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 259

Louis de Holstein perd son épouse dans le moment que j'écris cet ouvrage , ordonne de tirer le corps de la princesse du cercueil où elle étoit , pour la mettre dans un autre de bois précieux , & de l'en avertir quand on auroit fait : on exécute ses ordres : le prince va près de ce cercueil , dit à son valet-de-chambre de lui lire quelque chose dans un livre de piété ; il fond en larmes , pousse de profonds soupirs , s'endort , & meurt.

Si la grande douleur est courte , comme le disoit Cicéron , *gravis dolor brevis est* , & très-funeste ; la douleur qui n'anéantit pas si précipitamment les forces vitales , n'en est pas moins dangereuse : une douleur lente est un vrai désespoir secret qui tient l'ame encore moins libre que Prométhée sur le Caucase ; & son état est d'autant plus à plaindre , qu'elle se plonge volontairement dans le tombeau où le corps va se précipiter insensiblement. L'ame, malgré soi, a horreur de cet état où l'individu va se dissoudre , & ne désire cependant que ce moment qui lui fait horreur : c'est dans

260 DES PASSIONS,  
ce contraste qu'il faut chercher la  
cause secrète des suites d'une dou-  
leur lente. Nous voyons tous les jours  
des exemples de ces maladies incu-  
rables causées par la douleur. Trou-  
vez-moi, dit Cicéron, un remède à  
l'espece de douleur qui fit périr  
l'aimable Octavius, fils de Marcus.

Cette douleur ou tristesse lente, af-  
foiblit en général le genre nerveux,  
fait perdre l'appétit & le sommeil, al-  
tere les digestions, rend le pouls inégal  
& ordinairement tardif & petit : le  
cœur, qui n'est plus animé par un flui-  
de robuste, s'affoiblit ; le sang s'arrête  
dans les poumons, qui ne s'en dé-  
chargent que par les soupirs que l'on  
pousse malgré soi, pour en faciliter  
le passage ; le sang ne se rend que  
très-faiblement aux extrémités capil-  
laires ; de-là la pâleur & l'air sombre  
du visage ; enfin le corps & l'ame  
s'usent réciproquement dans cet état.

C'est ordinairement l'estomac qui  
se sent le premier des effets d'une  
douleur & d'une tristesse lente : l'effet  
de cette passion met ce viscere dans  
une espece d'atonie dans laquelle il

## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 261

n'est plus sollicité à ses fonctions ; les alimens qui y entrent ne font d'abord que le fatiguer, & en sortent sans une coction convenable : de-là l'altération de toutes les humeurs, altération qui se fait sur-tout sentir au viscère dans lequel les suc digestifs n'ont plus que de mauvaises qualités. Les maux d'estomac se multiplient, s'augmentent ; les flatuosités, les coliques, les spasmes, les évanouissemens suivent bientôt les dérangemens du ventricule, comme autant d'effets des matières qui pourrissent en résidence après les mauvaises digestions. Les hommes son attaqués d'hémorroïdes aveugles : les règles se suppriment chez les femmes, ou il ne paroît chez elles qu'une sérosité légèrement teinte, & bientôt des fleurs-blanches ; la constipation leur cause encore de nouveaux maux ; ou les dévoiemens résultans de l'atonie des viscères & de leurs mauvais levains, abattent & font périr les sujets.

La bile reste comme en stagnation dans le foie, s'épaissit, ou se jette



## 262 DES PASSIONS,

dans le sang, se manifeste à la peau, dans les yeux ; de-là l'ictère, l'hydropisie : dans ces circonstances, tout le corps devient extrêmement sensible ; & on ne remarque que trop ce que dit Plutarque des gens qui sont dans le malheur, une mauvaise humeur, un chagrin revêche à la moindre chose ; on est prêt à se fâcher de tout, à tout craindre ; un mot un peu élevé est une offense.

Ces douleurs lentes sont une des principales causes des affections hypochondriaques & hystrériques, surtout si l'on est obligé de vivre sans société, ou de mener une vie monotone & sans dissipation. Voilà pourquoi ces maladies sont si fréquentes dans les communautés, dans les châteaux éloignés des villes, dans les petites villes, dans les familles solitaires ; parce que les hommes se font plus de peine les uns aux autres, lorsqu'ils sont confinés dans un cercle étroit qui ne fournit ordinairement que peu d'idées ; ce qui est cause que les idées prédominantes revenant toujours plus souvent, ne repa-

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 263  
 roissent enfin qu'avec une espece de  
 déplaisir & de fadour , & qu'elles  
 augmentent beaucoup la maladie de  
 l'esprit , si elles sont fâcheuses d'elles-  
 mêmes. Voilà ce qui fait proprement  
 l'ennui mélancolique , & souvent la  
 privation de toute autre idée que celle  
 qui fait peine. C'est même la rai-  
 son de l'homme qui , dans ces tristes  
 circonstances , devient la cause de ses  
 maux ultérieurs. Les philosophes ,  
 qui voyoient l'homme si souvent mal-  
 heureux par sa propre raison , avoient-  
 ils tort de demander , avec Cicéron ,  
 quelle autre chose les dieux pouvoient  
 donner à l'homme de plus propre  
 que sa raison pour le rendre mal-  
 heureux ?

M. Zuckert dit très-justement , dans  
 une excellente dissertation qu'il a  
 écrite sur les passions , que la soli-  
 tude & l'oïveté deviennent en géné-  
 ral , non-seulement des causes éloi-  
 gnées de plusieurs passions , mais  
 qu'elles sont aussi plus propres que  
 toute autre chose à entretenir les pen-  
 chans enracinés , en ce qu'elles fixent  
 toujours l'esprit dans le cercle de

264 DES PASSIONS,  
certains objets particuliers, & le  
rendent d'autant plus actif à la re-  
cherche de tout ce qui peut intéres-  
ser sa passion, qu'il est moins distrait  
par d'autres objets que celui qui l'af-  
fecte. Enfin, ce retour fréquent des  
mêmes idées douloureuses produit la  
folie à la suite de la mélancolie, le  
dessèchement des nerfs; & de-là la  
consomption ou la cataracte, le crève-  
ment de cœur ordinaire aux Anglois,  
& très-souvent un cancer.

La tristesse que cause le désir inu-  
tile de revoir son pays, est ce  
qu'on appelle *maladie du pays*, ou  
*nostalgie*. Cette maladie mène quel-  
quefois l'homme à la mort après une  
courte mélancolie, un tremblement  
des membres, & autres maux peu  
menaçans. Les Suisses qui se trou-  
vent chez l'étranger, sont fort sujets  
à cette maladie: le regret de ne  
plus jouir de leur pays, leur cause  
d'abord certaines inquiétudes qui sont  
bientôt suivies d'un chagrin secret  
qui fait le principe de toute la ma-  
ladie. On a dit que cette maladie  
leur étoit particulière; mais l'expé-  
rience



## CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 265

rience prouve que d'autres nations peuvent en être attaquées comme eux. Barrere l'a vue dans plusieurs soldats Bourguignons enrôlés par force, ou à qui l'on refusoit leur congé. M. Auenbrucker, médecin de l'hôpital Espagnol de Vienne, a remarqué cette maladie parmi des jeunes gens qui avoient été enrôlés par force, & se trouvoient sans espoir de revoir un jour leur patrie. Ces jeunes soldats devenoient d'abord tristes, filentieux, languissans, pensifs, gémissans, fongeoient continuellement, & devenoient enfin insensibles à tout. Le même médecin dit que cette maladie, autrefois si commune dans les armées Autrichiennes, est présentement très-rare, depuis que les soldats ne sont plus engagés que pour un temps, au bout duquel on leur délivre leur congé.

Je tiens aussi d'officiers & médecins Ecoffois, que la maladie du pays n'est pas extraordinaire à leurs compatriotes : je pense qu'elle peut être commune à tous les hommes, qui n'ont pas chez les étrangers les

*Tome III.*

M.

## 266 DES PASSIONS,

agrémens & les aïfances qu'ils auroient chez eux. Cette maladie qui fait périr tant de matelots Anglois, est la funeste conséquence de la *presse* inhumaine, & si contraire à la liberté Angloise, avec laquelle on traîne sur d'autres vaisseaux les matelots qui viennent de faire de longues navigations, sans leur donner le temps de se refaire, & de voir leurs amis ou leurs parens. Enfin tout Suisse sent comme moi la maladie du pays, sous un autre nom, au milieu de sa patrie, lorsqu'il pense qu'il vivra mieux chez l'étranger.

La nostalgie fait naître & nourrit les fantaisies les plus singulieres : toutes les représentations, tous les médicamens, toutes les punitions deviennent inutiles ; il n'est de ressource qu'en trouvant le moyen de plaire au malade. Lorsque la consommation s'est déjà manifestée, il est trop tard pour se rendre à leur désir. M. Auenbrucker a trouvé dans plusieurs sujets qui étoient morts de cette maladie, les poumons adhérens au diaphragme ; & une partie des poumons durcie, ou plus ou moins purulente. Mais, si cette maladie n'est pas

**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 267**  
 encore dégénérée en phtisie (a), ou en folie, l'espérance que l'on peut faire concevoir aux malades, produit des effets

(a) M. Z. a raison de soutenir que cette maladie peut être commune à tous les peuples. Je rencontrai, en allant de Rotterdam à Amsterdam par le batelet ordinaire, un Turc qui m'avoit l'air fort chagrin. Comme les Turcs entendent assez communément l'italien, je lui en lâchai quelques mots, pour voir s'il le sçavoit : il me répondit avec beaucoup de plaisir, & me conta ses peines. Il avoit été pris par les Chrétiens sur les côtes d'Italie, &, après une longue prison, avoit recouvré sa liberté : il se trouvoit alors fort à son aise, quant à la fortune. Le vif désir qu'il avoit de revoir les siens l'avoit si fort affecté, qu'il ne pouvoit tenir deux minutes de conversation sans différens propos inconséquens. Il vantoit sans cesse les avantages de sa patrie, qu'il regardoit comme le centre de la félicité. Je conclus de-là que la maladie du pays étoit la cause de son état vraiment malade. Dès que nous fûmes arrivés à Amsterdam, je le conduisis à la Bourse, où nous trouvâmes de ses compatriotes. La joie qu'il sentit à ce moment fut si vive, qu'il resta sans mot dire ; &, au bout de trois jours, je vis un homme tout différent : c'étoit le caractère le plus enjoué, & un des plus aimables hommes que j'aie vus de ma vie.

J'eus occasion de voir cette même mala-

M ij



268 DES PASSIONS,  
merveilleux : en voici un exemple :

Un Suisse du canton de Berne, qui avant moi avoit étudié la médecine à Gottingue, s'imagina que l'aorte alloit lui crever, & n'osoit pas quitter sa chambre par cette raison ; mais, le même jour qu'il fut rappelé par son père, il parcourut tout Gottingue en joie, prit congé de toutes ses connoissances, & , trois jours après, monta avec une alégresse extrême au

---

die dans tous ses degrés étant à Leyde. De plusieurs Hongrois qui étudioient alors dans cette université & dans celle d'Utrecht, il s'en trouva trois qui furent attaqués de cette maladie au point de devenir maniaques. Un nommé Satmary, dont le frere est actuellement professeur à Débrécin en Hongrie, ne fut guéri de sa manie qu'avec bien de la peine. Un nommé Baloch, homme d'une vaste érudition, bon mathématicien, excellent poète latin, fut reconduit en Hongrie, où il mourut à la suite de sa manie. Un autre, dont j'ai oublié le nom, tomba à mes pieds dans des convulsions horribles, en revenant de promener avec moi. Enfin j'en vis cinq ou six pris très-sérieusement de cette maladie, dont il est facile d'appercevoir les commencemens. Ces sujets parlent sans cesse de leur pays & de ses avantages ; & , quelques propos qu'on leur tienne, ils en reviennent toujours-là.

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 269  
 haut des cascades de Cassel, tandis que  
 deux jours auparavant il pouvoit à  
 peine respirer en montant le plus  
 petit escalier. Son pere l'envoya en-  
 suite à l'université de Basle, & de-là  
 dans le pays François du canton de  
 Berne, le plus beau pays de l'Europe,  
 situé le long du lac de Genève. Il y  
 fut attaqué de nouveau de son an-  
 cienne maladie-du-pays : il se porte  
 maintenant très-bien.

La fièvre hystérique, ou des nerfs,  
 décrite par Manningham, & peu con-  
 nue jusqu'ici, sur-tout hors de l'Angle-  
 terre, se manifeste particulièrement  
 chez les femmes délicates, & chez les  
 gens de lettres qui ont beaucoup de  
 pénétration & de sentiment, après des  
 passions tristes & autres épuisemens.  
 Avant ce médecin Anglois, personne  
 ne distinguoit, en-deçà de la mer,  
 cette fièvre continue, de la fièvre hys-  
 térique ordinaire, & on n'en con-  
 noissoit pas non plus la terminaison  
 dangereuse.

Les accès de cette fièvre sont très-  
 irréguliers : elle se manifeste par un  
 air malade, une sécheresse de la

M iij

270 DES PASSIONS,  
 langue , mais sans soif ; un manque  
 d'appétit ; un pouls fort bas , rapide ,  
 inégal ; des urines pâles , & de  
 temps en temps abondantes ; des frif-  
 sons , des tremblemens *intercurrents* :  
 quelquefois on voit des sueurs froi-  
 des & visqueuses ; quelquefois des  
 douleurs de colique , des insomnies  
 & des absences d'esprit. Cette fièvre  
 se termine , selon l'expérience de  
 Manningham , en trente ou quarante  
 jours , par des défaillances , une stu-  
 peur , & enfin par la mort , si l'on  
 ne donne pas à propos aux malades  
 des médicamens fortifiants.

L'indignation me paroît une pas-  
 sion mixte , résultante de la colere  
 & de la tristesse. Les gens sensés , qui  
 font ordinairement la plus petite por-  
 tion des hommes , seroient souvent  
 exposés à cette passion , par rapport  
 aux ridicules & aux absurdités du  
 grand nombre , s'ils ne se disoient pas  
 qu'un homme sage n'a point de re-  
 pos avec les fous , qu'il gronde ou  
 qu'il rie. L'effet que l'indignation pro-  
 duit sur le corps , est , dans plusieurs  
 personnes , un vertige , une envie de



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 271  
vomir , un serrement extrême de  
poitrine , lequel lie la langue aussi-  
bien que la sagesse.

J'ai vu une indignation, quoique  
peu véhémence , exciter subitement  
dans des femmes sensibles un point  
de côté , lequel étoit aussi violent  
que dans une pleurésie , & qui se  
renouveloit à chaque mouvement de  
la respiration , & duroit souvent  
seize heures , si on n'y remédioit.  
M. de Haller dit qu'une dame de con-  
dition , s'étant laissée séduire par son  
amant , conçut une si grande indi-  
gnation après la faute , qu'elle en de-  
vint sourde & aveugle ; que , pendant  
vingt-quatre heures , ses urines étoient  
arrêtées , son pouls & sa respiration  
avoient disparu , de sorte qu'elle ne  
tenoit même pas la glace d'un miroir  
porté sur sa bouche. M. de Haller la tira  
d'affaire. J'ai vu moi-même une autre  
dame d'un grand âge , qui , à la moindre  
contradiction qu'on lui faisoit éprou-  
ver , s'indignoit au point d'en avoir  
subitement un serrement de cœur  
presque suffocant , & une toux con-  
vulsive continuelle. Cela lui duroit

M iv

272 DES PASSIONS,  
quelquefois plusieurs mois, si elle ne  
prenoît point de médicamens, ou si  
elle en prenoît d'émolliens ou bêche-  
ques. Je l'ai plusieurs fois guérie de ces  
maux avec de la rhubarbe & de l'o-  
pium.

Rien n'est plus dangereux que d'ar-  
rêter subitement une forte indigna-  
tion. Valere-Maxime rapporte que  
la femme de Nausimène, Athénien,  
ayant surpris son fils & sa fille en un  
commerce incestueux, devint muette  
sur le champ, & resta telle toute sa  
vie. Une fille, trouvant son amant  
dans les bras de sa mere, en per-  
dit l'esprit sans retour. Un grand  
homme, aussi bon militaire qu'habile  
politique, ayant échoué à Berne  
où il cherchoit une place impor-  
tante, fut si indigné, qu'il fut frappé  
d'apoplexie, & mourut une heure  
après. Ce même effet arrive aussi quel-  
quefois conséquemment à une in-  
justice que l'on sent de la maniere  
la plus convaincante, & dont on  
voudroit convaincre les autres, sans  
cependant pouvoir y parvenir.

On peut compter parmi les passions

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 273  
 tristes un amour malheureux : il agit  
 promptement & avec violence , parce  
 que , de toutes les passions , c'est la  
 plus impatiente & la moins suscep-  
 tible d'avis. Un médecin de Paris a  
 dit avec raison , que l'amour , quel-  
 que beau nom qu'on lui donne ,  
 n'est pas plus une passion que la faim ,  
 la soif & tous les autres appétits  
 fenitifs , qui naturellement ne ten-  
 dent qu'à notre bien-être & à notre  
 conservation. Ce médecin, peu ébloui  
 des idées des Platoniciens , a raison  
 de prendre l'amour pour un appétit  
 fenitif , parce qu'il l'est réellement ,  
 & que le sexe ne se feroit pas tant de  
 peine d'avouer cette passion , & n'en  
 feroit pas un mystère , si elle n'avoit  
 pas quelque chose de contraire à la  
 pudeur. Mais l'amour devient pas-  
 sion par le peu de réserve avec la-  
 quelle l'ame suit l'appétit des sens ;  
 parce que l'on ne se contente pas  
 de satisfaire simplement cet appé-  
 tit , & qu'on se fixe déterminément  
 sur un seul objet , ou du moins avec  
 trop d'attachement. Voilà (a) tout

---

(a) Quoique cette assertion semble d'abord



## 274 DES PASSIONS, le moral de l'amour. Les anciens ont donc très-bien dit que Jupiter est

assez vraie, je ne vois pas qu'elle puisse soutenir un examen bien réfléchi. Sans vouloir prendre ici la défense du *Banquet* de Platon, qui n'est réellement qu'une satire des mœurs de son temps, ni épouser aucune des idées que certains enthousiastes se sont faites de l'amour, je pense qu'on ne peut réduire tout le moral de l'amour à si peu de chose. Je sçais, comme tous les hommes, qu'il n'y a rien de si violent que la fureur de l'amour, comme le disoit Cicéron. Il n'y a pas si longtemps qu'une fille a empoisonné pere & mere, & d'autres personnes de sa famille, pour épouser un homme qu'on lui refusoit. Un peintre tire le portrait d'une jolie personne : il en devient si éperdument amoureux, qu'il se jette sur elle, lui ouvre la poitrine, lui arrache le cœur & le dévore. Voilà, dit-on, la fureur de l'amour ; mais attribuer ces effets à l'amour, c'est confondre les passions avec les crimes : or les passions sont bien différentes de ces excès. Quiconque examinera bien la passion que nous appelons amour, loin d'en borner le moral à l'appétit des sens, il verra même que cette passion fait l'ame de toutes les passions légitimes. Le Dante fait à cet égard une distinction qui lève toutes les difficultés.

*Benigna voluntade in cui si liqua  
Sempre l'amor che dritamente spira,  
Come cupidità fa nell' iniqua. Paradis. c. 15.*

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 275  
raisonnable lorsqu'il n'est pas amoureux ; & qu'il ne peut en même

En distinguant l'amour de la cupidité ou de l'appétit matériel des sens, on voit aussitôt l'étendue de cette noble passion, & combien Maffée avoit raison de dire *che vive piu castamente è p'ù sottoposto all'amore*. Je vois dans cette seule réflexion une foule d'objections qu'on peut opposer à l'assertion de M. Z. Pour moi, je suis bien éloigné d'être de son avis, quand je lis les réflexions de Maffée : *Conclusioni d'amore*. Que Sapho nous peigne le triste état où l'appétit sensitif l'a réduite, jusqu'à même rester sans souffle *νεκρὴ* ; qu'Anacréon nous dise *χρηστον το φιλεσαι* ; ou que Guarini apostrophe la brute, *o beate voi sere selvaggio ! &c.* pour nous représenter cette passion & ses jeux, j'en conclus que ce n'est plus là du-tout l'amour que la nature nous dicte : or il faut que M. Z. ne l'ait jamais envisagé que sous ces rapports, pour en borner le moral comme il le fait. Les passions prennent, il est vrai, leur source dans l'appétit des sens, ou dans l'éducation, & même sans exception : si ce même appétit n'est point retenu dans les bornes de la nature par la raison & la réflexion, il s'ensuit des excès horribles ; mais ces excès ne sont plus la passion. La colere est une passion légitime : les excès qui la suivent, si on s'y abandonne sans réserve, ne sont plus passion ; c'est une fureur qui ne tient plus au moral naturel de la colere. Il en est de même

M. vj.

276 DES PASSIONS;  
temps être amoureux & raisonnable.

L'amour est, de toutes les passions, celle dont le médecin a le plus à espérer quand il va être satisfait, & au contraire celle dont il a le plus à craindre lorsqu'il éprouve la moindre contradiction. Un amour trompé est généralement suivi, chez les femmes, de la suppression des règles. Une dame de nos cantons

de l'amour & de toutes les autres passions. L'amour est ce doux épanchement de l'ame qui faisoit dire au Dante:

*Io m'innamorava in tanto quinci,*

*Ch'in fino non fù cosa alcuna*

*Che mi legasse con sì dolci vinci.* Ibid. c. 14.

Quant à l'idée du médecin que M. Z. approuve, je la crois mal fondée: ou il faut dire que le Créateur, en nous mettant dans les sens le germe d'un appétit aussi vif, y a en même temps attaché l'idée du crime; ce qui est un blasphème. La pudeur qui accompagne cette passion ne vient réellement que du désir de jouir sans partage; & c'est-là le seul frein que le Créateur ait mis à cette passion légitime, en prenant les choses dans l'état naturel. En effet, un enfant ne peut être fait que par un seul pere: ceux qui ont voulu admettre la communauté des femmes ont donc mal vu la nature. Je me borne à ces réflexions par rapport à mon but.



CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 277  
éprouva, par cette raison, une suppression qui dura quatorze mois ; & maintenant même, ce n'est qu'avec de grandes incommodités que ses règles reparoissent. Deux autres Suissesses tomberent aussi par-là dans la consommation observée par Hippocrate, après la suppression soudaine de ces écoulemens, & à laquelle se joint toujours, dans ce cas particulier, une méfiance générale, une tristesse craintive & une misanthropie achevée, qui n'a cependant que l'apparence de l'ennui & de l'abattement. Cet état du corps & de l'ame, lequel n'est pas rare en Suisse, est la consommation incurable que les Anglois appellent *creve-cœur*, & qu'on peut voir très-bien décrite dans les aventures de Clarisse.

Un amour trompé ou malheureux est encore suivi d'autres maux. Tulpius nous dit qu'un jeune Anglois, éprouvant un refus lors d'un mariage qu'il défilroit ardemment, tomba roide comme un pieu, se tint un jour entier assis sur une chaise dans la même attitude & les yeux ouverts ;

178 DES PASSIONS,  
de sorte qu'on l'auroit plutôt pris  
pour une statue que pour un homme :  
on lui dit le soir , en riant , que son  
amante feroit à lui s'il revenoit de cet  
état ; & dès l'instant il se leva brusque-  
ment , comme sortant d'un profond  
sommeil , & fut guéri. Le nombre de  
ceux qui deviennent fous , hommes  
& femmes , par de semblables rai-  
sons , est assez grand.

Un amour malheureux mine non-  
seulement peu à peu ; il est aussi cause  
de la fureur utérine chez les femmes ,  
lorsqu'on ne peut pas remédier au mal  
par le véritable moyen. Avicenne  
nous représente avec le pinceau de la  
nature la fureur utérine qui vient quel-  
quefois à la suite d'un amour mal-  
heureux , & comme je l'ai observée  
moi-même. Cette maladie , dit-il ,  
approche de très-près de la mélanco-  
lie , & vient de ce qu'on a trop so-  
igneusement fixé son attention sur une  
personne qui plaisoit , & avec laquelle  
on a souvent désiré de co-habiter ,  
mais inutilement. Elle se manifeste par  
l'enfoncement des yeux dans leurs  
cavités , par le mouvement continuel

CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 279  
des paupieres , accompagné de quelques ris : la respiration est souvent entrecoupée , souvent interceptée , pour ainsi dire , au milieu de son cours , & souvent , aussi , accélérée : tantôt la malade est joyeuse & rit ; tantôt elle est triste & pleure , sur-tout lorsqu'elle entend chanter une chanson amoureuse , ou qu'on lui parle de l'absence de celui qu'elle chérit. Tout le corps se consume , excepté les yeux qui sont enflés , malgré qu'ils paroissent enfoncés ; ce qui vient des veilles fréquentes & des soupirs réitérés. Tous les mouvemens de l'ame sont irréguliers : le pouls est inégal & sans caractère ; il change sur-tout lorsque la malade entend parler de celui qu'elle aime.

Avicenne , qui ne consultoit en cela que la nature , dit tout nettement , qu'il faut que les deux individus se voient , si les circonstances le permettent , lorsqu'il n'y a point d'autres moyens que l'accouplement pour guérir. Il dit avoir vu quelques personnes amoureuses recouvrer les forces & la santé , après que ceux



## 180 DES PASSIONS;

qu'elles aimoient les eurent à peine touchées; & cela lorsqu'elles étoient dans un vrai état de consomption, abattues d'ailleurs par une longue fièvre, & totalement épuisées par la violence de leur amour. Avicenne ajoute que cette palingénésie s'exécute si promptement, qu'on y apperçoit évidemment l'empire que les passions ont sur le corps.

L'envie se fait déjà sentir dès l'enfance. Les enfans maigrissent, se dessèchent s'ils en voient un autre plus aimé, plus caressé qu'eux. L'envie prive du sommeil, fait perdre l'appétit, dispose à des mouvemens fiévreux. Un homme qui n'a pas cultivé ses talens, & dont l'envie s'empare à la vue d'un autre qui les a cultivés & parvient, prend un air sombre, mélancolique: il est inquiet, & comme asthmatique, toutes les fois qu'il voit accorder aux autres des prérogatives ou des avantages qui, selon lui, devroient lui appartenir. La bonne réputation de ces personnes dont il cherche à se venger par des mépris & des calom-

**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 281**  
nies , est comme un glaive suspendu par un cheveu sur sa tête ; il cherche à leur nuire à toute heure , & ne cesse de se nuire à lui-même ; il est toujours troublé à la vue de leur bonheur , qu'il se forme toujours plus grand qu'il n'est réellement , & qui nourrit dans son cœur un chagrin dévorant.

Un sot même devient sombre , taciturne , dès que l'envie s'empare de lui ; il est d'autant plus tourmenté , qu'il s'efforce en vain d'abaisser des gens d'un mérite supérieur qu'il n'a pas : il roule les yeux , fronce le sourcil , va tête baissée , devient fâcheux , boudeur , revêche : la sérénité reparoîtra sur son front si un flatteur le distrait des noires idées dont il s'occupe , & l'élève autant qu'il voudroit voir humiliés ceux qui lui ravissent la gloire ou les avantages auxquels il aspire.

Mais l'envie ne fait du mal qu'à ceux qui ne peuvent pas satisfaire , d'une manière ou d'autre , leur esprit malade.

Il est nombre de gens dans le

282 DES PASSIONS,  
monde qui deviennent réellement  
malades à la suite de cette passion  
criminelle, & qui le sont d'autant  
plus dangereusement, que ce n'est  
que par hasard qu'on connoît la  
cause de leurs maux. Un homme  
dans cet état ne fait pas lui-même  
les réflexions nécessaires sur le dé-  
rangement de sa santé : trop occupé  
de sa passion, il n'en considère que  
les vues & non pas les effets ; il  
n'en conviendrait même pas, si on  
les lui représentoit, après en avoir  
découvert la cause. D'autres arri-  
vent à un très-grand âge, malgré  
le poison de l'envie qui leur a in-  
fecté toutes les humeurs : ce sont  
sur-tout ceux qui portent envie à  
d'autres, sans trop envisager la jouis-  
sance de leurs avantages, mais par  
le seul plaisir de voir les autres au-  
dessous d'eux. Dans ce cas, c'est une  
passion mixte, dont l'ambition fait  
le principal caractère. Je ne m'arrê-  
terai pas ici à détailler tous les res-  
sorts que fait jouer l'envie, & tous les  
effets qui en résultent ; je dirai seu-  
lement que les médecins doivent



**CAUSES ÉLOIGN. DES MALAD. 283**  
être infiniment plus attentifs qu'ils ne le sont sur les effets de ce vice, que l'on n'a que trop d'occasions d'apercevoir tous les jours. Cet air taciturne, mélancolique, qu'on remarque à tant de malades, ce fond de chagrin qui empire si souvent les maladies, n'ont d'autre cause qu'une envie secrète qui dévore le cœur, abat l'esprit, trouble toutes les opérations de l'ame, & par conséquent à la fin toutes les fonctions des organes, & fait tomber le corps dans un état d'où il n'est presque plus possible de le tirer.

L'envie & la jalousie sont sur-tout dangereuses en amour. Il n'est pas de maux que la jalousie n'enfante. L'ambition rend téméraire, & précipite souvent, mais la jalousie rend furieux, phrénétique. J'ai eu occasion de voir les grands hôpitaux de Paris; j'y ai remarqué trois espèces de fous. Les hommes l'étoient devenus par orgueil, les filles par amour, les femmes par jalousie; tous ces gens m'avoient l'air d'autant de furies.



## CHAPITRE VII.

*De la trop grande Contention d'esprit,  
considérée comme Cause éloignée des  
Maladies.*

L'ENVIE d'acquérir des lumières, ou de faire usage des connoissances que l'on a acquises, peut sans difficulté se ranger parmi les passions, puisqu'elle est si forte dans quelques personnes, qu'elle y absorbe presque toutes les autres passions.

Tout homme qui s'applique à la recherche de la vérité, mérite certainement la reconnaissance la plus vive de la société. Ce sont cependant ces gens que la société persécute le plus souvent, & contre lesquels elle est toujours prévenue, au point de leur préférer les idiots qui ne font que nombre parmi les êtres purement végétatifs; parmi ces gens, dis-je, à qui Horace faisoit dire *Nos numerus sumus, & fruges consumere nati.* Ces fortes de frélons se trouvent dans

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 285  
 tous les états ; & la médecine a les  
 siens , aussi-bien que les jardins d'E-  
 picure. Ce ne sont cependant que  
 les travaux infatigables de ces esprits  
 assidument occupés , qui ont dissipé  
 les ténèbres de l'Europe. Les Sauva-  
 ges de la Louisiane semblent avoir  
 mieux senti que la plupart de nos  
 contrées Européennes de quelle con-  
 séquence étoient ces recherches pour  
 le bien de la société. Un de ces Sau-  
 vages , s'étant mis en tête de par-  
 courir nombre de provinces de l'A-  
 mérique septentrionale , pour en con-  
 noître les mœurs & les usages , &  
 pour faire usage de ces connoissan-  
 ces à l'avantage des Yazous , fit un  
 voyage de dix-neuf cents lieues en  
 cinq ans. A son retour , ses com-  
 patriotes lui donnerent le nom de  
*Moncacht-Apée* , c'est-à-dire *tueur des*  
*peines*. Tout homme qui entreprend  
 d'éclairer l'humanité , mérite à juste  
 titre le même nom.

Rousseau dit fort bien que notre  
 raison se perfectionne par l'activité  
 des passions. Nous cherchons à con-  
 noître , parce que nous voulons



286 CONTENTION D'ESPRIT ;  
jouir ; & il est impossible d'imaginer  
quelqu'un qui se donne la peine de  
penfer , fans y être engagé par la  
crainte ou par les défirs.

Outre les avantages que la fociété  
retire des sciences qui font la vraie  
fource des arts , les sciences ont en-  
core , dans le particulier , des avanta-  
ges réels en mille circonftances. Ci-  
céron , qui en connoiffoit tout le prix ,  
puifque ce n'est que par leur moyen  
qu'il parvint aux plus hauts hon-  
neurs du plus vafte Empire du monde ,  
en défendit tous les droits dans la  
caufe d'Archias , & en expose en  
grand maître tous les avantages.  
Mais le grand avantage des scien-  
ces dans le particulier , c'est de nous  
fauver de l'ennui , que je regarde  
comme le plus grand ennemi de  
l'ame & du corps.

Les sciences nous rendent la vie  
moins animale , moins bornée à la  
pouffiere que nous foulons. Comme  
toute idée tient néceffairement à une  
ou à plusieurs autres , il est impof-  
fible qu'en acquérant un nouveau  
degré de connoiffances , nous n'appro-

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 287

chions pas en même temps de celui qui les touche. La connoissance que nous venons d'acquérir est donc comme la source d'une autre : voilà pourquoi l'esprit cherche toujours à s'étendre. En même temps que les sciences nous instruisent d'un certain nombre de vérités, elles jettent aussi dans le lointain une fausse lueur sur tout ce qui nous environne. C'est un astre qui, dans le plus brillant éclat qu'il répand, fait entrevoir plus loin un crépuscule qui va bientôt devenir un jour aussi lumineux. Est-il donc surprenant qu'un esprit actif ne se borne jamais ? Il y a tant de satisfaction à connoître, qu'Archimede, tout occupé de ce plaisir, n'apperçoit même pas le soldat qui vient lui plonger dans le sein le fer qui devoit le défendre.

Mais c'est une volupté sentie de peu de monde, quoique chacun paroisse vouloir être distingué, & affecte même de paroître important. J'ai eu plusieurs fois occasion de voir en compagnie certains esprits bornés témoigner le plus souverain mépris

288 CONTENTION D'ESPRIT,  
pour toutce qui s'appelle étude & con-  
noissance ; & , dans d'autres circonf-  
tances, affecter certain air de supé-  
riorité vis-à-vis de gens de mérite  
qu'ils ne connoissoient pas , &  
qui avoient assez de complaisance  
pour se taire. Ces stupides étoient  
là les plus grands personnages de  
la société, pour venir bientôt ram-  
per dans d'autres compagnies où  
leur fortune leur donnoit quelque ac-  
cès. Cela prouve que ces gens sont  
infiniment méprisables , & fait aussi  
voir que la volupté pure que pro-  
curent les sciences n'est pas une chi-  
mère , puisque les gens les plus bor-  
nés veulent paroître aussi la goûter.

Mais un homme épris de cette  
volupté ne la goûte pas long-temps  
pure , s'il s'y livre sans discrétion.  
Les efforts continuels que fait l'es-  
prit pour passer d'une connoissance  
à une nouvelle découverte , & du  
crépuscule dans le grand jour, sont  
aussi la source de beaucoup de  
maux. Je sçais que le peuple ne peut  
pas s'imaginer qu'un homme de let-  
tres, qui est assis toute la journée, lit,  
pense,



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 289

pense , combine , compose , décompose , approfondit , écrit , puisse épuiser les forces ; & même beaucoup plus promptement que ce paysan qui va labourer la terre , relève un fossé , essuie toutes les injures du temps , le froid , la chaleur , la pluie. Rien n'est cependant plus vrai , quoique des gens qui ne voient jamais au-delà des sensations ne le comprennent pas.

Les trop grands travaux de l'esprit fatiguent le corps , & ceux du corps fatiguent pareillement l'esprit. L'activité continuelle de l'esprit , accompagnée du repos du corps , abat le corps ; & l'action continuelle du corps , jointe à l'inaction de l'esprit , affoiblit infiniment l'esprit. Voilà pourquoi la moindre méditation fatigue le peuple , & pourquoi le moindre effort du corps abat les gens de lettres.

Le peuple , qui ne voit presque pas au-delà de l'instinct , ne tient aucune connoissance abstraite , parce que , pour abstraire , il faut de l'intelligence & du génie. Forger , limer ,

*Tome III.*

N

290 CONTÉNTION D'ESPRIT,  
 scier, font pour lui ce qu'il appelle  
 travailler; lire, penser, font pour lui  
 passer sa vie dans l'oïveté. On ne  
 voit certainement pas les effets pré-  
 sens que produit l'effort quelconque  
 de l'esprit, sur la substance médullaire  
 du cerveau, & de là sur tout le corps.  
 Le malade se plaint de cette sensa-  
 tion; mais le médecin compare l'effet  
 avec la cause éloignée, & voit, par  
 l'intellect, la cause prochaine. Le  
 cerveau (a) est sans doute l'organe  
 moyennant lequel l'ame doit penser,  
 & il est en même temps extrême-  
 ment tendre. Ainsi il est inutile de de-  
 mander si les tendres fibres du cer-  
 veau ne doivent pas être aussi fati-  
 guées d'un trop grand effort, que le  
 sont les muscles d'un ouvrier ou d'un  
 paysan, par le travail de la forge  
 ou du labourage.

Chaque partie du corps humain,  
 comme on le sçait, s'affoiblit tout-  
 à-coup, dès qu'elle agit sans in-  
 termission. C'est ce qu'on voit ar-

---

(a) Cela est fort douteux, n'en déplaise  
 à M. Z.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 291  
 river aux muscles ou aux membres  
 qui sont seuls long-temps en action,  
 & sans se reposer par intervalles. On  
 a donc conclu de-là, qu'il devoit ar-  
 river pareille chose dans les (a) ins-  
 trumens particuliers que l'ame em-  
 ploie sans relâche pour telle opéra-  
 tion.

Il est à présumer qu'il doit arri-  
 ver certain mouvement dans la par-  
 tie par laquelle l'ame sent, & qui  
 exécute les ordres de l'ame. Il est vrai  
 qu'on ne peut pas dire quelle est la  
 nature de ce mouvement ; mais on  
 sçait au plus haut degré de proba-  
 bilité, que quelque chose doit se mou-  
 voir dans le cerveau, lorsqu'on pense.  
 Il ne faut qu'observer ce qui se passe  
 dans une tête pénétrante & une tête  
 stupide, pour appercevoir quelques  
 raisons de cette probabilité. Dans  
 une tête pénétrante occupée, tout est  
 visiblement en mouvement. Combien  
 d'idées particulières ne fait-elle pas  
 avec une extrême rapidité ? Avec

---

(a) M. Z. dit, dans l'attelier de l'ame, in  
*der werckstatt der seele.*



292 CONTENTION D'ESPRIT,  
quelle promptitude, quelle facilité  
ne passe-t-elle pas d'un objet à un  
autre, ne remarque-t-elle pas de la  
ressemblance dans les choses les plus  
éloignées? Avec quelle finesse, quelle  
justesse ne les rapproche-t-elle pas?  
Elle compare tout avec la même fa-  
cilité qu'elle apperçoit les choses;  
enfin sa mobilité pénétrante est aussi  
grande que sa sensibilité.

Mais, au contraire, le peu d'idées  
d'une tête stupide ne semblent former  
qu'une même masse, s'il est permis de  
parler ainsi; il ne s'y fait aucune ana-  
lyse: chaque idée une fois conçue,  
vraie ou fausse, est pour eux une im-  
pression qui se grave profondément  
dans l'intimité du cerveau, mais sans  
être jamais soumise à l'examen; &  
ces idées sont comme autant de bar-  
rières qui s'opposent à l'entrée de  
toute autre. Ces gens peu suscepti-  
bles d'aucune application, se con-  
tentent de mots, jurent toujours sur  
la parole d'autrui, ont toujours un  
air emprunté, & semblent même ne  
penser que d'emprunt, ou pour imi-  
ter gauchement ce qu'ils voient ou

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 293  
entendent dire. *O imitatores servum  
pecus !*

Il me semble que ces différens phénomènes font naturellement entrevoir une mobilité plus ou moins grande dans le cerveau. Pythagore faisoit émouvoir le cerveau de ses disciples, dès le matin, avec la musique. Cette mobilité me paroît donc fondée sur la sensibilité plus ou moins grande du cerveau ; car une tête stupide n'a que peu ou point de sensibilité, à l'intérêt près, qui est ce qui l'affecte le plus : du reste, un tel homme paroît toujours être comme sans penser. Boerhaave dit que la mobilité extrême du cerveau & des nerfs, est nécessaire au génie ; mais que cette mobilité ne peut pas avoir lieu sans foiblesse, au lieu que la solidité qui fait la force, demande des nerfs trop roides pour pouvoir penser.

Cette mobilité du cerveau peut être cause éloignée de certaines maladies, lorsque l'esprit s'applique avec trop de contention. Le bonheur consiste à posséder un esprit sain

N. iij

294 CONTENTION D'ESPRIT,  
dans un corps sain ; mais , en  
voulant se procurer l'un & l'autre ,  
on peut aller trop loin ; parce que  
le trop grand soin du corps rend  
l'esprit stupide , & qu'en voulant trop  
cultiver l'esprit on affoiblit nécessaire-  
ment le corps. La trop grande oc-  
cupation de l'esprit fait sur-tout sen-  
tir ses effets à l'estomac : les diges-  
tions se dépravent ; la pituite , & les  
flatuosités s'accroissent de plus en  
plus ; les sécrétions ne se font plus  
qu'irrégulièrement , & le corps ne  
prend plus la nourriture convenable.  
Heureux le médecin qui voit cela , dit  
Baglivi , parce qu'il connoîtra la vraie  
source de l'hypochondriac , des  
maladies mésentériques , de l'odeur  
forte de la bouche , & des différens  
mauvais goûts qui se font sentir sur  
la langue !

Il résulte aussi de la trop grande  
application , une tension continuelle  
à la tête , une profonde mélancolie ,  
& quelquefois une espèce d'apathie  
ou d'indifférence pour toute chose.  
M. Tissot , qui a naturellement un es-  
prit également éloigné de la joie &



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 295  
 de la tristesse, tomba l'hiver dernier, au milieu de ses occupations multipliées, dans cette indifférence, & dans une impuissance absolue de penser & d'agir. La cause de cette maladie étoit dans son estomac : il ne digéroit plus ; avoit alternativement ou des vomissemens, ou un dévoiement très-fort ; &, dans les intervalles, il désiroit impatiemment toutes sortes d'alimens. Il se rétablit au bout de six semaines ; mais il m'écrivit en même temps que son estomac ne seroit jamais qu'une pâte. C'est aussi par la même raison, que M. Moser se plaint de l'affoiblissement considérable de sa fanté.

Celse dit que presque tous les gens de lettres ont l'estomac foible ; & qu'ils sont, par cette raison, presque tous pâles, maigres ou tristes. Plutarque rapporte que Cicéron mangeoit peu, & rarement, à cause de la foiblesse de son estomac ; qu'il étoit si maigre, qu'il ne sembloit composé que de peau & d'os. Voltaire à un visage triangulaire, qui est vraiment le symbole de la perfection. Wieland

N iv

296 **CONTENTION D'ESPRIT,**  
à les jambes comme des flûtes. Quand  
Rouffseau ne parle pas, il penche la  
tête jusqu'à la poitrine ; attitude de  
la réflexion & de la tristesse.

Dans ces circonstances, il se joint  
à la foiblesse des nerfs une mobilité  
plus grande, comme il arrive natu-  
rellement à toute personne qui a de  
l'esprit, ou aux femmes hyftériques,  
ou après presque toutes les maladies.  
Voilà pourquoi les gens de lettres sont  
si faciles à irriter, si susceptibles, si  
prompts à prendre feu ; c'est pour-  
quoi il est dangereux de louer quel-  
quefois plusieurs auteurs en même  
temps. Un homme d'esprit est tou-  
jours plus sensible aux réprimandes,  
qu'un stupide aux coups de bâton,  
comme parloit Salomon. C'est ce  
qui fait aussi que les amis des Muses  
sont les ennemis les plus à craindre.  
Les gens de lettres devroient donc  
se garder d'en offenser d'autres. Les  
princes devroient aussi les ménager  
plus que personne, parce que ce n'est  
que par leurs écrits que la gloire des  
héros se perpétue ; & qu'il est dange-  
reux de persécuter des gens qui ont

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 297  
 toujours pour eux les présomptions les  
 plus favorables. Tous ceux qui les  
 ont persécutés, se sont toujours ren-  
 dus odieux à la postérité.

Les facultés d'une ame trop occu-  
 pée s'usent à la fin, & s'anéantissent  
 souvent de la maniere la plus triste.  
 Les veilles continuelles, que Pline re-  
 gardoit comme le moyen de (a) pro-  
 longer la vie, lui entretenoient un  
 feu continuel dans (b) l'estomac &  
 dans la poitrine. Le célèbre Bayle est  
 mort de cette ardeur, occasionnée par  
 ses travaux opiniâtres. On voit dans  
 les gens assidus, le feu leur sortir de  
 la tête par leurs yeux abattus; ils ne  
 peuvent soutenir la lumiere, ils voient  
 de nuit des étincelles voltiger sous  
 leurs yeux; ce qui leur arrive bien-  
 tôt en plein jour, lorsqu'ils regar-

---

(a) *Temporibus nocturnis ista curamus; vel  
 hoc solo præmio contenti, quod, dum ista mu-  
 finamur, pluribus horis vivimus. Præfat. ad  
 Vesp.*

(b) *Statim concidit crassiore caligine spiritu  
 obstructo, clausoque stomacho qui illi naturâ  
 invalidus & angustus, & frequenter intus æs-  
 tuans erat. Plin. jun. Tacito.*

N v.



298 **CONTENTION D'ESPRIT,**  
 dent fixément un objet. Souvent même ce phénomène a lieu, lorsqu'ils sont le plus désœuvrés & le plus tranquilles. Epicure avoit si fort affoibli son corps par ses travaux continuels, que, sur les derniers temps de sa vie, il ne pouvoit même souffrir aucun habit sur lui, ni quitter son lit, ni soutenir la lumière, ni regarder le feu.

Fontenelle dit que Tschirnhausen avoit souvent vu voltiger autour de lui, pendant la nuit, beaucoup d'étincelles très-brillantes, & qui dispa-roissoient lorsqu'il vouloit les regarder fixément; mais qu'elles duroient presque aussi long-temps que son travail, lorsqu'il n'y faisoit pas d'attention, & que leur éclat & leur force augmentoient même alors. Enfin il les vit, pendant le grand jour, sur une muraille blanche, ou sur du papier, dès qu'il eut acquis certaine facilité à réfléchir. Ces étincelles, qui n'étoient visibles que pour lui seul, étoient en même temps & l'effet & l'image des grands mouvemens de son cerveau. C'est surtout au travail de la nuit qu'il faut rapporter ces effets.

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 299

J'ai moi-même vu ce phénomène l'année dernière, pendant le jour. Il voltigeoit autour de moi des étincelles aussi brillantes que le diamant, lesquelles paroissoient tout-à-coup, & disparoissoient de même. Je voyois des mouches, des taches noires de différentes figures. Lorsque j'étois couché, je voyois quelquefois de grandes flammes. Je sentoie de jour, mais plus souvent de nuit, une douleur violente dans le fond des yeux, à la vue d'une lumière. Cependant mes yeux n'étoient pas enflammés, mon sang circuloit assez modérément; & même lorsque ma tête étoit dans le plus grand mouvement, j'avois le pouls lent & petit. Ces phénomènes paroissoient, que je fusse à jeun ou que j'eusse mangé, que je busse du vin ou non; mais je ne puis plus m'exposer à présent à travailler de nuit, quoique je n'aie plus cette incommodité. J'en fus pris la première fois, lors d'une fièvre catarrhale que j'eus par d'autres causes, & qui me fatiguoit beaucoup. Je pris donc alors un livre depuis le matin jusques bien

N. vj;

300 CONTENTION D'ESPRIT,  
avant dans la nuit, pour me défendre,  
ce qui me causa cette incommodité.  
Ces étincelles font quelquefois suivies de la cataracte.

D'autres perdent entièrement le sommeil à force d'étudier, & se précipitent dans toutes les horreurs de l'hypochondriacé : il leur arrive des transports, une stupeur totale. Je fus appelé il n'y a pas long-temps chez une dame que je connois depuis plusieurs années, & qui venoit de devenir folle après une profonde mélancolie. Un bon curé de campagne, qui ne me connoissoit pas, arriva chez elle sur ces entrefaites, & me dit que cette maladie ne venoit que d'une lecture trop assidue. Il me sembla, lui répondis-je, que vous lisez peu. Peu ou point, repliqua-t-il d'un ton fort modéré : croyez-moi, Monsieur le médecin, tous les gens qui lisent beaucoup deviennent fous à la fin.

Fort bien trouvé, dis-je en moi-même. En effet, la raison & l'imagination se troublent peu à peu, par la trop grande application ;



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 301

& la fin de cette vaine sagesse est quelquefois une véritable folie, ou, comme le dit Rousseau, l'homme revient à sa première stupidité. Boerhaave dit que cette trop grande application fait tomber le cerveau dans l'atrophie ; la vue s'obscurcit peu à peu, l'ouïe devient dure ; enfin on perd l'usage des sens internes, & l'on tombe dans une privation absolue de pensées. Van-Swieten a fréquemment vu des gens sçavans perdre peu à peu l'esprit, devenir indolens, & périr enfin par un coup d'apoplexie.

J'ai connu dans une de nos villes, un curé qui s'étoit fait de la réputation par ses sermons. Jaloux de soutenir cette réputation, il lut beaucoup, écrivit ses sermons en entier, les apprit tous par cœur avec beaucoup de peine & de soin : outre cela, il étoit continuellement chez les malades, souvent chez des mélancoliques & des mourans ; & accablé d'ailleurs de mille occupations qu'il se faisoit un honneur de bien remplir. Sous ces efforts de l'esprit, ses

302 CONTENTION D'ESPRIT,  
forces tomberent insensiblement, il  
perdit sa gaieté ; sa mémoire dimi-  
nua à proportion qu'il vouloit plus  
en exiger ; bientôt son cerveau n'ad-  
mit plus aucune idée nouvelle, quoi-  
que les anciennes s'y conservaissent ;  
à la fin il fut frappé d'une apoplexie  
qui lui ôta l'usage de tout un côté  
de son corps. Il prit des bouillons  
de vipere ; fit, pendant sa cure, un  
enfant bien sain, & qui a du génie :  
il fut transporté aux bains de Bade,  
& y mourut dans sa quarante-deuxie-  
me année.

Mais il faut aussi considérer les ef-  
forts de l'esprit sous différens points  
de vue : quelques-uns forcent l'atten-  
tion, d'autres l'imagination ; & quel-  
ques-uns le génie. Quoique les gens de  
génie soient les plus sujets aux mala-  
dies nerveuses, on voit cependant  
ces maladies chez des sujets qui n'ont  
aucune prétention au génie, & qui  
sont cependant quelquefois aussi uti-  
les que les gens de génie ; ce sont de  
trop grands efforts de l'attention qui  
leur causent ces maladies.

Une attention forcée rend stupi-

des les têtes foibles ; parce que ces sujets ne voient à-la-fois que très-peu d'idées, & qu'ils sont obligés d'y employer toutes les forces de leur petit esprit. L'attention d'un homme de génie est au contraire quelquefois si peu bornée, qu'elle embrasse toutes les idées possibles en même-temps, & tend en même-temps tous les nerfs.

J'ai connu une dame de nos cantons, pleine d'esprit, & qui à l'âge de quinze ans sçavoit déjà bien son Wolff & son Leibnitz, quoiqu'elle ne pût encore comprendre comment on pouvoit faire un bas. Le moment où elle étoit vivement affectée, & où il se faisoit chez elle un mouvement extraordinaire, étoit celui seul où elle appercevoit tous les objets indifférens. Elle fut une fois éveillée de nuit par le bruit d'un grand incendie : dans la frayeur extrême dont elle étoit saisie, elle distingua jusqu'aux moindres circonstances des habillemens singuliers de tous ceux qui l'environnoient ; tandis qu'en plein jour & dans le plus grand calme, elle ne sçavoit jamais comment le monde étoit habillé. Jamais



## 304 CONTENTION D'ESPRIT,

elle ne mit plus de temps & d'art à arranger une fleur ou une aigrette à ses cheveux, que lorsqu'elle lisoit Wolff & Leibnitz. Je ne fus jamais si distraite, & si embarrassée dans les moindres affaires, me dit-elle peu de temps avant sa mort, que quand je passois toute la matinée à rêver sur le temps, l'espace, & les entéléchies.

Celui donc qui se livre sans réserve aux sciences avec un esprit aussi vif, mais aussi délicat, nuit à son corps de tous les côtés. J'ai vu la personne dont je viens de parler, prise souvent d'une toux convulsive redoutable, ou accablée tout-à-coup d'une fièvre violente au milieu de la conversation la plus douce, mais variée & animée.

Pythagore, qui ne faisoit cas d'une science qu'autant qu'elle pouvoit être un remède à quelque passion, faisoit sentir assez par-là combien il est absurde de se faire une passion si dangereuse de ce qui devrait servir à la modérer. Il est absurde, disoit encore Platon, d'employer son intelligence à des recherches aussi étendues, & de

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 305  
 ne pas réfléchir en même temps sur  
 ce que peut la raison. Quoique la  
 science soit comme un asyle sacré  
 où l'homme peut jouir entièrement  
 de lui-même, c'est toujours une phi-  
 losophie mensongere, selon Epicure,  
 que celle qui préfère l'apparence de  
 la santé à sa réalité. Mais lui-même  
 n'a pas toujours suivi sa maxime,  
 comme on l'a vu ci-devant ; tant il  
 est vrai qu'on a droit de dire sans  
 cesse à l'homme, *Connois l'homme !*

○ Mais ces abus ne sont pas parti-  
 culiers aux gens faits, & qui jouis-  
 sent de toutes les forces de leur esprit :  
 on n'y tombe encore que trop sou-  
 vent à l'égard de la jeunesse, même  
 la plus tendre. Combien ne voyons  
 nous pas d'enfans que leurs maîtres,  
 dans l'éducation publique ou particu-  
 liere, forcent à se remplir la tête de  
 mots, sous les peines les plus rigou-  
 reuses ? Mais qu'en résulte-t-il ? Ces  
 enfans deviennent lourds, bouchés,  
 indolens, ont de fréquens étourdis-  
 semens, n'en oublient que plus aisé-  
 ment ; parce qu'au lieu de leur culti-  
 ver la raison, on ne fait que fatiguer

306 CONTENTION D'ESPRIT,  
& affoiblir la mémoire par ces exercices forcés. On les oblige à prononcer une même chose quinze ou vingt fois, pour la leur imprimer dans la tête; au lieu de la leur faire considérer, examiner, pour en comprendre le sens: pitoyable méthode d'instruire! disoit Boerhaave. Cela n'est que trop vrai, ajoute M. de Haller; car, loin de leur analyser une idée composée, & de leur faire sentir avec justesse les idées simples qu'elle renferme, on ne leur en apprend que les syllabes & les sons qui les expriment; & l'on met par-là obstacle sur obstacle au développement d'aucune idée, ou, si quelque idée s'est fait sentir légèrement, l'impression n'en est que passagere, & disparoit avec le son.

Cette méthode absurde, quoique consacrée par un aveugle usage, fait donc consister tout le sçavoir des enfans dans la mémoire, tandis qu'elle ne devoit être que dans l'entendement. Mais malheureusement les richesses de la mémoire se peuvent étaler devant le grand nombre des hom-



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 307  
 mes , au lieu que celles de l'entendement ne se font appercevoir que par ceux qui ont de l'intelligence , & c'est toujours le plus petit nombre. Voilà pourquoi tant de jeunes gens qui avoient brillé dans leurs écoles, ne tiennent que les derniers rangs lorsqu'ils sont une fois dans le monde. Comme on n'a cherché dans les études qu'à leur charger la mémoire de choses qu'ils ont d'autant plutôt oubliées , qu'on ne les leur avoit apprises que pour le moment , & sans les leur faire comprendre ; ils se trouvent incapables d'observer , de juger , d'imaginer , & , en général , incapables de penser , parce qu'ils n'ont pensé que par emprunt dans leur jeunesse , sous des maîtres qui n'ont jamais su que parler , comme je l'ai déjà dit.

Van-Swieten dit avoir vu cette conduite absurde des maîtres , être cause que des enfans qui donnoient les plus belles espérances , sont non-seulement devenus stupides pour toute leur vie , mais sont même tombés dans une épilepsie incurable.

308 CONTENTION D'ESPRIT,  
 C'est ainsi que ces maîtres remplissent  
 les promesses qu'ils avoient faites à  
 des peres & meres, qu'ils ne bercent  
 du plus grand espoir, que pour leur  
 remettre autant de victimes de la bru-  
 talité & de l'ignorance : c'est sur-tout  
 dans les lieux destinés à l'éducation  
 publique où règnent ces abus. L'au-  
 torité que les maîtres croient y avoir,  
 sans être obligés de rendre compte  
 de leur conduite, étouffe à sa nais-  
 sance le germe heureux dont on  
 avoit lieu d'attendre les plus grandes  
 choses : mais ces maîtres se bornent  
 à trois ou quatre disciples qu'ils cul-  
 tivent avec plus de ménagement ; les  
 autres sont faits pour être le jouet  
 de leurs caprices, ou pour être châ-  
 tiés tous les jours, s'ils n'apprennent  
 pas ce qui ne leur a été proposé  
 qu'avec mauvaise humeur. J'ai vu  
 plusieurs enfans si effrayés au moin-  
 dre regard de ces maîtres rébarba-  
 tifs, qu'ils ne sortoient de leur  
 classe qu'avec la fièvre. J'ai connu  
 entr'autres un enfant de douze ans,  
 plein de génie, à qui un de ces *mas-*  
*sigophores* imprima une si grande ter-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 309  
reur, pour avoir oublié quelques livres, que cet enfant en eut un dévoiement qui dégénéra en dyssenterie, malgré tous les remèdes, & en mourut quatre mois après. Ce maître avoit à la fin de chaque semaine cinq ou six cents coups de verges à faire appliquer, disoit-il, à quatre animaux, pour se purger la bile.

Les gens qui ne sont pas faits pour des idées abstraites, ou qui abusent des forces de leur esprit pour abstraire ces idées dont ils s'occupent, ont presque tous le sort d'un sçavant que van-Swieten a vu saisi de vertiges lorsqu'il ne vouloit même écouter qu'une historiette, & tomber évanoui, avec le sentiment d'une lassitude extrême, lorsqu'il vouloit seulement se rappeler quelque chose; ce qui l'obligeoit de rêver jusqu'à ce qu'il tombât enfin évanoui.

Je me suis trouvé jusqu'à l'âge de dix-huit ans dans un collège où l'on enseignoit la philosophie de la manière la plus sèche & la plus ennuyeuse. Quelques-uns des écoliers les plus loués y devinrent entièrement stu-



310 CONTENTION D'ESPRIT,  
pides, d'autres fous, quelques autres bossus. Quant à moi, je fus assez heureux pour n'y rien apprendre. Notre professeur étoit un homme fort pieux, bien instruit, & honnête homme. Il trouvoit les ouvrages de Wolff trop courts, trop laconiques, &c. Il employoit donc la meilleure partie de son temps à les commenter, les étendre; il ne lui fallut pas moins que huit ans pour enseigner toute la métaphysique. Ce travail pénible fit tomber cet habile homme dans une profonde mélancolie, quoiqu'il se portât très-bien auparavant, qu'il vécut très-régulièrement, & fût d'une humeur fort enjouée. Il perdit peu à peu toutes ses forces, devint pâle, maigre, se drogua sans discrétion, & par-là s'affoiblit encore davantage. Le sommeil le quitta : il se mit à lire tout ce que l'on a écrit sur l'hypochondriac, tomba dans un égarement d'esprit de quelques jours, & mourut.

Aucun travail d'esprit ne fatigue tant que celui qu'on fait avec quelque déplaisir. Je l'ai éprouvé moi-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 311  
 même. On ma voulu faire prendre  
 le parti du barreau : une sueur froide  
 me couloit par tous les membres ,  
 dès que j'en entendois parler. Un  
 homme qui lit avec de l'ennui , ou  
 qui écrit tel ou tel endroit d'un ou-  
 vrage avec mécontentement , s'en  
 acquitte , il est vrai , dès l'abord assez  
 bien ; mais bientôt l'esprit se sent com-  
 me à la gêne ; sa tête s'appesantit ; il  
 bâille , se mouche , se frotte le front ,  
 ronge ses ongles , & ne tire bientôt  
 de son cerveau rien que de rebutant :  
 voilà pourquoi l'on oublie une si  
 grande partie de ce qu'on lit , &  
 pourquoi l'on est si souvent *sans pen-  
 ser à rien* ; état de l'esprit que le An-  
 glois appellent fort bien *nothinking* ,  
 ou *swissméditation* , méditation de  
 Suisse. C'est aussi ce qui rend les ou-  
 vrages d'esprit si dissemblables à eux-  
 mêmes , en certaines parties , si bi-  
 garrés , si bizarres , si foibles ; & ce qui  
 est cause que l'on fait souvent tout le  
 contraire de ce que l'on voudroit faire ,  
 parce qu'on ne fait pas bien ce que  
 l'on fait avec quelque déplaisir.

De toutes les occupations d'es-

-mises.

312 CONTENTION D'ESPRIT;  
 prit, il me semble que celle où l'esprit est comme créateur, nuit le moins, à la longue, par rapport au plaisir qui accompagne & fuit l'invention. Sanctorius a donc très-bien dit que l'étude sans passion se soutient à peine une heure, avec la même passion quatre heures, & avec une passion variée jour & nuit, à peu près comme le jeu, où tantôt on se réjouit à cause de son gain, tantôt on se chagrine à cause de sa perte.

On tombe dans différens écarts, si l'imagination est trop long-temps tendue. Les musiciens & les peintres ont été de tout temps des preuves des extravagances dans lesquelles une imagination trop échauffée fait donner l'homme. Les poètes ont souvent été la victime de leur enthousiasme.

Je crois devoir prévenir ici ceux qui n'ont pas encore l'expérience de leur côté, des abus & des écarts dans lesquels l'imagination fait donner au sujet de la religion; non que je prétende blâmer ici aucun secte ni aucune commu-



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 313

communion, & encore moins critiquer la religion. Je n'en veux qu'aux abus qui peuvent intéresser un médecin. Il est en effet douloureux de voir tous les jours traiter sans connoissance de cause des maladies dont la guérison n'exige souvent que les avis d'un honnête homme, & que la compassion seule engageroit à rendre ce service, sans considérer même la profession du médecin.

Combien ne voyons-nous pas de sujets de l'un & l'autre sexe, qu'une piété outrée, & que Dieu n'exige jamais de l'homme, réduit au plus triste état ? Ces gens, que la force de l'imagination jette dans les écarts les plus grands, ne veulent-ils pas tous les jours nous persuader qu'un maniaque voit ce qu'un homme sage ne peut absolument pas voir ? A les entendre, l'Etre suprême n'est attentif qu'à leur bonheur ; n'a d'amour que pour eux, leur en donne à chaque instant des preuves surnaturelles ; leur communique sa sagesse au degré le plus éminent, parce qu'ils ont renoncé à tous les principes du bon sens & de

*Tome III.*

O

314 CONTENTION D'ESPRIT,  
la raison ! Ce sont le plus communément des femmes d'une imagination fort vive, & en même temps d'un esprit très-borné, qui tombent dans ces terribles maladies. Cette prétendue humilité, dont elles se font un sujet d'orgueil, leur fait prendre les phantômes de leur imagination pour ce qu'il y a de plus réel ; & le monde entier n'est qu'un monde coupable, parce qu'il n'est pas aussi maniaque que ces esprits égarés & dignes d'une vraie pitié.

C'est une espèce de fous fort commune, dit M. de Haller dans son grand ouvrage de physiologie, que ceux qui ont une piété superstitieuse, ou qui, préoccupés d'une idée particulière, se font ces terreurs énormes de l'autre vie, & chez qui cette idée accompagnée de crainte s'imprime si fort par son retour fréquent, qu'elle produit la même conviction & la même certitude, que si elle avoit passé dans l'âme par le-moyen des sens.

Ce sont particulièrement les sens qui sont la cause de ces écarts, La

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 315  
plûpart de ces malades , consacrés  
dès un âge trop tendre à un état pour  
lequel l'homme n'est certainement  
pas né , sont contraints par leur état  
d'opposer la résistance la plus grande  
à des sens qui ne connoissent de maî-  
tres que les lois légitimes de la nature.  
Un corps nourri dans l'oïfiveté, & des  
nerfs d'autant plus irritables , qu'ils  
sont toujours dans la contrainte, entre-  
tiennent un feu continuel caché sous  
la cendre , & qui se rallume de temps  
en temps avec la dernière violence.  
L'esprit toujours occupé & gour-  
mandé par l'appétit des sens, change,  
il est vrai, la direction de ces mouve-  
mens involontaires & violens ; mais  
aux dépens de la raison , & à sa pro-  
pre perte ; & l'orgasme impétueux  
des sens devient bientôt la cause du  
fanatisme & de la manie la plus ca-  
ractérisée. La plûpart des ouvrages  
publiés par ces esprits malades ne  
sont-ils pas remplis des idées les plus  
lassives , sous des expressions mysti-  
ques qui ne décelent que trop la ma-  
ladie du corps & de l'ame ? Tout lec-  
teur Chrétien raisonnable ne rougit-il

O ij



316 **CONTENTION D'ESRPIT ;**  
 pas de la maniere dont *ces transports d'amour, ces révélations, ces apparitions, ces ravissmens, ces extases*, enfin tous ces mouvemens épileptiques sont exprimés ?

M. \*\*\* (a) toute pénétrée de ces idées que l'ardeur de ses sens lui entretenoit continuellement, disoit dans ses accès hystériques : « Mon ame éprouve sans cesse ce moteur aimable qui l'enflamme toute, qui l'use toute, la dévore toute par le feu le plus doux, & malgré cela lui fait chanter un épi-thalame éternel. » Elle ose même ajouter : « La force de l'esprit arrêta les plaisirs de mon ame : ils vouloient se répandre à l'extérieur, *inferiora versùs* ; mais l'esprit les fit remonter vers le haut. » N'est-ce pas là une fureur utérine bien décidée ?

Ces prétendues amours spirituelles consument encore plus le corps, que si l'on se livroit immédiatement à l'appétit des sens, parce que l'orgasme qui les produit dure conti-

---

(a) J'ai supprimé les noms, parce que ce ne sont que les maladies qui nous intéressent.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 317  
 nuellement. J'ai remarqué que la plû-  
 part de ces fujets écervelés, révé-  
 rés par certains partis, sont devenus hy-  
 pochondriaques, hystériques, stupi-  
 des, & même frénétiques. Un phi-  
 losophe ne lit pas ordinairement les  
 ouvrages de ces gens si dignes de  
 mépris, ou plutôt de compassion;  
 mais j'ai pensé que la lecture m'en  
 pouvoit être utile dans mon état. Je  
 les ai lus avec plaisir. Quelques per-  
 sonnes me crurent alors réellement  
 épris de ces rêveries; d'autres, qui  
 connoissoient mon aversion pour le  
 fanatisme, me regarderent comme un  
*esprit fort*. Je laissai penser librement  
 sur mon compte, en cherchant à  
 m'instruire des moyens de me rendre  
 utile à ces malades dont on ne sçau-  
 roit trop plaindre le sort.

En effet, quel parti prendra un  
 médecin qui n'est pas instruit de ces  
 écarts de la raison & de leur cause,  
 lorsqu'il sera appelé auprès d'une  
 femme qu'il trouvera aussi sèche  
 qu'un parchemin, telle qu'étoit la  
 sœur du sçavant Huet, cet évêque  
 respectable par tant de qualités, s'il

O iij

318 **CONTENTION D'ESPRIT,**  
 n'est pas instruit des suites funestes  
 que peut avoir l'amour mystique  
 dont cette femme étoit éprise, au  
 point de ne même pas vouloir boire  
 un verre d'eau, & de s'abstenir même  
 de toute boisson? Telle fut cepen-  
 dant la cause de sa mort, selon le  
 témoignage de son frère.

M. M. de P. avoit de ces effusions  
 d'amour tout-à-fait particulières. Elle  
 étoit d'abord en extase, immobile,  
 insensible : cet amour la pénétra ; &  
 une nouvelle vie, disoit-elle, se ré-  
 pandit par tous ses membres. D'un  
 saut elle quitta son lit, tomba dans  
 une fureur utérine si grande, qu'elle  
 faisoit une de ses compagnes, en lui  
 disant : « Viens donc aussi avec moi  
 courir pour appeler l'amour ; je ne  
 sçaurois le nommer assez. » Cette fem-  
 me étoit hystérique à un degré émi-  
 nent, & sujette à des vertiges & à  
 des spasmes fréquens. Cet exemple  
 fait voir au médecin ce qu'il devoit  
 faire en pareil cas.

C. de G. étoit si fort éprise de cet  
 amour mystique, qu'elle fut réduite  
 au point de ne plus pouvoir ni tra-



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 319

vailler, ni marcher, ni se tenir debout, ni même parler. Toutes les femmes, tous les hommes même iroient se précipiter dans la mer, selon elle, si la mer étoit cet amour. Absorbée dans cet *abyrne pacifique* de l'amour le plus doux, elle alloit souvent au jardin faire aux plantes confidence de sa passion hystérique, ou couroit par toute la maison, criant : « Amour, amour, je n'en puis plus ! » & se rouloit par terre. La violence de cette passion lui détruisit la santé au point qu'elle ne put par la suite avaler une goutte d'eau, & ne prit aucune nourriture. Elle brûloit au dedans & au dehors, ne dormoit plus : tantôt elle étoit saisie des spasmes les plus douloureux, tantôt elle tomboit dans une stupeur universelle. Enfin elle cracha le sang, devint aveugle, muette, & mourut. Les médecins traitèrent ces maladies d'effets surnaturels, parce qu'ils ne les connoissoient pas.

A. de G. Espagnole, fut pareillement si sujette aux transports de cet amour & de ces mouvemens convul-

O iv

320 **CONTENTION D'ESPRIT;**  
sis, qu'elle tomba enfin en consomp-  
tion. Th. de J. attaquée des mêmes  
symptômes, passa par tous les de-  
grés de la passion hystérique, tomba  
en paralysie, & enfin dans un état  
où son corps étoit roulé comme un  
peloton. Elle étoit très-amoureuse &  
très-dévote.

A. Françoise de nation, eut dans  
sa jeunesse une ame tendre & sensi-  
ble, & fut sujette avec cela à de  
grands maux hystériques; de sorte  
que la maîtresse qu'elle servoit lui  
recommanda, en femme raisonnable,  
le travail comme le seul remède  
qu'il y avoit à opposer à ses vi-  
sions. L'historien de sa vie dit qu'a-  
vant que son cœur fût rempli de cet  
amour mystique, c'étoit un feu infer-  
nal; qu'elle avoit l'esprit obsédé de  
mille idées honteuses & des images  
les plus lascives, de sorte qu'elle ne  
pouvoit plus se contenir, tant le feu de  
son amour impur étoit violent. Après  
qu'elle eut donc goûté l'autre amour,  
ces feux changerent de direction :  
dès-lors les effusions intérieures dé-  
vinrent si puissantes chez elle, qu'il

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 321  
 lui étoit impossible, disoit-elle, de  
 vivre un moment sans celui qu'elle  
 aimoit; que ce sentiment l'empor-  
 toit sur tout; qu'elle ne sçavoit plus  
 où se tourner, parce que son amour  
*la transportoit par-tout, subjuguoit tout.*  
 Elle se crut un jour transportée dans  
 une fournaise, en comparaison de  
 laquelle les feux les plus ardens n'é-  
 toient rien. Aussitôt elle tomba en  
 défaillance; ses forces tomberent en-  
 suite de jour en jour, & elle eut de  
 violentes douleurs arthritiques. Le  
 feu de son amour sembloit consumer  
 le fond, le centre, l'essence de son  
 ame: elle avoit en même temps une  
 fièvre continue, & ne pouvoit pres-  
 que pas parler. Elle passoit, malgré  
 cela, des nuits entieres à veiller & à  
 jouir tranquillement, dit son histo-  
 rien, des baisers mystiques dont son  
 amant la régaloit dans le plus secret  
 de son cœur. Dans d'autres momens,  
 elle se sentoît si embrasée, qu'elle  
 perdoit l'usage de la parole & de  
 tous les sens, ou se croyoit entière-  
 ment confondue avec son amant mys-

O v



322 CONTENTION D'ESPRIT,  
tique. Voilà sans doute ce qu'on peut  
appeler une vraie folle.

J'ai aussi remarqué dans les vics  
de ces personnes infortunées, que  
leurs sentimens, leurs transports va-  
rioient selon la différence des cli-  
mats. G. de Saxe, de la maison des  
comtes de Hakeborn, s'écrioit dans  
des transports plus froids : « O don  
qui est au-dessus de tous les dons !  
être rassasiée dans cette apothicai-  
rie des épices de la Divinité, &  
de s'enivrer si fort dans cette cave  
joyeuse de l'amour, qu'on ne puisse  
pas même remuer la jambe ! »

On voit paroître tous ces transf-  
ports de folie, & la même manie,  
dans tous les hommes qui, livrés à  
leur imagination trop tendue, mé-  
connoissent leur destination & leur  
Créateur, & croient plus des fourbes  
aveugles, que les vérités de la reli-  
gion qui s'annonce d'elle-même en  
des termes si simples & si attrayans.  
Il est juste de s'occuper sérieusement  
des moyens de plaire à Dieu, de lui  
rendre des hommages ; mais malheu-

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 323

reusement c'est par les voies les plus blâmables qu'on tend à ce but, ou d'après les idées & les avis de gens qui ne connoissent de raison qu'en abjurant tout sentiment d'humanité, pour se couvrir du masque de l'hypocrisie. C'est à ces fourbes que la société doit imputer la perte de tant d'excellens sujets qui s'ensevelissent tous les jours, au grand désavantage de l'Etat, & pour devenir les victimes de la révolte de leurs sens.

N'est-il pas plus naturel de suivre sa religion, sans ces grimaces recherchées, sans cet enthousiasme, ou plutôt sans ces accès maniaques qui prouvent plutôt des forcenés, que des adorateurs d'un Dieu qui ne demande de nous que de l'aimer avec raison? Il n'est pas surprenant que l'imagination donne dans ces excès, lorsqu'une fois la raison n'a plus d'empire sur les sens, & que tout ce qui est simple, intelligible, ne frappe plus l'esprit. Si la foi nous conduit à des choses incompréhensibles, elle ne doit le faire qu'autant qu'elle est éclairée par une saine raison, ou il

O vj

324 CONTENTION D'ESPRIT ;  
faut dire qu'on n'est Chrétien qu'autant qu'on est déraisonnable.

Souvent ces écarts de l'imagination se manifestent tout-à-coup dans des gens dont on ne devoit pas attendre pareille sottise. Des gens de l'esprit le plus sain & le plus solide, n'ont pas été à l'abri de ces malheurs. Un dégoût, un contraste, un revers, une injustice, ont produit ces tristes effets sur l'esprit. C'est sur-tout à la cour où les femmes sont sujettes à donner dans ces rêveries, lorsqu'elles sont vieilles & ne peuvent plus se faire admirer. La vieillesse qui leur sillonne le front les avertit, malgré elles, qu'il est temps de quitter ce théâtre : elles ne le font qu'avec mille regrets, & se jettent toutes dans les abus du fanatisme, au lieu d'employer le reste de leurs jours à rendre au Créateur des hommages tels qu'il les exige. Comme ce sont sur-tout les grands à qui il faut un médecin pour la moindre incommodité, il faut se rendre très-attentif aux discours de ces esprits malades qui ne peuvent vivre jusqu'au dernier



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 325  
 moment que par imagination , parce  
 qu'ils ont toujours vécu de cette  
 maniere. Je plains un médecin qui  
 a de pareilles malades : sa réputation  
 y court toujours des risques. C'est  
 par un écart subit de l'imagination ,  
 que Swammerdam brûla les sçavans  
 ouvrages qui lui avoient coûté tant  
 de peines , & qui prouvoient la sa-  
 gesse infinie du Créateur d'une ma-  
 niere si intéressante & si solide.  
 Swammerdam cessa de voir le réel ,  
 pour admirer l'invisible en lui-même ;  
 il devint fanatique.

Il seroit à souhaiter que les mé-  
 decins qui sont attachés à des mai-  
 sons religieuses , eussent assez d'auto-  
 rité pour dispenser certains sujets de  
 ces longues méditations auxquelles la  
 règle les oblige. Il est inconcevable à  
 quel point ces exercices dérangent  
 des têtes foibles , sombres, pleines d'i-  
 dées , & sur-tout combien ces instans  
 contribuent à rendre aux sens l'em-  
 pire qu'une vie plus occupée leur  
 ôteroit. J'ai vu des sujets cloîtrés  
 m'avouer de bonne foi les combats ,  
 & même les troubles singuliers qu'ils

326 CONTENTION D'ESPRIT,  
éprouvoient alors , & regarder ces  
heures , qu'ils appeloient perdues ,  
comme la source de tous les maux  
qui arrivent dans les cloîtres. Un  
médecin portera donc aussi son at-  
tention sur cet objet.

Les femmes donnent plus volon-  
tiers dans ces extravagances ou ces  
écarts de l'imagination , à cause de  
leur organisation plus foible , plus  
sensible & plus irritable. Un homme  
solitaire , & qui est toujours vis-à-vis  
de lui-même , y donne plus aisément  
qu'un homme qui est dans le monde ,  
& distrait à chaque instant par des  
occupations qui se varient sans cesse ,  
& empêchent par-là l'esprit de se fixer  
trop long-temps sur un même objet.  
Ceux qui se livrent sans garder de  
mesure à des réflexions spirituelles ,  
sentent d'abord une pesanteur de tête ,  
ont des étourdissemens , deviennent  
pâles , foibles ; éprouvent des bat-  
temens violens de cœur , ce qui est  
quelquefois la suite d'une distension  
de l'aorte : ils tombent aussi en dé-  
faillance. Enfin , quand l'imagina-  
tion prend un essor trop élevé , tout

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 327  
discernement & tout jugement cesse  
dans ces sujets, qui n'ont plus, pour  
ainsi dire, qu'une sensation, ou qui,  
pour mieux dire, sont des vision-  
naires achevés.

Dans cet état déplorable, les ravissements se succèdent sans cesse; l'enthousiasme tend tous les ressorts de l'ame, qui se transporte dans des régions imaginaires, prophétise, conjure les démons, commande à tous les êtres de la nature. Un philosophe de nos jours, & singulier dans son individu, dit d'une toute autre espèce d'hommes: « Qui sçait jusqu'à quel point les méditations continuelles sur la Divinité, & l'enthousiasme de la vertu qui se trouve dans les ames sublimes, peuvent troubler l'ordre didactique des idées ordinaires? » Il en est de ces esprits livrés à l'imagination, comme d'un homme monté sur le sourcil d'un rocher; c'est toujours un vertige qui les précipite.

La profonde méditation des vérités transcendantes, & cependant accessibles, est quelquefois tout aussi



328 CONTENTION D'ESPRIT,  
nuisible que le sont les ravissements  
spirituels. L'attention, qu'on peut ap-  
peler la mere des sciences , fixée trop  
long-temps , se relâche malgré nous ;  
l'esprit se relâche avec elle , & le  
corps s'abat en même temps. Ce re-  
lâchement est toujours suivi d'une  
grande irritabilité , d'une sensibilité  
extrême. La vérité brille alors devant  
les yeux de ces gens trop long-temps  
attentifs , comme un feu de paille  
qui jette subitement une grande  
flamme , & s'éteint de même. Le pé-  
nétrant Kloechnof dit qu'un esprit oc-  
cupé à approfondir , à comparer , à  
démêler des idées peu communes &  
fort compliquées , & qui veut em-  
brasser tout , & étendre les bornes  
d'une science quelconque , devient  
délicat , méfiant , timide & enclin à  
la colère.

Toute méditation profonde exige  
qu'on s'arrête long-temps sur l'objet  
qu'on examine , qu'on le résolve en  
toutes ses parties , qu'on considère  
ces parties en détail & dans les rap-  
ports qu'elles ont avec le tout , qu'on  
ne se laisse détourner de cet examen

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 329  
par aucune idée étrangere. Voilà  
pourquoi la profondeur des réflexions est le chemin qui tend droit à la mélancolie, laquelle absorbe toutes les idées en une seule. Carnéade évitoit tous les festins, oublioit les soins ordinaires, même de manger; jusques-là, que sa concubine étoit obligée de lui couper les morceaux, & de les lui porter dans la bouche. Il falloit, dit Plutarque, forcer Archimède à tous les plaisirs de la société. S'il étoit seul, il s'occupoit à tracer des figures géométriques sur les cendres de son foyer, & même sur son corps, lorsqu'il s'oignoit d'huile. Viète, occupé de ses calculs, oublia de dormir, & pendant trois jours, de boire & de manger, n'entendoit plus, n'appercevoit plus rien. Varignon étoit étonné, tous les matins, quand on lui disoit qu'il n'étoit pas au soir, mais au matin. Newton tomba dans une mélancolie qui le privoit de toute pensée; état d'où ses amis ne le tirèrent qu'en l'empêchant d'être seul,

## 330 CONTENTION D'ESPRIT ;

& en l'entretenant de choses agréables. La Caille étoit toujours si absorbé dans ses grandes recherches , qu'il ne pouvoit tenir deux mots de conversation. La Fontaine n'entendoit , ne voyoit rien , quand il étoit occupé de ses grandes vérités morales , & ne disoit jamais deux mots.

L'esprit qui tend à la mélancolie , sent d'abord cette vivacité dont j'ai parlé : elle est suivie d'une insomnie continuelle , & quelquefois de douleurs qu'on ne peut pas définir. C'est ce qui arriva à Boerhaave , après avoir médité sur une chose importante du matin jusqu'au soir , sans discontinuer , il fut six semaines entières sans dormir ; tout lui étoit indifférent : son esprit étoit insensible à tout ; à la fin , il sentit par-tout le corps les douleurs dont je viens de parler : il les attribua à ce que les esprits vitaux rentroient dans leurs vaisseaux ordinaires , pour se répandre par-tout le corps. Quoiqu'il soit aisé de se tromper dans l'explication de choses obscures , cette pensée



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 331  
 de Boerhaave me paroît d'autant plus remarquable , que j'ai observé que , dans les paralyfies qui fuccedent à l'apoplexie , il fe fait quelquefois sentir dans les membres malades une douleur infupportable , toutes les fois que ces membres fe difposent à un meilleur état. J'observe auffi que ces douleurs font réellement fuivies d'un mieux.

La trop grande application fait même périr des fçavans qui ne font pas fufceptibles de grandes paffions. J'eus en Suiffe , dans ma premiere jeunefle , pour maître de langue hébraïque & de philologie orientale , un professeur que je puis appeler un homme extraordinaire , tant par rapport à fon érudition , que par rapport à fon génie , fon caractère & fes mœurs. Il parloit prefque toutes les langues modernes avec les graces qui leur font particulieres à chacune , poffédoit fupérieurement les langues principales de l'Orient , fur-tout l'arabe , conjointement avec la philologie relative à ces langues. Il tenoit

332 **CONTENTION D'ESPRIT,**  
 dans sa plus vaste étendue toute la  
 littérature , depuis le plus bas degré  
 du sçavoir de pure mémoire , jus-  
 qu'au plus haut degré du goût le plus  
 exquis : il tenoit aussi l'histoire de  
 tous les temps & de toutes les na-  
 tions , leur philosophie , leur théo-  
 logie , leur politique , & n'avoit rien  
 oublié de tout ce qu'il avoit lu dans  
 sa vie. Cette érudition sans bornes ,  
 étoit relevée par un génie philoso-  
 phique encore plus grand , qui en  
 sçavoit employer les moindres parties  
 avantageuses , & qui , tendant en tout  
 au grand , embrassoit le tout par le  
 tout , & voyoit clair dans l'obscu-  
 rité la plus sombre. Sa science , son  
 goût , son esprit créateur , ses idées  
 lumineuses , la beauté , la clarté , la  
 précision & l'énergie de son style lui  
 auroient mérité une place parmi les  
 écrivains du premier ordre ; mais son  
 nom ne se trouve pas dans leurs  
 vains catalogues.

Ce théologien Suisse, qui réunissoit  
 en lui seul un monde entier , n'avoit  
 cependant aucune passion que l'é-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 333  
 rude : il avoit une tranquillité d'ame si grande , que le tonnerre étant tombé dans son cabinet , lorsqu'il y étoit à lire , il ne quitta même pas son livre , tandis que toute la maison étoit dans la consternation. Il paroissoit n'avoir d'amitié pour personne , sans cependant être ennemi de qui que ce fût : c'étoit une suite de sa premiere éducation ; car il avoit vécu jusqu'à dix-sept ans dans le pays le plus affreux de notre canton , & avoit couru nu-pieds, jusqu'à neuf ans , par ces monts énormes & ces vallées effroyables , avec les paysans du désert dont son pere étoit le pasteur. Il n'avoit aucunement plu à ses camarades , & encore moins aux anciens du lieu. Ceux-là l'accusoient de s'éloigner quelquefois d'eux subitement , de s'asseoir derriere un buisson , & de penser. Ceux-ci prétendoient qu'on ne feroit rien , c'est-à-dire qu'un sçavant , de ce garçon singulier ; ou que , s'il tournoit au bien , on en feroit un homme considérable , c'est-à-dire un rustre pareil à eux. Dans le temps même où



334 **CONTENTION D'ESPRIT,**  
 il auroit été l'homme peut-être le plus important de l'Europe , on le vit très-peu en société. Ses plus grands admirateurs , si l'on en excepte quelques femmes d'esprit , avoient rarement l'avantage de sa conversation : toute sa vie étoit une méditation & une lecture presque continuelle ; il lisoit ordinairement au lit pendant le jour : cependant il alloit se promener sur nos Alpes pendant l'été , & une ou deux fois en Italie : il sçavoit goûter toutes les beautés de la nature.

Il étoit de la plus robuste constitution ; l'on m'a même dit qu'il auroit pu partager avec Hercule les plaisirs d'une nuit. Sa santé a été constamment très-forte jusqu'à l'année qui a précédé sa mort. Il avoit le corps bien fait ; sa démarche étoit négligée , paresseuse ; son visage noir & maigre : il mangeoit beaucoup , & tous alimens de difficile digestion ; il buvoit sobrement. Un an avant sa mort , il commença à éprouver quelques fluxions auxquelles il ne fit pas attention. Six semaines avant de mourir , il parut

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 335**  
comme malade ; eut une petite fièvre irrégulière , de violens maux de tête , tantôt d'un côté , tantôt par toute la tête , & qui se calmoient quelques heures après : il se sentit à la poitrine & au bas-ventre des tensions hypochondriaques , & n'avoit que peu d'appétit ; aussi ne mangeoit-il pas de son propre mouvement : il avoit un sommeil inquiet , & même quelques légères absences d'esprit.

Dans ces circonstances , il fit usage d'un breuvage amer qui parut ne faire que peu d'effet. On appela un médecin , qui pensa qu'il y avoit quel que léger mal dans les intestins : il conseilla l'usage de l'infusion de chardon béni , espérant que la transpiration feroit cesser tout le mal. Mais les mêmes symptômes réitérant toujours , ce médecin employa de doux purgatifs pour le soulager. Le malade se crut assez bien pour présider à l'examen public de ses écoliers. L'assemblée remarqua que cet homme qui mettoit tant d'ordre dans ce qu'il disoit , devenoit diffus , & qu'à la fin il s'égaroit , quoique tout ce qu'il

336 CONTENTION D'ESPRIT ;  
 disoit, même dans ses égaremens, fût  
 d'excellent latin. On le pria de finir,  
 vu qu'il étoit malade ; & on le con-  
 duisit chez lui. Dès qu'il se fut cou-  
 ché, tout alla plus mal : il se plai-  
 gnit d'une très-vive douleur de tête,  
 qui se calma ; mais rarement son es-  
 prit étoit assez à lui : il parloit peu,  
 avec peu de raison, &, contre sa cou-  
 tume, toujours en latin. Il étoit foi-  
 ble, défait & jaune, dormoit, ou  
 parloit sans suite.

Dans ces circonstances, son frere  
 & celui qui lui succéda à sa chaire,  
 pensa que le siège de la maladie  
 étoit à la tête, & que le médecin  
 ne la connoissoit pas. On fut donc  
 demander avis au docteur Ith, qui,  
 comme médecin à l'armée Prussienne,  
 a mérité l'approbation d'un Roi qui  
 ne juge pas des philosophes par la  
 barbe. Il trouva, avec cette pénétra-  
 tion à laquelle rien n'échappe, le  
 siège du mal. Il ordonna de forts  
 purgatifs qui ne firent rien ; de forts  
 lavemens, & aussi inutilement ; en-  
 fin une médecine qui auroit suffi à  
 six hommes robustes, & avec un  
 effet



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 337  
 effet étonnant. La maladie diminua subitement. Le goût revint au malade , aussi-bien que la raison & l'usage des sens : son esprit manifestoit cependant une foiblesse considérable dans la substance médullaire.

Depuis ce temps-là , le malade ne prit par jour qu'une tasse de chocolat , & but un peu des eaux de Weiffembourg : il garda toujours le lit. On eut alors les plus grandes espérances ; mais bientôt le malade devint stupide de nouveau. Je ne fçais quelle femme lui fit prendre de l'essence douce de Halle , laquelle acheva de lui déranger l'esprit. M. Ith conseilla là - dessus de forts purgatifs , ensuite de moins actifs. Le malade se releva encore de son extrême foiblesse ; il eut une fièvre presque imperceptible : la raison lui revint presque entièrement : il mangea avec appétit ; mais ne vouloit pas qu'on le mît sur son séant , & moins encore qu'on le tirât du lit : il eut aussi en même temps ses évacuations naturelles , peu copieuses , il est vrai , mais aisées.

*Tome III.*

P

## 338 CONTENTION D'ESPRIT,

Bientôt après, cet homme supérieur perdit toute sensibilité : toutes ses fonctions se troublèrent, & cessèrent enfin. Il mourut dans sa cinquante-deuxième année, après avoir été une semaine entière sans donner aucune marque d'un être raisonnable.

M. Ith fit l'ouverture de cet homme qui avoit été un prodige si étonnant de la grandeur & de la profondeur de l'esprit humain. Il trouva le crâne très-mince, & le cerveau, avec sa partie postérieure, extraordinairement volumineux. Les vaisseaux de la dure-mère étoient très-pleins, & particulièrement la faux. Entre la dure-mère & la pie-mère, & entre celle-ci & l'arachnoïde, le docteur Ith trouva environ deux onces d'eau ; il en trouva sept à huit onces dans les ventricules latéraux, une once & demie dans le troisième, & autant dans le quatrième. Voilà la quantité d'eau qui fit d'un si grand génie un animal dans le sens le plus précis.

Toutes ces observations & ces ex-

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 339**  
 périences nous montrent combien la trop grande application est dangereuse , sur - tout avec une vie retirée & solitaire ; combien l'on est fou de se tuer pour vivre , & de se faire périr pour s'immortaliser ; & combien il vaudroit mieux , pour la santé , être bûcheron qu'homme de lettres. C'est avec raison que Rousseau loue l'ami des hommes , lequel imagina , sur les bords de l'Oronoco , de presser entre deux planches la tête des enfans , de l'applatir & de l'allonger , afin de les préserver d'avoir de l'esprit. Si la nature , dit-il encore , nous a faits pour vivre en santé , la méditation est donc un état contre nature ; un homme qui s'enfevelit dans ses réflexions , est par conséquent un animal dégénéré.





## CHAPITRE VIII.

*De l'Observation de plusieurs choses  
externes qui ne sont pas comprises  
dans les six choses non naturelles.*

**L**Es habits sont devenus , chez les nations civilisées , un des premiers besoins de l'homme. Mais on se couvre plus pour faire voir la couverture , que pour défendre le corps des injures de l'air. Cependant l'envie excessive de laisser appercevoir quelque chose , est devenu un droit que la société a été obligée d'accorder aux femmes , par la plus basse condescendance. Les dames , sous Louis XIV , découvroient même leurs épaules ; plusieurs découvrent aujourd'hui les bras autant qu'il est possible. Dans toute l'Europe , les dames ne se contentent pas de laisser appercevoir leur sein à travers une gaze ; elles le découvrent , l'étalent même sans rougir , & sans penser à ce qui peut quelquefois leur en résulter de mal. Dans le

## DE CHOSES EXTERNES, &amp;c. 341

Pégu, les femmes sont habillées de manière qu'à chaque pas elles offrent impudemment à l'œil du premier venu, ce que la femelle de *Pouran-outang* cache de sa patte. Je sçais que l'habitude d'être découvertes, empêche que les femmes soient incommodées des impressions de l'air; cependant il en est toujours quelques-unes qui en sont la victime: j'en ai vu périr plusieurs. Mais en général, elles se persuadent trop que la nature les a faites pour être vues.

La manière dont on élève les filles aujourd'hui, tend principalement à leur former la gorge; aussi la plupart des femmes n'ont-elles d'esprit que sur leur sein. On leur comprime le bas du tronc par un corps-de-jupes, afin que la partie supérieure en soit d'autant plus libre, que le sang s'y porte en plus grande quantité, que la graisse s'y répande plus aisément, & que tout se réunisse à former ce parterre où la volupté vient animer les plaisirs. Il est des endroits où les bourgeoises ne se découvrent le sein que les jours de

P iij

## 342 DE L'OBSERVATION

cérémonies ; dans ce cas-là , cette nudité de la gorge n'est pas toujours sans danger. Je pense donc que les lois de ces pays devroient défendre à toutes les femmes de se découvrir ainsi , ou de le leur permettre à toutes , & en tout temps.

Mais une chose qui mérite plus d'attention de la part d'un médecin, c'est le corps de baleine dont on serre & comprime le corps des jeunes filles. Je ne sçais comment on s'est imaginé trouver là-dedans quelque avantage pour la finesse de la taille. Cela est si peu vrai , qu'à Londres , où l'on voit les tailles les plus fines , on n'en fait plus porter aux jeunes filles ; quoique cependant cette compression paroisse de quelque avantage en certaines occasions.

Je remarque que les personnes délicates sont quelquefois obligées de porter des corps mous , parce que sans cela il leur est impossible de se tenir droites ; mais j'observerai aussi que la compression déraisonnable à laquelle on soumet les filles , produit de très-funestes effets , tels



DE CHOSES EXTERNES, &c. 343  
 que des maux d'estomac, & cela tôt  
 ou tard; la suppression irrévocable  
 des règles, & tout ce qui s'ensuit;  
 une bouffissure, des fluxions, des  
 affections hystériques, des évanouis-  
 semens, une profonde mélancolie,  
 des couches difficiles, & même des  
 apoplexies. Je n'entreprendrois pas  
 de traiter une dame de l'une ou l'autre  
 de ces maladies, à moins qu'elle  
 ne renonçât à son corps, ou qu'elle  
 ne mît au moins un très-large espace  
 entre cette cuirasse & ses côtes.  
 Ruffel dit que les femmes ne se la-  
 cent pas du tout à Alep, & que cette  
 conduite, jointe à leurs bains fré-  
 quens, est cause que ces femmes ac-  
 couchent toutes très-aisément dans  
 toute la Syrie.

Les femmes font plus de cas de  
 leur beauté que de leur vie : je les  
 plains donc lorsqu'elles sont obligées,  
 par l'usage ou par pure cérémonie  
 de religion, de porter des corps de  
 baleine, qui alterent en même temps  
 & leur beauté & leur santé. Cette  
 barbare coutume règne dans diffé-  
 rens endroits de la Suisse, où une

P iv

## 344 DE L'OBSERVATION

femme ne peut paroître à l'église sans cette cuirasse. Il y a même des endroits où les femmes portent des corps qui les rendent comme bossues. Dans une ville de la Suisse, où Rousseau a trouvé un apologiste public, on force, par pure cérémonie de religion, les femmes à porter une machine forgée de grosses barres de fer, à laquelle on donne le nom de corps-de-jupes. Une demoiselle de cette ville demanda, il y a quelque temps, au magistrat de son endroit la permission de paroître à l'église sans cette cuirasse consacrée par l'usage, laquelle lui causoit de grands maux d'estomac & des affections hystériques. On ne lui accorda sa demande que sur le certificat d'un médecin pieux & consciencieux; &, moyennant deux mille quatre cents cinquante-deux livres dix sous, ou neuf cents gouldes ordinaires, elle peut aller à l'église rendre ses hommages & son culte au Créateur. Il est bon de remarquer que, lorsque les femmes enceintes ne peuvent plus mettre ce harnois, elles sont exclues de l'église.

## DE CHOSES EXTERNES, &amp;c. 345

On s'habille (a), en général, trop chaudement; en voulant par-là se garantir du froid, on s'y rend trop sensible. On a pris des Anglois l'usage de porter sur le corps même une camisole de flanelle; ce que Cheyne avoit grande raison de blâmer, parce qu'elle entretient une sueur presque continuelle. Ces sueurs ne peuvent être autorisées que par l'abus des préjugés; cependant c'est l'habitude qu'il faut envisager dans toutes les choses de ce genre. Si l'on est accoutumé à être vêtu chaudement, il ne faut quitter les habits d'hiver que fort tard, & les reprendre de bonne heure; ou l'on s'exposeroit à avoir en automne des rhumes, des toux, des dévoiemens, & au printemps des pleurésies & des inflammations de poitrine. On doit même, en certaines circonstances, faire attention aux

---

(a) Hippocrate ne regardoit pas comme indifférent d'avoir l'un ou l'autre habit en telle ou telle saison, & à tel âge, & dit que plusieurs enfans sont morts faute des soins requis à cet égard.



## 346 DE L'OBSERVATION

habillemens que l'on a dans le lit. M. de Haller a vu les lochies d'une femme en couche s'arrêter au second jour, & la malade en mourir, pour avoir changé de chemise. On doit faire la même attention par rapport aux règles. Quoiqu'il y ait souvent plus de préjugé que de raison par rapport à cela, il n'est pas moins vrai que quelques femmes se sont trouvées très-mal d'avoir changé de linge lors de leurs règles. Elles peuvent changer de linge sans inconvénient, en reprenant bien chaude une chemise qui a déjà été mise.

Malgré ces réflexions, il faut convenir que ce seroit donner dans l'abus, que de pousser trop loin l'attention sur mille choses de ce genre, & d'attribuer à une cause des effets qui n'en peuvent pas être résultés. Tous les soins des médecins, toutes les règles d'hygiène, n'empêcheront jamais les hommes de commettre volontairement des fautes qui les jettent dans les maladies les plus funestes. Faire le danger plus grand qu'il

DE CHOSES EXTERNES, &c. 347  
 n'est, est pareillement un abus ; c'est  
 prostituer l'honneur de l'art, & res-  
 sembler à un visionnaire qui crieroit  
 avec sa noire misanthropie, qu'il faut  
 abandonner toutes les affaires pour  
 se confiner dans un désert, & ga-  
 gner le ciel dans l'indolence.

Certain médecin qui a eu plus de  
 réputation que de sçavoir, mais fait  
 pour plaire aux femmes par ses pe-  
 tits talens, n'auroit pas permis à une  
 jolie femme de s'exposer à l'air sur  
 les six heures du soir, dans un beau  
 jour d'été, sans être bien couverte,  
 pour éviter les fraîcheurs : il vou-  
 loit qu'un appartement fût clos en  
 Juillet jusqu'à onze heures du matin,  
 & qu'on le fermât à midi. Il sçavoit  
 combien un gant devoit avoir d'é-  
 paisseur pour ne pas faire trop fuer ;  
 combien un éventail devoit peser,  
 pour ne pas causer de crampes aux  
 doigts ; quelles différentes sortes de  
 mouchoirs il falloit sur le cou, selon  
 les différentes saisons ; quelle coiffe  
 étoit plus propre à garantir des maux  
 de tête, & de ces petits rhumes  
 qu'il sçavoit cependant si bien mé-

R. vj.

## 348 DE L'OBSERVATION

nager ; combien l'on devoit prendre de prises de tabac par jour , & de quelle étoffe devoit être un soulier , pour ne pas avoir des engelures ; quelles précautions il falloit en ôtant & en remettant sa perruque , & sur-tout combien la soupe étoit pernicieuse à l'estomac.

Mais un médecin Allemand s'est illustré , il y a quelques années , en écrivant de la manière la plus plate & la plus ridicule , sur les maladies qui ne viennent que des habillemens qui ne garantissent pas assez du froid. Il se dit praticien à Francfort , & nous apprend que la tête est la plus noble de nos parties ; que le cerveau , suivant les découvertes de l'anatomie , a des vaisseaux sanguins très-tendres ; que le sang s'épaissit par le froid , & s'arrête dans le cerveau , sur-tout chez les femmes avancées en âge , lorsqu'elles vont tête nue dans toutes les saisons , mais particulièrement au milieu de l'hiver , ou quand elles ne se couvrent la tête que d'un bonnet presque invisible ; que de cette légère couverture il résulte



DE CHOSES EXTERNES, &c. 349  
des fluxions, des maux de dents  
& d'oreilles, de violentes douleurs  
de tête, la mélancolie, la manie,  
une apoplexie, une paralysie, des  
crampes, des léthargies, & la mort.  
On voit combien j'aurois de choses  
à dire sur cet exposé; mais, sauf le  
respect dû à l'habileté du docteur  
Allemand, on pourroit lui demander  
comment il prouveroit ses assertions.  
Quant aux maux de tête, d'oreilles  
& de dents, que je remarque sou-  
vent aux dames qui vont tête nue,  
on peut le lui accorder.

Ce praticien ne veut pas non plus  
que le cou soit découvert, sur-tout  
celui des femmes qui ne l'ont pas  
blanc & sans tache: il pense qu'il en  
résulte un gonflement des amygda-  
les & de la luette, un enrouement,  
la squinancie, la toux. Il permet en-  
core moins de découvrir la gorge:  
il en déduit la pleurésie, les endur-  
cissimens trop communs qu'on sent  
aux mamelles; & souvent les coli-  
ques des nourriçons, lorsque les nour-  
rices ne se garantissent pas assez du  
froid. M. le docteur a raison, quant

## 350 DE L'OBSERVATION

au cou & à la gorge, en tant qu'on n'y est pas habitué ; car ces parties sont plus à découvert que le cerveau. L'anatomie lui a sans doute appris que son cerveau est garni d'un bonnet assez visible, qu'on peut appeler un vrai crâne.

Les hommes les plus robustes, dit le docteur, sont quelquefois pris de ces coliques, quand ils sont saisis d'un froid au bas-ventre : plusieurs ont une diarrhée, s'ils ne se couvrent que légèrement ; d'autres sont attaqués de dysenteries, s'ils s'exposent trop long-temps le bas-ventre à l'air du soir : les femmes sont fréquemment prises de maux hystériques, si elles ne se garantissent pas suffisamment le bas-ventre du froid qui fait à la matrice une impression dangereuse : nombre de femmes s'attirent la suppression de leurs règles, en se contentant d'un habillement léger, & en ne se garantissant pas le bas-ventre du froid : l'expérience a fait voir que le froid arrête les lochies, & fait périr ainsi les femmes en couches ; qu'il cause des enge-

DE CHOSES EXTERNES , &c. 351  
lures aux pieds & aux mains. L'auteur  
a raison à l'égard de la colique , de  
la dyffenterie , de la diarrhée , des  
engelures & des lochies. Pignore  
seulement quel rapport il y a entre  
le bas-ventre des dames de Franc-  
fort , & l'air du soir. Ne seroit-il pas  
mieux gardé qu'au Pégu ?

Les bains trop chauds sont extrê-  
mement nuisibles. Hippocrate avoit  
établi à cet égard une règle essentielle,  
que l'on a négligée bien mal-à-propos.  
Le bain chaud , dit-il , fortifie , si la  
chaleur naturelle du corps est plus  
grande que celle du bain ; il affoi-  
blit , s'il est plus chaud que la chaleur  
naturelle du corps. P. Alpin a remar-  
qué que les Egyptiens s'affoiblissoient  
par l'abus des bains autant que par  
celui des plaisirs de l'amour.

Comme je demeure à une petite  
lieue des bains de *Habsbourg* , célèbres  
depuis long - temps par leurs vertus  
salutaires , & devenus aujourd'hui si  
intéressans pour nous , par la société  
helvétique fondée dans leurs bocages  
pacifiques , entre plusieurs amis des  
deux religions de nos cantons , & qui



## 352 DE L'OBSERVATION

s'y affembloit tous les ans en grand nombre ; j'ai toutes les occasions possibles de reconnoître la vérité de la règle d'Hippocrate , que je viens de rapporter. Ces bains , qu'on appelle aussi bains de *Schinznach* , sont très-nuissibles à toutes les personnes délicates & foibles , si on les prend trop chauds. J'ai remarqué nombre de fois qu'au contraire ils fortifient singulièrement , si on en use selon la maxime d'Hippocrate. Voilà pourquoi ils guérissent , comme je l'ai souvent vu , des crampes violentes d'estomac , & les gonflemens de ce viscere qui en résultent ; des enflures hydropiques. Des sujets abattus par des douleurs de goutte , & qui ne pouvoient plus se soutenir , s'en sont si bien trouvés , qu'ils recouvrerent leurs forces , au point de marcher aussi bien qu'en pleine santé. J'ai vu nombre de militaires qui , malgré la guérison de leurs blessures , ne pouvoient plus se soutenir , prendre ces bains avec tous les succès , & quitter leurs béquilles après l'usage de ces eaux salutaires. C'est aussi

**DE CHOSES EXTERNES, &c. 353**  
 par le degré de chaleur qu'on donne à ces bains, que les fleurs-blanches augmentent dans certaines femmes, tandis que d'autres en guérissent. Ils sont pareillement très-nuisibles aux enfans noués, quand on les leur fait prendre trop chauds; & leur font des merveilles, si l'on suit la règle d'Hippocrate.

Short dit qu'on connoît le bon effet du bain froid, à la chaleur qui succède au froid, à la rougeur, à la fueur légère; & que si l'on reste avec un sentiment de froid après le bain, il faut s'en abstenir. Je trouve cette maxime vraie en tout; il en est de même à l'égard des bains chauds.

On doit ranger les odeurs parmi les choses externes qui ont de l'influence sur l'économie animale. Quoique je ne croie pas Linnæus, quand il nous dit que l'*alcée* ne cause d'évanouissement à une fille, que quand elle a perdu son pucelage; & qu'une fille lascive charme les garçons, comme les exhalaisons d'une chienne attire les chiens: il est cependant vrai que nombre d'odeurs agissent d'une

## 354 DE L'OBSERVATION

maniere déterminée, & sur certains sujets plutôt que sur d'autres. On sçait que le safran contient un principe volatil qui jette dans des ris involontaires & insensés. L'odeur du musc cause des évanouissemens à des personnes délicates, & l'odeur de l'assafetida fait revenir de ces foibleffes. L'odeur des fleurs de fève, de roses, de pommes, & en général la plûpart des odeurs agréables, sont contraires à des sujets hypochondriaques ou hystériques; quoique la mode & l'imagination fassent ici des exceptions à la règle.

On voit très-souvent des femmes du bon ton révoltées d'une odeur, par la seule raison que cette odeur se fera fait sentir à des gens de bas étage qui se feront trouvés là : car ces femmes minaudieres ne mettent de prix aux choses, qu'autant que le bas étage de la société n'en peut pas jouir. Les odeurs par lesquelles les femmes se donnent leurs vapeurs, sont quelquefois aussi le moyen (a)

---

(a) Voyez ce que j'ai rapporté sur le musc, dans le Traité des Fièvres de M. Grant.



DE CHOSES EXTERNES, &c. 355  
 de les faire passer. On faisoit autrefois  
 un cas particulier de l'eau de la reine  
 de Hongrie ; & assurément les fem-  
 mes n'en auroient pas abandonné  
 l'usage, s'il étoit vrai qu'Elisabeth,  
 reine de Hongrie, eût conservé sa  
 beauté, avec cette eau, jusqu'à sa  
 quatre-vingtième année. Boerhaave  
 dit que les femmes Hollandoises per-  
 doient l'odorat par l'abus de cette  
 eau : c'est ce qui peut arriver pa-  
 reillement par l'abus de toutes sor-  
 tes d'odeurs.

Je suis presque dans le cas d'A-  
 ristippe à l'égard de quelques odeurs.  
 Ce philosophe aimoit les parfums,  
 & combloit en même temps de ma-  
 lédictions les petits-maîtres de son  
 temps qui en étoient chargés, &  
 étoient cause qu'Aristippe ne s'en  
 servoit pas. Les sots raisonneurs  
 tiroient chez les Grecs, aussi-bien que  
 nos petits esprits, des conclusions  
*à minori ad majus* ; & d'un parfum  
 ou d'un habit, à l'homme même.

Les choses externes dont l'influence  
 peut être regardée comme cause éloi-  
 gnée des maladies, sont en beaucoup

## 356 DE L'OBSERVATION, &amp;c.

plus grand nombre qu'on ne le penseroit ; mais je me contente d'en avoir seulement produit quelques exemples. Un médecin prudent sçait se rappeler au besoin toutes les circonstances qui méritent son attention.

---

## CHAPITRE IX.

*De l'état antérieur du Corps, considéré comme Cause éloignée des Maladies.*

**O**N entend par causes éloignées des maladies qui ont leur siège dans le corps même, toute qualité inhérente au corps, moyennant laquelle le corps peut devenir malade. Toutes les causes éloignées dont il a été fait mention jusqu'ici, sont de la classe des causes occasionnelles. En supposant donc telle disposition ou telles qualités du corps, nous sommes naturellement susceptibles de maladie, lorsque telle cause occasionnelle agit sur nous. La meilleure pathologie fait consister cette disposition du corps dans la liaison & la cohésion de nos solides qui n'opposent pas

# ETAT ANTÉR. DU CORPS, &c. 357

une résistance absolue ; dans la quantité & le mélange des humeurs ; dans le nombre , la délicatesse & la complication des vaisseaux de toute espèce ; dans une superficie qui présente des milliers de pores ouverts par-tout ; dans une sensibilité & une mobilité considérable ; dans l'accord des mouvemens , lequel fait la base générale de nos fonctions ; dans la correspondance & la sympathie de toutes les parties actives du corps ; enfin dans les lois communes & invariables de l'union qu'il y a entre l'ame & le corps.

Cette disposition du corps, que j'appellerai constitution, varie en général selon l'âge , le sexe , le tempérament, & selon certaines singularités de la nature qui quelquefois s'écarte de ses lois ordinaires.

Je passe donc directement à la considération de cette disposition dans les individus , parce que le général se trouve toujours dans le particulier. On a de la disposition à certaines maladies plutôt qu'à d'autres , selon la diversité de l'âge. Dans la



358 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
 première enfance, l'homme est beaucoup plus sensible & plus mobile que dans un âge fait, à cause du volume considérable de la tête, proportionnellement aux autres parties. C'est ce qui fait que les petits enfans sont sujets à toutes sortes de maladies convulsives, conséquemment à l'effet de l'irritation qui est toujours très-grande chez eux. La seule acidité qui se trouve dans l'estomac & dans les intestins, leur cause déjà les spasmes les plus violens, tandis qu'elle ne cause dans les adultes que le soda & la cardialgie : aussi la plupart des enfans meurent dans les convulsions. Les enfans des Nègres y sont si sujets, même à leur naissance, qu'on est obligé de les enfermer pendant les neuf premiers jours dans des endroits chauds, parce qu'ils sont saisis d'un tetanos maxillaire qui les fait périr, si l'air extérieur fait la moindre impression sur eux.

Après la deuxième année, il reste aux enfans, outre le manque général de force, une foiblesse particulière à l'estomac & aux intestins. Ils man-

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 359

gent immodérément, & digèrent mal; c'est pourquoi il s'amasse si aisément dans leurs intestins une matière corrompue: de-là résultent les vers qui les tiennent à la torture, & les obstructions des glandes méfaraïques. Leurs membres encore trop tendres se nouent: le sang & les humeurs se dépravent; & il paroît mille différens maux qu'on ne sçait à quelle cause attribuer, sur-tout des fièvres hectiques; des maladies cutanées, dans lesquelles ils sont marqués, comme je l'ai souvent vu, de taches pourprées, rondes ou en vergetures, lesquelles deviennent ensuite violettes, brunes, jaunes, rendent une eau âcre, & que je n'ai pu guérir qu'avec de doux évacuans, & en rétablissant les digestions.

Les maladies cutanées dont ils sont atteints, les rendent quelquefois sourds & aveugles, si on les traite mal. Il leur vient des gales à la tête, & dont la matière leur cause la toux la plus cruelle, des *tophus* aux poulmons, une consommation totale, si elle rentre d'elle-même, ou les fait mourir

360 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,  
dans les convulsions les plus violentes, si on la répercute imprudemment. C'est aussi ce qui les rend plus sujets à avoir la petite-vérole, quoique cette cause ne la produise pas seule, & qu'on puisse l'avoir par plusieurs autres particulières ou générales.

Les adolescens sont enclins aux plus violentes maladies, à cause de l'accroissement de leurs forces & du mouvement plus grand du sang qui en résulte, & du jeu plus fort & plus étendu des passions. Ils font tout avec véhémence, & vont toujours trop loin. Tout se développe en eux à-la-fois, tout les porte avec précipitation au vice & à la vertu; c'est pour cela que leurs maladies, leurs vices & leurs vertus font des progrès si rapides, & que rien n'arrête.

La force se fait sur-tout sentir dans l'âge viril, si on a ménagé sa santé dans la jeunesse; mais peu de jeunes gens ont cette attention: aussi ne commence-t-on ordinairement qu'à cet âge à sentir les conséquences des étourderies de la jeunesse. On est à la vérité plus raisonnable; mais  
par



**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 361**  
 par cela même on est moins porté à la joie : c'est l'âge où les maux hypochondriaques s'avancent à grands pas, avec toutes les horreurs qui les accompagnent. Les sombres soucis, les noirs chagrins, les inquiétudes se font sentir avec tumulte, & l'on préfère le jour de la mort à celui de la naissance. C'est alors qu'on trouve que les Thraces avoient raison de pleurer lorsqu'un enfant venoit au monde, & de donner des fêtes lorsqu'un de leurs amis mouroit. En général nous sommes plus abattus lorsque nous pensons le plus. La diminution de la joie est une suite du nombre multiplié des années, & la conséquence morale de la perfection de la raison.

Les solides se roidissent dans la vieillesse ; leur ressort est moins actif : ce n'est plus de leur part la même pression sur les fluides ; & ceux-ci ne circulent qu'avec inertie, ou même s'arrêtent : voilà pourquoi les maladies aiguës sont si dangereuses à cet âge, la nature ne pouvant plus opérer aucune crise avantageuse avec

*Tome III.*

Q

362 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
des organes qui ne peuvent plus  
obéir : aussi la guérison des vieillards  
doit-elle être presque toujours re-  
gardée comme un effet de l'art du  
médecin plutôt que de la nature. Les  
maladies chroniques sont, par cette  
même raison, beaucoup plus opiniâ-  
tres ; & le médecin n'a que de foi-  
bles espérances à concevoir pour cet  
âge sur-tout où l'homme ridé par  
les soucis, & comme étouffé par ses  
soupirs, traîne avec déplaisir le far-  
deau pesant de sa machine ; tandis  
qu'il ne reste à son ame que le pen-  
chant fardide de l'avarice, les re-  
grets frivoles du temps passé, &  
l'horreur d'une mort prochaine.

Les sexes ont aussi leurs maladies  
particulieres ; mais les femmes ont  
encore plus de maladies que les hom-  
mes ; car, excepté les maladies des  
parties génitales particulieres aux  
hommes, les femmes ont toutes leurs  
maladies, & une infinité d'autres  
particulieres au sexe féminin, tant  
à cause des parties qui distinguent  
leur sexe, qu'à cause de leur desti-  
nation & de la délicatesse de leur

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 363**  
 organisation. Leur sort est certainement plus à plaindre que le nôtre ; c'est par cette raison qu'un médecin doit sur-tout s'appliquer à l'étude des maladies des femmes, considérées dans tous les périodes de leur vie, dans l'état de filles ou de femmes mariées.

On compte donc parmi les maladies des femmes, celles des filles, des femmes enceintes, des femmes en couches, des femmes qui nourrissent, & celles des vieilles femmes ; outre celles auxquelles elles sont exposées, aussi-bien que le sexe masculin : encore faut-il observer que les maladies communes aux deux sexes se différencient chez les femmes à bien des égards, par rapport aux modifications que demande dans le traitement leur état particulier. Quant aux maladies auxquelles ce sexe est plus sujet, par rapport à la délicatesse de son organisation, c'est particulièrement aux maux hystériques, à la mélancolie & à la folie. J'espère publier un ouvrage particulier sur cet objet, d'après mes obser-

Qij



364 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;  
 vations & l'expérience la mieux réfléchie.

Lucien, cet écrivain si élégant, si ingénieux, dit fort bien que les femmes sont plus sujettes aux maladies que les hommes, à cause de leur foiblesse & de la délicatesse de leurs organes ; mais sur-tout à la folie, vu que leur légèreté & leur inconstance leur font passer promptement les bornes de la raison.

Le tempérament particulier est ce qui fournit le plus d'occasions d'être malade. J'ai déjà dit que j'entendois par tempérament, cette constitution du cerveau & des nerfs, suivant laquelle l'homme sent, pense & agit ; en tant qu'abandonné à ce ressort corporel, il pense & agit comme il sent : ainsi ce tempérament donne occasion aux maladies, conséquemment aux différens degrés de la sensibilité & de la mobilité du cerveau & des nerfs, particulières à chaque individu, & qui sont comme la cause matérielle prochaine de la constitution de son corps & de son esprit. Un homme est donc disposé à telle

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 365**  
 maladie, si, par la sensibilité & la mobilité susdite, les causes occasionnelles parviennent plus vite à déployer leur action sur son corps que sur celui d'un autre.

On voit combien les causes occasionnelles peuvent devenir plus puissantes, conséquemment à la plus grande sensibilité du tempérament. Un air épais & humide abat sur le champ les personnes de ce tempérament; elles perdent tout courage, & s'abattent entièrement. Un air sec & très-élastique les ranime subitement; elles deviennent gaies, alégres, pensent & agissent aisément, & sentent déjà, le matin avant de se lever, quelle est la température de l'air. Cet état de l'air s'annonce chez quelques-uns par la sensation très-agréable d'un petit froid au nez. Seroit-ce donc s'exprimer d'une manière ridicule, que de dire qu'il y a des gens qui flairent le beau temps? Mais tous les tempéramens ne sont pas si sensibles à cette impression de la température. Un homme fort peu sensible, ou qui se porte bien, ne s'em-

Q iij

366 BTAT ANTÉR. DU CORPS,  
 barresse guère ni de l'obscurité, ni  
 de l'épaisseur, ni de l'humidité de  
 l'air, non plus que de sa sécheresse &  
 de sa clarté.

Je tire très-souvent des consé-  
 quences du nez d'un homme à son  
 tempérament. Les nerfs sont à dé-  
 couvert dans le nez : ainsi, plus le  
 nez d'un homme est sensible, plus  
 son tempérament l'est aussi. Il n'y a  
 que l'habitude, ou une singularité de  
 la nature, ou quelque vice d'imagi-  
 nation, ou une maladie de nerfs, qui  
 puisse infirmer mon raisonnement.  
 Le subtil Cardan avoit raison de re-  
 garder la finesse de l'odorat comme  
 la marque d'un esprit pénétrant,  
 d'une imagination vive, & en même  
 temps capable de se soutenir. M. de  
 Haller n'est pas affecté de la puanteur  
 d'un cadavre pourri, à cause de  
 la longue habitude qu'il a de diffé-  
 quer; tandis que j'ai remarqué qu'il  
 sentoît à dix pas la transpiration des  
 vieilles gens, laquelle n'est guère  
 sensible à tout autre qu'à lui. Cet  
 homme supérieur, ce grand maître  
 sent aussi les pommes enfermées dans



**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 367**  
 la maison de son voisin. Il abhorre le fromage ; & il me dit un jour à Gotthingue , qu'il n'osoit pas encore ouvrir des livres qu'on lui avoit envoyés , il y avoit douze ans , dans une caisse où il y avoit un fromage verd , que les livres lui rappeloient par leur odeur. Grose dit que les Bramines , qui , quoique bien portans , sont très-déliçats , ont le nez extrêmement fin , & que les parfums les affectent par-là beaucoup plus que nous : il dit encore qu'ils ont le goût si déliçat , qu'ils choisissent l'eau de leur boisson avec le plus grand soin. En effet , ils s'en font une espèce de volupté.

Les Nègres des Antilles suivent un François à l'odorat. Il ne faut pas s'imaginer que cette faculté leur soit comme un supplément au défaut de leur raison ; car certainement ils ne sont pas tous des têtes brutes , nombre d'entr'eux sont fort spirituels : cette finesse de l'odorat vient sans contredit de la vie simple & sobre qu'ils mènent. C'est ce qu'ont prouvé plusieurs exemples qu'on a rappor-

Qiv

368 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;  
 tés de quelques Européens qui , aussi-  
 bien que les Nègres , ont perdu cette  
 finesse de l'odorat par le changement  
 de régime ou de nourriture. Rouf-  
 seau a raison d'appeler l'odorat , l'or-  
 gane sensitif de l'imagination ; parce  
 qu'il donne plus d'ébranlement au  
 genre nerveux , met le cerveau dans  
 un plus grand mouvement , mais l'é-  
 puise à la longue. L'odorat a en amour  
 des effets assez connus.

Ceux qui ont un nez si fin , &  
 par conséquent un tempérament si  
 sensible , ont aussi l'estomac sensible  
 en même raison. Voilà pourquoi les  
 gens d'esprit sont comme tout entre-  
 pris & stupides après un grand re-  
 pas , parce qu'il se sentent déjà à la  
 gêne , & éprouvent même des dou-  
 leurs où un gros moine ne sent que  
 du plaisir ; & que ce qui est un di-  
 vertissement pour celui-ci , met un  
 homme d'esprit dans un état d'insen-  
 sibilité également éloigné de la  
 douleur & du plaisir. Ainsi celui qui  
 invite des gens d'esprit à un repas ,  
 pour jouir de leurs qualités , s'y prend  
 justement par le moyen de ne les ja-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 369  
 mais connoître ; ou il faut que ces  
 gens d'esprit soient très-réservés sur  
 le boire & le manger.

Un François , dit-on , fort habile  
 homme , & plein de cette politesse  
 nationale, paroît à Pétersbourg, y est  
 bientôt reconnu pour homme d'es-  
 prit. Sa réputation pénètre jusques  
 chez l'impératrice Anne Iwanowna,  
 qui le demande aussitôt à la cour.  
 Cet homme se comporte devant la  
 princesse avec le respect silencieux  
 dû à un si haut rang : toute la cour ,  
 aussi bien que la Souveraine , atten-  
 doit avec impatience que cet homme ,  
 qu'ils regardoient comme une ma-  
 chine spirituelle , se répandît en es-  
 prit ; mais l'habile homme ne lâcha  
 que deux ou trois mots indifférens.  
 Enfin la princesse impatiente , lui dit  
 de commencer ; mais l'esprit n'est pas  
 toujours au commandement de celui  
 qui le possède , non plus que la vertu  
 à la disposition de celui qu'elle ca-  
 ractérise ; ou on n'auroit jamais ouï  
 dire à Rome : « Dors-tu, Brutus ? »

Toute douleur corporelle est très-  
 sensible à des gens d'un tempéra-

Q v



370 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;  
 ment fort sensible , à moins que l'habitude de souffrir ne les ait endurcis. Cette sensibilité se communique aussitôt à l'ame. Un homme qui souffre extrêmement d'une petite blessure , souffrira également d'une idée désagréable : le seul aspect d'un heureux scélérat , lui pourra causer un évanouissement , ou un soulèvement d'estomac. Voilà pourquoi toutes les passions agissent avec plus de violence dans les gens très-sensibles , & même aux dépens de leur grandeur , relativement à leurs qualités prééminentes. Démonstène étoit très-maigre & très-délicat dans sa jeunesse ; sa mere ne pouvoit pas , par cette raison , le mettre assidument au travail , & ses maîtres ne vouloient pas non plus le forcer à l'étude. Il quitta aussi , par cette même raison , son poste à la bataille de Chéronée , jeta ses armes , & prit la fuite. Cicéron étoit très-timide , non-seulement à la guerre & tremblant au seul aspect d'une épée nue ; il ne commençoit même jamais à parler en public , sans faire paroître en même temps

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 371**  
 la plus grande timidité : il conserva même cette timidité lorsque son éloquence étoit à son plus haut degré. Il montra la même foiblesse lors de la mort de sa fille Tullia. Tous les philosophes de son temps se réunirent pour le consoler ; mais ce fut si inutilement , qu'il répudia même sa seconde femme , parce qu'elle lui paroïssoit avoir certaine joie de cette mort.

M. Helvetius remarque que si les têtes froides sont moins sujettes à ces défauts , cela ne vient que de ce que ces gens sont peu susceptibles d'une grande mobilité : ils ne sont redevables de leur retenue , qu'à la foiblesse de leurs passions. On voit néanmoins ces gens peu actifs oublier dans leurs revers cette maxime d'Horace : Le ciel crouleroit sur le sage , qu'il seroit accablé sous ses ruines sans en être épouvanté ; quoique cependant ces grandes réflexions soient plus faites pour la spéculation , que pour la pratique.

Malgré la sensibilité de leur tempérament , certains sujets sont cepen-

Q vj

372 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
 dant quelquefois propres aux plus  
 grandes entreprises, & capables d'affronter les plus grands dangers. César dit, quelque temps avant sa mort, à un de ses amis : « Que penfes-tu de Cassius ? Je t'avoue qu'il ne me plaît pas ; car il est très-pâle. » Dans un autre moment, on lui dénonça Antoine & Dolabella comme des gens qui tramaient quelque chose contre ses intérêts : « Non, non, répondit-il, je ne crains pas ces grosses têtes bien peignées ; mais celles qui sont maigres & pâles. » César lui-même, qui, comme philosophe, auteur, politique, général d'armées, monarque, n'a pas encore eu son égal, étoit d'un foible tempérament, avoit le corps fort mince, le teint blond, & l'air toujours abattu.

Or cette mobilité des organes, moyennant laquelle le corps est affecté des impressions les plus légères, qui rend l'ame si active aux moindres sensations les plus imperceptibles ; qui a tant de part à l'esprit qu'on n'accorde souvent qu'à ceux dont on voudroit faire soupçonner le bon



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 373

fens , au génie & au goût ; qui fait entreprendre les plus grandes choses, lorsque la raison commande aux passions ; cette mobilité , dis-je , rend l'homme enclin à différentes maladies. Les meilleures têtes souffrent le plus des effets funestes de l'air , du moins ordinairement : les alimens , la boisson , aussi-bien que la colere , la joie , & en général toutes les passions , font , chez ces sujets , de beaucoup plus fortes impressions. La grande application fait leur partage ; & si ces sujets sentent avec délicatesse , ils sentent en même temps avec grandeur. Leur santé est , comme leur vertu , environnée de mille dangers.

On est toujours plus exposé aux maladies analogues à son tempérament particulier. Les causes les plus petites en elles-mêmes , produisent les plus grands effets dans un tempérament très-sensible : ainsi toutes les causes occasionnelles que jè viens de rapporter , feront plus dangereuses pour un tel tempérament que pour tout autre ; mais sur-tout celles qui

**374 ÉTAT ANTÉR. DU CORPS,**  
 agissent immédiatement sur le genre nerveux. La goutte est souvent la maladie des gens d'un esprit fin, adroit, judicieux, pénétrant, doués d'une imagination vive, mais sujets aux grands mouvemens des passions; discernant d'ailleurs avec un tact juste & prompt tout ce qui est grand, beau, pathétique, flatteur, de ce qui est fade & mauvais.

César étoit sujet à l'épilepsie, mais sur-tout à la veille d'une bataille. Virgile étoit extrêmement délicat. Bacon éprouvoit une syncope à chaque décroissement de la lune. Le Czar Pierre avoit souvent des convulsions. Paschal voyoit toujours des abîmes embrasés autour de lui. Pope eut dans tout le cours de sa vie glorieuse, des maux de tête excessifs, aussi-bien que M. de Haller, lorsqu'il s'immortalisoit par ses poësies. Barattier (a), mort si jeune, étoit tou-

---

(a) La mere de ce sçavant prodigieux étoit une dame Charles, de Châlons-sur Marne. La famille y garde son portrait, que j'ai vu chez mademoiselle Charles, sa cousine-germaine. Voyez le Dictionnaire de l'Advocat.

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 375

jours maladif ; ce fut cependant un prodige d'érudition & de jugement, quoiqu'il n'ait pas passé la première jeunesse. Un philosophe Suisse âgé de vingt-six ans, grand, dans un profond silence, & loué par les plus grands esprits de l'Europe sans être nommé, est d'une très-foible constitution, d'un visage pâle & tranquille.

Les effets de la plupart des causes éloignées des maladies, dépendent principalement du tempérament. On ne doit pas toujours demander si telle chose est bonne en elle-même : elle sera bienfaisante pour l'un, & nuira à l'autre ; parce qu'un corps diffère d'un corps, disoit Hippocrate : c'est à l'expérience à en décider. C'est par l'observation exacte des phénomènes & des signes, qu'on parvient à connoître le tempérament d'un homme ; c'est par son tempérament qu'on peut juger de l'effet que telle cause produira sur lui. La théorie des tempéramens nous met donc à même de prévoir les maladies à venir, & à déterminer la cause des maladies présentes.



## 376 ETAT ANTÉR. DU CORPS,

Plusieurs nations semblent, il est vrai, avoir chacune leur tempérament particulier ; mais quelques individus nationaux peuvent aussi faire des exceptions à la règle par des causes particulières. Les tempéramens peuvent même se trouver fort différens, parmi un grand nombre d'habitans dans un très-petit pays. J'ai remarqué cette différence en nombre d'habitans du canton de Berne, où les individus ont un caractère infiniment différent l'un de l'autre. Les gens de la campagne font la plupart stupides, dans mon voisinage surtout, le long des pays Autrichiens antérieurs. Dans quelques vallées du canton de Berne, au contraire, les payfans sont très-ingénieux, très-subtils ; il s'y en trouve (a) même

---

(a) Rien de plus connu dans le pays, que la finesse de ces montagnards, que leur amour pour la poésie, & leur adroite politique lorsqu'ils se mêlent des affaires. Ce que j'avois lu dans le poëme des Alpes de M. de Haller, piqua ma curiosité lorsque je repassai en Suisse. Je fus quelques jours parmi ces montagnards, & j'y reconnus la vérité

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 377**  
 de sçavans. Leur dialecte est aussi fort  
 doux, & conséquemment très-diffé-

de ce que le poète avoit avancé. Je fis  
 alors la traduction du poëme entier, ayant  
 même sous les yeux presque tous les objets  
 dont il y est fait mention : voici les strophes  
 relatives à ce dont il s'agit ici. Les vers alle-  
 mands y sont rendus mot à mot, & vers pour  
 vers. Le lecteur s'en fera un moment de loisir.

Dès qu'un froid rigoureux engourdit ces climats,  
 Qu'un glaçon fait un mont, la neige une vallée,  
 Et que l'air surchargé ne devient que frimats,  
 Ou que par un cristal l'eau se trouve arrêtée;  
 Le pâtre dans sa hutte évite la froidure :  
 Par son feu résineux ses chevrons sont noircis :  
 Il conte son repos, le travail qu'il endure ;  
 Et le jour dans les ris se passe sans soucis.  
 Quand à ce noir foyer se joint le voisinage,  
 Leurs discours raffinés flatteroient même un sage.

Celui-ci leur enseigne à prévenir les temps,  
 En lisant prudemment au sein de la nature ;  
 Sçait le cours des saisons, les régions des vents ;  
 Voit de loin la tempête à l'heure la plus pure :  
 De la lune il connoît les couleurs, l'influence ;  
 Ce que dit sur un mont un brouillard du matin ;  
 Compte déjà dans Mars sa tardive espérance ;  
 Reste chez lui sans crainte, où tous coupent leur grain.  
 Du bourg il est l'oracle, il fait son assurance ;  
 Et n'a d'autre almanach que son expérience.

378 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
rent de celui des autres Suisses, qui  
parlent tous très-groffièrement. On

Un jeune berger vient, accorde ses pipeaux;  
Tout ravi, leur entonne une chanson nouvelle:  
La nature & l'amour animent ses ruyaux,  
Embrafent tous ses sens; il ne fuit que son zèle.  
Dans ses rustiques sons il n'est pas d'industrie:  
La liberté du cœur règne dans tous ses chants;  
Le refrain fuit toujours une même manie:  
Son maître c'est son cœur, son Apollon sa Belle;  
La mesure n'est là que le feu qu'il y mêle.

Bientôt parle un vieillard qui par ses cheveux blancs  
Ajoute un nouveau poids à ses discours solides.  
Il vit depuis un siècle, & le poids de cent ans  
Raffermit son esprit sur des membres timides.  
On reconnoît en lui tous ces héros antiques  
Qui, la foudre à la main, portoient Dieu dans le cœur;  
Il compte leurs lauriers, tous leurs faits héroïques;  
Ici fut l'ennemi, là campoit le vainqueur.  
À ces discours flatteurs, la jeunesse étonnée  
Déjà se voudroit voir cent fois plus honorée.

Cet autre, dont le chef également blanchi  
Fait le code vivant, la loi de la contrée,  
Dit comment sous le joug l'homme est appesanti:  
Pourquoi dans mille endroits la terre est dévorée:  
Comment \* Tell a brisé d'une main souveraine

*\* C'est cet illustre montagnard qui a affranchi les  
Suisses.*



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 379  
 voit même de ces montagnards s'oc-  
 cuper des œuvres de Wolf, & du  
 Dictionnaire de Bayle; mais parmi ces  
 gens, on voit aussi nombre de vision-  
 naires de toute espèce, de même  
 qu'en Angleterre. Quelquefois on ap-  
 perçoit une différence notable dans

---

Le joug que porte encor le plus beau continent :  
 Pourquoi tous leurs voisins affamés, à la chaîne,  
 N'ont sur le plus beau sol qu'un pays indigent :  
 Qu'une union fidèle, & la valeur commune,  
 Dans le plus foible Etat arrêtent la fortune !

Ici ce cercle enferme un grison tout joyeux :  
 Il sonde la nature, en connoît l'excellence.  
 Ce simple fuit en vain ses regards curieux ;  
 Il en connoît la force, en sçait la différence :  
 Il jette un œil perçant jusqu'au fond de ce gouffre.  
 La terre cache envain ses trésors, ses métaux :  
 Il démêle dans l'air l'exhalaison du soufre ;  
 Voit rouler le tonnerre enfermé dans ces eaux :  
 Il connoît son pays ; & sa raison subtile  
 Sçait découvrir par-tout l'agréable & l'utile.

Près du mont où \*Godard s'élevant jusqu'aux cieux,  
 Rapproche du soleil la terre épouvantée,  
 La main de la nature éprise de ses jeux,  
 Ravit par mille objets la prunelle étonnée, &c.

\* *Le mont Saint-Godard.*

380 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
 le tempérament, en des endroits  
 peu éloignés les uns des autres. Un  
 ecclésiastique homme d'esprit, & de  
 bonne foi, m'a assuré avoir remar-  
 qué, dans l'exercice de sa profession,  
 nombre de gens stupides le long du lac  
 de Thun; tandis que les montagnards  
 qui demeurent pour ainsi dire au-  
 dessus de leur tête, étoient pleins  
 d'esprit & de sentiment. Il remarque  
 même, parmi ceux-là, des gens si im-  
 bécilles, qu'ils sembloient ne pas pen-  
 ser; & parmi ceux-ci, des gens at-  
 tachés à la lecture de toutes sortes  
 d'ouvrages fanatiques. Le fanatisme  
 mystique est fort commun dans les  
 montagnes du canton de Berne; il  
 n'est cependant pas rare de voir se  
 commettre dans ces endroits solitai-  
 res un péché énorme, pour lequel  
 on pend & l'on brûle ensuite les  
 coupables.

En conséquence de ces observa-  
 tions & de mille autres qui me sont  
 connues, je dis que ce seroit donner  
 à gauche que de vouloir se faire un  
 système sur les tempéramens, parce  
 que les exemples qui font des ex-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 381  
 ceptions à la règle générale, sont pour la plupart plus nombreux que ceux sur lesquels on voudroit établir un système.

Il y a long-temps que j'ai appris à douter à cet égard : le travail le plus réfléchi m'a fait voir qu'il est donc plus prudent d'observer la nature en détail, que de vouloir l'embrasser en totalité. Mais l'expérience m'a aussi fait voir que la différence naturelle de chaque individu dans l'état de santé, ne dénature pas réellement les maladies, ou que la différence qui se présente dans les mêmes maladies, ne détruit pas les rapports mutuels des causes & des effets. On a vu, par nombre d'endroits de cet ouvrage, ce qu'il y a de constant & de fixe dans ces rapports : il regne même certaine constance dans les tempéramens individuels. Un homme fort sensible le sera toujours, en ne buvant même que de l'eau : un homme mou & insensible le sera également en ne buvant que du vin. Mais il peut aussi arriver que certaines maladies & quelques efforts de l'ame



382 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
 changent le tempérament, comme  
 on le verra.

Enfin il y a dans la constitution naturelle du corps, certaines singularités qui font même quelquefois des exceptions dans le tempérament. Rien n'est plus à la mode que l'attention qu'ont les dames à ne pas se démentir sur ces singularités, en disant, je suis faite comme cela, je ne puis m'accommoder de cette odeur, de ce goût, de ce ton, de cette couleur, de cette pensée. Ces singularités méritent, avec quelques légères exceptions néanmoins, la plus légère attention.

Les médecins donnent le nom d'*idiosyncrasie* à cette sensibilité marquée de quelques nerfs, ou de tous les nerfs, conséquemment à laquelle il s'excite dans un homme entre mille, & les mouvemens & les sensations les plus extraordinaires. Ces effets ont lieu particulièrement dans les sujets délicats ou hystériques. Anne d'Autriche, reine de France, ne pouvoit être couchée que sur de la batiste : les toiles les plus fines de Hollande

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 383  
lui paroissent extrêmement rudes.  
Hildan fait mention d'un homme qui  
ne pouvoit même soutenir une parole.  
M. de Haller parle d'une femme à  
qui le simple attouchement d'une  
étouffe de soie, ou le velouté d'une  
pêche, étoit insupportable.

Je connois une demoiselle de seize  
ans, bien portante & pleine d'esprit,  
qui ne peut soutenir le bruit du taffetas,  
que ce soit elle qui le porte ou  
une autre personne : elle éprouve  
même, dit-on, de légers spasmes  
toutes les fois qu'on l'approche de  
trop près avec une robe de taffetas.  
M. Albinus le jeune, tomba souvent  
dans des anxiétés extrêmes, à l'ouïe  
d'un son imperceptible à tout autre  
qu'à lui. M. Lambert, ce célèbre mathématicien, ne peut soutenir l'haleine  
de personne ; aussi a-t-il soin de reculer quand on lui parle. Un homme  
de beaucoup d'esprit, me dit un jour  
M. Hirzel, éprouve des douleurs  
inouïes toutes les fois qu'il se fait  
couper les ongles ; d'autres ressentent de vives angoisses lorsqu'on leur  
lave le visage avec une éponge. Un

384 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
 de mes amis, homme d'un vrai mérite, ne peut prendre des vins cuits de France ou d'Espagne, sans avoir des nausées & des soulèvemens d'estomac; il boit cependant, sans aucune incommodité, des vins de Bourgogne & de Champagne. Je connois un médecin qui digère très-aisément des escargots, & à qui les choux-fleurs accablent l'estomac.

Il y a des gens qui digèrent aisément du bœuf, & à qui l'oiseau le plus tendre donne des indigestions. Le café est un vomitif pour quelques sujets: d'autres ne peuvent soutenir des odeurs agréables à tout le monde: d'autres éprouvent, de certaines drogues, des effets tout contraires à la nature de ces drogues: le diascordium les purgera, tandis qu'ils seront constipés par le jalap. Boerhaave a vu des gens s'enfler par tout le corps, après avoir mangé des cerises ou quelques grappes de groseilles. Gaubius a vu un homme sur qui la poudre inerte de pierres d'écrevisses produisoit autant d'effet que l'arsenic. M. de Haller en a vu un autre à qui  
 le



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 385

le sirop rosat causa une purgation suivie de convulsions. On sçait par de nombreux exemples, que les choses les plus innocentes ont des effets pareils à ceux des poisons, conséquemment à ces singularités qui se remarquent dans certains tempéramens.

Les causes de ces singularités de la nature sont sans doute très-souvent inhérentes au corps ; mais il est aussi incontestable qu'elles dépendent quelquefois d'une impression que l'ame aura reçue par un agent externe. Lock a démontré que c'est par habitude que nous adoptons quelquefois certaine maniere de penser, de vouloir & d'agir : il pense que ces habitudes ne sont autre chose que la conséquence du cours déterminé que prennent les esprits vitaux, & qu'ils suivent lorsque ce cours leur est devenu comme naturel, par la répétition des mêmes mouvemens organiques. Une femme peut donc penser qu'une odeur, une saveur, une couleur, une parole, un geste, une pensée, une drogue lui répugne, sans que

*Tome III.*

R

386 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
cela soit en effet ; cependant , cette  
idée se trouvant souvent répétée , il  
en résulte un mouvement déterminé  
dans le cerveau , qui se répète aussi  
fréquemment , & lui fait éprouver  
la même sensation désagréable. A la  
fin , l'impression de cette idée capri-  
cieuse & fautive devient si forte ,  
qu'elle est comme naturelle.

Mais il est aisé de distinguer cette  
singularité factice , de celle qui est  
inhérente naturellement. La singula-  
rité factice est toujours accompagnée  
de certains caprices ; ce qui n'a pas  
lieu dans la singularité naturelle.  
J'allois ordonner de la thériaque à  
une fille de cinquante ans : elle me  
dit qu'elle aimeroit mieux mourir  
que d'en prendre , parce qu'elle avoit  
une aversion mortelle pour cette dro-  
gue , dont elle n'avoit cependant  
jamais goûté. Vous avez raison lui  
dis-je : je vous en défends même la  
vue , à cause des suites dangereuses  
que cela peut avoir. Le même jour  
je lui ordonnai une mixture où il  
y avoit une dose très-forte de thé-  
riaque. Le lendemain elle me remer-

**CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 387**  
 cia de mon remède agréable , qu'elle continua de prendre avec le plus grand plaisir pendant quelques semaines , jusqu'à parfaite guérison. Elle m'assura enfin qu'elle m'auroit toute la vie une obligation infinie de cette cure , parce que je lui avois épargné l'usage de la thériaque , qui l'auroit infailliblement fait périr.

Je mets encore parmi les singularités naturelles , une autre espèce d'affection factice , à la vérité , mais qui a si bien passé en habitude , qu'il n'y a pas moyen d'en désabuser. Un homme qui , dès sa première jeunesse , s'est fortement frappé de l'idée d'une chose , ne perd jamais cette idée de sa vie , si elle a été souvent répétée. En effet , pourquoi voit-on tant de gens si superstitieux & si opiniâtres dans ces abus , tandis qu'ils comprennent aisément la fausseté de toute autre erreur , si on la leur montre ? C'est que dès leur enfance , ils ont entendu conter mille absurdités , & les ont ensuite répétées mille fois ; & que par-là ces idées se sont gravées si profondément chez eux , qu'on

R ij



388 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
 blanchiroit plutôt un Nègre , qu'on  
 ne leur feroit renoncer à ces idées  
 superstitieuses.

Laurent Sterne , docteur en théologie , curé d'un village des environs de Londres , & auteur de la vie & des opinions de Tristram-Shandy , le livre le plus extraordinaire qui ait jamais été , & sera peut-être jamais écrit ; ce docteur , dis-je , croit par cette raison que les préjugés de l'éducation sont les diables dont nous sommes possédés dans toutes nos recherches. Si un écrivain étoit assez fou pour se livrer sans réserve à leurs inspirations , que feroit donc son livre ? Rien répond-il , que le mélange bizarre de toutes les inepties des nourrices , & de toutes les sottises *des vieilles des deux sexes* de l'Angleterre.

On comprend par-là ce que l'on doit entendre par l'espece particulière de singularité , que nous appelons antipathie , & qui cause quelquefois des convulsions & une fureur. Frappé dans la première jeunesse d'une frayeur extrême , par quelque objet déterminé , on conserve toute sa vie

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 389

une disposition à la même impression violente, à chaque occasion suffisante. La passion qui s'empare d'un homme à la vue, à la présence ou à la seule idée de cet objet, est ce que j'appelle antipathie. On pourroit rapporter nombre de faits sur ce sujet ; mais en voici un dont j'ai moi-même été témoin. Me trouvant dans une compagnie d'Anglois, tous gens de distinction, la conversation tomba sur les antipathies. La plupart de ceux qui étoient-là en nioient la réalité, & les traitoient de contes de femmelettes ; mais je leur dis que c'étoit une vraie maladie. M. Guillaume Matthew, fils du gouverneur des Barbades, fut de mon avis ; comme il ajoutoit qu'il avoit une antipathie extrême pour les araignées, les autres se moquerent de lui. Je leur fis voir que cela étoit réellement, dans son ame, l'impression résultante d'un effet mécanique nécessairement déterminé. M. Jean Murray, Duc futur d'Athol, s'avisa de faire, sous les yeux de M. Matthew, une araignée de cire noire, pour voir si cette antipathie paroîtroit

R iij

390 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
à la vue de la simple figure de cet insecte. Il sortit donc de l'appartement, revint aussitôt avec un morceau de cire noire dans sa main qu'il tenoit fermée. M. Matthew, homme d'ailleurs fort modéré & fort aimable, s'imaginant que son ami tenoit réellement une araignée, mit aussitôt l'épée à la main avec une extrême fureur, se retira précipitamment contre la muraille, s'y appuya comme pour la percer, & jeta des cris horribles. Il avoit tous les muscles du visage enflés, ses yeux rouloient dans leur cavité, & son corps étoit aussi roide qu'un pieu. Nous courûmes à lui dans le plus grand effroi, lui ôtâmes son épée; lui disant que M. Murray n'avoit réellement en main qu'un peu de cire; qu'il pouvoit la voir lui-même sur la table où il l'avoit posée.

Il resta encore quelque temps dans cet état spasmodique, & je craignis réellement pour lui un roidissement total du corps. Il revint cependant peu à peu à lui-même, & déplora la passion terrible & l'emportement qui le faisoit encore souffrir. Il avoit



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 391  
 le pouls extrêmement fréquent & fort, & tout le corps dans une sueur froide : après avoir pris un remède anodin, il reprit sa tranquillité antérieure ; & sa frayeur n'eut aucune mauvaise suite.

Il ne faut pas être surpris de cette antipathie. C'est à la Barbade où se voient les plus grandes (a) & les plus hideuses araignées : or M. Matthew y étoit né ; son antipathie avoit donc une cause légitime. Quelqu'un de la même assemblée y forma aussi, sous ses yeux, une petite araignée de la même espèce. Il la regarda faire avec la plus grande tranquillité ; mais il n'auroit pas été possible de la lui faire toucher pour toute chose : il n'étoit cependant pas craintif. Il rejeta aussi l'avis que je lui donnai, de tâcher de vaincre cette antipathie, en dessinant d'abord par parties des araignées de différentes sortes, & de

---

(a) Dom Pernetty dit qu'on voit aux Antilles des araignées de la grosseur du poing. J'en ai vu ici à Paris, dans un cabinet, qui approchoient beaucoup de cette grosseur.

## 392 ETAT ANTÉR. DU CORPS;

les peindre ensuite entières, telles que la nature les présente; de se faire ensuite apporter des parties de vraies araignées, enfin des araignées entières, d'abord mortes, ensuite de vivantes. Je pense qu'il auroit pu par-là vaincre cette antipathie, s'il avoit été possible de le faire.

Je passe maintenant aux causes éloignées des maladies, dont la raison est dans la constitution vicieuse du corps. De ce genre sont des vices entièrement cachés, ou cachés en partie, & des vices manifestes.

Parmi les vices de la première classe, on peut compter la disposition héréditaire à certaines maladies. La mollesse avec laquelle on vit aujourd'hui, fait que les enfans sont si délicats, si foibles, & périssent si aisément. Nous ressemblons si peu à nos ancêtres vigoureux, que nos enfans engendreront des sujets (a) encore

---

(a) Cette réflexion d'Horace, que M. Z. rapporte ici, est une vieille plainte qui a toujours été fautive, autrement l'homme ne devroit plus exister. Je soutiens que l'homme

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 393  
 plus infirmes que nous. L'intempérance des peres & meres devient auffi la cause de la mort des enfans. En Espagne, en France & dans la partie françoise de la Suisse, on voit fréquemment le ver solitaire dans les enfans; & ce n'est qu'une suite du peu de conduite des parens. Les

---

n'est pas plus vicieux aujourd'hui qu'il ne l'a été de tout âge. Il est très-vrai que les progrès que la vérole a faits, ces derniers siècles, ont beaucoup altéré le tempérament des Européens; mais ce n'est pas que le libertinage fût plus grand; c'est parce que les nations ayant entr'elles plus de communication, cette maladie, qui a existé de temps immémorial en Europe, comme ailleurs, s'est répandue plus aisément. L'homme est même aujourd'hui plus sociable qu'il ne l'a jamais été, & plus régulier dans sa conduite en général. Qu'on jette les yeux sur les anciens peuples, on verra que je n'avance rien de trop, & que les excès qui se sont commis chez eux, égalent au moins les crimes les plus atroces qui se commettent de nos jours. L'intempérance, à tous égards, n'est plus aujourd'hui, en Europe, ce qu'elle a été dans les âges précédens; mais tant qu'il y aura des femmes, il y aura toujours des hommes.

R v



394 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
villes de la Suisse ne sont pas non  
plus à l'abri des effets du libertinage  
qui y règne aujourd'hui comme ail-  
leurs. Si les enfans n'héritent pas  
un poison secret en naissant, on peut  
cependant assurer que des gens af-  
foiblis par tant de différens excès,  
ne produiront que des héritiers foi-  
bles & languissans. Le virus vénérien  
peut long-temps circuler dans les vei-  
nes d'une mere, sans se manifester  
par des signes ou des symptômes dé-  
terminés; mais les enfans qui en  
naissent sont au moins couverts de  
gales malignes, de lèpre, & quel-  
quefois d'ulcères qui ne paroissent  
qu'à l'âge de puberté, ou même plus  
tard, comme je l'ai vu plusieurs fois.  
M. Raulin nous rapporte un exem-  
ple frappant de ces maladies héré-  
ditaires.

Boerhaave croit que les enfans  
les plus sujets au rachitis, sont ceux  
qui naissent de pere & de mere dont  
les solides sont relâchés, flasques,  
indolens; dont la vie n'est qu'oisi-  
veté; qui prennent en même temps  
beaucoup d'alimens délicats, gras,

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 395  
 beaucoup de sucre ; qui usent de vin  
 doux , de boissons chaudes & abon-  
 dantes ; qui , épuisés par les plaisirs  
 de l'amour , ou par l'âge , ou par  
 des maladies , ou attaqués d'un ma-  
 rasme vénérien , ou de gonorrhées réi-  
 térées , s'exposent à avoir des enfans.

La disposition héréditaire aux ma-  
 ladies du corps & de l'esprit est  
 quelquefois d'une activité singuliere ,  
 & se perpétue dans plusieurs géné-  
 rations , se cache même pendant nom-  
 bre d'années , & se manifeste tout-à-  
 coup. Linnæus remarque qu'un hom-  
 me fut délivré d'une colique ordi-  
 naire en se mariant , & qu'il la trans-  
 mit à deux de ses enfans , qui en  
 souffroient à mourir. Gaubius rap-  
 porte , d'après Donatus , un fait  
 tiré de l'Histoire d'Ecosse , de Hec-  
 tor Boëth , lequel fait paroît assez sin-  
 gulier. Une fille Ecoissoise , dit-il , con-  
 serva un penchant décidé à l'anthro-  
 pophagie , pour laquelle son pere &  
 sa mere avoient été brûlés , lorsqu'elle  
 n'avoit pas encore un an.

D'autres vices ne sont cachés qu'en

R. vj.

396 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;  
partie. De ce nombre sont les vices  
des solides : ce ne sont pas encore ,  
il est vrai , de vraies maladies ; mais  
ces vices le deviennent enfin , ou  
par eux mêmes , ou par des causes  
accessaires.

Je sçais , par des expériences réité-  
rées, qu'il peut se faire que, dans nom-  
bre d'individus une partie soit plus  
forte que l'autre. C'est une chose qu'on  
peut connoître , en faisant attention à  
chaque impression que fait telle cause  
déterminée sur l'une ou l'autre par-  
tie du corps : on apperçoit aussitôt  
la partie la plus foible. Ceux qui  
ont les yeux foibles , me font ap-  
percevoir autour de cet organe un  
rouge foncé qui y vient subitement  
après quelque émotion. Après un  
semblable mouvement , je remarque  
de grandes douleurs de dents à ceux  
qui ont les dents mauvaises ; une  
oppression & une toux violente , à  
ceux qui ont la poitrine délicate ;  
des envies de vomir , ou des cram-  
pes cruelles de l'estomac , à ceux  
qui ont l'estomac foible ; des coliques



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 397  
les plus violentes, ou des felles qui continuent tout le jour, dans ceux qui ont les intestins très-foibles; des spasmes de la vessie très-douloureux, ou des urines abondantes, dans ceux qui ont ce viscere fort foible; & même tous ces symptômes paroître subitement. Les femmes qui sont toujours incommodées de fleurs-blanches ressentent, à chaque émotion un peu vive, de très-grandes douleurs aux reins. Ceux qui avoient long-temps auparavant des douleurs arthritiques, en éprouvent les récidives après de pareils mouvemens; & ceux qui sont sujets aux convulsions, me font voir, dans les mêmes circonstances, un tremblement violent par tous les membres, accompagné de cris & de sanglots. Je conclus de toutes ces observations que j'ai si souvent répétées, que la partie la plus foible du corps est celle où les suites de chaque émotion un peu vive se manifestent principalement.

Or, c'est sur cette partie plus foible que les causes occasionnelles des maladies agissent particulière-

968 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
ment aussi. On a aussi remarqué fort  
judicieusement, que cette partie plus  
foible est celle très-souvent sur laquelle  
se jettent tous les maux que les autres  
parties du corps se sont attirés. En  
effet, le cours de nos fluides se dé-  
termine toujours plus volontiers du  
côté où il éprouve moins de résis-  
tance : ainsi ces fluides s'arrêteront  
dans la partie la plus foible, & y  
produiront tous les maux qui peu-  
vent résulter de leur résidence. L'a-  
nalyse spontanée à laquelle tous nos  
principes tendent si naturellement,  
fait assez sentir quels ravages &  
quels maux il résultera de la stag-  
nation & de l'amas des différentes  
humeurs.

Quelquefois ces fluides déposent  
pendant leur résidence, ou par le  
trouble des sécrétions, les principes  
les plus grossiers qu'ils charrient  
dans le torrent universel de la cir-  
culation. De - là les endurcissements  
de différentes especes, les tophus,  
les stéatomes, les mélicéris, & les  
autres tumeurs qui se manifestent,  
soit intérieurement, soit extérieu-

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 399

rement , aux parties les plus foibles , dont le ressort n'est plus assez puissant pour maîtriser & faire rentrer dans leur cours ordinaire la matiere de ces apostases. Boerhaave dit qu'il se forme aisément un tophus dans les poumons foibles & délicats , si l'on se refroidit après avoir eu fort chaud , & que les sujets en périssent enfin par une hémorragie violente , dont cette concrétion est la cause. Il veut aussi que , dans ces sortes de maladies , on présume toujours une semblable concrétion aux poumons , lorsqu'on remarque une toux sèche. Les yeux souffrent (a) dans l'acte vénérien , beaucoup plus que les parties qui y jouent le rôle principal. Un estomac gâté ruine souvent le corps & l'esprit.

Tout le genre nerveux se trouve quelquefois d'une foiblesse extrême , soit dès la naissance même , soit par différens excès. Il résulte de-là une

---

(a) Aristote avoit déjà fait cette observation. *Probl.* §. 4, n<sup>o</sup> 33.



## 400 ETAT ANTÉR. DU CORPS ;

sensibilité extrême à la moindre impression des causes occasionnelles. Ceux en qui le genre nerveux est foible dès la naissance , ont les os petits , les membres tendres , la chair molle ; ils sont aussi généralement pâles , & n'ont qu'une rougeur passagère. Ils sont bientôt fatigués : leur poulx est foible : leur ame est très-sensible & facile à émouvoir ; & on les voit d'autant plus exposés aux maladies , qu'ils les craignent davantage. Je connois un gentilhomme Suisse , aussi respectable par ses grands sentimens que par son esprit supérieur , qui est hypochondriaque depuis l'âge de six ans , à cause de la foiblesse terrible de ses nerfs.

J'ai aussi remarqué dans plusieurs filles de six à neuf ans , tous les petits symptômes du mal hystérique , avec toute leur suite. La cause n'en étoit pas des vers , mais la foiblesse des nerfs. Il y a aussi des gens que chaque impression physique ou morale abat , ou élève subitement jusqu'aux astres , à cause de cette foi-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 401  
 blessé naturelle des nerfs : ces gens  
 se croient assez souvent morts & in-  
 vulnérables le même jour.

Dans d'autres, le genre nerveux  
 est vicié par toutes sortes d'excès ;  
 ce qui expose ces sujets à des ma-  
 ladies de toute espèce. Les gens les  
 plus robustes sont le plus souvent  
 de ce nombre ; parce que la con-  
 fiance qu'ils ont dans leur propre  
 force , les fait donner dans mille  
 travers & mille excès , dont ils sont  
 enfin les victimes. Les excès que les  
 gens font dans le boire & le man-  
 ger , sont comme une guerre ouverte  
 qu'ils font continuellement à leurs  
 nerfs ; & très - souvent l'abus des  
 plaisirs de l'amour , toujours solli-  
 cités & irrités par le plaisir de la  
 table , viennent , à la suite de ceux-  
 ci , désarmer entièrement ces sujets ,  
 qu'on voit à leur trentième année  
 ne traîner qu'un squelette ambu-  
 lant. Dans cette partie de la Suisse  
 où , selon Voltaire , règne la plus  
 saine philosophie , ce ne sont pas  
 les excès dans le boire & dans le  
 manger qui réduisent sitôt l'homme

402 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
à ce triste état ; mais un vice qui,  
comme dans toutes les parties de  
l'Europe, n'y est que trop malheu-  
reusement connu , à un âge où l'on  
devroit encore ignorer la destina-  
tion des deux sexes.

Ceux qu'on appelle ordinairement  
gens du bon ton, ou gens qui sçavent  
vivre, sont très-souvent les plus cou-  
pables *Epicuriens*, en prenant ce mot  
dans l'acception ordinaire. Ils font  
consister leur vie maniérée dans des  
commodités qui dépendent sou-  
vent du travail de mille mains : ils  
regardent comme la marque distinc-  
tive des honnêtes gens, certaine mol-  
lesse, une licence effrénée dans leurs  
plaisirs ; mais ils ignorent réellement  
quelle est la vraie volupté. La vo-  
lupté, dans le système d'Epicure,  
étoit ce qu'elle est dans la nature,  
un vrai bien ; & la douleur un mal.  
Or la nature nous dicte assez de ne  
chercher la volupté qu'autant qu'elle  
n'est pas suivie de douleur. C'est aussi  
ce que recherchoit réellement Epi-  
cure, dont la morale étoit même la  
plus sévère du Paganisme, comme



CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 403  
 d'habiles gens l'ont fait voir. Ce fut  
 aussi celle que suivit Horace, dans un  
 âge plus mûr : il nous dit que de temps  
 en temps il revint à celle d'Aristippe,  
 pour se déridier le front : *Nunc in  
 Aristippi furtim præcepta relabor*. Mais,  
 loin d'entendre la morale d'Epicure  
 comme cet excellent génie, on se livre  
 à une vie molle & fainéante, & aux  
 froids embrassemens d'une volupté  
 indolente, sous prétexte de se donner  
 des airs importans. On suit le grand  
 nombre de ceux qui donnent dans  
 l'illusion des plaisirs abusifs ; & la vo-  
 lupté n'est plus qu'un système con-  
 traire à tous les intérêts de l'homme,  
 & la source d'où sortent les maux  
 qui dévastent la société, en détrui-  
 sant les individus en particulier.

C'est sur-tout à cet objet, qu'un  
 médecin doit faire attention chez les  
 malades pour qui la vie n'a de plai-  
 sirs que par artifices, parce qu'ils  
 ont usé tous les plaisirs, & se sont  
 usés en même temps, en voulant les  
 connoître & en jouir sans discrétion.  
 Ces gens sont toujours plus sérieu-  
 sement malades, quoique moins for-

404 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
tement. Leurs maladies ont presque  
toutes quelque chose de particulier  
qui ne tient pas du caractère de la  
maladie même. Des esprits indolens,  
des sens émouffés, des solides flaf-  
ques & sans aucun ton, enfin un  
corps mou & appesanti par son  
inertie, ne fournissent plus aucune  
ressource à la nature, lorsqu'il s'agit  
de vaincre une cause offensive qui  
ne produiroit même qu'un mal-  
aise passager dans un sujet vigou-  
reux, mais qui abat très-souvent,  
sans laisser aucun espoir, ces sujets  
efféminés. Quoique les maladies  
soient presque toujours en raison des  
forces du corps, de l'âge, &c ;  
une maladie peu considérable pour  
un autre, n'est pas moins dange-  
reuse pour ces corps mous & usés  
par leur inactivité même : & j'ai  
toujours observé que ces sujets ces-  
sent de vivre sans aucune violence,  
ou plutôt qu'ils s'éteignent comme  
une lampe, au moment où on les  
croiroit loin de tout danger, si on  
ne considéroit leurs maladies qu'en  
elles-mêmes.

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 405

L'ame ne peut rien faire pour eux dans ces momens, parce qu'elle n'a pas été accoutumée à combattre, lorsque le corps pouvoit être dans toute sa vigueur. Ces gens accoutumés à ne se rien refuser d'agréable pendant qu'ils étoient en santé, & dont un atome ébranloit toutes les fibres, leur causoit des douleurs énormes suivant eux, ne se raniment le plus souvent à leur dernier période, que pour achever de s'abattre par le désespoir de quitter une vie pleine de délices, pour se confondre avec le mercenaire malheureux dont ils faisoient leur jouet. S'ils ne sont pas de bonne heure les victimes de leur mollesse, ils ont des inconvéniens non moins dangereux à craindre. La mélancolie, les maux hystériques, hypochondriaques, sont le plus souvent leur partage. Ennuyés de leur personne, ils deviennent autant de furies qui ne cessent de tourmenter ceux qui les approchent & les servent. Ce n'est pas sans raison que M. Thierry, médecin du Prétendant à Rome, a nommé ces malades le fléau de la médecine;



406 ETAT ANTÉR. DU CORPS,  
mais heureusement ces malades chan-  
gent souvent de médecin.

J'ai déjà fait voir les suites funes-  
tes que la trop grande envie de  
s'instruire peut avoir. Ces gens es-  
claves de leur esprit, méritent au-  
tant de blâme & de pitié, que ces  
esclaves des plaisirs dont je viens de  
parler. Mais c'est sur-tout lors des  
maladies épidémiques, que ces gens  
sont exposés à l'action des causes  
qui peuvent agir sur le corps.

J'aurois beaucoup de choses à  
dire ici, si j'entrois dans le détail de  
toutes les altérations que peuvent  
subir les fluides, & qui, réunies à  
chaque cause occasionnelle, produi-  
sent des maladies réelles. On sçait  
combien les maladies malignes de-  
viennent dangereuses pour ceux dont  
les humeurs sont déjà dépravées :  
cette dépravation antérieure est  
même le plus souvent la cause de  
la terminaison funeste de ces ma-  
ladies. Tous les gens aisés & de  
distinction ont le corps rempli de  
matieres de très-mauvaises qualités,  
qui rendent la plûpart de leurs ma-

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 407  
ladies mortelles. Boerhaave dit que  
les fujets gras sont plus exposés à  
mourir de leurs maladies : les fié-  
vres aiguës leur sont beaucoup plus  
dangereuses qu'à d'autres , parce que  
la chaleur de la fièvre fond la graisse  
qui s'aigrit aussitôt , irrite les soli-  
des , fait arrêter le cours des fluides ,  
enflamme tout & ruine tout.

Je compte aussi parmi les vices  
manifestes sur lesquels agissent les  
causes occasionnelles , les change-  
mens qui sont des suites d'anciennes  
maladies , & les dispositions qu'elles  
laissent & dans le corps & dans  
l'ame. Un sujet attaqué d'une ma-  
ladie convulsive fera , la plupart du  
temps , exposé à une récédive , à la  
moindre occasion. Les secousses vio-  
lentes que le genre nerveux éprouve  
dans ces circonstances , rend en  
même temps les nerfs beaucoup plus  
sensibles , sur - tout si la première  
affection a duré quelque temps ; les  
esprits vitaux , déterminés à prendre  
un cours rapide vers telle ou telle  
partie , s'y portent d'autant plus faci-  
lement , qu'ils ont déjà pris cette

408 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
route. Celui qui a effuyé une inflammation de poitrine, une pleurésie, ou enfin quelque maladie aiguë de poitrine, doit les craindre beaucoup plus que tout autre. Les parties qui ont déjà été affectées, ont nécessairement éprouvé certaine foiblesse qui met les solides, privés de leur ton naturel, hors d'état de réagir sur les fluides, autant qu'il le faut pour éviter les engorgemens. De-là ces parties sont toujours dans une disposition aux récidives : aussi voyons-nous ces sujets attaqués plusieurs fois de ces mêmes maladies qui les font enfin périr. Une apoplexie incomplète est presque toujours une voie ouverte à une apoplexie mortelle, par le trouble extrême qu'ont effuyé le cerveau & les nerfs à leur origine. Une légère hydropisie, quoique guérie, laisse pareillement une foiblesse aux parties affectées, laquelle occasionne la même maladie au moindre dérangement des sécrétions.

Mais une maladie bien guérie en apparence, donne souvent occasion  
à



## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 409

à une autre maladie toute différente. L'hydropisie de poitrine est quelquefois la suite immédiate d'une inflammation de poitrine : mais cette hydropisie n'a aussi lieu qu'après bien des années , & doit nécessairement se rapporter à l'autre maladie. J'ai vu une femme bien guérie , en apparence , d'une jaunisse , ne se ressentir de rien pendant plus de douze ans , & mourir hydropique. Un homme de trente-deux ans , qui étoit devenu épileptique à vingt-un ans , parut pendant onze mois parfaitement guéri ; au bout de ce tems , il périt d'une apoplexie. Ces exemples , & mille autres qui se présentent tous les jours , nous montrent combien il faut être attentif dans l'examen des causes tant internes qu'externes des maladies actuelles.

Les maladies changent aussi quelquefois le tempérament. Aristote (a)

---

(a) Aristote , toujours intéressant , l'est surtout dans le second Livre de *Rhet.* jusqu'au chapitre xvij , relativement à ce dont il s'agit ici.

410 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
 a déjà démontré la possibilité de ce changement, conséquemment aux différens âges, au régime, à l'éducation, à l'habitude. Une dame de la première distinction de nos cantons, me dit, à sa soixante-douzième année, qu'elle avoit toujours été très-délicate jusqu'à sa vingt-cinquième année; que dès-lors, elle étoit tombée dans une mélancolie terrible qui lui dura un an; que, pendant le cours de cette année-là, elle avoit pris quantité de drogues qui l'avoient guérie; mais que depuis ce temps-là, elle avoit conservé une âme si tranquille dans les plus grandes adversités, qu'il ne lui étoit plus possible de verser une seule larme. Cette dame, que j'ai visitée pendant quelques mois de suite, étoit d'ailleurs aussi alerte & aussi gaie à son âge, qu'une fille de vingt ans.

S'il y a des maladies qui diminuent la sensibilité du tempérament, il en est aussi d'autres qui l'augmentent considérablement. Les maladies agissent tantôt sur l'esprit, tantôt sur les passions, & toujours sur

## CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 411

quelque faculté qui dépend de l'organisation, qui détermine les sens individuels, les sentimens, les penchans & les passions. On voit par-tout combien le rachitis développe l'esprit des enfans, comme j'ai eu lieu de l'observer plusieurs fois, mais non en tous les cas. J'ai au contraire vu des enfans les plus modérés & les plus aimables, devenir revêches & intraitables dans des maladies vermineuses, ou à la suite d'obstructions aux glandes du mésentere. Des filles également douces & modestes, sont aussi devenues à mes yeux de véritables furies, par la suppression de leurs règles. Un homme d'un caractère fort traitable, & qui en avoit toujours bien usé envers son épouse, fut si changé, il y a quelque temps, à la suite d'une fièvre de mauvais caractère, qu'il se passa plusieurs mois avant qu'il lui dît une seule parole modérée; c'étoit toujours de sa part les caprices les plus fantasques & les paroles les plus dures dont il usoit envers elle : ses amis même

S ij



412 ETAT ANTÉR. DU CORPS;  
n'osoient lui parler , sans craindre  
de l'offenser.

L'imagination peut même être si frappée d'un ancien mal réel , que l'on craint continuellement de n'en être pas guéri , ou qu'on se représente au moins certaines suites de ce mal comme encore existantes. Plusieurs médecins ont remarqué comme un phénomène qui mérite attention , que ceux qui ont été guéris de la vérole , ou de quelques maux vénériens , s'imaginent <sup>(a)</sup> toujours ne pas l'être , & avoir des reliquats permanens de ces funestes maladies. Voilà pourquoi les médecins guérissent plus difficilement les maux imaginaires que les maux réels.

Je me rappelle à ce sujet , un homme fort dévot , à qui les ruses de satan avoient fait prendre quelques mauvaises épices : on le guérit des suites de ces ruses ; mais il s'imaginait toujours depuis , que sa verge étoit restée courbée , & qu'il

---

(a) La plupart n'ont pas tort.

CAUSE ÉLOIGN. DES MALAD. 413  
 ne pouvoit se marier , malgré le  
 désir ardent qu'il en avoit. Je l'exa-  
 minai , & je le trouvai en assez bon  
 état pour mériter quelque nouvelle  
 pénitence. Après avoir employé  
 toute ma rhétorique pour le désa-  
 bufer , je fus obligé de convenir  
 qu'il avoit raison : je lui donnai des  
 drogues pour le satisfaire , lui or-  
 donnant quelques *mortifications mer-*  
*curielles* , pour éclairer son imagina-  
 tion aux dépens de sa santé , quoique  
 pour peu de temps. Au bout de quel-  
 ques semaines , il m'écrivit que tout  
 étoit en bon état ; c'est-à-dire , que  
 son imagination avoit été guérie.

Ces exemples font , je pense , suf-  
 fisans pour faire voir comment les  
 causes éloignées trouvent dans l'âge ,  
 le sexe , le tempérament , dans cer-  
 taines singularités de la nature , &  
 dans l'état vicieux du corps & de  
 l'ame , une matiere qui , réunie avec  
 elles , produit toutes sortes de ma-  
 ladies.



## CHAPITRE IX.

*Des Forces que la nature peut opposer  
d'elle-même aux Causes nuisibles à  
la Santé.*

**L**E célèbre Juif (a) Moyse Mendel-Son veut que l'on ait soin de donner aux membres une solidité permanente, de peur que, devenus trop fragiles, ils ne succombent sous le moindre accident douloureux. Mais il regarde ce soin comme un de nos derniers devoirs, & pense que Rousseau renverse l'ordre de la nature humaine, en faisant de ce soin le premier & le plus essentiel.

Il est donc important de faire quelques réflexions sur les forces que l'homme peut opposer à ce grand nombre de causes qui tendent à détruire son existence. C'est sur-tout des forces intrinsèques dont il s'a-

---

(a) M. Huber nous a donné en françois un volume de cet habile philosophe Juif.



AUX CAUSES NUISIBLES. 415  
git ici. La nature , toujours attentive  
à la conservation de ses productions ,  
semble quelquefois faire des efforts  
singuliers , & trouver en elle-même  
des ressources que ni le génie , ni  
la main des hommes ne trouveroit ja-  
mais. Si l'on étoit attentif à profi-  
ter de ces heureux mouvemens de  
la nature , on retrouveroit assez fré-  
quemment en soi-même des forces  
plus que suffisantes pour s'opposer  
à ce qui peut nuire & devenir  
même funeste : mais , comme on  
méconnoît ces mouvemens , on  
est aussi dans le cas d'ignorer ces  
ressources & ses propres forces.  
On se contente de sentir qu'on  
est malade : on consulte un méde-  
cin , & l'on meurt ; parce que l'on  
ne s'adresse , le plus souvent , qu'à  
des gens qui ne pensent que par  
habitude , & ne voient les choses  
que telles qu'on les leur a dites.  
C'est sur-tout dans les animaux que  
l'on remarque ces ressources infinies  
de la nature , qui conserve toujours  
dans la brute son caractère & ses pré-  
rogatives, Pourquoi n'en feroit-elle  
S iv

## 416 FORCES OPPOSÉES

pas autant chez nous, si nous la laissons agir avec prudence? On en peut voir des exemples dans différentes collections nosologiques.

Les forces que l'homme peut opposer à l'action de ces causes, se trouvent dans la réparation des pertes en général; dans la réunion & la consolidation de ce qui a été déchiré ou rompu; dans la séparation de ce qui est vicieux, & particulièrement dans la suppuration; dans l'excrétion de ce qui est nuisible, soit par les voies ordinaires, soit par des voies extraordinaires; quelquefois dans la fièvre; dans l'aide & le concours des parties combattantes; dans le régime de vie; dans l'habitude, dans le tempérament, dans certaines singularités de la nature, enfin dans l'empire de l'ame sur le corps.

Quelquefois les effets des choses externes ne sont pas nuisibles dans certaines circonstances; ou plutôt la plupart des effets de toutes les causes qui agissent sur nos corps, n'ont rien que de relatif. Des alimens

## AUX CAUSES NUISIBLES. 417

durs feroient certainement très-contraires à la santé d'un homme qui, toujours assis, occupé à lire, à méditer, à écrire, ne prend presque point d'exercice ; au lieu qu'ils feront la nourriture convenable de celui qui prend beaucoup de mouvement, soit par état, soit volontairement. Il faut, dans ce cas-ci, de fortes nourritures & abondantes. J'observerai cependant qu'un homme qui fatigue beaucoup, par état, digérera encore mieux que celui qui ne le fait que dans le seul dessein de faciliter la digestion. Les occupations variées détendent nécessairement l'esprit & les nerfs ; au lieu qu'en ne prenant du mouvement qu'avec l'intention de s'en bien trouver, l'esprit est, malgré lui-même, occupé de son objet, par conséquent les nerfs agissent avec moins de liberté : l'action de l'estomac ne fera donc pas si libre ni si avantageuse. On peut aussi considérer dans les deux cas la différence du cours des esprits qui animent le genre nerveux : les effets en seront nécessairement différens. La différence des ef-

S v



## 418 FORCES OPPOSÉES

fets de ce mouvement se fait aisément appercevoir chez les sujets hypochondriaques. On remarque , en effet, que ces gens sont toujours extrêmement fatigués après quelques exercices volontaires où ils n'ont pris que du mouvement , sans s'occuper de quelque travail manuel ; au lieu qu'ils se sentent beaucoup mieux après quelque exercice occupé , auquel des affaires les auront obligés. Dans ce cas-ci , l'esprit ne pense plus , il agit ; au lieu que dans l'autre il pense toujours & ne fait rien , lors même que le corps est le plus agité.

Les excès dans le régime contribuent donc à la santé d'un ouvrier , d'un payfan , d'un soldat ; ou plutôt, il n'y a d'homme incommodé que celui qui mange & boit plus qu'il ne peut digérer. Une demi-bouteille de vin enivre un homme : ce n'est pas une raison de traiter d'immodéré celui qui peut en boire trois sans aucun inconvénient , quoique la retenue soit toujours plus avantageuse que d'aller toutes les fois au point juste de

AUX CAUSES NUISIBLES. 419  
 ses forces. L'intempérance a quelque-  
 fois ses avantages ; parce que le corps  
 souffre moins des effets variés de di-  
 verses causes, que de ceux d'une cause  
 qui agit seule continuellement. Il est  
 mal-sain d'être toujours sobre, car on  
 succombe nécessairement au moindre  
 changement d'un genre de vie trop  
 uniforme. Horace disoit qu'il étoit  
 doux d'être fou dans l'occasion : je  
 ne puis blâmer sa maxime , quand  
 l'occasion n'est pas trop fréquente , &  
 qu'on l'est agréablement.

Le seul changement empêche les  
 effets des plus grandes fautes qu'on  
 peut commettre dans le régime. Je  
 l'éprouve tous les jours ; & les plus  
 sages philosophes ont été de cet avis.

Aristote regardoit la santé comme  
 le résultat d'une habitude à la mé-  
 diocrité : mais Platon parloit mieux,  
 lorsqu'il conseilloit à ceux qui vou-  
 loient conserver leur santé, de ne  
 jamais exercer ni l'ame sans le corps,  
 ni le corps sans que l'ame eût quel-  
 que part aux exercices , afin que le  
 concours de l'action de l'un & de  
 l'autre y maintînt toujours l'équi-

Svj

## 420 FORCES OPPOSÉES

libre. Platon vouloit donc que ceux qui s'appliquoient aux mathématiques, ou à toute autre science, procurassent à leur corps tous les exercices possibles, & s'amussent en même temps des belles-lettres & de la philosophie, mais n'en fissent pas une seconde étude.

Boerhaave disoit à ses disciples : C'est à vous, amateurs de la sagesse, & qui devez un jour conduire la santé de vos concitoyens, que je recommande cet avis. Plus vous aurez de désir de vous instruire, plus vous pouvez être sûrs que votre corps s'altérera dès que vous vous bornerez opiniâtrément à l'étude d'une seule science. Vous pouvez consacrer aux Muses une partie de vos loisirs, dès que vous cultiverez d'autres sciences que la médecine. Jamais il ne faut vous arrêter long-temps à un même objet, si vous voulez éviter de devenir mélancoliques : vous devez, au contraire, diversifier vos travaux, & vous occuper, de temps en temps, de choses tout opposées. Que celui qui se livre à l'étude



## AUX CAUSES NUISIBLES. 421

des mathématiques quitte promptement ses méditations abstraites, dès qu'il se sent quelque penchant pour la solitude, ou la moindre fatigue, & qu'il s'amuse de la musique ou d'un poète. Les occupations ainsi variées entretiendront toujours l'équilibre dans les facultés intellectuelles & corporelles ; au lieu qu'en ne vous appliquant qu'à un seul objet, le moindre mal dont vous serez atteints vous mettra dans l'incapacité de faire aucunes fonctions : mais en suivant mon avis, vous vous instruirez avec tout le succès, vous étendrez les bornes de la médecine : mais prenez garde de devenir fous à d'autres égards.

C'est en me conformant à ces avis pleins d'expérience, & en m'amusant à quelques bagatelles que j'ai écrites en conséquence, que l'envie, la calomnie m'ont traité d'idiot, d'ignorant dans mon art ; mais c'est aussi par l'observation de ces préceptes que j'ai conservé ma vie & ma santé. Quoique nos jours soient comptés par le Tien ou l'Etre suprême, comme le

## 422 FORCES OPPOSÉES

dit l'auteur du livre Tchang - Seng ; je pense néanmoins qu'on peut dire dans un sens très-raisonnable , que leur durée dépend de nous.

L'habitude rend innocens , & même jusqu'au prodige, nombre d'effets dangereux en eux-mêmes. Dans le physique comme dans le moral , les choses les plus révoltantes deviennent quelquefois supportables , à force de les sentir & de les voir : j'en ai rapporté des exemples. Les passions mêmes suivent fréquemment le goût des modes , comme les modes suivent presque toujours les caprices : on se fait à tout. Un Suisse n'est pas six mois en France , qu'après avoir été un personnage assez singulier , il devient le petit-maître le plus étourdi & le plus ridicule : il n'a de passion que pour ce qu'il détestoit dans le fond de ses vallées , sous ses rochers fourcilleux.

Il semble aussi que l'habitude détermine, par rapport au corps, la sensibilité de toutes ses parties : l'éducation des Spartiates étoit fondée sur ce principe. C'est d'après cela que

## AUX CAUSES NUISIBLES. 423

les Grecs faisoient un cas particulier des exercices du corps, & sçavoient même former les ames de leurs enfans à la vertu par les mêmes règles. Les stupides Lapons paroissent connoître cette loi de la nature : ils enferment leurs enfans, dès la naissance, dans des petits berceaux, les suspendent en les exposant à la fumée sous la couverture de leur hutte, & les balancent avec des cordes.

Je puis faire voir, par plusieurs exemples de choses qui sont comme autant de causes éloignées des maladies, que les choses, d'ailleurs insupportables, deviennent supportables par l'habitude. Je vois nombre de nos payfans marcher, sans inconvénient, la poitrine toute nue dans les hivers les plus rudes; & leurs enfans courir pieds-nuds sur la neige, comme le fanatique qui se faisoit un lit de neige pour mortifier sa chair. Un digne ecclésiastique m'a dit avoir vu, à une demi-lieue de chez nous, les enfans glisser pieds-nuds sur la glace sans inconvénient. Addifson dit que les habitans de la nouvelle



## 424 FORCES OPPOSÉES

Zemble marchent nuds , fans se plaindre du froid rigoureux de leur climat. Boerhaave a cependant vu des gens les plus robustes attaqués de paralyfie incurable , pour avoit couché , pendant la nuit , sur une herbe mouillée. Mais nous voyons tous les jours nos payfans Suiffes ne rien souffrir de cela , par la feule habitude.

On s'accoutume fi bien à toutes fortes d'alimens nuisibles , qu'on ne peut jamais dire , fans exception , cela est mal-fain. Je vois nombre de personnes tenir un régime particulier que l'habitude leur a rendu nécessaire , & qui feroit très-préjudiciable à d'autres. Le porc paffe pour une nourriture très-saine au Pérou comme à Batavia. Cela ne vient peut-être pas de la nature particulière des cochons de ces pays-là , mais de l'habitude qui en rend l'usage innocent. On sert presque partout aux Indes , de l'affafétida pour assaisonner les mets : j'en mâche auffi quelquefois pour me réveiller l'esprit , & j'avoue que c'est pour moi une vraie volupté. Lancisi dit que les

## AUX CAUSES NUISIBLES. 425

Mexicains mangent , sans inconvénient , les œufs des insectes de marais , & des poissons , & même la boue puante des endroits marécageux.

Des alimens très-indigestes , ou introduits en grande quantité dans l'estomac , deviennent quelquefois innocens par l'habitude. On voit des gens qui , avec un estomac très-foible , digerent très - bien le bœuf & le pain bis. Hippocrate avoit donc bien observé que les alimens lourds , durs & indigestes , n'incommoient pas les sujets foibles qui y sont accoutumés. Je connois un officier Suisse qui est obligé de payer pour deux dans toutes les auberges , & se porte très-bien. Ces exemples ne sont pas rares en Suisse : aussi l'évêque Burnet a décrit la gourmandise de nos provinces telle qu'elle est. Les cheveux me dressent , quand je pense à la quantité prodigieuse d'alimens que prennent plusieurs seigneurs Suisses en un seul déjeûner. Un officier Hessois, né à Francfort-sur-le-Meyn, faisant ses études dans l'université

## 416 FORCES OPPOSÉES

d'Erlangen , dînoit toujours dans deux auberges , à l'âge de dix-huit ans , & payoit dans chacune pour deux : il mangeoit , entre fes deux repas , un pain de fix livres & fix petits fromages. Il avoit la taille d'un Cent-Suisse , & se portoit très-bien.

Bacon dit que les médecins ont trop insisté sur la sobriété , puisque la gourmandise , passée en habitude , entretient mieux la santé , que ne fait cette sobriété si préconisée , & qui rend la nature paresseuse & incapable de faire le moindre extraordinaire , & de souffrir la privation des vivres quand il le faut. Il est très-sûr qu'un corps bien nourri antérieurement , soutiendra un plus long jeûne , que celui qui ne prend que ce qu'il lui faut pour le moment : il y a même plus de ressource dans les maladies.

Mais voici un fait qui prouve à quel point le corps peut se faire à tout. Un religieux , homme fort honnête & fort aimable , se trouve à un repas où il fait quelque excès , & s'enivre après avoir beaucoup mangé. Fâché contre lui-même de cet



## AUX CAUSES NUISIBLES. 427

événement, il prend, le lendemain, le parti de ne plus prendre ni vin, ni viandes, ni légumes, & se met à vivre de pain, d'eau, & de fruits. Il avoit environ cinquante ans lorsqu'il commença : il vécut très-longtemps, ne prenant tous les jours que deux livres de pain, deux bouteilles d'eau, & trois ou quatre pommes : jamais homme ne s'est mieux porté. Je conviens que ces changemens subits de régime peuvent avoir de mauvaises suites en certains sujets : mais il en est de cela comme de la gourmandise & de la sobriété ; ce sont les circonstances qui décident du bien ou du mal qui en résulte.

On pourroit croire que les boissons spiritueuses ne sont pas si nuisibles, & qu'on s'y accoutumeroit également, si la manière dont en usent les Péruviens, pouvoit faire croire qu'elles n'échauffent pas plus au Pérou que l'eau. On sçait aussi quelle quantité d'opium prennent les Turcs. Or aucune boisson spiritueuse n'approche de l'opium par ses effets. Il n'est

## 428 FORCES OPPOSÉES

pas extraordinaire qu'un Janissaire en avale deux gros sans en être incommodé. On a vu pareille chose en Angleterre ; & je connois un avocat Suisse, qui prend tous les jours deux drachmes d'opium sans inconvéniens. Tous les avocats en devroient faire autant de temps à autre.

De toutes les regles de santé ; celles qui prescrivent les exercices du corps sont les plus indispensables. Malgré cela, nous voyons que des nations entieres ne les ont jamais pratiquées ni même connues. Les anciens habitans du pays de Salamanque (*Vettones*) étoient si fort habitués à se tenir assis quand les Romains arriverent chez eux, qu'ils regarderent comme fous les officiers Romains, parce que ceux-ci se promenoient de temps en temps : ils coururent même à leur secours, les prenant poliment par la main pour les conduire à leur tente. La même chose arriva aux François qui se promenoient à Madagascar.

Les Turcs sont si amis du repos, qu'ils sont étonnés lorsqu'on leur

AUX CAUSES NUISIBLES. 429  
 propose d'aller à quelque endroit ,  
 pour avoir le plaisir d'en revenir ,  
 & prendre ainsi une peine inutile.  
 La Motraye dit cependant qu'il n'a  
 pas vu de nation moins sujette aux  
 maladies ni aussi bien portante , &  
 que nombre de Turcs vivent au-de-  
 là de cent ans. Les mœurs régulières  
 des Turcs , quant à l'homme civil ,  
 & leur vie simple , ne contribuent  
 pas peu à ces avantages.

Les passions , si funestes en elles-  
 mêmes pour nombre de personnes ,  
 sont quelquefois un principe de santé  
 pour d'autres. Il y a des gens qui se  
 mettent en colère tous les jours ,  
 sans que cela leur cause la moindre  
 maladie : ils se portent même mieux  
 après un grand mouvement de colère ;  
 ils en sont plus actifs , plus vigoureux  
 qu'auparavant.

J'ai connu à Paris un abbé sécu-  
 lier , nommé Sembrano , homme très-  
 sçavant , pénétrant , & de l'éloquence  
 la plus persuasive. Cet homme ne pou-  
 voit rien faire sans la plus grande  
 passion : au simple narré des choses  
 les plus plaisantes , il faisoit les gri-



## 430 FORCES OPPOSÉES

maces les plus singulieres , rouloit les yeux , agitoit ses mains , frappoit du pied , au point que je ferois , je pense , tombé mort sur la place , s'il m'avoit fallu l'imiter pendant un quart d'heure : mais pour lui , il ne se sentoît jamais mieux que quand il m'avoit ainsi entretenu aux Thuileries pendant plusieurs heures de suite.

L'habitude détermine les effets de plusieurs choses externes. La même odeur qui ranime une Sultane , feroit évanouir une Européene. Les Siamois aiment autant les œufs pourris , que les Suisses le fromage pourri. Il est d'usage parmi les Américains , de mâcher le bois du ricin (a) , qui est très-âcre & très-corrosif. Les dames ont toujours , au Pérou , le *limpion* , ou du tabac en rouleau , à la bouche.

Les femmes les plus délicates se découvrent quelquefois tout le sein au fort de l'hiver , tandis que les hommes les plus robustes feroient très-exposés en se découvrant ainsi la

---

(a) *Ricinus major Americanus*, Curcas dic-  
tus. J. B.

AUX CAUSES NUISIBLES. 431  
poitrine , s'ils n'y étoient pas faits. On demandoit à un Scythe comment ses compatriotes pouvoient aller tout nuds dans leur froid climat : c'est, dit-il, que nous sommes tout visage. Les anciens peuples qui alloient tête-nue, ne connoissoient point les rhumes, les fluxions de poitrine, les toux, les maux de tête, de dents ; au lieu qu'en nous couvrant trop la tête, nous sommes fréquemment exposés à ces maux.

Helmont le jeune mettoit encore, dans le plus grand âge, sa tête sous la pompe, pour se laver ainsi tous les jours ; & n'a jamais eu ni maux de tête, ni fluxions. Locke conseilloit de laver les pieds des enfans, tous les matins, avec de l'eau froide. Je remarque aussi chez nous, combien il est avantageux aux enfans de les laver à l'eau froide, & avec quelle facilité les enfans même les plus délicats s'y accoutument. Cette conduite commence à se faire goûter en France & ailleurs. Plusieurs personnes prétendent néanmoins avoir de très-bonnes raisons pour l'impro-

## 432 FORCES OPPOSÉES

ver. Les enfans dit-on , qu'on lave ainsi , deviennent jaunes , violets , pâles , & plusieurs en meurent. Ces objections tombent d'elles-mêmes , si l'on fait attention que ces symptômes se voient chez nombre d'enfans qu'on ne lave pas ; & qu'il meurt encore plus d'enfans qui n'ont pas été lavés habituellement. Il est des pays où l'on expose les enfans à une impression bien plus sensible , & en elle-même , & par rapport à l'état actuel des enfans. On les plonge dans l'eau froide , en hiver comme en été sans distinction , dès qu'ils sortent du sein de leur mere ; cependant ces enfans n'y sont pas accoutumés alors : ils n'en meurent pas , quoique l'on continue de leur faire sentir la même impression par la suite ; au contraire , ces enfans deviennent des hommes assez robustes pour se rouler dans les neiges sans aucun inconvénient. Il faut convenir qu'il peut y avoir un tempérament à prendre ; c'est alors à la prudence à dicter jusqu'à quel point on peut soumettre les enfans à cette impression ; mais il est prouvé  
par



AUX CAUSES NUISIBLES. 433  
 par mille faits , que le général des  
 enfans qu'on lave avec une éponge  
 trempée , s'en trouve très-bien.

Non-seulement on s'accoutume aux  
 causes les plus actives des maladies  
 externes, le corps se fait même aux  
 maladies. C'est ce qui a fait dire à  
 Hippocrate , que ce qui étoit mala-  
 die dans un temps , ne l'étoit plus  
 dans un autre. Les Nègres de la côte  
 de Guinée ont apporté aux îles de  
 la Guadeloupe & de la Jamaïque  
 une lèpre très-mauvaise , & qui paroît  
 être la véritable élephantiasis. Cette  
 maladie se communique à la Guade-  
 loupe par le commerce charnel , &  
 en voyant fréquemment ces mala-  
 des ; mais elle est aussi héréditaire.  
 On y voit cependant des hommes  
 qui ne gagnent point cette maladie ,  
 malgré le commerce qu'ils ont avec  
 des femmes qui en sont infectées.  
 Il en est de même de quelques fem-  
 mes qui voient des hommes lépreux  
 sans gagner leur maladie. On y voit  
 même des familles entières vivre con-  
 tinuellement avec des lépreux , sans  
 le devenir.

*Tome III.*

T

## 434 FORCES OPPOSÉES

Le docteur Peyssonel a donné, dans les Transactions philosophiques, un détail bien raisonné de cette maladie si redoutable en Angleterre ; & conclut, d'après le principe général, qu'il faut avoir une disposition à cette maladie pour la gagner ; qu'il est possible de s'accoutumer à une douce contagion, comme on s'accoutume aux poisons. On voit des pays très-mal sains, où les habitans vivent néanmoins très-long-temps. M. Wargentin a fait voir dans les Mémoires de Stokholm, que les hommes vivent plus long-temps en Hollande & en Suède, qu'en France & en Angleterre.

Il est très-vrai qu'on peut s'accoutumer à être comme toujours malade. Les femmes vivent aussi plus long-temps que les hommes : c'est, selon Boerhaave, à leur structure plus foible qu'elles en sont redevables. Il en est un grand nombre parmi elles qui sont toujours malades, & qui parviennent néanmoins à un très-grand âge, avec des infirmités qui feroient bientôt périr les hommes les plus robustes. On voit aussi de pareils exemples

AUX CAUSES NUISIBLES. 435  
parmi les hommes. On a très-bien dit que ces gens recherchent la santé pour se bien porter seulement, comme les avares recherchent l'argent non pour en jouir, mais pour le posséder. Malgré cela, la vie de ces sujets seroit déplorable, si l'habitude ne la leur rendoit supportable. Je remarque encore, comme je l'ai déjà dit, que ceux qui ont été malades supportent infiniment mieux leurs douleurs, que ceux qui ne l'ont jamais été; quoique ceux-là soient d'un tempérament très-sensible, & ceux-ci d'un tempérament fort dur.

Je ferai voir dans un autre ouvrage, qu'on s'accoutume aux meilleurs médicamens, au point que l'habitude les rend inefficaces; ce qui est d'autant moins surprenant, qu'on s'accoutume même aux poisons. Les Encyclopédistes nous disent cependant, qu'il ne faut pas croire que Mithridate se soit accoutumé aux poisons; car, selon eux, on ne s'y accoutume pas plus qu'à un coup de poignard. Le Czar Pierre, ajoutent-ils, avoit même ordonné qu'on accoutumât les en-

T ij



## 436 FORCES OPPOSÉES

fans de ses matelots à boire de l'eau de la mer ; mais ils en sont tous périés. Ces réflexions ne sont pas justes en tout.

Schaarschmidt a observé qu'on peut s'accoutumer au redoutable arsenic : Galien l'a dit de la ciguë, & Linnæus de l'aconit, (*napellus*.) On ne doute pas cependant que la ciguë aquatique, le stramonium, la jusquiame & l'aconit ne soient de vrais poisons, malgré l'usage avantageux que M. Storck (*a*) a tiré de

---

(*a*) Les prétendues cures de M. Storck sont encore des problèmes dont l'expérience n'a donné aucune solution. Des gens de bonne foi, & capables de voir, prétendent avoir vu du faux, à Vienne même, dans les rapports que M. Storck a faits de ses cures, dont pas une, disent-ils, n'a été complète. Les tentatives infructueuses que d'habiles gens ont faites depuis lui avec les mêmes médicaments, semblent être une présomption peu favorable à ses assertions. Il ne sera sans doute pas assez présomptueux pour soutenir qu'on n'est pas ailleurs aussi capable de guérir que lui. Un ecclésiastique qui pratique depuis long-temps la médecine avec tout le sçavoir requis & de grands succès, m'a assuré avoir

AUX CAUSES NUISIBLES. 437  
ces plantes dans la cure de maladies  
très-rebelles, & même le plus sou-  
vent incurables. Je ne conclus pas

---

fait entièrement disparaître un cancer par l'usage de la ciguë, mais que la malade étoit morte peu de jours après. Un médecin m'a aussi assuré qu'il en avoit guéri un radicalement, par l'usage externe d'un emplâtre fait avec du savon blanc le plus pur, & de la racine de ciguë en poudre. Je le connois de très-bonne foi; mais j'en doute encore, quoique je voie cette plante, & d'autres plantes délétères, recommandées extérieurement comme spécifiques en pareil cas, par plusieurs médecins des derniers siècles. Ces plantes ne sont cependant pas entièrement à rejeter. J'en ai vu d'excellens effets dans plusieurs maladies cutanées très-rebelles, & qui ont cédé, avec le temps, à l'efficacité de ces plantes; mais il faut bien connoître les forces & la sensibilité des sujets, pour hasarder ces médicamens intérieurement même à la moindre dose. Les symptômes alarmans qui suivent l'administration de quelques-unes de ces plantes, semblent en défendre l'usage à ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'art de guérir. Le *napellus* tue même à l'instant, en le faisant échauffer dans le creux de la main, si l'on en doit croire Zwinger. Les médecins d'Edimbourg ont pros crit le *solanum*. Voyez M. Lewis.

T iij

## 438 FORCES OPPOSÉES

de-là que tout homme peut s'accoutumer aux poisons; car les différentes opérations auxquelles on peut soumettre ces simples délétères en changent les qualités, ou au moins les modifient au degré où on le veut, de manière à en rendre l'usage avantageux. Mais je conclus en général de tout ce que j'ai dit sur l'habitude, que tout n'est pas également ou avantageux ou nuisible à tous les individus. L'un s'accoutume à ne dormir que peu d'heures, un autre doit dormir davantage. Le rapport ou la répugnance qui se trouve entre nos corps & les choses externes, ne s'étend que jusqu'à certain terme; & c'est à l'expérience bien réfléchie à bien juger de ce point essentiel. Mais sur-tout il ne faut pas conclure, même d'un grand nombre de faits particuliers au général, ni toujours du général au particulier.

La force innée ou naturelle du tempérament, rend innocente l'impression de choses externes très-nuisibles d'ailleurs, soit par elles-mêmes, soit par quelques circonf.



## AUX CAUSES NUISIBLES. 439

tances. Les pores se tiennent toujours ouverts dans les sujets robustes : malgré le froid & l'humidité, ils ne se ferment alors que dans les sujets foibles. Un homme en place, & qui se croit du tempérament le plus foible, fut pris, sur la fin de Novembre, d'une fièvre catarrhale qui s'étoit manifestée presque par toute la Suisse. Il se leva, au milieu de la nuit, dans une très-forte fièvre, & si altéré, qu'il chercha de l'eau pour se satisfaire. N'en trouvant pas, il courut, sans bas, à une fontaine assez éloignée de son logis ; but, au milieu de sa sueur, autant d'eau qu'il put ; en emplit une cruche qu'il vuida encore après être rentré chez lui ; se remit au lit, & se leva le lendemain quitte de sa fièvre. Les Russes sont si durs & si robustes, qu'après avoir sué extrêmement dans un bain chaud, ils vont immédiatement se rouler, au milieu (a) de l'hiver, dans la neige, sans le moindre inconvénient.

---

(a) J'ai vu à Versailles, il y a environ  
T iv

## 440 FORCES OPPOSÉES

Les singularités de la nature dont il a été parlé plus haut , rendent quelquefois supportables les choses les plus nuisibles , & *vice versa*. Quantité de gens se portent bien dans un air où d'autres périroient infailliblement. Pechlin rapporte qu'un garçon d'une mauvaise complexion , fort incommodé de vers , & qui avoit tellement faim , qu'il ne pouvoit jamais manger assez , eut , pendant toute sa maladie , une mémoire extraordinaire & un génie plus que médiocre , mais qu'il perdit l'un & l'autre dès qu'il fut rétabli. Linnæus dit que les Lapons ne sont pas sujets au scorbut , quoiqu'ils ne mangent ni herbage , ni même de pain.

Une ame qui a assez d'empire sur le corps qu'elle anime , peut dissiper les momens les plus obscurs de l'adversité , & triompher de toutes les peines. Mais cet empire méconnu , ou par la stupidité & le manque de

---

huit ans, un Anglois se baigner, dans le froid le plus rigoureux, près de ceux qui patinoient.

AUX CAUSES NUISIBLES. 441  
réflexions, ou par la dépravation du cœur, empêche que l'homme ne jouisse de lui-même autant qu'il le pourroit, & le rend trop sensible à ce qui ne devroit pas l'affecter s'il réfléchissoit. Quelquefois aussi la stupidité est un avantage relatif en certaines circonstances dont l'idée seule feroit périr un homme par des chagrins trop cuisans.

Cet empire de l'ame sur le corps n'est pas une chimère, j'en ai donné des exemples. Il est incroyable combien il résulte d'avantages pour la vie & la santé, d'une certaine fermeté d'ame, mais sur-tout si cette fermeté vient d'un fonds de réflexions solides. Une fille de Berne avoit une si grande peur du tonnerre, qu'à la moindre apparence d'un orage, elle alloit se cacher sous terre. Elle se trouve un jour dans une nombreuse compagnie, au moment d'un orage : aussitôt elle sort pour aller se cacher chez elle; mais le tonnerre tomba à ses pieds avant qu'elle pût arriver au logis. Cela la fit rentrer en elle-même. Les sérieuses réflexions qu'elle

T v



## 442 FORCES OPPOSÉES

fit sur cet événement, la convainquirent qu'on ne peut se dérober à la main de l'Etre suprême ; & depuis ce temps-là, elle voit l'orage le plus terrible sans la moindre émotion. Une dame de Zurich avoit la même foiblesse : le tonnerre tomba chez elle, lui brisa son corps de baleine, lui fit une si forte contusion, qu'elle en eut une très-grande fièvre. Dès qu'elle fut refaite, elle fit les mêmes réflexions, & fut pareillement guérie de sa peur.

Pechlin, homme de génie, grand observateur & bon médecin, rapporte une singularité remarquable. Un homme pourri de scorbut, réunissoit à une gourmandise extrême, les facultés de l'esprit les plus extraordinaires : cet homme, dit-il, avoit les idées les plus belles & les plus élevées.

Mais une chose encore plus singulière, & en même temps très-réelle, c'est le pouvoir que l'ame exerce sur le corps, moyennant quelque passion violente. Valleriola rapporte qu'un homme totalement perclus de

AUX CAUSES NUISIBLES. 343  
 ses membres, & qui étoit au lit depuis plusieurs années, entendant dire que le feu venoit de prendre à la maison où il étoit, fut si effrayé, qu'il se fit chez lui une révolution assez grande pour lui rendre ses forces; de sorte qu'il (a) se sauva, & conserva depuis l'usage de ses membres. Pechlin dit qu'un de ses amis fut guéri subitement d'une fièvre tierce des plus opiniâtres, par la peur de faire naufrage sur le vaisseau où il étoit.

---

(a) Une femme se trouvoit à l'agonie à l'Hôtel Dieu de Paris, l'année dernière, quelques heures avant que le feu prît à ce bâtiment. Son mari l'avoit quittée le même soir, ne comptant plus la revoir. La frayeur qu'elle eut lui fit une révolution aussi avantageuse: elle recouvra ses forces, & se sauva chez elle. Je tiens un fait singulier arrivé dans le même moment, & produit par la frayeur. On saigne une femme, pour tâcher de la faire revenir: l'économie animale avoit éprouvé un si grand trouble, que la colonne du sang qui sortoit représentoit en sortant une espèce de cordeau à deux fils, l'un blanc, l'autre rouge, & qui ne se confondoient pas en tombant: c'est un des chirurgiens qui se trouvoient-là qui me l'a assuré.

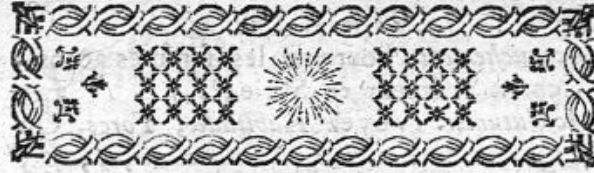
T vj

## 444 FORCES OPPOSÉES, &amp;c.

On voit par tous ces exemples, quelles sont dans l'homme les forces qu'il peut opposer aux effets des causes qui tendent sans cesse à sa destruction, sans même en excepter ses alimens. Il ne faut donc pas être surpris que Tibère ait dit qu'un homme ne mérite pas de vivre, s'il n'est pas capable d'être son propre médecin à trente ans. Rousseau toujours maladif, & qui n'urine qu'avec beaucoup de douleurs, à moins qu'il ne prenne de grands exercices, méprise la médecine & les médecins: on en voit la raison dans ce que je viens de dire.

F I N.





## T A B L E

Des principales Choses contenues  
dans cet Ouvrage.

[ L'ordre des volumes est marqué par ces trois lettres  
a, b, c. Le chiffre marque la page du volume. ]

### A

- A** B A N D O N N E R. Quand on est obligé  
d'abandonner les maladies, *a*, 112. La na-  
ture abandonnée à elle-même fait discerner  
ce qu'on doit attendre de réel dans les  
vertus des médicamens, *b*, 150
- A** b a t t r e. Nous sommes d'autant plus abattus,  
que nous pensons davantage, *c*, 361
- A** b c è s dans les poumons, après une inflam-  
mation chronique dans les poumons; ses  
signes, *b*, 114
- A** b s t i n e n c e mal entendue & dangereuse des  
premiers Chrétiens, *c*, 72-75
- A** b u s sur la recherche & la nature des causes,  
*b*, 229-286
- A** c a d é m i e s. Avantages des collections acadé-  
miques, *a*, 7. Erreurs de ces sociétés, *a*, 252
- A** c c i d e n s particuliers; seul moyen de bien  
saisir une maladie, *a*, 297
- A** c c i d e n t e l; ce que c'est, *b*, 299

<i>Accouchement.</i> Pourquoi les femmes accouchent aisément en Syrie, <i>c</i> ,	343
<i>Accoutumer.</i> Voyez <i>Habitude</i> , <i>Force</i> . On s'accoutume même aux maladies, <i>c</i> ,	433
<i>Achores</i> , <i>b</i> , 98; <i>c</i> ,	359
<i>Acide</i> dans l'estomac des enfans; ses effets, <i>c</i> ,	358
<i>Acrimonia</i> presque corrosive, <i>b</i> ,	94
<i>Action.</i> Toute action est déterminée par une cause, <i>a</i> , 196. Des malades comme signes, <i>b</i> ,	109
<i>Activité</i> de l'esprit, conséquemment aux perceptions des sens, <i>a</i> , 174. Des passions, première cause de la perfection de la raison, <i>c</i> , 285. De l'esprit, ne connoît pas de bornes, <i>c</i> ,	287
<i>Adolescence</i> , maladies auxquelles cet âge a de la disposition, <i>c</i> ,	360
<i>Affections</i> , passions, penchans, <i>c</i> ,	210
<i>Age.</i> Maladies propres à certains âges, <i>a</i> , 289. Changent le pouls, <i>b</i> , 8. N'est pas nécessaire au génie, <i>b</i> , 172. Avantage du moyen âge à cet égard; <i>ibid.</i>	
<i>Aiguës.</i> Maladies aiguës souvent funestes; pourquoi, <i>a</i> , 109. Les mêmes dans Hippocrate que de nos jours, <i>a</i> ,	82
<i>Air</i> amassé dans la poitrine; cause de la mort du baron de Wassenar, <i>a</i> , 360. Air, considéré comme cause éloigné des maladies, <i>b</i> , 320. Chaud, <i>ibid.</i> Ses effets, <i>b</i> , 321-328. Froid; ses effets, <i>b</i> , 329-334. Humide; ses effets, <i>b</i> , 334. Froid & humide, <i>b</i> , 340-342. Chaud & humide, <i>b</i> , 342-346. Air sec, <i>b</i> , 346-349. Air pesant, <i>b</i> ,	

## DES MATIERES. 447

- 349-354. Effets résultans; ses grands changemens, *b*, 357-360. Air renfermé; ses effets, *b*, 361. Voyez *Putride*, *Hôpital*.
- Alimens*. Aversion des alimens comme signe, *b*, 82. Des gens de lettres, *c*, 245. Considérés comme cause de maladies, *c*, 1-78. Leur trop grande quantité, relativement à différentes circonstances, *c*, 65-71. Leur mélange absurde, *c*, 75-78.
- Alpes*, (habitans des) morceau du poëme de M. Haller à ce sujet, *c*, 377.
- Alth*; (riviere d') vapeur inflammable de ses eaux, *b*, 386.
- Ame*. L'ame n'a directement aucune part aux efforts de la nature, *a*, 155. Incertitude de Galien sur la nature de l'ame, *a*, 153. Opinion de Stahl & de Sauvage, *a*, 152. Souffre de l'état malade du corps, *a*, 154-159. Réagit sur le corps, *a*, 159. Tombe dans l'anéantissement; quand, *a*, 160. Voyez *Elévation*. Détermine les passions comme cause seconde, *c*, 215. Plongée dans la douleur; son état, *c*, 261.
- Amour*. De la vérité, *a*, 180. Signes de l'amour mieux saisis par les femmes que par les philosophes, *a*, 221. Amour malheureux, passion triste & dangereuse, *c*, 273. Ce que c'est que l'amour, selon l'auteur, *ibid*. Examen de son opinion, *ibid*. & suiv. Avantages & désavantages de l'amour par rapport aux vues du médecin, *c*, 276. Amour trompé; ses funestes suites, *c*, 277. Histoire singuliere d'un désespoir amoureux, *ibid*. & 278. Amour spirituel; mar-



que des désirs les plus impurs chez les femmes cloîtrées, <i>c</i> ,	316
<i>Amour-propre</i> : cause des jugemens plus ou moins favorables, <i>a</i> ,	29-30
<i>Amulette</i> ; leurs abus, <i>a</i> ,	230
<i>Analogie</i> , son usage, <i>b</i> , 190-191. Ses avantages, son étendue, 196. Moyen de trouver des méthodes curatives & de les étendre, <i>b</i> , 198-199. Du tempérament avec certaines maladies, <i>c</i> ,	373
<i>Analyser</i> . Comment, <i>a</i> , 145. L'analyse a ses bornes. Analyse spontanée des humeurs, <i>c</i> , 398. Des causes, ses difficultés auprès du lit des malades, <i>b</i> ,	300
<i>Anciens</i> ; (les) leur crédulité : ne faisoient pas d'expériences, <i>a</i> , 121. Ils n'ont pas tout vu, ni tout dit, <i>a</i> , 148. Leurs talens supérieurs dans les arts, <i>a</i> , 189 ; & dans la manière d'observer les maladies, <i>a</i> , 246. Comment ils établirent le caractère d'une maladie, <i>a</i> ,	310, &c.
<i>Anéantissement</i> apparent des forces. Ce qu'il faut observer, <i>b</i> ,	120
<i>Anévrisme</i> . Cause de quelques différences du pouls, <i>b</i> ,	21
<i>Anorexie</i> . Voyez <i>Appétit</i>	
<i>Animal</i> . Les sciences rendent la vie moins animale, <i>c</i> , 286. La nature conserve toujours son caractère & ses prérogatives dans les animaux, <i>c</i> ,	415
<i>Anthropophagie</i> . Exemple singulier de cette cruauté, <i>c</i> ,	398
<i>Antipathie</i> . Ce que c'est ; sa cause ; sa nature ; exemple singulier, <i>c</i> ,	388-392

## DES MATIERES. 449

- Apoplexie*, *b*, 262, à la suite d'une épilepsie causée par une peur, *c*, 214. N. Conséquence la plus ordinaire des passions violentes, *c*, 215. Voyez *Colere*, *c*, 220
- Apparence*, prise pour la vérité, *b*, 238
- Appétit*; (peu ou point d') comme signe, *b*, 81. Son retour, bon signe, *b*, 83
- Appâtissement* de la tête; idée ironique de Rousseau, *c*, 339
- Application*, trop grande n'est pas soutenable, *a*, 183. Extrême des anciens, *a*, 246. N'égale pas les talents naturels, *b*, 169. Mauvaise santé à la suite d'une trop grande application, *c*, 300. Folie, apoplexie, *c*, 301. Autre exemple, *ibid.* Cause des amas de sérosités mortels, *c*, 331
- Approfondir*; manière d'approfondir les causes, *b*, 286
- Arabes.* (médecins) Leur médecine, *a*, 123. Connus avant les Grecs dans les derniers siècles, 134. Leurs abus, *a*, 227
- Archives* de la médecine, *a*, 134
- Ardeur* de l'estomac & de la poitrine; suite de l'étude immodérée, *c*, 297
- Art.* Abus de la routine chez les artisans, *a*, 20. Temps requis pour la perfection des arts, *a*, 103. Art d'observer. Voyez *Influence*.
- Artisan.* Ne voit rien au-delà de ses doigts, *a*, 181
- Asclépiades*, *a*, 93
- Assafetida.* Avantageuse dans les foiblesses causées par les odeurs, *c*, 353
- Assemblée* d'ignorans. Ses inconvénients, *a*, 240

<i>Assimiler.</i> Comment la nature exécute cette opération, <i>a</i> ,	164
<i>Assurer.</i> Tout ce dont les sens nous assurent est vrai, <i>a</i> ,	215
<i>Asthme.</i> Etat de la respiration, <i>b</i> ,	33
<i>Astrologie.</i> Ses abus, <i>a</i> ,	236
<i>Attention,</i> grande, <i>a</i> , 176; habituelle, <i>a</i> , 178-179. Ses avantages, <i>a</i> , 205. Celle d'un médecin, <i>a</i> , 205-208. Requisite pour discerner les suites de l'envie, <i>b</i> , 283. Forcée, rend stupide, <i>c</i> , 302. Distrait; <i>c</i> ,	303
<i>Atténuer</i> les humeurs. Abus à cet égard, <i>c</i> ,	123
<i>Attitude</i> des malades comme signe, <i>b</i> , 111-112-113	
<i>Avantages</i> des sciences, <i>c</i> ,	286
<i>Augmentation</i> des pulsations, <i>b</i> ,	9
<i>Avidité.</i> De l'esprit, <i>a</i> ,	179
<i>Avis.</i> Bon; chose fort rare, <i>a</i> ,	216
<i>Auteur.</i> Un seul ne dit pas tout, <i>a</i> , 136-138	
<i>Autorité.</i> Danger de l'autorité, <i>a</i> ,	136
<i>Axiomes.</i> Comment on les établit, <i>b</i> ,	145

## B

<b>B</b> AIN. Comment on peut tirer de l'avantage des bains; leurs inconvénients, <i>c</i> ,	350-353
<i>Baleine.</i> (corps de) Abus & inconvénients qui en résultent, <i>c</i> ,	342
<i>Beauté.</i> Les femmes la préfèrent, pour ainsi dire, à la vie, <i>c</i> ,	343
<i>Beurre.</i> Ses inconvénients & son utilité, <i>c</i> ,	41
<i>Bière,</i> <i>c</i> ,	95



## DES MATIERES. 451

- Bile.* Ses avantages & ses inconvéniens, *c*,  
157-160. Sa stagnation à la suite d'une  
tristesse lente, *c*, 261
- Boire.* Boisson comme aliment, *c*, 79-142
- Bonheur*, des ignorans qui en rencontrent  
d'autres, *b*, 244. Des médecins, *b*, 241.  
En quoi il consiste, *c*, 293
- Borné.* Esprits bornés; leur avantage en cer-  
taines choses, *a*, 181. Désavantage, *b*,  
188
- Boucheries*, causes de maladies épidémiques,  
*b*, 382
- Bouillie.* Abus, *b*, 277-298, *c*, 35-40
- Bramines.* Voyez *Odorat*.
- Brandevin*, ou eau-de-vie; ses inconvéniens,  
*c*, 97
- Brièveté*, nécessaire dans les détails, *a*, 254.  
De la vie, *a*, 104
- Brillant.* Faux brillant. Voyez *Goût*.
- Briqueté.* Voyez *Sédiment*.
- Brut.* Voyez *Matiere*.
- But* d'Hippocrate dans les détails qu'il nous  
a laissés, *b*, 153

## C

- C**ABINET. Assiduité des anciens au cabi-  
net, *a*, 247
- Cacao.* Voyez *Chocolat*.
- Cacher.* Il ne faut rien cacher dans les rap-  
ports des observations, *a*, 248
- Café.* Epoque de cette boisson, *b*, 129. Ses  
Avantages & ses inconvéniens, *a*, *ibid.* 138

<i>Calcul</i> erroné des médecins mathématiciens ; <i>b</i> ,	156
<i>Calme</i> subit de l'esprit ; signe , <i>b</i> ,	141
<i>Camifole</i> de flanelle à l'angloise sous la chemise ; ses inconvéniens , <i>c</i> ,	345
<i>Cancer</i> . Son danger , <i>a</i> ,	379
<i>Caractère</i> différent des maladies , selon les climats & les temps , <i>a</i> , 76, 77. Maladies mal caractérisées par les modernes , <i>a</i> , 132. Trompeur des maladies , <i>a</i> , 307. Hippocrate a eu pour but principal de bien saisir le caractère des maladies , <i>b</i> , 151. De l'esprit , du génie , du jugement , de l'imagination , <i>b</i> ,	159
<i>Cardan</i> . Jugement sur l'opinion de Galien , relativement à l'ame , <i>a</i> , 152. Sa confiance dans ses douleurs , <i>b</i> ,	127
<i>Cas</i> particuliers ; leur importance , selon Freind , <i>a</i> ,	256 &c.
<i>Cataracte</i> à la suite des étincelles des yeux. Voyez <i>Etincelle</i> , <i>c</i> ,	299
<i>Cause</i> proprement dite , éloignée , ou principe , <i>a</i> , 168-169. Excepté la cause première , toute cause est aussi effet , <i>a</i> , 169. Homogène , hétérogène , <i>a</i> , 170. Où l'on doit étudier la nature des causes des maladies , <i>a</i> , 173. Diversité des causes , <i>ibid</i> . Difficiles à saisir , <i>a</i> , 215. Morales ; les mêmes ont toujours les mêmes effets , <i>a</i> , 272. Regardées comme de simples phénomènes , <i>a</i> , 318. Signes pris pour les causes , <i>a</i> , 327. Exemple de cet abus , <i>ibid</i> . Impénétrables , <i>a</i> , 360. Abus sur leur na-	

## DES MATIERES. 453

ture & leur recherche, *b*, 229-286. Maniere de les approfondir, *b*, 286-315. Distinction des différentes causes, *b*, 289. Peut-on diviser une cause, *b*, 291. Commune, *ibid.* Acception vague du mot *cause* chez les médecins, *b*, 292. Réflexions à ce sujet, N. *b*, 304

*Ceindre* le corps pour obvier aux défaillances, *b*, 203, &c.

*Cercle* du mouvement du cœur, du poumon & du cerveau; son effet, *a*, 162, &c.

*Certitude*, distinction bien vue, *b*, 213. De la médecine, *a*, 5, *b*, 217. Des raisonnemens, *ibid.*

*Cerveau*. Voyez *Effort*. Il se fait certains mouvemens dans le cerveau, selon les différentes opérations de l'ame, *c*, 291. Sa mobilité nécessaire au génie, *c*, 293

*Chagrin*; ses effets, *b*, 130. Douloureux; ses effets, *c*, 259. Comment il s'entretient, *c*, 260. Abattement universel qui en résulte, *ibid.*

*Chaleur* de l'atmosphère; ses effets, *b*, 320-328. Chaleur humide, *b*, 342-346

*Changement* résultant de l'une ou l'autre maladie; cause occasionnelle de nouvelles maladies, *c*, 407. Alternatif de cause & d'effet, *b*, 311. Exemple, *b*, 312. Prudence requise dans cette alternative, *b*, 313. Abus à cet égard, 313-315. Considérable de l'air. Voyez *Air*. Les maladies changent quelquefois le tempérament, *c*, 409. Autres causes de ce même chan-



gement, <i>c</i> ,	410. Avantages du change-
ment, <i>c</i> ,	419
<i>Chanvre</i> dans les fosses; danger de ses exha-	
laisons, <i>b</i> ,	403
<i>Charbon</i> de terre; effets de sa vapeur, <i>b</i> ,	399
<i>Charlatan</i> . Son avantage sur le vrai médecin,	
<i>a</i> , 39. Portrait de <i>Theffalus</i> , <i>a</i> , 41. Voyez	
<i>Empiriques</i> . <i>Charlatans</i> Grecs, <i>a</i> ,	328
<i>Chemise</i> . Voyez <i>Linge</i> .	
<i>Chimistes</i> . Leur secte, <i>a</i> , 57. Leurs erreurs,	
<i>a</i> ,	129-227
<i>Chinois</i> ignorent la vraie médecine, <i>a</i> ,	100
<i>Chirurgie</i> à son origine, <i>a</i> ,	97-98
<i>Chocolat</i> . Son époque en Europe, <i>b</i> ,	136.
Ses qualités; ses inconvéniens, <i>ibid.</i>	142
<i>Choix</i> des médicamens; usage de l'analo-	
gie, <i>b</i> ,	198
<i>Choses</i> externes qui ne sont pas comprises dans	
les six choses non-naturelles, considérées	
comme causes éloignées des maladies, <i>c</i> ,	340
<i>Chrétien</i> , christianisme mal-entendu, cause	
de différentes maladies, <i>c</i> ,	312-322
<i>Cidre</i> , <i>c</i> ,	94
<i>Cimetieres</i> dans les villes; leurs inconvéniens,	
<i>b</i> ,	401
<i>Circonstances</i> . Importance des moindres cir-	
constances, <i>a</i> , 244-266-267. Insépara-	
bles des maladies, <i>a</i> , 286. Inutiles dans	
les rapports, <i>b</i> ,	149
<i>Circulation</i> tumultueuse des fluides; effet; <i>a</i> ,	
	156, 157
<i>Classes</i> , d'où elles résultent, <i>a</i> , 302. Du	
pouls, <i>b</i> ,	8

## DES MATIERES. 455

- Climats* rapprochés par les maladies, *a*, 82,  
272. Changement du pouls, *b*, 8
- Cloîtres*; malheureux état des femmes qui y  
sont, *c*, 312-322
- Cnide*. (école de) Abus de sa manière de  
voir, *a*, 303
- Cœur crevé* par un mouvement de frayeur, *c*,  
230
- Coexistence* des causes, *b*, 299, 300
- Colere*. Ses mauvaises conséquences, *c*, 219  
Symptômes étranges produits par cette  
passion, *c*, 220. Épanchement de bile,  
cours de ventre, urines pâles, obstruction  
au foie, douleurs arthritiques, spasme à  
l'estomac, coliques, pertes de sang par  
l'utérus, apoplexie, hémorragies mortelles  
à la suite de cette passion, *c*, 222-223.  
Voyez aussi la note, *ib.* son avantage, *c*, 429
- Colique*. Ses dangers dans un sujet fort, *b*,  
120-245
- Colique* de plomb, *b*, 407-410
- Combiner*. Combinaison des signes, *a*, 334
- Commencement* d'une maladie. Il faut bien s'en  
assurer, &c. *a*, 312
- Communautés* religieuses fort exposées aux  
affections hypochondriaques & hystéri-  
ques, *c*, 262
- Comparaison* d'un médecin & d'un pilote, *a*,  
149. Moyen de voir les différences & la  
liaison des choses, *a*, 174. De plusieurs  
choses réunies. Moyen de les connoître &  
d'en juger, *a*, 175. De l'opinion de Freind  
& de Sydenham sur les observations parti-

culieres, <i>a</i> , 260. Moyen de bien saisir les signes, &c. <i>b</i> ,	147
<i>Compassion</i> , <i>c</i> ,	212
<i>Complaisance</i> (basse) condamnable dans un médecin, <i>a</i> ,	36
<i>Complication</i> des signes & des phénomènes difficile à démêler, <i>a</i> ,	143
<i>Composé</i> . Les causes sont ordinairement composées, <i>b</i> , 297. Comment les effets composés s'analysent, <i>b</i> ,	299
<i>Comprendre</i> . Difficulté de comprendre tout ce qui tombe sous les sens, <i>b</i> ,	1
<i>Conclure</i> . Comment l'esprit conclut d'après les principes, <i>b</i> , 169. Voyez <i>Principe</i> . Par analogie, <i>b</i> , 195-196. Exemples.	
<i>Conduite</i> de l'auteur au commencement de la pratique, <i>a</i> , 268, &c. Son avantage, <i>a</i> ,	270
<i>Confirmer</i> . La confirmation d'une vérité vaut souvent une nouvelle découverte, <i>a</i> , 246	
<i>Connoissance</i> , connoître. Plus l'esprit voit, plus il veut voir, <i>a</i> , 179. Des phénomènes diffère de celle des causes, <i>a</i> , 291. Une connoissance acquise est comme la source d'une autre qui la suit, <i>c</i> , 287. Comment on parvient à celle des causes, <i>b</i> ,	293
<i>Consumption</i> à la suite d'un amour malheureux, <i>c</i> , 277. Etat de cette maladie, <i>ibid</i> . Des enfans à la suite de la gale à la tête, <i>c</i> ,	359
<i>Constance</i> , <i>constant</i> . Hippocrate a marqué dans ses Aphorismes, ce qui est constant dans les maladies, <i>a</i> , 286. Voyez <i>Fermeté</i> .	



## DES MATIÈRES. 457

- meté.* Il y a quelque chose de constant dans les tempéramens individuels.
- Constipation* comme signe, *b*, 90, &c.
- Constitution* du corps. Ce que l'on entend par-là, *c*, 356. Ses variétés, *c*, 357. Voyez *Disposition*.
- Contenu* des urines, *b*, 60
- Contingent*, cause contingente ou occasionnelle, *b*, 290
- Contredire.* La nature ne se contredit jamais, *a*, 270
- Convulsions*; comme signes, *b*, 116. Mortelles dans le délire, *b*, 117. Exception, 118. Etranges à la suite d'un mouvement de colere; traitement de la maladie, *c*, 221
- Corps* de médecine mal exécutés, *a*, 131. Les corps sont ce qui s'offre d'abord à nos sens, *a*, 167. Organisés, soumis aux lois générales de la nature, *a*, 172. Comment le corps & l'esprit se détruisent réciproquement, *c*, 289. Corps de jupes à la Suisse; ses inconvéniens, *c*, 343, 344
- Couenne* du sang, comme signe, *b*, 105. Examen de cette théorie, 106, 107, 108, &c.
- Couleur* que les passions donnent aux objets, *a*, 217. Des urines, *b*, 52, sombre des plantes, les rend suspectes, *b*, 210
- Coups* à la tête; leur suite funeste, *a*, 338. De soleil, *b*, 322
- Courage* dans les maladies, *b*, 126, 127
- Cours* des maladies, déterminé par des lois immuables, *a*, 313. Il ne faut pas le changer, *b*, 148: de ventre, *c*, 161
- Tome III.* V

- Crachat*, comme signe, *b*, 77, 78, 79, particulier; signe de phthisie, *b*, 80. Bleus ou noirs, *b*, 81. Crachement de sang; tranquillité d'ame dans ces circonstances, *b*, 140
- Crainte*. On a toujours lieu de craindre quand on n'est pas instruit, *a*, 110. Cause de convulsions, *b*, 117. Effets de la crainte, *c*, 230
- Crampes* à la vessie, à la suite de la trop longue durée des règles, *c*, 194
- Créduité abusive*, *a*, 45, 235
- Crève-cœur des Anglais*, *c*, 277
- Crise, critique*. Jours critiques, *a*, 80. D'où dépend la doctrine des crises, *a*, 285. Usage des signes critiques, *a*, 314. Ce que c'est qu'une crise, *a*, 316. Périodes des crises, *ibid.* Quand paroissent les signes critiques, *a*, 319. Signes critiques inconstans, *a*, 319. Crises partielles, *a*, 320. Erreur à éviter sur les signes inconstans & les symptômes, *a*, *ibid.* Exemple. Marque distinctive d'une bonne & d'une mauvaise crise, *a*, 322. Réalité des crises, *a*, 323. Sueurs aux approches de la crise, *b*, 77. Se peuvent prévoir par l'état des forces, *b*, 119
- Croire*. Comment doit-on croire, *a*, 139
- Cures*. D'où elles dépendent souvent, *a*, 239. Antécédentes, doivent être connues pour bien reconnoître les causes d'une maladie, *a*, 365
- Cutanées*, éruptions causées par l'eau chaude, *c*, 121, & par le café, 135. Maladies

## DES MATIERES. 459

cutanées à la suite de maux vénériens ;  
leur malignité , c , 394

## D

- D**ANGER considérable des maladies dans les Grands & dans les gens aisés , par rapport à leur peu de discrétion , c , 403-406
- Débilisé* extrême ; son danger , b , 128
- Débordemens* des eaux ; leurs mauvais effets , b , 390-398
- Décharge*. Excrétion ; du sang ; de la boisson. Voyez *Différence des urines*.
- Décourager*. Découragement ; ses mauvaises suites , b , 135
- Défaillances* mortelles , b , 128
- Désiance* avantageuse ; comment , a , 109
- Définition* de la médecine donnée par Ciceron , a , 168. Des maladies d'où on les tire exactement , a , 285. Nominales, réelles , a , 296, &c.
- Degré*. Le degré des symptômes , a , 284, d'une fièvre, se détermine par le nombre des pulsations , b , 9
- Déguisement* des maladies , b , 21 ; b , 296
- Délicat* , délicatesse du goût. Don de la nature ; ses avantages , a , 91. Elle ne doit pas être trop grande , a , 177
- Délire*. Réciprocité du délire & des convulsions , b , 118. Etat de la respiration dans les délires , b , 35
- Demi*. Ne voir les choses qu'à moitié , a , 193
- Dénomination* des maladies , prise du concours des symptômes , a , 293. Abusive ,



prise des causes prochaines, <i>a</i> , 295. Abus des mêmes dénominations, <i>a</i> ,	299
<i>Dépôt</i> de matieres grossieres; ce qui en résulte, <i>c</i> ,	399
<i>Dépravation</i> antérieure des humeurs; cause des suites funestes des épidémies & des maladies malignes, <i>c</i> ,	406
<i>Description</i> des maladies; leur importance, <i>a</i> , 142. De leurs phénomènes, <i>a</i> ,	250
<i>Désintéressement</i> nécessaire pour connoître la vérité, <i>a</i> ,	216
<i>Destination</i> des sciences, <i>a</i> ,	144
<i>Destruction</i> nécessaire de tous les êtres, <i>c</i> ,	2
<i>Détail</i> . Avantage d'un détail bien fait, <i>a</i> , 143. Ordre nécessaire, <i>a</i> , 250. Simple, d'Hippocrate, <i>a</i> ,	122
<i>Déterminer</i> . Détermination des sujets, <i>a</i> , 169. Une maladie une fois bien déterminée l'est pour la vie, <i>a</i> ,	268-275
<i>Diabète</i> , <i>b</i> , 50. Moyen de précaution dans la cure, <i>b</i> ,	204
<i>Diarrhée</i> , comme signe, <i>b</i> , 90, &c. Dans les pleurésies, <i>b</i> , 92, hyférique; ses dangers, <i>c</i> , 161-162, à la suite de la crainte, <i>c</i> ,	231
<i>Différence</i> des maladies, ne vient pas de quelques symptômes particuliers, <i>a</i> , 69-70. Dans la maniere de voir & de sentir, <i>a</i> , 184-185. De l'homme réel & apparent, <i>a</i> , 195. Des hommes, selon les lieux, <i>a</i> , 271. Des maladies, observée par Hippocrate, conséquemment aux diverses circonstances, <i>a</i> , 289. Du pouls, observées par Hippocrate, <i>b</i> , 2, Des urines, <i>b</i> , 50,	

## DES MATIÈRES. 461

- De l'esprit de l'homme selon les différentes sensations, *b*, 125. De l'esprit du génie, de l'imagination, *b*, 159.
- Digérer, digestion.* Mauvaises digestions, & autres inconvéniens résultans de la trop grande occupation de l'esprit, *c*, 294.
- Diminuer*; il faut diminuer le nombre des effets, *b*, 294.
- Disposition.* Il est nécessaire de connoître les dispositions antécédentes des sujets, *a*, 365; *b*, 119. De l'esprit comme signe, *b*, 70. De l'appétit, *b*, 82. De l'ame comme signe, *b*, 125. Son influence sur la santé ou la maladie, *b*, 129. Particulière à l'état morbifique, *e*, 357.
- Dissoudre.* Dissolution putride du sang; exemple surprenant, *b*, 103.
- Distiller*, liqueurs distillées; leurs inconvéniens, *c*, 97-108.
- Diversité des causes*; son importance, *a*, 272. Simple, *b*, 149.
- Dogmatique*, théorie des anciens médecins dogmatiques, *a*, 53-54. La partie dogmatique doit être réunie à la partie historique de l'art, *b*, 219.
- Données*; ce que c'est en médecine, *a*, 241.
- Douleur* grande, n'est pas dangereuse lorsqu'il n'y a pas d'inflammation, *a*, 350. Toute douleur est plus grande pour des tempéramens très-sensibles, *b*, 369.
- Doute.* Il faut sçavoir douter avec méthode, *a*, 15.
- Drastiques*; leur danger, *b*, 95.
- Dur, dureté* du pouls, *b*, 12, 14.

*Dyffenterie* ; son danger quand le sang fort pur, *b*, 102. Occasionnée par une cause singulière, *b*,

374

## E

**E** *Av* chaude ; ses inconvénients, *c* ;  
120, &c.

*Eaux dormantes* ; effets de leurs exhalaisons, *b*, 384. Avantages & inconvénients de l'eau, *c*,

79

*Ebranlement violent* de la machine ; ses effets, *a*,

157

*Eclectique*, médecins *éclectiques*, *a* ;

56

*Ecrivain*. La plupart disent ce qu'ils ont pensé, sans indiquer ce qu'on doit penser après eux, *a*, 130. Les médecins ont presque toujours été les meilleurs écrivains, *a*, 92

*Éducation*. Abus de la routine dans l'éducation, *a*,

13

*Effervescence* des divers principes de l'air, produit la foudre sans aucun nuage, *b*,

434

*Effets*. Leur rapport aux causes difficiles à saisir, *a*, 215. Tout effet ne décele pas sa cause, *a*, 310. Il ne faut pas multiplier les effets d'une cause simple, *b*, 149. Idée de l'effet, *b*, 288, dont les causes se dérobent, *b*, 271. Faux jugemens, *b*, 244. Les effets sont quelquefois lents à se manifester, *c*,

128

*Efforts* de l'esprit ; leurs effets sur la partie médullaire du cerveau, *c*,

290

*Effusions* d'amour mystique chez les femmes cloîtrées ; leur cause ; exemples, *c*, 312-322



<b>DES MATIERES.</b>		<b>463</b>
<i>Egoûts</i> dans les villes ; leur avantage, <i>b</i> ,		401
<i>Elastique</i> , élasticité de l'air, <i>b</i> ,		349
<i>Electrique</i> (la matiere) joue le plus grand rôle dans les phénomènes aériens, <i>b</i> ,		405
<i>Elévation</i> de l'ame aux approches de la mort, comme signe, <i>b</i> ,		138-139
<i>Eller</i> , <i>a</i> ,		161
<i>Eloigné</i> , causes éloignées des maladies, <i>b</i> ,		316.
Leurs especes, <i>b</i> ,		317.
<i>Embryon</i> . Voyez <i>Fœtus</i> .		
<i>Empire</i> de l'ame sur le corps, <i>c</i> ,		408
<i>Empiriques</i> ; ce que c'est, <i>a</i> , 24. Leur fausse expérience, <i>a</i> , 25. Leur esprit borné, <i>ibid</i> . La vraie expériences'est quelquefois trouvée chez certains empiriques, <i>a</i> , 47. Comparaison de la conduite des empiriques avec celle des vrais médecins, <i>a</i> , 58. Leur in-conséquence, <i>a</i> , 59. Leur stupidité effrontée ; exemple, <i>a</i> ,		206
<i>Emanations</i> dangereuses des plantes, <i>b</i> ,		414
<i>Endémique</i> , <i>a</i> ,		290
<i>Entorèmes</i> . Voyez <i>Urine</i> .		
<i>Enfance</i> . De la médecine, <i>a</i> , 241. L'envie se manifeste déjà à cet âge, <i>c</i> , 280. Disposition de cet âge à certaines maladies, <i>c</i> ,		357-360
<i>Enthousiasme</i> produit par la révolte des sens, <i>c</i> ,		312-327
<i>Envie</i> . Suites de cette passion dans diffé-rents sujets ; états qui en résultent, <i>c</i> , 280-283. Difficulté de connoître les maux qui ont cette passion pour cause, <i>c</i> ,		282
<i>Epancher</i> . Epanchement de sang dans la poi-		
		V. iv

- trine, *a*, 340. Epanchement de bile à la suite de chagrin, *c*, 261-2
- Epaules* des femmes toutes découvertes sous Louis XIV, *c*, 340
- Epicure*. Ses études excessives, *c*, 298. Beauté de sa morale, *c*, 402. Méconnue, *c*, *ibid.*
- Epices*, *c*, 52
- Epidémies*. Les mêmes règnent quelquefois sous de différentes qualités sensibles de l'air, & *vice versâ*, *b*, 439. Conseil de Bacon sur les causes des épidémies, *b*, 440
- Epilepsie* singulière, *b*, 117. Suite de la mélancolie, *ibid.* Incurable après la folie, *ibid.* A la suite d'une grande terreur, *c*, 252-254, N. Guérie par la terreur, *c*, 226-228
- Epuiser*. Les facultés des jeunes gens sont souvent épuisées par des maîtres ignorans; détail de ces abus, *c*, 305-309
- Erreur* à côté des plus grandes vérités dans les écrits des médecins, *a*, 119. Comment on évite d'y induire les autres, *a*, 250. Cause d'une nouvelle erreur, *b*, 219
- Erudit*, *érudition*; ce que c'est, *a*, 62. Flambeau du médecin, *a*, 58-63. Vraie érudition, *a*, 64-5-6. Fausse érudition, *a*, 65. Avantage de l'érudition, *a*, 89-93, Forma la médecine, *a*, 100. Distinction de l'érudition, *a*, 115-116. Son influence sur l'expérience, *a*, 138, & sur la pratique, *a*, 108
- Esculape*, *a*, 97
- Especies* des maladies; ce que c'est, *a*, 302.

## DES MATIERES. 465

- Aussi constantes que celles des plantes, *a*, 306. Des maladies, la plupart peu caractérisées par les signes, *a*, 334
- Espérance*. Ses avantages, *b*, 126
- Esprit* philosophique si nécessaire, inconnu pendant long-temps, *a*, 119. D'observation, *a*, 167. C'est un certain tact naturel, *a*, 175. Ses obstacles, *a*, 216-182, où il se trouve, *a*, 183. Impatience de l'esprit *a*, 183, d'observation; le même dans tous les arts, *a*, 186. Trop vif, trop lent, *a*, 182
- Essence* des choses; lumière qui en sort, *a*, 242
- Estomac* plein, se vuide difficilement, *a*, 358. Dérangé par le thé & les boissons chaudes, *c*, 125. Se sent le premier des viscères, des effets d'une tristesse lente, *c*, 260. Gâté ruine tout le corps, *c*, 399
- Etamage, étain*. Examen de l'étain, *c*, 62
- Etat* présent du malade, doit être le premier objet à considérer, *a*, 311. Difficulté, &c. *ibid*. Signes de l'état des maladies; leur usage, *a*, 314. Ferme de l'esprit; son avantage, *b*, 128-129. Antérieur du corps, considéré comme cause de maladie, *c*, 356. Naturel du pouls, *b*, 9
- Etendre, étendue* de l'analogie, *b*, 195. Manière de donner aux méthodes toute l'étendue possible, *b*, 198
- Etincelle, étinceler*. Les yeux étincellent à la suite d'études immodérées; exemple, *c*, 298-300
- Etude* trop sédentaire ruine le corps & l'esprit.



prit, <i>c</i> , 289. De l'homme nécessaire à un	
médecin, <i>a</i> ,	17
<i>Evénement</i> à la suite d'un autre; cause de faux	
jugement, <i>b</i> ,	243
<i>Evident</i> . Comment une maladie devient évi-	
dente, <i>a</i> ,	291
<i>Eviter</i> . Comment on évite les erreurs des	
autres, <i>a</i> ,	149
<i>Exact</i> . Exactitude nécessaire en observant,	
<i>a</i> , 244. Avantage résultant, <i>ibid.</i> à ob-	
server & comparer les circonstances;	
avantage résultant, <i>b</i> ,	147
<i>Exalter</i> . La fièvre exalte tous les principes	
de l'urine, <i>b</i> ,	49
<i>Examen</i> . Examiner les choses en détail;	
pourquoi, <i>a</i> ,	176
<i>Excès</i> des passions, <i>c</i> ,	214
<i>Excrément</i> comme signes; en quel cas, <i>b</i> ,	
94. Couleur des excréments, 93. Leur fer-	
meté, <i>ibid.</i> Noirs, 95. Causes des mala-	
dies, <i>c</i> ,	160-162
<i>Excrétions</i> , causes des maladies, <i>c</i> , 154. Ré-	
flexions sur cet article, <i>c</i> ,	206, &c.
<i>Excroissance</i> adipeuse dans la poitrine; cause	
de la mort, <i>a</i> , 377. Voyez <i>Hémorroïdes</i> .	
<i>Exercer</i> , <i>exercice</i> . L'exercice ne donne ja-	
mais le génie nécessaire à un médecin, <i>b</i> ,	
181. Comme cause de maladies, <i>c</i> , 143.	
Voyez <i>Mouvement</i> .	
<i>Expectoration</i> comme signe, <i>b</i> , 78. Erreur de	
Baglivi, <i>b</i> ,	80
<i>Expérience</i> ; ce que c'est, <i>a</i> , 7; <i>a</i> , 49. Fausse	
expérience, <i>a</i> , 8-9, &c. Faux jugemens	
du peuple sur l'expérience, <i>a</i> , 9-10. Ce	

## DES MATIERES. 467

- que suppose la vraie expérience, *a*, 44.  
 Comment elle deviendrait inutile, *a*, 142.  
 Chacun en appelle à l'expérience, *a*,  
 213, &c.  
*Exposition* publique des malades, *a*, 96; *b*,  
 193  
*Extravasation* du sang. Voyez *Colere*, *c*, 220.  
*Extraits* mal exécutés, *a*, 132

## F

- FACHER.** Plus on se fâche contre les  
 maux, plutôt on succombe, *b*, 134  
*Façtes*, (idées) *a*, 117  
*Faculté* habituelle de voir n'est pas toujours  
 nécessaire pour bien saisir un objet, *a*, 184  
*Fanatique.* Effets du fanatisme, *b*, 141, &c.  
*Farine* gâtée; ses mauvais effets, *c*, 18  
*Fatras* des écrivains des âges précédens, *a*,  
 119  
*Favoriser.* Le concours des circonstances fa-  
 vorise quelquefois l'ignorance, 184  
*Faux.* Certaines gens voient toujours faux,  
*a*, 192. Facilité de raisonner faux, *b*, 219  
*Fautes* des malades; leurs suites, *a*, 283  
*Fécales*, (matieres) rendues dans un mouve-  
 ment de crainte, *c*, 231  
*Femme.* Les femmes voient mieux certaines  
 choses, *a*, 181. La plupart des femmes  
 n'ont d'esprit que sur le sein, *c*, 341  
*Fermentation*, danger de ses vapeurs, *b*, 416  
*Fermeté* nécessaire à un médecin, *a*, 239.  
 Son avantage dans les maladies, *b*, 120-  
 134

- Feu* sortant par les yeux à la suite de l'étude immodérée, *c*, 297
- Fièvre*. Catarrhales communes en Suède, *a*, 82. Putrides & malignes, communes vers le midi, *a*, *ibid.* Augmente le nombre des pulsations; ces pulsations marquent le degré, *b*, 9. Quand y a-t-il de la fièvre, *b*, 9; maligne, 103; de Siam, 104. Convulsions dans les fièvres, *b*, 116; intermittentes, *b*, 254; hystérique de Manningham, *c*, 269; tierces, dangereuses, *a*, 111; continues; état du pouls, *b*, 13
- Fille*. On ne les habille aujourd'hui que pour leur procurer une belle gorge, *c*, 341
- Fistule* au canal salivaire, *c*, 156
- Fixer*. L'esprit ne peut pas se fixer long-temps sur un même objet, *a*, 183
- Flaques*. Effets des eaux croupissantes, *b*, 389
- Flatterie*: basse flatterie des médecins, blâmée par Galien, *a*, 36
- Flatuosités* causées par l'usage du thé, *c*, 124
- Fleurs-blanches* causées par le thé, *c*, 126, par le café, 135
- Fluide*. Moteur ou nerveux, irrégulier; effet, *a*, 157
- Fluidité* des urines, *b*, 56
- Fœtus* (le) est une vraie plante, *b*, 24
- Foi*. Bonne foi dans les rapports, *a*, 232
- Folie*. Des prétendus Adeptes, & de ceux qui trouvent du sens commun dans leurs rêveries, *a*, 68. Causée sur-tout par des richesses subites, *c*, 219
- Folie* de l'étude, *c*, 339
- Fonction*. Fonctions naturelles, *a*, 163, vi



## DES MATIERES. 469

- tales, *a*, 162. Des viscères, *a*, 163. Les fonctions vitales & naturelles ne dépendent pas de notre volonté, *a*, 165. Sagesse du Créateur à cet égard, *ibid.*
- Fonds* d'une maladie; avantage de le bien saisir, *b*, 225
- Force* vitale; c'est ce qu'on doit entendre par la nature, considérée dans l'homme, *a*, 155. Du cœur caractérisée par le pouls, *b*, 8. Du pouls, *b*, 12-13. Des malades comme signes, *b*, 118. Voyez *Manque*. Plus grande d'une partie; ce qui en résulte, *c*, 396-398. Force de l'âge, *c*, 360. Forces que la nature peut opposer aux causes des maladies, *c*, 414-439
- Forêts*: avantages & désavantages de leur proximité, *b*, 405
- Formule*. L'art de fixer des formules générales fait les grands hommes, *a*, 145
- Fortifier*. Abus du peuple à cet égard, *b*, 121
- Foudre*. Voyez *Effervescence*.
- Fouquet*, sous Louis XIV, meurt de joie, *b*, 218
- Frais*, fraîcheur de l'air, *c*, 168
- Frayeur*. Ses effets, couleur des cheveux changée, défaillances; circulation du sang arrêtée, *c*, 229. Mort du cardinal Espinosa, de Philippe V, d'un ministre de Philippe II, & N.
- Freind*, parlant des charlatans, *a*, 87. Sentiment sur les observations particulières, *a*, 256, & générales, *a*, 257. Sur les signes mortels, *a*, 257. Voyez *Pénétration*.

*Fréquence du pouls, b, 11. Voyez Plein; Dureté.*

*Fréquentation des petits esprits, dangereuse, a, 180*

*Froid. Il ne faut pas trop se couvrir pour s'en garantir, c, 344. Voyez Air.*

*Froid humide; ses effets, b, 340-341. Respiration froide, b, 37*

*Froideur de l'esprit, a, 183*

*Fromage. Son utilité & ses inconvénients, c, 42*

*Fruit; ses avantages, c, 25*

*Fureur à la suite d'une terreur, c, 249-252.*

*Utérine, à la suite d'un amour malheureux, c, 278. Description de cette maladie, ibid. Remède, c, 279*

*Fureur utérine, avec épilepsie, b, 119. Même maladie causée par une piété mal entendue, c, 316 & suiv.*

## G

**G** *ALE. Voyez Inoculation. Gale à la tête des enfans.*

*Galien, a, 54-55. Idée de ses talens, a, 121*

*Etudié seul au treizième siècle, a, 124*

*Galénistes, a, 57. Leur théorie, a, 129.*

*Galien; ses subtilités sur le pouls, b, 7*

*Gangrène dans les inflammations de poitrine; son signe, b, 72*

*Gas dangereux de la fermentation vineuse, b, 416*

*Gelées des viandes, c, 49*

## DES MATIERES. 471

- Général*, généraliser, généralité. Avantage de généraliser; c'est par-là qu'on établit les principes, *a*, 144. Comment la médecine passa aux principes généraux, *a*, 242.
- Génie* préjudiciable sans l'érudition, *a*, 66. Le même dans tous les arts, *a*, 186. Ne fait que changer de rapport dans les différens arts, *a*, 187. Différence du génie & de l'esprit d'observation, *b*, 157. Prerogatives du génie, *b*, 159. Ce qu'il est, *ibid* 160, &c.
- Genre* nerveux; cours du fluide moteur, *a*, 157. Ce qu'on entend par genre de maladie, *a*, 302; de vie, doit être connu pour juger d'une maladie, *a*, 365.
- George II*, roi d'Angleterre; déchirement de l'aorte, *a*, 339.
- Gland*, comme aliment; réflexions, *c*, 21.
- Gloire*. Il faut moins chercher sa gloire que la vérité, *a*, 248. Son comble; comment, *b*, 157.
- Gottingue*, ville mal saine, *b*, 388.
- Goût*, mauvais goût; se voit par-tout, *a*, 181. Indéterminé, *a*, 182. Faux goût, *a*, 218. Ses différens états comme signe, *b*, 76-77. Joint à la lecture; son avantage, *a*, 91.
- Goutte*, se manifeste peu à peu, *a*, 349.
- Grand* pouls. Voyez *Plein*.
- Grands* hommes, *b*, 173.
- Grecs* (les) sont encore les modèles de la plus grande exactitude à observer la nature, *a*, 245.
- Groissement* de dents, comme signe, *b*, 115.



## H

**H**ABILETÉ à observer, *a*, 173, à saisir les choses du premier coup d'œil, *b*,

171

*Habillement*. Abus résultans à cet égard, *c*, 340. Quand, & pourquoi on peut quitter & reprendre les habits de diverses saisons, *c*, 345. Voyez *Habitude*.

*Habitude* de voir; son avantage, *a*, 144-178. On doit y avoir égard en bien des choses, *c*, 345-346. Son influence sur la sensibilité, *c*,

422-438

*Haën*, (Antoine) *a*,

111. 231

*Haleine*. Ses différences, quant à la respiration marquée par Hippocrate; erreur de l'auteur, *b*,

27

*Haller*, jugement d'Aristote, *a*, 121. Sur le pouls, *b*,

25

*Hardieffe* prudente; ses heureuses suites, *a*,

240

*Harmonie* de l'organisation; trouble, effet, *a*,

156

*Hémoptisie*. Voyez *Crachat*.

*Hémorragies*. Comme signes, *b*, 110. De l'utérus, *b*, 101. Des poumons, *b*, 102.

Leur danger dans les fièvres malignes;

exemple, *b*, 103. De l'utérus, *c*, 193.

Etranges à la suite d'un emportement.

Voyez *Colere*, *c*,

220

*Hémorroïdes*, danger de les guérir, *a*, 362, &c. Leur avantage, *b*, 94, à la suite du chagrin, *c*,

262

## DES MATIERES. 473

- Héréditaire.* Difficulté que présentent ces maladies, *a*, 337, &c. Vice héréditaire, *c*, 394-395
- Hétérogène*, (cause) *a*, 170
- Hippocrate*, *a*, 2-3. Ses grandes vues; pere de la médecine dans tous les âges, depuis lui, *a*, 120. Son attention scrupuleuse, *a*, 268. 273. 289. 292; *b*, 151. 154
- Histoire*, *historique*, *historien*; ce qu'est l'histoire pour le philosophe, *a*, 195. Ses avantages, *a*, 196. Défaut des histoires, *a*, 197. Talent nécessaire pour en profiter, *a*, 198-199. Naturelle des maladies; leur importance, 261-262. Ce qui fait la partie historique des maladies, *a*, 289; *b*, 151. Sa nécessité, *a*, 107
- Homme*. Moyen de le connoître, *a*, 197. Hommes mal observés & mal jugés, *a*, 221. Le même par-tout dans les mêmes circonstances, *a*, 272. De génie, *b*, 163
- Homogène*, crise, *a*, 170
- Hôpital*. Le peu d'avantage que procurent les hôpitaux pour perfectionner l'expérience, *a*, 265. Effet de leur mauvais air, *b*, 374
- Hottentots*, font la plus grande partie des hommes, *a*, 90
- Houlier*, jugement qu'il portoit de Fernel, *a*, 92
- Huile*, dans le cas d'hydropisie, dans le diabète, *b*, 204. Comme aliment, *c*, 29
- Humeur* revêche, comme signe, *b*, 136. Mauvaise humeur à la suite du chagrin, *c*, 262
- Humidité*, air humide; ses effets, *b*, 334.

- Voyez *Air*. Humidité des lieux, *b*, 336.  
 Effet de l'humidité de l'air sur les hydro-  
 piques, *b*, 380  
*Hydrophodie*, *b*, 206  
*Hydropisie* de poitrine; difficulté du diagnos-  
 tic, *b*, 31, 115. Tranquillité des hydro-  
 piques; signe, *b*, 160. Précaution dans la  
 cure, *b*, 203. Voyez *Huile*. *Hydropisie*  
 à la suite du chagrin, *c*, 262  
*Hygiène*; ses préceptes ne feront jamais évi-  
 ter toutes les fautes contre la santé, *c*, 346  
*Hypochondriaque*; (affection) causée par l'u-  
 sage du thé, *c*, 124-125. La peur est dan-  
 gereuse sur-tout à ces sujets, *c*, 235  
*Hypothèse* ridicule, *a*, 160. Abus des hypo-  
 thèses, *a*, 224-225, &c.  
*Hystérique*, (affection) respiration difficile, *b*,  
 33. La peur est sur-tout dangereuse à ces  
 sujets, *c*, 235. Fièvre hystérique de Man-  
 ningham; ses symptômes; ses suites, *b*,  
 269

## J

- J**ALOUSIE; ses inconvénients, *a*, 239.  
 Basse jalousie des ignorans, *c*, 280-281.  
 Cause de la folie chez des femmes, *c*, 283  
*Idée*. Idées simples, *matiere* brute de nos  
 connoissances; comment l'esprit forme les  
 idées composées, *a*, 3. Idées simples, base  
 de toutes les sciences, *a*, 6, dominante;  
 cause de l'erreur, *a*, 219. Comment on  
 acquiert une vraie idée des maladies, *a*,  
 299. Idée d'un effet & d'une cause, *b*,  
 286. Toute idée tient à un autre avantage



<b>DES MATIERES.</b>	<b>475</b>
qui résulte de cette proximité, <i>c</i> ,	872
<i>Idiosyncrasie</i> , <i>c</i> ,	382-385
<i>Jeu des passions</i> , <i>c</i> ;	215
<i>Jeunesse</i> , a quelquefois plus d'expérience que la vieillesse, <i>a</i> , 10, 147; sur-tout aidée du génie, <i>b</i> ,	172-177
<i>Ignominie</i> d'un vieux médecin routinier, <i>a</i> , 11	
<i>Ignorance</i> , cause & appui de la routine, <i>a</i> , 29-30. On peut être ignorant avec raison, <i>a</i> , 161. Le plus grand ennemi de la vérité, <i>a</i> , 238-239. Cause des faux jugemens, <i>a</i> , 334; <i>b</i> , 266. Envie qui l'accompagne, <i>c</i> ,	280
<i>Illusion</i> des sens; la prudence l'empêche, <i>a</i> ,	245
<i>Imaginer</i> , <i>imagination</i> , <i>b</i> , 161-163. L'imagination assujettie à la force d'esprit, <i>b</i> , 171. Forte imagination; ses inconvéniens, <i>c</i> ,	213, &c.
<i>Imagination</i> frappée sur les reliquats des maladies vénériennes, <i>c</i> ,	412
<i>Imiter</i> . La médecine est l'imitation de la nature, <i>b</i> ,	148
<i>Impatience</i> de l'esprit, <i>a</i> , 183. Elle ôte la confiance légitime en ses propres talens, <i>a</i> , 245. Des malades; ses mauvais effets, <i>b</i> ,	136
<i>Imposture</i> , démasquée par Hippocrate, <i>a</i> , 235	
<i>Impression</i> des sens, <i>a</i> ,	2
<i>Inaction</i> de l'esprit; ce qui en résulteroit, <i>a</i> ,	174
<i>Incertitude</i> de certaines choses, ne diminue en rien la certitude des vrais principes de l'art, <i>a</i> , 215. Des signes, <i>a</i> ,	330. 332

<i>Incurable</i> ; pourquoi tant de maladies regardées comme telles, <i>b</i> ,	147
<i>Indications</i> . Comment on les reconnoît, <i>a</i> ,	268
<i>Indignation</i> ; ce que c'est; ses effets, <i>c</i> ;	270.
Exemple rapporté de M. de Haller, <i>c</i> ,	271.
Autres exemples, <i>c</i> ,	272
<i>Individu</i> , <i>individuel</i> . Observations individuelles. Il faut les rappeler à des notions générales, <i>a</i> ,	141.
Comment chacun profite des découvertes des autres, <i>a</i> ,	147.
Maladies de chaque individu difficiles à saisir, <i>a</i> ,	277
<i>Induction</i> ; son usage, <i>b</i> , 190, 218. Comment on procède par cette voie, <i>b</i> ,	220.
Son avantage, <i>ibid</i> . Son étendue, <i>b</i> ,	221-222, &c.
<i>Inégalité</i> des pulsations, trois en nombre, <i>b</i> ,	17
<i>Infester</i> . Voyez <i>Vapeur</i> .	
<i>Inflammable</i> . (vapeurs) Voyez <i>Alth</i> .	
<i>Inflammation</i> . Maladies inflammatoires qui sont très-dangereuses sans le paroître, <i>a</i> ,	112.
Especies différentes, <i>a</i> ,	300, &c.
N'est pas toujours accompagnée de fièvre dès l'abord, <i>b</i> ,	11.
De poitrine, remarque essentielle sur l'état de la respiration, <i>b</i> ,	33.
Cause alternative d'inflammation de poitrine & d'hydropisie de poitrine, <i>c</i> ,	409
<i>Inoculation</i> , <i>b</i> ,	199, &c.
<i>Insectes</i> dans les grains, <i>c</i> ,	19
<i>Insuffisance</i> des signes pris solitairement, <i>b</i> ,	20-23

## DES MATIERES. 477

- Intellect, intellectuel, intelligence* ; différence de ce génie. Voyez *Génie*, *b*, 63-65.  
*Lenteur* de l'intelligence sans génie, *b*, 164  
*Interprète* de la nature, (médecin) *a*, 133  
*Interroger*, l'art d'interroger très-difficile, *a*, 148  
*Inventer*. Le mérite de l'invention ne se sent qu'avec le génie, *a*, 187  
*Joie* subite; ses effets dangereux, *c*, 217  
*Jours* critiques, *a*, 80  
*Issue* des cures; d'où elle dépend le plus souvent, *a*, 239. Différence des maladies par rapport à leurs progrès & à leur issue, *a*, 290. Faux jugement, *b*, 243  
*Juge* incompetent du médecin, *b*, 240  
*Juger*, jugement. Sans jugement, la lecture affoiblit l'esprit, *a*, 118. Jugement erroné; effet des passions, *a*, 221. Récusable, *b*, 211. Arbitrairement, des causes, *b*, 265. Voyez *b*, 240 sur les faux jugemens.  
*Ivraie*, *c*, 4

## L

- L** *AIR* des femmes; son abondance; sa suppression, *c*, 205-206. Comme aliment, *c*, 30-34  
*Langue*; son état comme signe, *b*, 75  
*Lenteur*. Il faut étudier la nature avec lenteur, *a*, 246. Du pouls, *b*, 11  
*Lier*. L'art de lier les phénomènes, est ce qui fait le génie du médecin, *b*, 176  
*Limitrophe*. L'air peut être différent dans des pays limitrophes, *b*, 440



- Linges.* Changement de linge supprime les règles & les lochies, *c*, 345  
*Litharge.* Voyez *Mine*.  
*Livres.* Comment un livre est intéressant, *a*, 135. De médecine; dangereux à lire à ceux qui ne sont pas instruits, ou qui ont l'imagination trop forte, *c*, 235 & 310  
*Lochies*, *c*, 201-205  
*Logique*, jointe à l'analogie; ses avantages, *b*, 194  
*Loi.* Cours des maladies, déterminé par des lois immuables, *a*, 313. Les lois de la nature sont celles de la raison, *a*, 234  
*Lune*; son influence, *b*, 272-275

## M

- M** *AGIE*, *b*, 268, &c.  
*Maîtres durs ou ignorans*, anéantissent toute les facultés de la jeunesse, *c*, 304-309  
*Malabare*: médecine ignorante de ce pays-là, *a*, 100  
*Malades* exposés publiquement, *a*, 96; *b*, 193. Obstacles causés par leurs préjugés, *a*, 239  
*Maladies.* Leur différence selon les climats, *a*, 76. Les mêmes essentiellement que du tems d'Hippocrate, *a*, 79-81-82-83. Il y a toujours quelque chose de constant dans les maladies, *a*, 83, & dans les bonnes méthodes, *ibid.* Maladies antécédentes doivent être connues pour juger d'une maladie, *a*, 365. Maladie du pays. Voyez *Nostalgie*, *c*, 264. Voyez *Accoutumer*,

## DES MATIERES. 479

- Maligne.* Il est des temps où les maladies sont presque toutes malignes, *b*, 441
- Mamelles.* La colere fait couler les règles par-là, *c*, 220
- Manger.* Réflexions importantes sur la quantité des alimens, *c*, 65-72
- Manque de forces;* erreur à éviter à cet égard, *b*, 120. Absolu; son danger, *b*, 121
- Marasme* des enfans, *b*, 95
- Marécages,* lieux marécageux; leurs inconvéniens, *b*, 336-339. 386
- Mécanisme.* Le corps se détruit par le jeu de son mécanisme, *a*, 158
- Méconnoître.* Talens des enfans méconnus des maitres scolastiques, *a*, 192
- Médecin.* Il doit connoître l'homme physique & moral, *a*, 17. Ne doit pas être esclave de la routine, *a*, 12. Toujours méconnu s'il est raisonnable, *a*, 33. Les médecins ont été les meilleurs écrivains, *a*, 92
- Médecine.* Ses degrés de certitude. Quel génie elle exige, *a*, 5. Mépris de la médecine, cause de son imperfection, *a*, 37-38. Premier état de la médecine, *a*, 47-48. La bonne médecine est la même partout, *a*, 71. Où elle a pris naissance, *a*, 96. Son époque en Europe, *a*, 97. D'où dépend la vraie médecine, *a*, 141. Sa partie historique très-nécessaire, *a*, 203. Ses progrès, *a*, 273, &c.
- Médicamens,* échauffans, *a*, 74-75. Leur différence selon les climats, *a*, 75. N'ont point d'action sur l'ame, *a*, 165. Sont ou utiles ou nuisibles; pas de milieu, *b*, 150

<i>Méditation</i> de Suisse ; ce que c'est, <i>c</i> ,	311
Danger des grandes méditations, <i>c</i> ,	310.
Est un état d'esprit contre nature, <i>c</i> ,	339.
Rend méfiant, timide, colere, <i>c</i> ,	328
<i>Mélampe</i> , <i>a</i> ,	97
<i>Mélancolie</i> , cause de l'épilepsie, & <i>vice versa</i> ,	
<i>b</i> , 117. Ses suites, <i>b</i> ,	141
<i>Mélancolie</i> causée par les grandes médita-	
tions, <i>c</i> ,	379
<i>Mélange</i> . De faux jugemens aux observations,	
<i>a</i> , 252. Absurde des alimens, <i>c</i> ,	75
<i>Méliceris</i> ; leur danger, <i>a</i> ,	379
<i>Mémoire</i> , érudition mal fondée, <i>b</i> ,	184
<i>Mépris</i> de l'art ; sa cause, <i>a</i> ,	210
<i>Merveille</i> . Abus à cet égard, <i>a</i> ,	233
<i>Météores</i> . Voyez <i>Air</i> .	
<i>Météorologiques</i> . Comment on doit faire ces	
observations, <i>b</i> ,	442
<i>Méthode</i> . Les méthodes doivent-elles différer	
essentiellement selon les pays ? <i>a</i> , 73. Leur	
différence selon les climats, <i>a</i> , 75. Les	
bonnes méthodes également utiles par-tout,	
<i>a</i> , 84. Comment on les détermine quel-	
quefois, <i>b</i> , 192. Voyez <i>Etendue</i> .	
<i>Mine</i> , vapeurs minérales ; leur danger, <i>b</i> ,	
406-412. Moyen d'en préserver les ou-	
vriers, <i>ibid.</i>	
<i>Mobilité</i> extrême de l'esprit dans un homme	
pénétrant, &c. <i>c</i> , 292. Du cerveau, cause	
éloignée de quelques maladies, <i>c</i> ,	293
<i>Mode</i> . Exemple d'un médecin à la mode,	
<i>c</i> ,	347
<i>Morale</i> . Esprit nécessaire à cet égard, <i>a</i> ,	194
<i>Mort</i> .	



## DES MATIERES. 481

- Mort.* Crainte de la mort ; ses effets , *b* ,  
 137. Faux jugement , *b* , 258  
*Mou* , (pouls) , *b* , 14  
*Mouvements* , violens , irréguliers de l'organi-  
 sation. Effet *a* , 156. Spasmodiques perma-  
 nens , *a* , 158. Des malades , comme  
 signes , *b* , 109. Non naturels , comme  
 signes , *b* , 115. Trop grands : leurs incon-  
 vénients , *c* , 143. Défaut de mouvement :  
 ses inconvénients , *c* , 144. Mouvements di-  
 vers , causes des maladies , *c* , 148  
*Multitude* , toujours aveugle , *a* , 29  
*Musc.* Ses avantages , *c* , 354  
*Musique.* Usage qu'en faisoit Pythagore , *c* ,  
 293. Musiciens, exemples fréquens d'extra-  
 vagance , *c* , 312  
*Mystique.* Amour mystique , masque des dé-  
 sirs les plus impurs chez des femmes cloî-  
 trées ; exemples , *c* , 312-323

## N

- N**ATIONAL (tempérament) , *c* , 376  
*Nature* , naturel. La nature cache quelquefois  
 les raisons de ses écarts apparens , *a* , 95.  
 Avantage de l'érudition dans ces cas-là ,  
*ibid.* Comment on peut saisir ses avis , *a* ,  
 108. Ce qu'on doit entendre par les efforts de  
 la nature , *c* , 152, &c. Opinion d'Eller ,  
 fort sentée , *a* , 161, &c. Les vrais mé-  
 decins ont toujours suivi la nature , *a* ,  
 242. Intérieur de la nature ; comment on  
 le connoît , *b* , 145. Des maladies très-  
 embrouillées , *b* , 146. Le génie naturel  
 Tome III. X

seul fait trouver & saisir l'occasion d'agir, <i>b</i> ,	181
<i>Nerfs</i> rendus très-irritables par les études immodérées, <i>c</i> , 296. Foiblesse du genre nerveux, <i>c</i> , 399. Cette foiblesse cause des maux hystériques aux filles dès leur tendre jeunesse, <i>c</i> , 400. Sensibilité résultante de la foiblesse des nerfs, <i>c</i> ,	401
<i>Nex</i> , comme signe, <i>b</i> , 72. Voyez <i>Odorat</i> .	
<i>Nielle</i> . Ses inconvéniens, <i>c</i> ,	5
<i>Nostalgie</i> , <i>c</i> , 264. Cause & symptômes de cette maladie ; exemples, <i>c</i> ,	265-269
<i>Notion</i> directe des choses nécessaires pour comprendre un avis de la nature, <i>a</i> ,	108.
Comment on passe à la notion des maladies, <i>a</i> , 288. Des maladies, ne doit pas se prendre de leur essence ou de leur caractère, <i>a</i> ,	294
<i>Nuits</i> froides ; leurs effets, <i>b</i> ,	360

## O

<b>O</b> BJET. Tout objet a ses rapports fixes, <i>a</i> ,	176
<i>Observations</i> faites dans un pays, peuvent-elles être utiles dans un autre, <i>a</i> , 73. De tous les âges, nécessaires pour former la vraie expérience, <i>a</i> , 101-102. Il faut les rapprocher, <i>a</i> , 141. Caractère des bonnes observations, <i>a</i> , 243. Il faut les répéter, <i>a</i> , 246. Générales ou particulières, <i>a</i> , 255. Avantage des unes & des autres, <i>ibid.</i> &c.	
<i>Observer</i> . Peu de gens sçavent observer, <i>a</i> , 185. Art d'observer, <i>b</i> ,	145

## DES MATIERES. 483

- Occasion*. Le médecin inventeur de l'occasion, *b*, 181, 186  
*Obstacles* à l'esprit d'observation, *a*, 216-273. Aux progrès de la médecine, *a*, 33  
*Occupation* oisive des Observateurs modernes, *a*, 247. Trop grand obstacle à l'expérience, *a*, 263, &c. 264. Exemple, *ibid*. Occupations variées ; leur avantage, *c*, 421  
*Odeurs* ; leurs avantages & leurs inconvéniens, *c*, 353-355. Des urines, *b*, 50  
*Oisiveté*. Sçavoir rester oisif, *a*, 109. Des gens cloîtrés ; écarts de la raison qui en résultent, *c*, 315  
*Ordre* nécessaire en observant, *a*, 250. Nécessaire qu'observent les maladies, *a*, 288. Et rapport des pulsations, *b*, 16. Ordre historique des observations, *b*, 155  
*Organes* ; leur grande mobilité, *c*, 372. Voyez *Sensibilité & Cerveau*.  
*Organisation* heureuse ; moyen d'acquérir une véritable expérience, *a*, 46. C'est l'état de l'organisation qu'il faut sur-tout considérer dans les maladies, *a*, 165

## P

- P**AIN. Danger du mauvais pain, *c*, 3  
*Pâleur*, causée par l'usage du thé, *c*, 123. Par la colere, *c*, 220  
*Paralyse*, *b*, 263 ; *c*, 331  
*Paroxysme*. Voyez *Symptômes, Signes*.  
*Parties*. Toutes les parties de la médecine ne demandent pas le même génie, *b*, 179. ll



faut rapporter chaque partie des sciences à leurs chefs principaux , <i>a</i> ,	145
<i>Particulier</i> . Il faut généraliser les cas particuliers , <i>a</i> ,	69-70
<i>Particularités</i> . Danger de n'avoir pas assez de lecture pour les reconnoître , <i>a</i> ,	111.
Maladies dangereuses par rapport à cela ,	
112. Impénétrables , <i>a</i> ,	228
<i>Passé</i> . Voyez <i>Présent</i> .	
<i>Passions</i> ; leurs effets ne prouvent pas que l'ame agisse immédiatement dans les maladies , <i>a</i> ,	160.
Les passions font mal voir les choses , <i>a</i> ,	217.
Leur opiniâtreté , <i>a</i> ,	219.
Changent l'état du pouls ,	
<i>b</i> ,	9.
Changement qu'elles produisent dans le corps , <i>b</i> ,	129.
Causes éloignées des maladies ; définitions sur les passions & les affections , <i>c</i> ,	209.
Ce sont leurs effets qu'il importe au médecin de connoître , <i>c</i> ,	212.
Comment elles agissent , <i>c</i> ,	213.
<i>Pathognomonique</i> , (signe) <i>a</i> ,	307
<i>Pays-Bas</i> , (Flandre & Hollande) Maladies produites par leurs mauvaises eaux , <i>b</i> ,	389
<i>Peau</i> ; son état comme signe , <i>b</i> ,	97
<i>Peine</i> d'esprit. Voyez <i>Chagrin</i> .	
<i>Peintre</i> , <i>peinture</i> . Peu de juges compétens sur ce sujet , <i>a</i> ,	189
<i>Pellicule</i> . Voyez <i>Urine</i> ; du Sang , voyez <i>Couenne</i> .	
<i>Penchant</i> , <i>c</i> ,	210
<i>Pénétrant</i> . Mobilité & sensibilité extrêmes de l'esprit dans un homme pénétrant , <i>c</i> ,	292

## DES MATIERES. 485

- Pénétration.* Moyen d'éviter l'erreur ; ses avantages , *a* , 148-149. Requête en médecine , *b* , 176-177.
- Perception des sens* , *a* , 2-3. Comment elles feroient inutiles , *a* , 174.
- Périodes des crises* , *a* , 316 , &c.
- Peste.* Voyez *Inoculation* ; & *b* , 203. Se propage plus aisément par la peur , *c* , 232.
- Petite-vérole* , *b* , 207.
- Peuple* , *a* , 9. 90. 236 ; *b* , 232.
- Peur* , *c* , 231. 234. 236. 240.
- Phénomènes.* Quatre sortes de phénomènes à considérer dans le corps , *a* , 168. Tout phénomène est déterminé par une cause , *a* , 169. Les plus communs sont les plus inconnus , *a* , 266. Leur avantage , *ibid.* Comment on doit les observer , *a* , 277. C'est par les phénomènes qu'on doit apprendre à connoître les maladies , &c. *a* , 298. Accidentels ; leur cause , *b* , 149. Que l'on cherche à connoître au pouls , *b* , 8.
- Philosophie* , *a* , 6. 7. 98.
- Phtisie.* De combien de causes elle peut provenir , *a* , 302. Particulière ; ses crachats comme signe , *b* , 80.
- Physiologie* , *b* , 216.
- Physionomie des maladies* , *a* , 204 ; *b* , 71.
- Physique.* Les découvertes les plus simples ont leur importance en physique , *a* , 248. Les mêmes causes physiques ont toujours les mêmes effets , *a* , 272.
- Pierre.* Incertitude de ses symptômes , *a* , 333.
- Piété superstitieuse & mal entendue* ; ses mauvaises suites , *c* , 314.

<i>Plantes.</i> Comparaison des plantes avec les maladies, <i>a</i> , 272. Danger des vapeurs de certaines plantes, <i>b</i> ,	403-406
<i>Plein</i> , (pouls) <i>b</i> ,	13
<i>Pleurésie</i> , <i>pleurétique</i> , <i>a</i> , 79; <i>b</i> ,	107
<i>Plomb.</i> Danger des vaisseaux de plomb, <i>c</i> , 64	
<i>Poisson</i> , comme aliment, <i>c</i> ,	50-52
<i>Pourrite</i> , (inflammation de) <i>b</i> , 21. Danger du manque de forces lors de l'expectoration, <i>b</i> ,	119
<i>Position</i> des malades dans le lit, comme signe, <i>b</i> , 109, 110	
<i>Pouls</i> , connu & différencié par Hippocrate, <i>b</i> , 2-7. Circonstances qui font des différences dans le pouls, <i>b</i> , 8. De l'état de santé est le point d'où il faut partir, <i>ibid.</i> Combien il y bat de fois, <i>b</i> , 9. Foible, 15; plein, 13; fort <i>ibidem.</i> Fréquent, <i>ibidem</i> , 14-15. Mou, <i>ibidem.</i> Dur, <i>ibid.</i> 16. Ordre & rapports des pulsations, 16. Inégalité du pouls, 17. Redoublement, <i>b</i> , 18. Changement, 20-21-22. Différences à différentes parties, <i>b</i> , 23. Fréquence du pouls. Voyez <i>Colere</i> , <i>c</i> , 220	
<i>Poumon.</i> Les hémorragies qui se font par les poumons ne procurent pas de crise heureuse, <i>b</i> ,	102
<i>Pourpre scorbutique</i> , <i>b</i> ,	296
<i>Pourri.</i> Voyez <i>Putréfaction.</i>	
<i>Praticiens routiniers</i> ; leurs abus, <i>a</i> ,	212
<i>Pratique aveugle</i> ; ses désavantages, <i>a</i> , 148.	
Premier objet de la pratique, <i>a</i> , 293.	
Exige un vrai génie, &c. <i>b</i> ,	177
<i>Préjugés.</i> Abus & dangers des préjugés, <i>a</i> ,	



## DES MATIERES. 487

31. 217. Laissent encore quelques moyens de reconnoître les choses comme il faut, *a*, 219. Peuvent devenir passion, *a*, 220. Sur les avantages de l'âge, *a*, 9-12. *Présent*. Le présent & le passé comparés, font voir les degrés d'espoir ou de danger, *a*, 315. *Prestiges*; leur cause, 270. *Principe*. Simples, compliqués; certains, incertains, *a*, 3. La médecine a ses principes, *a*, 94. Il est des exceptions aux principes généraux, *a*, 94. Pourquoi, *a*, 95. Comment on les établit, *a*, 141. De l'urine, *b*, 49. Différens principes souterrains, dont l'effervescence produit dans l'air de mauvais effets, *b*, 432. *Probabilité*; quand elle supplée aux principes constans, *b*, 170. Il faut un vrai génie pour les saisir, *b*, 176. 194. Sur-tout en médecine, *ibid*. Son importance, *b*, 190. Comment on en trouve le plus haut degré, *b*, 191. *Prochaine*, (cause) *b*, 297. *Promptitude* du pouls, *b*, 11. *Pronostic*. Ses signes, *a*, 324. Réserve nécessaire à ce sujet, *a* 329, &c. & 333. De l'auteur dans les maladies inflammatoires, *b*, 135. *Pudeur*, *c*, 253. *Pulsation*. Les pulsations peuvent augmenter sans changement dans la respiration, *b*, 25. *Putréfaction* de l'air renfermé, *b*, 361-380. *Putride*. Matière putride dans les intestins,

cause d'une extrême foiblesse, *b*, 120

## Q

**Q**UALITÉ des bonnes observations, *a*, 241. D'un bon récit, *a*, 255. Intrinsèques des maladies; comment on les aperçoit, *b*, 175

## R

**R**ALEMENT, *b*, 32. Râle; sa cause, *b*, 40. Comme signe, *ibid.* *b*, 41

*Raison, raisonner.* Il ne faut en médecine raisonner que d'après des faits, *a*, 2, 211. Le raisonnement doit aider l'habitude, *a*, 26. *Suffisante*, ou principe éloigné, *a*, 168. *Déterminante*, ou cause proprement dite, *a*, 169. Retour de la raison, signe; *b*, 141

*Rapport.* Premiers rapports des phénomènes s'aperçoivent par les sens, *a*, 169. Rapports sinceres des observations, *a*, 247. Des pulsations, *b*, 16. De la cause à l'effet, *b*, 289

*Rapprocher*, les observations, *a*, 141

*Redoubler, redoublement* des pulsations, *b*, 18

*Regard*, comme signe, *b*, 72

*Régime* mal approprié dans les maladies, *b*, 148. Excès dans le régime; a ses avantages, *c*, 418

*Règle.* Deux règles essentielles pour l'observation, *a*, 171. Le génie seul peut déduire des règles de l'observation, *a*, 267. Règles des femmes, *b*, 274; *c*, 287. Leur trop longue durée, *c*, 193, &c. Leur suppression, *c*, 287

## DES MATIERES. 489

195 - 198. Leur cessation naturelle, *c*,  
 198, &c. Suppression. Voyez *Colere*, *c*,  
 220

*Relatif*. Tous les effets des causes sont rela-  
 tifs par rapport aux différens individus, *c*,  
 416

*Religion* nécessaire dans un médecin, *a*, 60.  
 N'a pas prétendu faire des médecins, *a*,  
 166. Ecart de l'imagination au sujet de la  
 religion, *c*, 312

*Remèdes* superstitieux, *a* 233, &c.

*Repos*, comme cause de maladie, *b*, 243

*Respiration*. Signe important, *b*, 24. Signe  
 peu important dans les fièvres aiguës, *b*,  
 24. Voyez *Pulsation*; rapport des pul-  
 sations à la respiration, *b*, 25. Cause de  
 son dérangement, *b*, 26. Grande, 27.  
 Distinction d'Hippocrate, *ibid*. Fréquente,  
*b*, 29-30. Rare, 32. Difficile, *ibid*. 32.  
 Inégale, 34. Grande & fréquente, 35.  
 Rare aux approches des délires, *ibid*.  
 Petite & fréquente, 38. Très-grande &  
 très-fréquente, *ibid*. Très-rare & très-  
 grande, *ibid*. Très-rare & très-petite, 37.  
 Très-élevée, 39

*Ressemblance* nécessaire entre la maladie & sa  
 description, *a*, 253. Ce que c'est, *b*, 190

*Resources* singulières de la nature, *c*, 415

*Retard* du pouls; son indication en certains  
 cas, *b*, 10-18

*Retour* de la raison; signe, *b*, 141. Exemple.

*Réunion* des signes. Voyez *Signes*.

*Riz* dangereux près des villes, *b*, 401. Ses  
 inconvéniens comme aliment, *c*, 29



<i>Rome.</i> Temps où la médecine y étoit ignorée, <i>a</i> ,	100
<i>Routes</i> constantes de la nature, <i>a</i> ,	273
<i>Routine.</i> Son aveuglement, ses abus, <i>a</i> ,	12
jusqu'à 30. Cause de ses abus., <i>a</i> ,	26
<i>Rum</i> , <i>c</i> ,	94

## S

<b>S</b> aignée, <i>a</i> , 74. Comme signe, <i>b</i> ,	105
<i>Salive.</i> Ses avantages & ses inconvéniens, <i>c</i> ,	154-156
<i>Sang</i> abondant aux poumons, dérange la respiration, <i>b</i> ,	30
Arrêté au centre du corps par un mouvement de colere, <i>c</i> ,	220
Voyez <i>Saignée</i> .	
<i>Santé</i> , <i>c</i> ,	419
<i>Saveur</i> des urines, <i>b</i> ,	50
<i>Schinzpach</i> ; (bains de) leur avantage, <i>c</i> ,	351
<i>Sciences.</i> Différences des sciences, <i>a</i> ,	4
Toutes les sciences sont sœurs, <i>a</i> ,	102
Nécessaires à un médecin, <i>a</i> ,	114
En quoi consiste la vraie science, <i>a</i> ,	139
Diverse influence de la science, <i>a</i> ,	147
Sur l'expérience, <i>a</i> ,	147
Ses avantages pour un médecin, <i>a</i> ,	203
Avantages particuliers des sciences, <i>c</i> ,	286
<i>Secte.</i> Ce qui sent la secte est blâmable, <i>a</i> ,	251
<i>Sédiment</i> des urines, <i>b</i> ,	61
<i>Sédentaire</i> , vie; ses inconvéniens, <i>c</i> ,	145
146. Voyez cependant, <i>c</i> ,	428
<i>Seigle</i> ergoté; les funestes effets, <i>c</i> ,	6-18
<i>Semence.</i> Avantages & désavantages de son	

## DES MATIERES. 491

excrétion, *c*, 171-187. Perte de semence  
 à la suite d'une frayeur, *c*, 231  
*Sens*, premiers moyens d'acquérir des con-  
 noissances, *a*, 1. Apperçoivent les pre-  
 miers rapports des objets, *a*, 169. Leur  
 certitude, *a*, 215  
*Sensations*. Source de nos connoissances ;  
 comment, *a*, 175. Certitude qui en résulte,  
*b*, 214  
*Sensibilité*, *c*, 262. 365-8. 373. 381. 410  
*Sentir*. Maniere de sentir des malades ; cause  
 des jugemens qu'ils portent de leurs ma-  
 ladies, *b*, 123  
*Sexe*. Les différens sexes ont chacun leurs ma-  
 ladies, *c*, 362. Maladie du sexe, *c*, 363  
*Signes* ; leur fin, *a*, 277. Théorie des signes,  
*a*, 309. Ce que c'est qu'un signe, *ibid.*  
 Tout signe de maladie est effet de la ma-  
 ladie, *ibid.* Leur importance, *a*, 310. De  
 l'état présent, les premiers à observer, *a*,  
 311. Décrétoires, *a*, 314. Incertitude des  
 premiers médecins sur les signes, *a*, 314.  
 Ce que font les vrais signes des maladies,  
*a*, 325. Leur réunion donne la connois-  
 sance nécessaire, *a*, 333. Souvent insuf-  
 fisans, *ibid.* Ne font pas voir si les ma-  
 ladies précédentes influent sur la maladie  
 actuelle, *a*, 337. Manquent quelquefois  
 absolument, *a*, 338, &c. Exemples ; in-  
 certitudes des signes généraux, *b*, 69.  
 Pris de l'ensemble du corps, *b*, 70  
*Singularités* de certains sujets, *c*, 382-385.  
 Leur cause, *ibid.* Naturelles ou factice, *c*,  
 386. Habituelles, *c*, 387

- Sobre*. La sobriété n'est pas toujours avantageuse, *c*, 426
- Solitude*. Cause principale des affections hypochondriques & hystériques, *c*, 262
- Solution*. Il faut connoître les solutions naturelles des maladies, *b*, 148
- Sommeil*, troublé par l'usage du thé, *c*, 124. Procuré par le café, *c*, 136, &c. Cause de maladie, *c*, 150. Perte du sommeil à la suite d'une étude immodérée, *c*, 300
- Sorciers*, *a*, 233 ; *b*, 268, &c.
- Soubresaut* des tendons comme signe, *b*, 115. Voyez *Mouvements non-naturels*.
- Soupirs*. Observation essentielle, *b*, 34
- Spiritueux*. Force de l'habitude relativement aux boissons spiritueuses, *c*, 427. Voyez *Distiller*.
- Stéatome* ; leur danger ; difficulté de les guérir. Voyez *Hémorroïdes*, *a*, 362-377
- Sterilité*, causée par les fleurs-blanches à la suite de l'usage du thé, *c*, 127
- Stupeur* & autres maux à la suite d'une étude immodérée, *c*, 300
- Stupide*. Charlatan, *b*, 230
- Sueur*. Abus des sueurs, *a*, 227. Inconvénient de leur suppression, *c*, 169
- Sucre* ; ses avantages & ses inconvénients, *c*, 53
- Sueurs* comme signe, *b*, 96. Froïdes, 97. Abondantes, *ibid.* 98. Ne font pas toujours l'effet de la fréquence du pouls, *b*, 99. Leurs avantages & désavantages, *c*, 166. Sueurs mortelles à la suite de la crainte, *c*, 231



## DES MATIERES. 293

- Superstition* ; ses abus , *a* , 229 , &c. Cause de la décadence des sciences , *a* , 336 , &c.
- Supporter*. Avantage de supporter les maux patiemment , *b* , 133
- Supposition*. Certaines gens n'ont produit que des observations supposées , *a* , 225
- Surnaturel*. Quand une chose ne peut pas être telle , *c* , 170
- Symptomatologie*. Mal exécutée , *a* , 132
- Symptômes*. Combien il est utile de sçavoir les saisir , *a* , 108. 110. Ce que c'est , *a* , 278. leur différence , *a* , 279. Symptômes essentiels , *a* , 280. Analogues aux essentielles , *a* , 281. Epigénomènes , *a* , *Ibid.* Analogues aux Epigénomènes , *a* , 282. Leur cause , *a* , 283. Non essentiels , *a* , 284. Importance des symptômes essentiels , *a* , 284-285. Chroniques , *a* , 284. Leur utilité , *a* , 285. Ne sont pas la maladie , *a* , 287. Signes symptomatiques & critiques aisément confondus , *a* , 318. Font connoître les signes , *b* , 145
- Système*. Abus des systèmes , *a* , 227. Des maladies ; comment on l'apperçoit , *b* , 145. On ne peut établir de système sur les tempéramens , *c* , 381-382 , &c.

## T

- T**ACHES , causées par des extravasations sous-cutanées. Voyez *Colere* , *c* , 220
- Tact* délicat, naturel ; principe de l'esprit d'observation ; il met l'esprit en liberté , *a* , 175-176
- Tania* , *b* , 275

<i>Tafia</i> , <i>c</i> ;	97
<i>Talent</i> naturel , antérieur à tous les préceptes des arts , <i>a</i> , 188 ; <i>b</i> ,	185
<i>Tamife</i> . Voyez <i>Alth.</i>	
<i>Tarentule</i> , <i>b</i> ,	267
<i>Tempérament</i> comme signe , <i>b</i> , 122. Ce que c'est , <i>ibid.</i> Comment on l'apperçoit , <i>b</i> , 123-124. Différentes dispositions aux maladies résultantes des tempéramens des différens âges , <i>c</i> , 357. Comment le tempérament donne occasion aux maladies , <i>c</i> , 364. Comment on connoît le tempérament , <i>c</i> ,	375
<i>Température</i> . Effet des différentes températures des climats , <i>b</i> ,	438
<i>Temples</i> , lieux où les malades alloient consulter , <i>a</i> ,	98
<i>Temps</i> & le génie doivent se réunir pour former les arts , <i>a</i> , 103. Certains temps sont plus propres à causer certaines maladies , <i>a</i> , 289. Différens des crises , <i>a</i> , 316 , &c. Comment on les reconnoît , <i>ibid.</i> Difficulté à cet égard , <i>a</i> ,	318
<i>Terme</i> . Il faut appercevoir le terme où les signes se différencient, avant d'agir , <i>a</i> , 336	
<i>Terreur</i> ; ses effets , <i>c</i> , 224-225. Ses dangers , sur-tout dans l'enfance , <i>c</i> , 241. Maladie singulière causée par-là , <i>c</i> , 243-248	
<i>Tête</i> . Coups à la tête ; leur danger , <i>a</i> , 338	
<i>Thé</i> comme boisson ; ses avantages & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	109-129
<i>Théorie</i> . Idée d'une vraie théorie , <i>a</i> , 194	
<i>Toile</i> sur les urines , <i>b</i> ,	65-69
<i>Tophus</i> . Voyez <i>Dépôt</i> ; & <i>c</i> ,	352

## DES MATIERES. 495

- Totalité.* Se connoît par les parties, *a*, 267
- Trait.* Traits du visage comme signe, *b*, 71
- Traitement.* Leur choix n'est pas toujours au pouvoir du médecin, *a*, 137
- Tranquillité* d'ame & d'esprit, nécessaire à un médecin, *a*, 235. 216. 240. Voyez *Résignation*; & *b*, 139-140
- Transpiration*; ses avantages & désavantages, *c*, 164-168
- Tremblement* des lèvres, comme signe, *b*, 116
- Tristesse*, *c*, 256-262
- Trouble* des fonctions du corps; leur effet, *a*, 136. Ce qui trouble & empêche les crises, *a*, 323, &c.
- Types*; leur complication; difficulté qu'il y a à les distinguer, &c. *a*, 336

## V

- VAISSEaux*, (navires); leur air putride; ses effets, *b*, 375 & suiv.
- Vaisseaux* de cuivre; leur danger, *c*, 54-62
- Vapeurs*, &c différens principes dont l'air est chargé, *b*, 381. Inflammables de certaines eaux, *b*, 386. Maladies résultantes des marais en certains lieux, *b*, 387. Voyez *b*, 412-417
- Vapeurs.* Il peut se trouver une très-grande quantité de vapeurs dans l'air sans qu'on les apperçoive, *b*, 436
- Variété* des causes des maladies, *b*, 308



## 496 T A B L E

<i>Végétaux</i> ; leurs avantages & leurs inconvé- niens , <i>c</i> ,	20-28
<i>Veilles</i> . Causes de maladies , <i>c</i> ,	150
<i>Vent</i> . ( <i>Pet</i> , ) <i>c</i> ,	232
<i>Vents</i> , de mer & de terre , <i>b</i> ,	417-430.
Comment ils deviennent nuisibles , <i>b</i> ,	436.
<i>Violens</i> , causés par la raréfaction de l'air , <i>b</i> , 433. Et par l'effervescence des divers principes de l'air , <i>b</i> ,	434
<i>Vérité</i> , <i>a</i> ,	140. 145. 216. 229
<i>Vérole</i> , <i>a</i> , 76-113 ; <i>c</i> ,	393
<i>Vers</i> , <i>b</i> ,	20
<i>Vertu</i> , <i>b</i> ,	133
<i>Vésicules</i> muqueuses de la matrice , <i>c</i> ,	127
<i>Viande</i> ; son avantage & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	43-49
<i>Vieillesse</i> . N'est pas toujours un titre au vrai savoir , <i>a</i> ,	10
<i>Vice</i> , <i>vicieux</i> . Constitution vicieuse du corps ; vices cachés ; causes éloignées des mala- dies , <i>c</i> , 392. Vices cachés en partie , <i>c</i> , 396	
<i>Vigot</i> , ( emplâtre de ) son effet dans la pe- tite-vérole , <i>b</i> ,	206
<i>Ville</i> . Les grandes villes ne sont pas plus avantageuses que les petites , pour acqué- rir de l'expérience , <i>a</i> ,	265
<i>Vin</i> ; son avantage & ses inconvéniens , <i>c</i> ,	83-95
<i>Viril</i> . Maladies auxquelles est disposé l'âge viril , <i>c</i> ,	360
<i>Visage</i> , comme signe , <i>b</i> ,	71
<i>Vital</i> . Force vitale ; son indication dans les crises , <i>a</i> ,	318
<i>Vivacité</i> de l'esprit ; ses effets , <i>b</i> ,	129

<b>DÉS MATIERES.</b>		<b>497.</b>
<i>Vivre.</i>	L'homme vit dans tous les climats ,	
	malgré leur intempérie , <i>b</i> ,	437
<i>Union</i>	de l'ame & du corps ; ce qui en ré-	
	sulte , <i>a</i> ,	154
<i>Volonté</i>	injuste ou aveugle , <i>b</i> ,	233
<i>Volupté</i> , <i>c</i> ,		28. 288. 402
<i>Vomissement</i> , <i>a</i> , 344 ; <i>b</i> ,		84-86
<i>Vomitifs.</i>	Différence par rapport aux cli-	
	mats , <i>a</i> , 78. Danger des drastiques , <i>b</i> ,	
		95
<i>Voracité</i> ; ses inconvéniens , <i>c</i> ,		65
<i>Voyage.</i>	Inconséquence des voyageurs dans	
	leurs rapports , <i>a</i> ,	271
<i>Urines</i> , <i>b</i> , 43-45-49-50-52-54-55-69 ;		
<i>ibid.</i> 102 ; <i>c</i> ,		162-4
<i>Vulgaire.</i>	Ce que l'auteur entend par-là , <i>a</i> ,	
		12

**Y**

<b>Y</b>	<i>Aus</i> , <i>a</i> ,	77
<i>Yeux</i> ,	comme signe dans les maladies ai-	
	guës , ou chroniques , <i>b</i> ,	73-74

*Fin de la Table.*

## FAUTES A CORRIGER.

### TOME PREMIER.

- P**AGE 35, ligne 19, *lisez toutes.*  
 Page 97, ligne 8, *lisez voulût.*  
 Page 107, ligne 16, *après second, lisez en observant.*  
 Page 114, ligne 20, *lisez devenir érudit.*  
 Page 121, ligne 19, *lisez avoir le.*  
*Ibidem*, ligne 26, *lisez érudition.*  
 Page 135, ligne 14, *effacez Roger.*  
 Page 184, ligne 18, *lisez souvent il saisit avec rapidité.*  
 Page 193, ligne 22, *lisez y voit.*  
 Page 197, ligne dernière, *lisez parti.*  
 Page 198, ligne 21, *lisez Sailuste.*  
 Page 213, ligne 16, *lisez appeloient ; & autre part où se trouve rappeler.*  
 Page 216, ligne 9, *lisez des médecins.*  
 Page 223, ligne 15, *lisez efficace, il est vrai ; pour lui.*  
 Page 320, ligne 15, *lisez à l'autre.*  
 Page 331, ligne 5, *lisez ce ne sont pas eux.*  
 Page 334, ligne 26, *lisez si on les.*  
 Page 336, ligne 6, *lisez il semble.*  
 Page 358, ligne 25, *lisez elles avoient.*  
*Ibidem*, ligne pénult. *lisez avoient.*  
 Page 376, ligne 9, *lisez elle est.*  
 Page 381, ligne 14, *lisez être reconnue.*

### TOME SECOND.

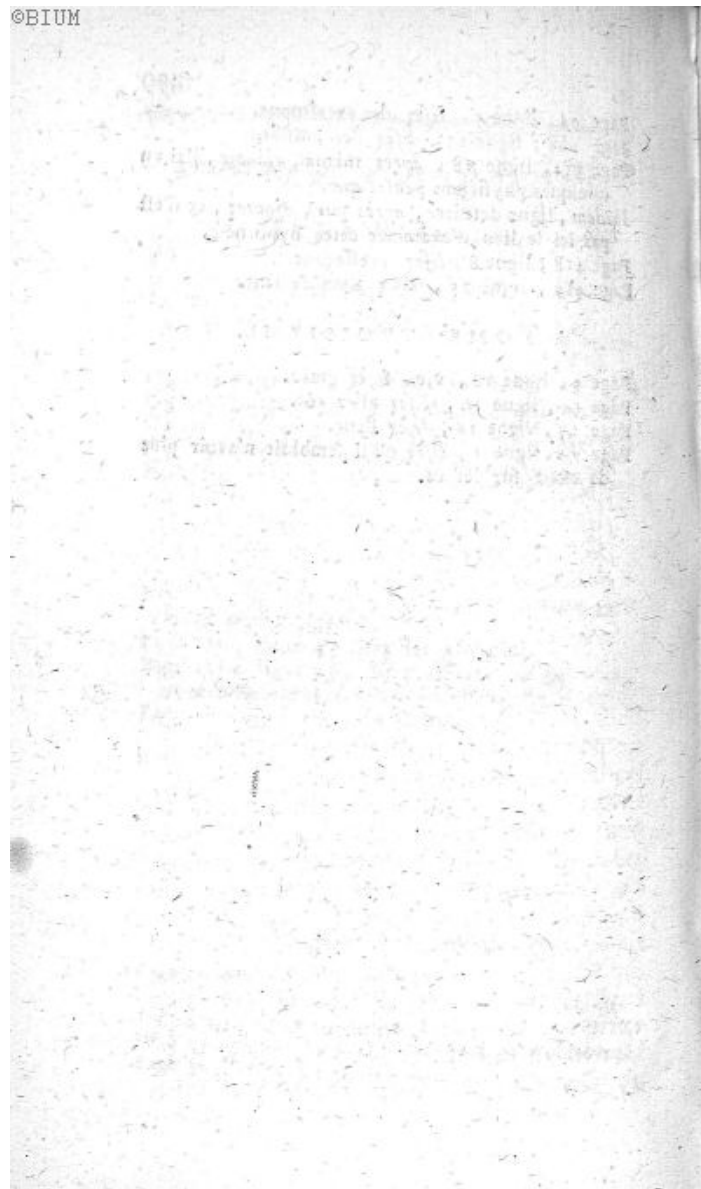
- Page 5, ligne 16, *lisez semble.*  
 Page 7, ligne 12, *lisez échappé.*  
 Page 41, ligne 1, *lisez qui.*  
 Page 42, ligne 23, *lisez remarquer pour observer.*  
 Page 92, ligne 23, *lisez j'ai.*



Page 94, ligne 5, *lisez* des excréments.  
 Page 264, ligne 25, *lisez* des assistants.  
 Page 352, ligne 18, après mieux, *ajoutez*, j'ai vu  
 quelques physiciens penser que.  
*Ibidem*, ligne dernière, après pur, *ajoutez*, ce n'est  
 pas ici le lieu d'examiner cette hypothèse,  
 Page 418, ligne 8, *lisez* presseront.  
 Page 429, ligne 25, *lisez* abandonnent.

### TOME TROISIEME.

Page 5, ligne 18, vin, *lisez* grain.  
 Page 14, ligne 10, *lisez* assez tôt.  
 Page 25, ligne 26, *lisez* fleur.  
 Page 74, ligne 1, *lisez* qu'il sembloit n'avoir plus  
 de chair sur les os.





## EXTRAIT DU CATALOGUE

Des Livres qui se trouvent chez  
VINCENT.

*Précis de Médecine Pratique, contenant l'histoire des maladies, & la manière de les traiter, avec des observations & des remarques critiques sur les points les plus intéressans ; par M. Lieutaud, médecin de Monseigneur le Dauphin & des Enfans de France, de l'Académie Royale des Sciences & de la Société Royale de Londres, troisième édition, revue & augmentée par l'auteur, in-12, 2 vol..... 10 l.*

La pratique de la médecine est établie sur l'histoire d'un si grand nombre de faits, tant simples que combinés, qu'il n'est presque pas possible, avec la mémoire même la plus cultivée, de les avoir tous présens. Rien ne pouvoit donc être plus avantageux qu'un tableau qui rapprochât toutes ces connoissances éparées, & les présentât avec netteté & précision : tel est le *Précis de Médecine Pratique* de M. *Lieutaud*. Il avoit recueilli, pour son usage, le résultat des observations qu'un long exercice auprès des malades, & l'ouverture d'un grand nombre de cadavres, lui avoient fourni. Persuadé que cette masse de faits pourroit être utile au public, il a cru



devoir l'enrichir de ceux que les meilleurs praticiens ont pu lui fournir. Mais il n'a adopté que les faits qui lui ont paru les mieux constatés, & bien dégagés des fuites productions de l'esprit ; il les a sur-tout empruntés de ceux qui, en publiant leurs succès, n'avoient pas dissimulé leurs malheurs. On ne doit pas être surpris qu'un Ouvrage aussi utile ait été accueilli du public, comme il devoit l'être ; trois éditions françoises & deux éditions latines, publiées en moins de dix ans, sont un garant assez sûr du succès qu'il a eu.

*Précis de Chirurgie Pratique, contenant l'histoire des maladies chirurgicales, & la manière la plus en usage de la traiter ; avec des observations & des remarques critiques sur différens points : Ouvrage divisé en deux parties ; la première traite des maladies chirurgicales en général ; la seconde, de toutes les especes de maladies qui attaquent le corps humain, & qui exigent le secours de la chirurgie, avec figures en taille-douce ; par M. Portal, médecin, in-8°, 2 vol. 10 l.*

Le public ne doit pas confondre ce Précis de Chirurgie avec un autre Ouvrage qui parut, il y a quelques années, à Avignon, sous le même titre, en deux vol. in-12. Celui-ci n'étoit qu'un extrait médiocre des *Mémoires de l'Académie de Chirurgie*, dans lequel, par conséquent, il s'en faut de beaucoup qu'on ne trouve un corps complet de chirurgie. Il

n'en est pas de même du Précis que nous annonçons ; il n'est point de maladie , du ressort de la chirurgie , qui n'y soit traitée. L'auteur s'est moins attaché à dire des choses neuves , qu'à recueillir ce qu'il a trouvé de plus solide & de plus utile dans les auteurs les plus accrédités. C'est sur-tout dans les écrits de MM. *Heister* , *Platner* , *Ludwic* , *Astruc* , *Lieutaud* , *Monro* , *Pouteau* , & dans les *Mémoires de l'Académie de Chirurgie* , qu'il a puisé ses matériaux , de sorte que son Ouvrage peut être regardé comme les meilleurs élémens de chirurgie qui aient paru jusqu'à présent ; & les maîtres , ainsi que les élèves , pourront y trouver également à profiter.

*Mémoires sur la Nature sensible & irritable des Parties du Corps animal ; par M. Alb. de Haller* , in-12 , 4 vvl..... 10 l.

Il est peu de matieres aussi curieuses & aussi intéressantes que celles qui font l'objet de ces Mémoires. La sensibilité , cette propriété caractéristique de l'animal , avoit été peu étudiée. L'irritabilité , phénomène qui paroît être le principe de tous les mouvemens du corps animé , avoit à peine été entrevue. La multitude des expériences que M. de *Haller* a recueillies sur l'un & sur l'autre de ces objets rend cet ouvrage nécessaire , non-seulement à tous ceux qui sont obligés , par état , à l'étude de l'économie animale , mais encore à ceux qu'une louable curiosité engage à vouloir approfondir l'histoire physique de la vie animale.

*Instituts de Chimie de M. Jacques-Reinhold Spielmann, Docteur en Philosophie & en Médecine, Professeur public ordinaire en Chimie, &c; traduits du latin, sur la seconde Edition, par M. Cadet le jeune, in-12. 2 vol.....6 l.*

Ces Elémens, que l'auteur a destinés à servir de canevas aux leçons qu'il donne annuellement dans l'université de Strasbourg, méritoient d'autant mieux de paroître en notre langue, que ce sont presque les seuls où la chimie soit considérée dans toute son étendue. Il avertit lui-même que, quand il eut vu ses Cours suivis par des hommes qui ne se destinoient pas à la médecine, & qui avoient su se mettre au-dessus des préjugés, malheureusement trop répandus, que cette science n'est utile qu'aux médecins, il a redoublé d'effort pour leur rendre cette entreprise fructueuse, & pour leur prouver que la chimie rentre dans la classe des autres parties de l'Histoire naturelle & de la Physique, en ce qu'elle étoit utile, non-seulement au médecin qui ne peut pas l'ignorer, mais encore à tous ceux qui veulent connoître la belle nature, l'imiter, la cultiver, & la forcer de leur révéler ses secrets.

M. Spielmann avoit enrichi son Ouvrage d'un Catalogue des Auteurs de Chimie les plus connus, & les plus dignes de l'être. On trouvera ce Catalogue considérablement augmenté, dans cette traduction, par les soins d'un homme qui a fait une étude particulière de la bibliographie chimique.